



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

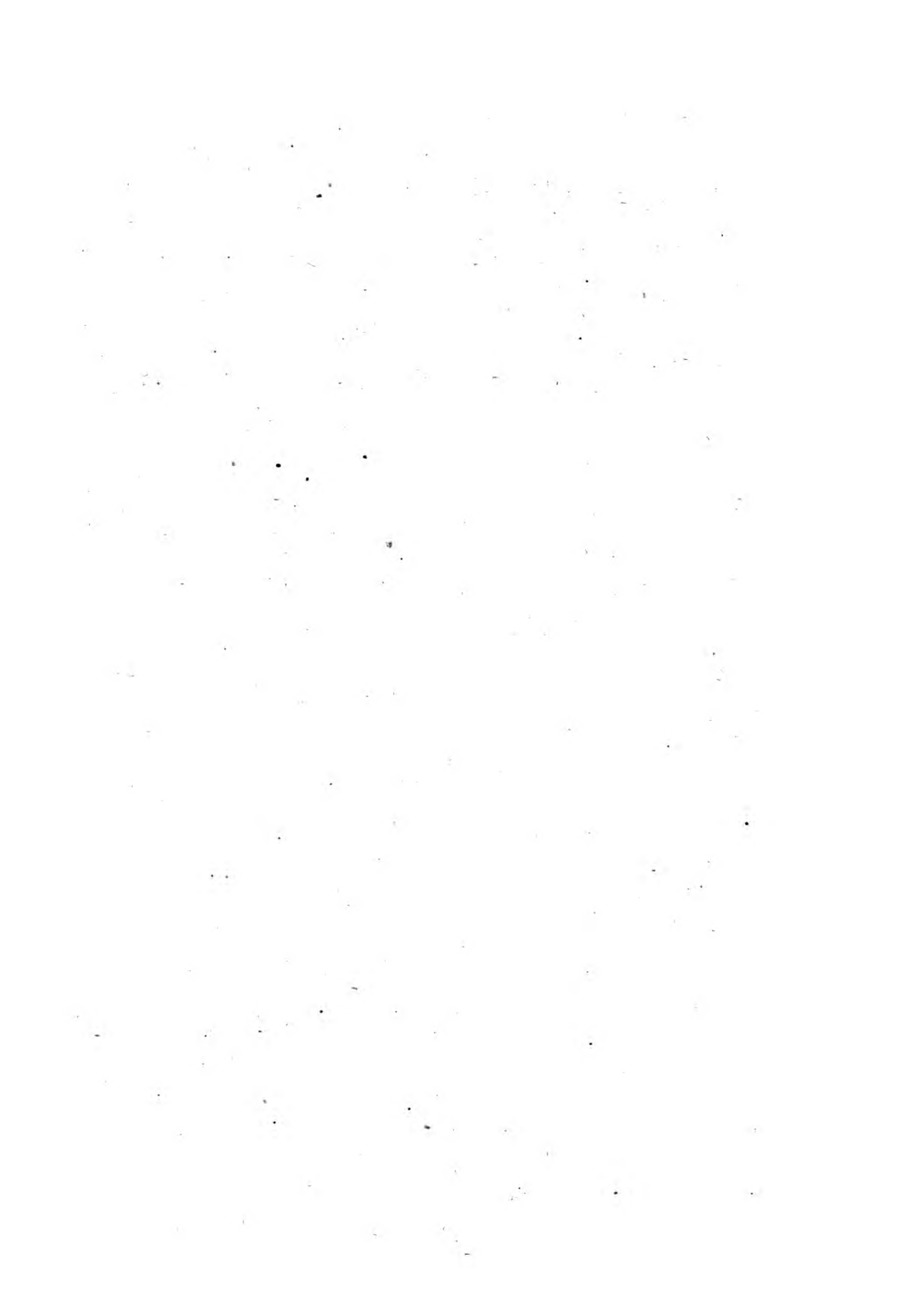


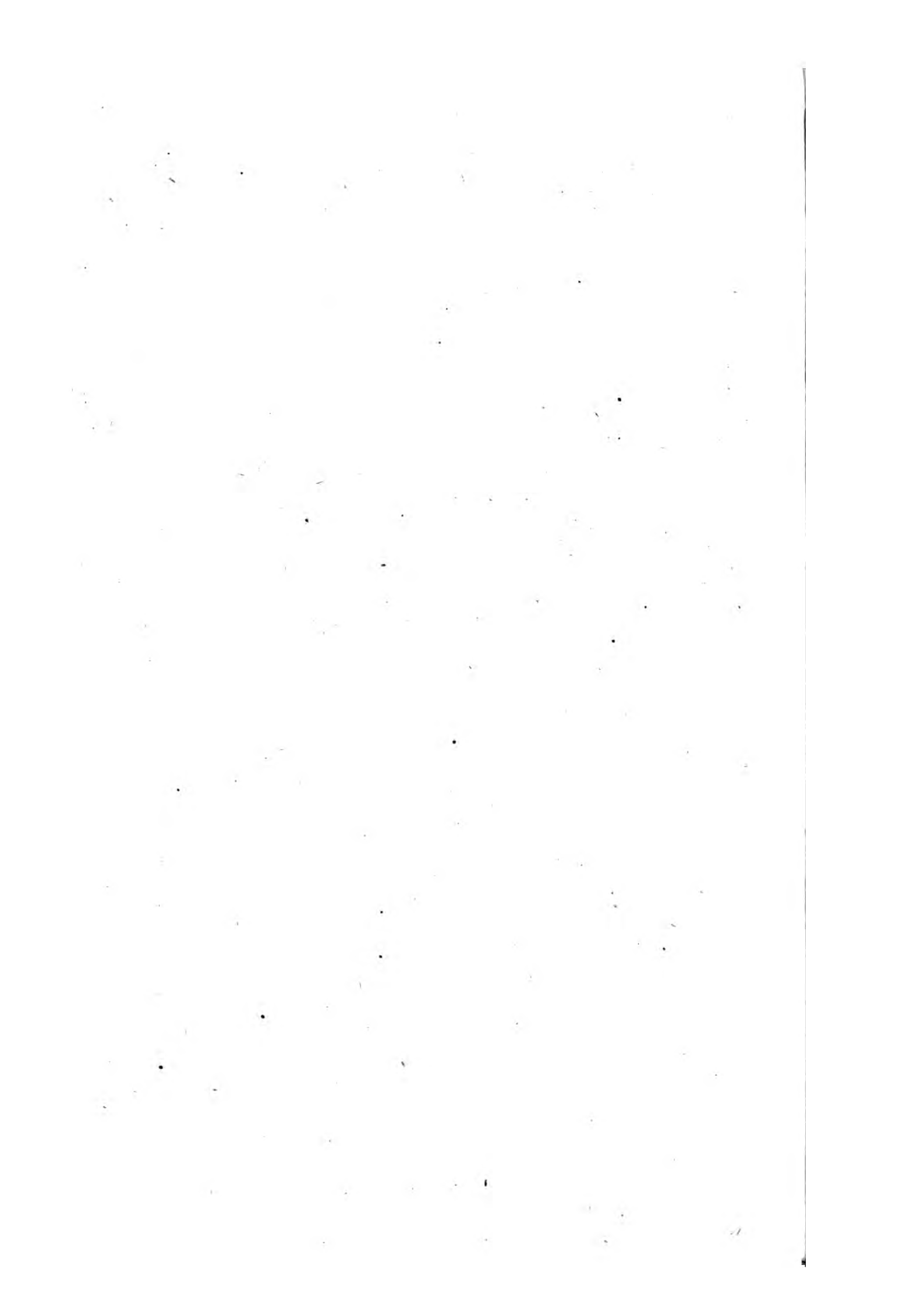


~~FF 13 (F. 1)~~



VI. 1785/2 (13)





O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E .



O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

T O M E T R E I Z I E M E.



DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.



EPITRES.

Epîtres.

A

AVERTISSEMENT.

ON a placé les épîtres suivant leurs dates. Quelques-unes de celles qui ont été imprimées dans les autres éditions, ne paraissent point ici ; elles faisaient partie de lettres mêlées de prose et de vers qui sont recueillies dans un des volumes de cette édition.

Peut-être les lecteurs trouveront-ils plusieurs des premières épîtres fort inférieures à celles que l'auteur a données lui-même au public ; cependant on n'a pas cru devoir les retrancher : on y verra les progrès qu'il a faits vers la perfection. Et ceux qui cultivent la poésie y apprendront que, même dans un petit genre, le génie le plus étendu et le plus facile a encore besoin du secours de l'étude et de la réflexion.

N. B. On trouvera dans quelques volumes de cette nouvelle édition des renvois à celui des Epîtres, lesquels ne se rapportent pas exactement aux chiffres indiqués, parce que depuis l'impression il est survenu un assez grand nombre de pièces pour engager les Editeurs à réimprimer le volume en entier, ce qui a changé le premier ordre numérique des Epîtres. Mais au moyen de la Table on reconnaîtra facilement les citations.

Les notes sont indiquées par des chiffres ; et les variantes par des lettres italiques.

ÉPIQUE PREMIÈRE.

A MONSEIGNEUR,

Fils unique de LOUIS XIV. (1)

1706 ou 1707.

NOBLE sang du plus grand des rois,
Son amour et notre espérance,
Vous qui, sans régner sur la France,
Régnez sur le cœur des François, (2)
Pourrez-vous souffrir que ma veine,
Par un effort ambitieux,
Ose vous donner une étrenne,
Vous qui n'en recevez que de la main des Dieux?
La nature en vous faisant naître,
Vous étrenna de ses plus doux attraits,
Et fit voir dans vos premiers traits
Que le fils de LOUIS était digne de l'être.
Tous les Dieux à l'envi vous firent leurs présents :
Mars vous donna la force et le courage ;
Minerve, dès vos jeunes ans,
Ajouta la sagesse au feu bouillant de l'âge,

(1) Ces vers furent présentés à ce prince par un soldat des invalides : l'auteur avait environ douze ans lorsqu'il les fit. Voyez le *Commentaire historique* sur sa vie. Cette pièce y est citée, mais avec quelques différences.

(2) On rimait alors pour les yeux : M. de *Voltaire* suivait en cela l'exemple des poètes du siècle de *Louis XIV* ; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que la rime était faite pour l'oreille : il entreprit le premier d'accorder l'orthographe avec la prononciation, et fit voir le ridicule d'écrire le peuple *français*, comme *saint François*. Plusieurs écrivains ont senti la justesse de ses observations, et ont adopté son système.

L'immortel Apollon vous donna la beauté ;
 Mais un Dieu plus puissant, que j'implore en mes peines ,
 Voulut aussi me donner mes étrennes,
 En vous donnant la libéralité.

E P I T R E II.

A M A D A M E

LA COMTESSE DE FONTAINE,

Sur son roman de la comtesse de Savoie.

1713.

LA Fayette et Segrais, couple sublime et tendre,
 Le modèle, avant vous, de nos galans écrits,
 Des champs élysiens, sur les ailes des Ris,
 Vinrent depuis peu dans Paris :
 D'où ne viendrait-on pas, Sapho, pour vous entendre ?
 A vos genoux tous deux humiliés,
 Tous deux vaincus, et pourtant pleins de joie,
 Ils mirent leur Zaïde aux pieds
 De la comtesse de Savoie.
 Ils avaient bien raison : quel dieu, charmant auteur,
 Quel dieu vous a donné ce langage enchanteur,
 La force et la délicatesse,
 La simplicité, la noblesse,
 Que Fénelon seul avait joint ;
 Ce naturel aisé dont l'art n'approche point ?
 Sapho, qui ne croirait que l'Amour vous inspire ?
 Mais vous vous contentez de vanter son empire ;

A M. L'ABBÉ SERVIEN. 5

De Mendoce amoureux vous peignez le beau feu ,
Et la vertueuse faiblesse
D'une maîtresse
Qui lui fait, en fuyant, un si charmant aveu.
Ah! pouvez-vous donner ces leçons de tendresse,
Vous qui les pratiquez si peu?
C'est ainsi que Marot, sur sa lyre incrédule,
Du dieu qu'il méconnut prôna la fainteté :
Vous avez pour l'Amour aussi peu de scrupule ;
Vous ne le servez point, et vous l'avez chanté.

Adieu; malgré mes épilogues,
Puissiez-vous pourtant tous les ans
Me lire deux ou trois romans,
Et taxer quatre synagogues! (1)

E P I T R E I I I .

A M. L'ABBÉ SERVIEN,

Prisonnier au château de Vincennes.

1714.

A I M A B L E Abbé, dans Paris autrefois
La Volupté de toi reçut des lois ;
Les Ris badins, les Grâces enjouées,
A te servir dès long-temps dévouées,

(1) Madame la comtesse de *Fontaine* était fille du marquis de *Giori*, commandant de Metz, qui avait favorisé l'établissement des juifs dans cette ville : ceux-ci, par reconnaissance, lui avaient fait une pension considérable qui était passée à ses enfans. Le roman de *la comtesse de Savoie*, alors manuscrit, a été imprimé en 1722.

Et dès long-temps fuyant les yeux du roi,
 Marchaient souvent entre Philippe et toi;
 Te prodiguaient leurs faveurs libérales,
 Et de leurs mains marquaient dans leurs annales,
 En lettres d'or, mots et contes joyeux,
 De ton esprit enfans capricieux.

O doux plaisirs, amis de l'innocence,
 Plaisirs goûtés au sein de l'indolence,
 Et cependant des dévots inconnus!
 O jours heureux! qu'êtes-vous devenus?
 Hélas! j'ai vu les Grâces éplorées,
 Le sein meurtri, pâles, désespérées,
 J'ai vu les Ris tristes et consternés,
 Jeter les fleurs dont ils étaient ornés :
 Les yeux en pleurs, et soupirans leurs peines,
 Ils suivaient tous le chemin de Vincennes;
 Et, regardant ce château malheureux,
 Aux beaux esprits, hélas! si dangereux,
 Redemandaient aux destins en colère,
 Le tendre abbé qui leur servait de père.

N'imite point leur sombre désespoir :
 Et, puisqu'enfin tu ne peux plus revoir
 Le prince aimable à qui tu plais, qui t'aime,
 Ose aujourd'hui te suffire à toi-même.
 On ne vit pas au donjon comme ici :
 Le destin change, il faut changer aussi.
 Au sel attique, au riant badinage,
 Il faut mêler la force et le courage;
 A son état mesurant ses desirs,
 Selon les temps se faire des plaisirs,

Et fuivre enfin, conduit par la nature,
 Tantôt Socrate, et tantôt Epicure.
 Tel dans son art un pilote assuré,
 Maître des flots dont il est entouré,
 Sous un ciel pur où brillent les étoiles,
 Au vent propice abandonne ses voiles,
 Et, quand la mer a soulevé ses flots,
 Dans la tempête il trouve le repos.
 D'une ancre sûre il fend la molle arène,
 Trompe des vents l'impétueuse haleine;
 Et, du trident bravant les rudes coups,
 Tranquille et fier, rit des Dieux en courroux.

Tu peux, Abbé, du fort jadis propice
 Par ta vertu corriger l'injustice;
 Tu peux changer ce donjon détesté
 En un palais par Minerve habité.
 Le froid ennui, la sombre inquiétude,
 Monstres affreux, nés dans la solitude,
 De ta prison vont bientôt s'exiler.
 Vois dans tes bras de toutes parts voler
 L'oubli des maux, le sommeil désirable,
 L'indifférence, au cœur inaltérable,
 Qui, dédaignant les outrages du fort,
 Voit d'un même œil et la vie et la mort;
 La paix tranquille, et la constance altière,
 Au front d'airain, à la démarche fière,
 A qui jamais ni les rois ni les Dieux,
 La foudre en main, n'ont fait baisser les yeux.

Divinités des sages adorées,
 Que chez les grands vous êtes ignorées!

Le fol amour, l'orgueil préfontptueux,
 Des vains plaifirs l'effaim tumultueux,
 Troupe volage à l'erreur confacrée,
 De leurs palais vous défendent l'entrée.
 Mais la retraite a pour vous des appas :
 Dans nos malheurs vous nous tendez les bras ;
 Des paffions la troupe confondue
 A votre aspect difparaît éperdue.
 Par vous, heureux au milieu des revers,
 Le philofophe eft libre dans les fers.
 Ainfi Fouquet, dont Thémis fut le guide,
 Du vrai mérite appui ferme et folide,
 Tant regretté, tant pleuré des neuf Sœurs,
 Le grand Fouquet, au comble des malheurs,
 Frappé des coups d'une main rigoureuſe,
 Fut plus content dans fa demeure affreuſe,
 Environné de la feule vertu,
 Que quand jadis, de ſplendeur revêtu,
 D'adulateurs une cour importune
 Venait en foule adorer fa fortune.

Suis donc, Abbé, ce héros malheureux ;
 Mais ne va pas, triftement vertueux,
 Sous le beau nom de la philofophie,
 Sacrifier à la mélancolie,
 Et par chagrin, plus que par fermeté,
 T'accoutumer à la calamité.

Ne paſſons point les bornes raifonnables.
 Dans tes beaux jours, quand les Dieux favorables
 Prenaient plaifir à combler tes fouhaits,
 Nous t'avons vu, méritant leurs bienfaits,

Voluptueux avec délicatesse,
 Dans tes plaisirs respecter la sagesse.
 Par les destins aujourd'hui maltraité,
 Dans la sagesse aime la volupté.
 D'un esprit sain, d'un cœur toujours tranquille
 Attends qu'un jour, de ton noir domicile
 On te rappelle au séjour bienheureux.
 Que les Plaisirs, les Grâces et les Jeux,
 Quand, dans Paris, ils te verront paraître,
 Puissent sans peine encor te reconnaître.
 Sois tel alors que tu fus autrefois ;
 Et cependant que Sulli quelquefois
 Dans ton château vienne par sa présence,
 Contre le fort affermir ta constance.
 Rien n'est plus doux, après la liberté,
 Qu'un tel ami dans la captivité.
 Il est connu chez le Dieu du Permesse :
 Grand sans fierté, simple et doux sans bassesse,
 Peu courtifan, partant homme de foi,
 Et digne enfin d'un oncle tel que toi. (1)

(1) L'abbé *Servien* ne fut jamais mêlé dans aucune affaire d'Etat ou d'Eglise : c'était un homme de plaisir ; et vraisemblablement quelque aventure un peu trop bruyante avait été la cause de sa prison. La fin du règne de *Louis XIV* est une des époques où la licence des mœurs s'est montrée avec le plus de liberté. Le mépris et l'indignation qu'excitait l'hypocrisie de la cour se faisaient presque regarder cette licence comme une marque de noblesse d'ame et de courage.

Cette épître est précieuse : on y voit que, dès l'âge de vingt ans, M. de *Voltaire* avait déjà une philosophie douce, vraie et sans exagération, telle qu'on la retrouve dans tous ses ouvrages. On y voit aussi que l'on parlait encore de *Fouquet* avec éloge : la haine pour son persécuteur *Colbert* n'était pas éteinte ; ce ne fut que sous le gouvernement du cardinal de *Fleury* qu'on s'avisa de le croire un grand homme.

L'abbé *Servien* mourut en 1716.

E P I T R E I V.

A M A D A M E

DE MONTBRUN-VILLEFRANCHE.

1714.

MONTBRUN, par l'Amour adoptée,
Digne du cœur d'un demi-dieu,
Et, pour dire encor plus, digne d'être chantée
Ou par Ferrand, ou par Chaulieu;
Minerve et l'enfant de Cythère
Vous ornent à l'envi d'un charme séducteur;
Je vois briller en vous l'esprit de votre mère
Et la beauté de votre sœur:
C'est beaucoup pour une mortelle.
Je n'en dirai pas plus : songez bien seulement
A vivre, s'il se peut, heureuse autant que belle;
Libre des préjugés que la raison dément,
Aux plaisirs où le monde en foule vous appelle,
Abandonnez-vous prudemment.
Vous aurez des amans, vous aimerez sans doute:
Je vous verrai, soumise à la commune loi,
Des beautés de la cour suivre l'aimable route,
Donner, reprendre votre foi.
Pour moi, je vous louerai, ce sera mon emploi.
Je fais que c'est souvent un partage stérile,
Et que la Fontaine et Virgile

A M. DE LA FEUILLADE. 11

Recueillaient rarement le fruit de leurs chanfons :
D'un inutile dieu malheureux nourrifions ,
Nous femons pour autrui. J'ose bien vous le dire,
Mon cœur de la Duclos fut quelque temps charmé ;
L'amour en sa faveur avait monté ma lyre ;
Je chantais la Duclos, d'Uzez en fut aimé :
C'était bien la peine d'écrire !
Je vous loûrai pourtant ; il me fera trop doux
De vous chanter, et même sans vous plaire ;
Mes chanfons feront mon salaire :
N'est-ce rien de parler de vous ?

E P I T R E V.

A M. LE DUC DE LA FEUILLADE.

1714.

C O N S E R V E Z précieusement
L'imagination fleurie
Et la bonne plaisanterie,
Dont vous possédez l'agrément,
Au défaut du tempérament,
Dont vous vous vantez hardiment,
Et que tout le monde vous nie.
La dame qui depuis long-temps
Connaît à fond votre personne,
A dit : Hélas ! je lui pardonne
D'en vouloir imposer aux gens :
Son esprit est dans son printemps ,
Mais son corps est dans son automne.

Adieu, monfieur le gouverneur,
 Non plus de province frontière,
 Mais d'une beauté fingulière,
 Qui, par fon esprit, par fon cœur,
 Et par fon humeur libertine,
 De jour en jour fait grand honneur
 Au gouverneur qui l'endocrine.
 Priez le Seigneur feulement,
 Qu'il empêche que Cythérée
 Ne fubftitue inceffamment
 Quelque jeune et frais lieutenant,
 Qui ferait fans vous fon entrée
 Dans un fi beau gouvernement.

E P I T R E VI.

A M. L' A B B É D E * * *

Qui pleurait la mort de fa maîtrefse.

1715.

TOI qui fus des plaifirs le délicat arbitre,
 Tu languis, cher Abbé; je vois, malgré tes foins,
 Que ton triple menton, l'honneur de ton chapitre,
 Aura bientôt deux étages de moins.
 Efclave malheureux du chagrin qui te dompte,
 Tu fuis un repas qui t'attend!
 Tu jeûnes comme un pénitent;
 Pour un chanoine, quelle honte!

Quels maux si rigoureux peuvent donc t'accabler ?
 Ta maîtresse n'est plus, et de ses yeux éprise
 Ton ame avec la sienne est prête à s'envoler !
 Que l'amour est constant dans un homme d'église,
 Et qu'un mondain saurait bien mieux se consoler !

Je fais que ta fidelle amie
 Te laissait prendre en liberté

De ces plaisirs qui font qu'en cette vie
 On désire assez peu ceux de l'éternité :

Mais suivre au tombeau ce qu'on aime,
 Ami, crois-moi, c'est un abus ;
 Quoi ! pour quelques plaisirs perdus,
 Voudrais-tu te perdre toi-même ?

Ce qu'on perd en ce monde-ci,
 Le retrouvera-t-on dans une nuit profonde ?

Des mystères de l'autre monde
 On n'est que trop tôt éclairci.

Attends qu'à tes amis la mort te réunisse,
 Et vis par amitié pour toi.

Mais vivre dans l'ennui, ne chanter qu'à l'office,
 Ce n'est pas vivre, selon moi.

Quelques femmes toujours badines,
 Quelques amis toujours joyeux,
 Peu de vêpres, point de matines,
 Une fille, en attendant mieux ;
 Voilà, comme l'on doit sans cesse
 Faire tête au fort irrité ;

Et la véritable sagesse
 Est de savoir fuir la tristesse
 Dans les bras de la volupté.

E P I T R E VII.

A une dame un peu mondaine et trop dévote.

Tu fortais des bras du Sommeil,
 Et déjà l'œil du jour voyait briller tes charmes,
 Lorsque le tendre Amour parut à ton réveil ;
 Il te baifait les mains qu'il baignait de ses larmes.
 Ingrate, te dit-il, ne te souvient-il plus
 Des bienfaits que sur toi l'Amour a répandus ?
 J'avais une autre espérance,
 Lorsque je te donnai ces traits, cette beauté,
 Qui, malgré ta sévérité,
 Sont l'objet de ta complaisance.
 Je t'inspirai toujours du goût pour les plaisirs,
 Le soin de plaire au monde, et même des désirs.
 Que dis-je ! ces vertus qu'en toi la cour admire,
 Ingrate, tu les tiens de moi.
 Hélas ! je voulais pour toi
 Ramener dans mon empire
 La candeur, la bonne-foi,
 L'inébranlable constance,
 Et sur-tout cette bienfaisance
 Qui met l'honneur en sûreté,
 Que suivent le mystère et la délicatesse,
 Qui rend la moins fière beauté
 Respectable dans sa faiblesse.
 Voudrais-tu mépriser tant de dons précieux ?
 N'occuperas-tu tes beaux yeux
 Qu'à lire Massillon, Bourdaloue et la Rue ?
 Ah ! sur d'autres objets daigne arrêter ta vue ;

Qu'une austère dévotion
 De tes sens combattus ne soit plus la maîtresse :
 Ton cœur est né pour la tendresse,
 C'est ta seule vocation.
 La nuit s'avance avec vitesse ;
 Profite de l'éclat du jour :
 Les plaisirs ont leur temps, la sageffe a son tour.
 Dans ta jeunesse fais l'amour,
 Et ton salut dans ta vieillesse.

Ainsi parlait ce Dieu. Déjà même en secret,
 Peut-être de ton cœur il s'allait rendre maître ;
 Mais, au bord de ton lit, il vit soudain paraître
 Le révérend père Quinquet.
 L'Amour, à l'aspect terrible
 De son rival théatin,
 Te croyant incorrigible,
 Las de te prêcher en vain,
 Et de verser sur toi des larmes inutiles,
 Retourna dans Paris, où tout vit sous sa loi,
 Tenter des beautés plus faciles,
 Mais bien moins aimables que toi.

E P I T R E V I I I .

A M. LE PRINCE EUGENE.

1716.

GRAND Prince, qui, dans cette cour
 Où la justice était éteinte,
 Sûtes inspirer de l'amour,
 Même en nous donnant de la crainte;
 Vous que Rousseau fit dignement
 A, dit-on, chanté sur sa lyre,
 Eugene, je ne fais comment
 Je m'y prendrai pour vous écrire.
 Oh! que nos Français sont contens
 De votre dernière victoire, (1)
 Et qu'ils chérissent votre gloire,
 Quand ce n'est pas à leurs dépens!
 Poursuivez; des musulmans
 Rompez bientôt la barrière,
 Faites mordre la pouffière
 Aux circoncis insolens;
 Et, plein d'une ardeur guerrière,
 Foulant aux pieds les turbans,
 Achevez cette carrière
 Au férail des ottomans:
 Des chrétiens et des amans
 Arborez - y la bannière.

(1) La bataille de Petervaradin gagnée contre les Turcs, en 1716.

Vénus et le Dieu des combats
 Vont vous en ouvrir la porte,
 Les Grâces vous servent d'escorte,
 Et l'Amour vous tend les bras.
 Voyez-vous déjà paraître
 Tout ce peuple de beautés,
 Esclaves des Voluptés
 D'un amant qui parle en maître ?
 Faites vite du mouchoir
 La faveur impérieuse
 A la beauté la plus heureuse,
 Qui fera délasser le soir
 Votre altesse victorieuse.
 Du féminaire des Amours,
 A la France votre patrie,
 Daignez envoyer pour secours
 Quelques belles de Circassie.
 Le saint-père, de son côté,
 Attend beaucoup de votre zèle,
 Et prétend qu'avec charité,
 Sous le joug de la vérité
 Vous rangiez ce peuple infidèle.
 Par vous mis dans le bon chemin,
 On verra bientôt ces infames,
 Ainsi que vous, boire du vin,
 Et ne plus renfermer leurs femmes.
 Adieu, grand Prince, heureux guerrier ;
 Paré de myrte et de laurier,
 Allez asservir le Bosphore :
 Déjà le grand turc est vaincu ;
 Mais vous n'avez rien fait encore,
 Si vous ne le faites cocu.

Epîtres.

B

E P I T R E I X.

A M A D A M E D E * * *

1716.

DE cet agréable rivage,
 Où ces jours passés on vous vit
 Faire, hélas! un trop court voyage,
 Je vous envoie un manuscrit
 Qui d'un écrivain bel esprit
 N'est point assurément l'ouvrage,
 Mais qui vous plaira davantage
 Que le livre le mieux écrit;
 C'est la recette d'un potage.

Je fais que le Dieu que je fers,
 Apollon, souvent vous demande
 Votre avis sur ses nouveaux airs;
 Vous êtes connaisseuse en vers,
 Mais vous n'êtes pas moins gourmande.
 Vous ne pouvez donc trop payer
 Cette appétissante recette
 Que je viens de vous envoyer.
 Ma muse timide et discrète
 N'ose encor pour vous s'employer.
 Je ne suis pas votre poète,
 Mais je suis votre cuisinier.

Mais quoi! le destin dont la haine
 M'accable aujourd'hui de ses coups,
 Sera-t-il jamais assez doux

A S A M U E L B E R N A R D . 19

Pour me rassembler avec vous ,
Entre Comus et Melpomène ,
Et que cet hiver me ramène
Verfifiant à vos genoux ?

O des soupers charmante reine ,
Fassent les Dieux que les Guerbois
Vous donnent perdrix à douzaine ,
Poules de Caux , chapons du Maine !
Et pensez à moi quelquefois ,
Quand vous mangerez sur la Seine
Des potages à la Brunois.

E P I T R E X.

A S A M U E L B E R N A R D ,

Au nom de madame de Fontaine-Martel.

C'EST mercredi que je soupai chez vous ,
Et que , sortant des plaisirs de la table ,
Bientôt couchée , un sommeil prompt et doux
Me fit présent d'un songe dlectable.
Je rêvai donc qu'au manoir ténébreux
J'étais tombée , et que Pluton lui-même
Me menait voir les héros bienheureux ,
Dans un séjour d'une beauté suprême.
Par escadrons ils étaient séparés.
L'un après l'autre il me les fit connaître.
Je vis d'abord modestement parés
Les opulens qui méritaient de l'être.

B 2

Voilà , dit-il , les généreux amis ;
 En petit nombre ils viennent me surprendre.
 Entre leurs mains les biens ne semblaient mis
 Que pour avoir le soin de les répandre.
 Ici sont ceux dont les puissans refforts ,
 Crédit immense , et sagesse profonde ,
 Ont soutenu l'Etat par des efforts
 Qui leur livraient tous les trésors du monde.
 Un peu plus loin , sur ces rians gazons ,
 Sont les héros pleins d'un heureux délire ,
 Qu'Amour lui-même en toutes les faisons
 Fit triompher dans son aimable empire.
 Ce beau réduit , par préférence , est fait
 Pour les vieillards , dont l'humeur gaie et tendre
 Paraît encore avoir ses dents de lait ,
 Dont l'enjoûment ne saurait se comprendre.

D'un seul regard tu peux voir tout d'un coup
 Le fort des bons , les vertus couronnées ;
 Mais un mortel m'embarrasse beaucoup ;
 Ainsi je veux redoubler ses années.
 Chaque escadron le revendiquerait.
 La jalousie au repos est funeste ;
 Venant ici , quel trouble il causerait !
 Il est là-haut très-heureux ; qu'il y reste. (1)

(1) *Samuel Bernard* était d'une vanité ridicule , comme la plupart des gens qui ont fait une fortune inespérée. On obtenait tout de lui en le flattant. Dans la guerre de la succession il refusa son crédit à *Desmarest*. On le fit venir à Marli ; *Louis XIV* ordonna de lui en montrer toutes les beautés : on le mena sur le passage du roi qui lui dit quelques mots. Après dîner il dit à *Desmarest* : *Monsieur , quand je devrais tout perdre , dites au roi que toute ma fortune est à lui.*

E P I T R E X I.

A MADAME DE G ***

QUEL triomphe accablant, quelle indigne victoire
Cherchez-vous tristement à remporter sur vous ?
Votre esprit éclairé pourra-t-il jamais croire
D'un double Testament la chimérique histoire,
Et les songes sacrés de ces mystiques fous,
Qui, dévots fainéans, fots et pieux loups-garous,
Quittent de vrais plaisirs pour une fausse gloire ?
Le plaisir est l'objet, le devoir et le but
De tous les êtres raisonnables ;
L'amour est fait pour vos semblables ;
Les bégueules font leur salut.

Que sur la volupté tout votre espoir se fonde ;
N'écoutez désormais que vos vrais sentimens ;
Songez qu'il était des amans
Avant qu'il fût des chrétiens dans le monde.

Vous m'avez donc quitté pour votre directeur.
Ah! plus que moi cent fois Couët (1) est séducteur.
Je vous abusai moins, il est le seul coupable ;
Chloé, s'il vous faut une erreur,
Choisissez une erreur aimable.

Non, n'abandonnez point des cœurs où vous réglez.
D'un triste préjugé victime déplorable,
Vous croyez servir DIEU, mais vous servez le diable,
Et c'est lui seul que vous craignez.

(1) M. de Voltaire a fait de cet abbé Couët le héros du *Dîner du comte de Boulainvilliers*.

La Superstition , fille de la faiblesse ,
 Mère des vains remords , mère de la tristesse ,
 En vain veut de son souffle infecter vos beaux jours ;
 Allez , s'il est un Dieu , sa tranquille puissance
 Ne s'abaissera point à troubler nos amours :
 Vos baisers pourraient-ils déplaire à sa clémence ?
 La loi de la nature est sa première loi ;
 Elle seule autrefois conduisit vos ancêtres ;
 Elle parle plus haut que la voix de vos prêtres ,
 Pour vous , pour vos plaisirs , pour l'amour et pour moi .

E P I T R E XII.

A M. LE DUC D'ORLEANS, REGENT.

1717.

PRINCE chéri des Dieux , toi qui fers aujourd'hui
 De père à ton monarque , à son peuple d'appui ,
 Toi qui de tout l'Etat portant le poids immense ,
 Immoles ton repos à celui de la France ;
PHILIPPE , ne crois point , dans ces jours ténébreux ,
 Plaire à tous les Français que tu veux rendre heureux :
 Aux princes les plus grands , comme aux plus beaux ouvrages ,
 Dans leur gloire naissante il manque des suffrages. (a)
 Eh ! qui de sa vertu reçut toujours le prix ?

Il est chez les Français de ces sombres esprits ,
 Censeurs extravagans d'un sage ministère ,
 Incapables de tout , à qui rien ne peut plaire :
 Dans leurs caprices vains tristement affermis ,
 Toujours du nouveau maître ils font les ennemis ;

Et n'ayant d'autre emploi que celui de médire,
L'objet le plus auguste irrite leur satire.
Ils voudraient de cet astre éteindre la clarté,
Et se venger sur lui de leur obscurité.

Ne crains point leur poison : quand tes soins politiques
Auront réglé le cours des affaires publiques ;
Quand tu verras nos cœurs justement enchantés,
Au devant de tes pas volans de tous côtés,
Les cris de ces frondeurs à leurs chagrins en proie,
Ne feront point ouïs parmi nos cris de joie.

Mais dédaigne ainsi qu'eux les serviles flatteurs,
De la gloire d'un prince infames corrupteurs :
Que ta mâle vertu méprise et défavoue
Le méchant qui te blâme et le fat qui te loue. (b)
Toujours indépendant du reste des humains,
Un prince tient sa gloire ou sa honte en ses mains ;
Et, quoiqu'on veuille enfin le servir ou lui nuire,
Lui seul peut s'élever, lui seul peut se détruire.

En vain contre HENRI la France a vu long-temps
La calomnie affreuse exciter ses serpens ;
En vain de ses rivaux les fureurs catholiques
Armèrent contre lui des mains apostoliques ;
Et plus d'un monacal et servile écrivain
Vendit, pour l'outrager, sa haine et son venin, (c)
La gloire de HENRI par eux n'est point flétrie :
Leurs noms sont détestés ; sa mémoire est chérie.
Nous admirons encor sa valeur, sa bonté ;
Et long-temps dans la France il sera regretté.

Cromwell, d'un joug terrible accablant sa patrie,
Vit bientôt à ses pieds ramper la flatterie ;

Ce monstre politique au Parnasse adoré,
 Teint du sang de son roi, fut aux Dieux comparé ;
 Mais, malgré les succès de sa prudente audace,
 L'univers indigné démentait le Parnasse ;
 Et de Waller enfin les écrits les plus beaux
 D'un illustre tyran n'ont pu faire un héros.

LOUIS fit sur son trône affeoir la flatterie ;
 LOUIS fut encensé jusqu'à l'idolâtrie :
 En éloges enfin le Parnasse épuisé
 Répète ses vertus sur un ton presque usé ;
 Et, l'encens à la main, la docte académie
 L'endormit cinquante ans par sa monotonie.
 Rien ne nous a séduits : en vain, en plus d'un lieu,
 Cent auteurs indiscrets l'ont traité comme un dieu :
 De quelque nom sacré que l'opéra le nomme,
 L'équitable Français ne voit en lui qu'un homme.
 Pour élever sa gloire, on ne nous verra plus
 Dégrader les Césars, abaisser les Titus ;
 Et, si d'un crayon vrai quelque main libre et sûre
 Nous traçait de LOUIS la fidelle peinture,
 Nos yeux trop deffillés pourraient dans ce héros
 Avec bien des vertus trouver quelques défauts.

Prince, ne crois donc point que ces hommes vulgaires
 Qui prodiguent aux grands des écrits mercenaires,
 Imposant par leurs vers à la postérité,
 Soient les dispensateurs de l'immortalité. (*d*)
 Tu peux, sans qu'un auteur te critique ou t'encense,
 Jeter les fondemens du bonheur de la France ;
 Et nous verrons un jour l'équitable univers
 Peser tes actions sans consulter nos vers.

Je dis plus, un grand prince, un héros, sans l'histoire,
Peut même à l'avenir transmettre sa mémoire.

Taisez-vous, s'il se peut, illustres écrivains,
Inutiles appuis de ces honneurs certains :
Tombez, marbres vivans, que d'un ciseau fidèle
Anima sur ses traits la main d'un Praxitèle :
Que tous ces monumens soient par-tout renversés ;
Il est grand, il est juste ; on l'aime : c'est assez.
Mieux que dans nos écrits, et mieux que sur le cuivre,
Ce héros dans nos cœurs à jamais doit revivre.

L'heureux vieillard, en paix dans son lit expirant,
De ce prince à son fils fait l'éloge en pleurant :
Le fils encor tout plein de son règne adorable,
Le vante à ses neveux ; et ce nom respectable,
Ce nom dont l'univers aime à s'entretenir,
Passe de bouche en bouche aux siècles à venir.

C'est ainsi qu'on dira chez la race future :
PHILIPPE eut un cœur noble ; ami de la droiture,
Politique et sincère, habile et généreux,
Constant quand il fallait rendre un mortel heureux ;
Irrésolu, changeant, quand le bien de l'Empire
Au malheur d'un sujet le forçait à souscrire ;
Affable avec noblesse, et grand avec bonté,
Il sépara l'orgueil d'avec la majesté ;
Et le Dieu des combats, et la docte Minerve,
De leurs présens divins le comblaient sans réserve :
Capable également d'être avec dignité
Et dans l'éclat du trône, et dans l'obscurité.
Voilà ce que de toi mon esprit se présage.

O toi, de qui ma plume a crayonné l'image,

Toi, de qui j'attendais ma gloire et mon appui,
 Ne chanterai-je donc que le bonheur d'autrui ?
 En peignant ta vertu, plaindrai-je ma misère ?
 Bienfaisant envers tous, envers moi seul sévère,
 D'un exil rigoureux tu m'imposes la loi ;
 Mais j'ose de toi-même en appeler à toi.
 Devant toi je ne veux d'appui que l'innocence ;
 J'implore ta justice, et non point ta clémence.
 Lis seulement ces vers, et juge de leur prix ;
 Vois ce que l'on m'impute, et vois ce que j'écris
 La libre vérité qui règne en mon ouvrage
 D'une ame sans reproche est le noble partage ;
 Et de tes grands talens le sage estimateur
 N'est point de ces couplets l'infame et vil auteur.

PHILIPPE, quelquefois sur une toile antique,
 Si ton œil pénétrant jette un regard critique,
 Par l'injure du temps le portrait effacé
 Ne cachera jamais la main qui l'a tracé :
 D'un choix judicieux dispensant la louange,
 Tu ne confondras point Vignon et Michel-Ange.
 Prince, il en est ainsi chez nous autres rimeurs :
 Et si tu connaissais mon esprit et mes mœurs,
 D'un peuple de rivaux l'adroite calomnie
 Me chargerait en vain de leur ignominie ;
 Tu les démentirais, et je ne verrais plus
 Dans leurs crayons grossiers mes pinceaux confondus ;
 Tu plaindrais par leurs cris ma jeunesse opprimée ;
 A verser les bienfaits ta main accoutumée,
 Peut-être de mes maux voudrait me consoler,
 Et me protégerait au lieu de m'accabler. (1)

(1) Il avait été accusé d'être l'auteur de couplets satiriques contre le régent et sa fille. On prétend que, présenté à M. le Régent, après en

avoir obtenu justice , et le prince paraissant persuadé qu'il lui avait fait grâce , M. de *Voltaire* lui adressa ces vers :

Non , Monseigneur , en vérité ,
Ma muse n'a jamais chanté
Ammonites ni Moabites ;
Brancas vous répondra de moi :
Un rimeur forti des jésuites ,
Des peuples de l'ancienne loi
Ne connaît que les Sodomites.

V A R I A N T E S.

(a) Le commencement de l'épître se trouve ainsi dans plusieurs copies :

Philippe , ami des Dieux , toi qui fers aujourd'hui
De père à ton monarque , à son peuple d'appui,
Quoiqu'avec équité ton active prudence
D'un empire ébranlé porte le poids immense ,
Ne crois pas que d'abord des critiques vainqueurs
Tes soins , tes sages soins entraînent tous les cœurs
Aux plus fameux héros , comme aux plus grands ouvrages , &c.

(b) *Le méchant qui le blâme et le fat qui le loue.*
D'olive ou de lauriers tu peux seul te couvrir :
Rien ne peut les donner , rien ne peut les flétrir .
Les bons rois , en marchant à la gloire suprême ,
N'ont jamais eu d'appui ni d'obstacle qu'eux-même.
Contre le grand Henri la France a vu long-temps , &c.

(c) *Vendit pour l'outrager sa haine et son venin.*
Qu'ont produit tous leurs cris ? Sa mémoire sacrée
Parmi les nations n'est pas moins révérée.
Nous admirons encor sa valeur , sa bonté ,
Et sans toi dans la France il serait regretté.
Louis fit sur son trône , &c.

(d) *Soient les dispensateurs de l'immortalité.*
Je ris de cet auteur dont la frivole audace ,
Dans les dixains pompeux d'une ode qui nous glace ,
Présente à son héros les séduifans appas
D'un éternel laurier que tous deux n'auront pas.
Oui , Philippe , tu peux , sans qu'un rimeur t'encense ,
Jeter les fondemens du bonheur de la France ;
Et , sans tous les écrits de Pellegrin , de Roi ,
Le sévère avenir fera juger de toi.
Je dis plus , un grand prince , artisan de sa gloire ,
Dans la postérité peut vivre sans l'histoire.
Taisez - vous , s'il se peut , &c.

E P I T R E XIII.

A M. LE PRINCE DE VENDOME,

GRAND PRIEUR DE FRANCE.

J E voulais par quelque huitain,
Sonnet ou lettre familière,
Réveiller l'enjoûment badin
De votre alteffe chanfonnière ;
Mais ce n'est pas petite affaire ,
A qui n'a plus l'abbé Courtin
Pour directeur et pour confrère.

Tout simplement donc je vous dis
Que dans ces jours de DIEU bénis,
Où tout moine et tout cagot mange
Harengs faurets et falifis,
Ma muse, qui toujours se range
Dans les bons et fages partis,
Fait avec faisans et perdrix
Son carême au château Saint-Ange.
Au reste, ce château divin,
Ce n'est pas celui du saint père ;
Mais bien celui de Caumartin,
Homme sage, esprit juste et fin,
Que de tout mon cœur je préfère
Au plus grand pontife romain,
Malgré son pouvoir souverain
Et son indulgence plénière.

Caumartin porte en son cerveau
De son temps l'histoire vivante ;
Caumartin est toujours nouveau
A mon oreille qu'il enchante ;
Car dans sa tête sont écrits
Et tous les faits et tous les dits
Des grands hommes , des beaux esprits ,
Mille charmantes bagatelles ,
Des chansons vieilles et nouvelles ,
Et les annales immortelles
Des ridicules de Paris.

Château Saint-Ange , aimable asile,
Heureux qui , dans ton sein tranquille,
D'un carême passe le cours !
Château que jadis les Amours
Bâtirent d'une main habile ,
Pour un prince qui fut toujours
A leur voix un peu trop docile ,
Et dont ils filèrent les jours !
Des courtisans fuyant la presse ,
C'est chez toi que François premier
Entendait quelquefois la messe ,
Et quelquefois par le grenier
Rendait visite à sa maîtresse.

De ce pays les citadins
Disent tous que dans les jardins
On voit encor son ombre fière
Deviser sous des marronniers
Avec Diane de Poitiers ,
Ou bien la belle Ferronière.
Moi chétif , cette nuit dernière ,

Je l'ai vu couvert de lauriers ;
Car les héros les plus infignes
Se laissent voir très-volontiers
A nous, sçaveurs de vers indignes.
Il ne traînait point après lui
L'or et l'argent de cent provinces ,
Superbe et tyrannique appui
De la vanité des grands princes ;
Point de ces escadrons nombreux,
De tambours et de hallebardes ;
Point de capitaine des gardes ,
Ni de courtisans ennuyeux.
Quelques lauriers sur sa personne ,
Deux brins de myrte dans ses mains ,
Etaient ses atours les plus vains ;
Et de v. . . . quelques grains
Composaient toute sa couronne.
Je fais que vous avez l'honneur ,
Me dit-il , d'être des orgies
De certain aimable prieur ,
Dont les chansons sont si jolies ,
Que Marot les retient par cœur ,
Et que l'on m'en fait des copies.
Je suis bien aise , en vérité ,
De cette honorable accointance ;
Car avec lui , sans vanité ,
J'ai quelque peu de ressemblance.
Ainsi que moi , Minerve et Mars
L'ont cultivé dès son enfance ;
Il aime comme moi les arts
Et les beaux vers par préférence :
Il fait de la dévote engeance

Comme moi faire peu de cas :
Hors en amour , en tous les cas
Il tient comme moi fa parole ;
Mais enfin , ce qu'il ne fait pas ,
Il a , comme moi , la v.
J'étais encor dans mon été ,
Quand cette noire déité ,
De l'Amour fille dangereuse ,
Me fit du fleuve du Léthé
Passer la rive malheureuse.
Plaife aux Dieux que votre héros
Pouffe plus loin fes destinées ,
Et , qu'après quelques trente années
Il vienne goûter le repos
Parmi nos ombres fortunées !

En attendant , fi de Caron
Il ne veut emplir la voiture ,
Et s'il veut enfin tout de bon
Terminer la grande aventure ,
Dites - lui de troquer Chambon
Contre quelqu'once de mercure.

E P I T R E X I V .

A U C A R D I N A L D U B O I S .

1719.

QUAND du fommet des Pyrénées ,
S'élançant au milieu des airs ,
La Renommée à l'univers
Annonça ces deux hyménées (*)

(*) La double alliance entre les maifons de France et d'Espagne.

Par qui la Discorde est aux fers ,
 Et qui changent les destinées ,
 L'ame de Richelieu descendit à sa voix
 Du haut de l'Empyrée au fein de sa patrie.

Ce redoutable génie
 Qui fe fait trembler les rois ,
 Celui qui donnait des lois
 A l'Europe affujettie ,
 A vu le sage du Bois , (1)
 Et pour la première fois
 A connu la jaloufie.

Poursuis ; de Richelieu mérite encor l'envie.
 Par des chemins écartés
 Ta sublime intelligence ,
 A pas toujours concertés ,
 Conduit le fort de la France.
 La Fortune et la Prudence
 Sont sans cesse à tes côtés.

Alberon pour un temps nous éblouit la vue ;
 De ses vastes projets l'orgueilleuse étendue
 Occupait l'univers faifi d'étonnement.
 Ton génie et le sien disputaient la victoire ;
 Mais tu parus , et sa gloire
 S'éclipsa dans un moment.
 Telle , aux bords du firmament ,

(1) M. de *Voltaire* était jeune lorsqu'il fit cette épître ; *Fontenelle*, la *Motte*, alors les deux premiers hommes de la littérature , ont loué *du Bois* avec autant d'exagération. Il avait à leurs yeux le mérite réel d'aimer la paix , la tolérance , et la liberté de penser , et de n'être jaloux ni de la réputation ni des talens. Avant de condamner ces éloges , il faut se transporter à cette époque , où le souvenir du père *le Tellier* inspirait encore la terreur.

Dans

Dans sa course irrégulière ,
Une comète affreuse éclate de lumière ;
Ses feux portent la crainte au terrestre séjour ;
 Dans la nuit ils éblouissent ,
 Et soudain s'évanouissent
Aux premiers rayons du jour.

E P I T R E X V.

A M. DE LA FALUERE DE GENONVILLE ,

CONSEILLER AU PARLEMENT, ET INTIME AMI DE L'AUTEUR,

Sur une maladie.

1719.

NE me soupçonne point de cette vanité
Qu'a notre ami Chaulieu de parler de lui-même ;
Et laisse-moi jouir de la douceur extrême
 De t'ouvrir avec liberté
 Un cœur qui te plaît et qui t'aime.
 De ma muse, en mes premiers ans ,
Tu vis les tendres fruits imprudemment éclore ;
Tu vis la calomnie , avec ses noirs serpens ,
 Des plus beaux jours de mon printemps
 Obscurcir la naissante aurore.
D'une injuste prison je subis la rigueur ; (1)
 Mais , au moins de mon malheur
 Je fus tirer quelque avantage ;
J'appris à m'endurcir contre l'adversité ,

(1) Voyez dans le volume de Poèmes la pièce intitulée *la Bastille*.

Et je me vis un courage
 Que je n'attendais pas de la légèreté,
 Et des erreurs de mon jeune âge.
 Dieux ! que n'ai-je eu depuis la même fermeté !
 Mais à de moindres alarmes
 Mon cœur n'a point résisté.
 Tu fais combien l'amour m'a fait verser de larmes.
 Fripon, tu le fais trop bien,
 Toi dont l'amoureuse adresse
 M'ôta mon unique bien :
 Toi dont la délicatesse,
 Par un sentiment fort humain,
 Aima mieux ravir ma maîtresse,
 Que de la tenir de ma main.
 Tu me vis sans scrupule en proie à la tristesse ;
 Mais je t'aimai toujours, tout ingrat et vaurien ;
 Je te pardonnai tout avec un cœur chrétien,
 Et ma facilité fit grâce à ta faiblesse.
 Hélas ! pourquoi parler encor de mes amours ?
 Quelquefois ils ont fait le charme de ma vie ;
 Aujourd'hui la maladie
 En éteint le flambeau peut-être pour toujours.
 De mes ans passagers la trame est raccourcie ;
 Mes organes lassés sont morts pour les plaisirs ;
 Mon cœur est étonné de se voir sans desirs.
 Dans cet état il ne me reste
 Qu'un assemblage vain de sentimens confus,
 Un présent douloureux, un avenir funeste,
 Et l'affreux souvenir d'un bonheur qui n'est plus.
 Pour comble de malheur je sens de ma pensée
 Se déranger les ressorts ;
 Mon esprit m'abandonne, et mon ame éclipée

AU ROI D'ANGLETERRE. 35

Perd en moi de son être , et meurt avant mon corps.
Est-ce-là ce rayon de l'essence suprême ,
 Qu'on nous peint si lumineux ?
Est-ce-là cet esprit survivant à lui-même ?
Il naît avec nos sens , croît , s'affaiblit comme eux ;
 Hélas , périra-t-il de même ?
 Je ne fais ; mais j'ose espérer
Que de la mort , du temps et des destins le maître ,
DIEU conserve pour lui le plus pur de notre être ,
Et n'anéantit point ce qu'il daigne éclairer. (2)

E P I T R E X V I .

AU ROI D'ANGLETERRE , GEORGE I ,

En lui envoyant la tragédie d'Oedipe.

1719.

Toi que la France admire autant que l'Angleterre ,
Qui de l'Europe en feu balances les destins ;
Toi qui chéris la paix dans le sein de la guerre ,
 Et qui n'es armé du tonnerre
 Que pour le bonheur des humains ;
 Grand Roi , des rives de la Seine
J'ose te présenter ces tragiques effais ;
Rien ne t'est étranger : les fils de Melpomène
 Partout deviennent tes fujets.

(2) Ces quatre derniers vers ne se trouvent pas dans les deux premières éditions de 1739 et 1740.

Un véritable roi fait porter sa puissance
 Plus loin que ses États enfermés par les mers :
 Tu régnes sur l'Anglais par le droit de naissance,
 Par tes vertus sur l'univers.

Daigne donc de ma muse accepter cet hommage
 Parmi tant de tributs plus pompeux et plus grands :
 Ce n'est point au roi, c'est au sage,
 C'est au héros que je le rends.

E P I T R E XVII.

A MADAME DE GONDRIN,

D E P U I S

MADAME LA COMTESSE DE TOULOUSE.

Sur le péril qu'elle avait couru en traversant la Loire.

1719.

SAVEZ-VOUS, gentille douairière,
 Ce que dans Sulli l'on se fait,
 Lorsqu'Eole vous conduisait
 D'une si terrible manière ?
 Le malin Périgni riait,
 Et pour vous déjà préparait
 Une épitaphe familière,
 Disant qu'on vous repêcherait
 Incessamment dans la rivière,
 Et qu'alors il observerait

Ce que votre humeur un peu fière
 Sans ce hafard lui cacherait.
 Cependant Eſpar, la Valière,
 Guiche, Sulli, tout ſoupirait;
 Rouffi parlait peu, mais jurait;
 Et l'abbé Courtin qui pleurait,
 En voyant votre heure dernière,
 Adreſſait à DIEU ſa prière,
 Et pour vous tout bas murmurait
 Quelqu'oraifon de ſon bréviaire,
 Qu'alors, contre ſon ordinaire,
 Dévotement il frédonnait,
 Dont à peine il ſe ſouvenait,
 Et que même il n'entendait guère :
 Chacun déjà vous regrettait.
 Mais quel ſpectacle ! j'enviſage
 Les Amours qui, de tous côtés,
 S'oppoſent à l'affreufe rage
 Des vents contre vous irrités.
 Je les vois ; ils font à la nage,
 Et plongés juſqu'au cou dans l'eau ;
 Ils conduifent votre bateau,
 Et vous voilà ſur le rivage.
 GONDRIN, ſongez à faire uſage
 Des jours qu'Amour a conſervés ;
 C'eſt pour lui qu'il les a ſauvés ;
 Il a des droits ſur ſon ouvrage.

V A R I A N T E S.

Après ce vers :

Il a des droits sur son ouvrage.

Daignez pour moi vous employer

Près de ce duc aimable et sage,

Qui fit avec vous ce voyage

Où vous pensâtes vous noyer ;

Et que votre bonté l'engage

A conjurer un peu l'orage

Qui sur moi gronde maintenant ;

Et qu'enfin au prince régent

Il tienne à peu-près ce langage :

Prince, dont la vertu va changer nos destins,

Toi qui par tes bienfaits signales ta puissance,

Toi qui fais ton plaisir du bonheur des humains,

Philippe, il est pourtant un malheureux en France.

Du Dieu des vers un fils infortuné

Depuis un temps fut par toi condamné

A fuir loin de ces bords qu'embellit ta présence :

Songe que d'Apollon souvent les favoris

D'un prince assurent la mémoire,

Philippe, quand tu les bannis,

Souviens-toi que tu te ravis

Autant de témoins de ta gloire.

Jadis le tendre Ovide eut un pareil destin ;

Auguste l'exila dans l'affreuse Scythie :

Auguste est un héros, mais ce n'est pas enfin

Le plus bel endroit de sa vie.

Grand Prince, puisses-tu devenir aujourd'hui

Et plus clément qu'Auguste, et plus heureux que lui !

E P I T R E X V I I I .

A MADAME LA MARECHALE DE VILLARS.

DIVINITÉ, que le Ciel fit pour plaire,
Vous qu'il orna des charmes les plus doux,
Vous que l'Amour prend toujours pour sa mère,
Quoiqu'il fait bien que Mars est votre époux ;
Qu'avec regret je me vois loin de vous !
Et quand Sulli quittera ce rivage,
Où je devais , solitaire et sauvage ,
Loin de vos yeux vivre jusqu'au cercueil ,
Qu'avec plaisir , peut-être trop peu sage ,
J'irai chez vous , sur les bords de l'Arcueil ,
Vous adresser mes vœux et mon hommage !
C'est là que je dirai tout ce que vos beautés
Inspirent de tendresse à ma muse éperdue ;
Les arbres de Villars en feront enchantés ,
Mais vous n'en ferez point émue.
N'importe , c'est assez pour moi de votre vue ,
Et je suis trop heureux si jamais l'univers
Peut apprendre un jour dans mes vers
Combien pour vos amis vous êtes adorable ,
Combien vous haïssez les manéges des cours ,
Vos bontés , vos vertus , ce charme inexprimable ,
Qui , comme dans vos yeux , règne en tous vos discours.
L'avenir quelque jour , en lisant cet ouvrage ,
Puisqu'il est fait pour vous , en chérira les traits.

Cet auteur, dira-t-on, qui peignit tant d'attraits,
 N'eut jamais d'eux pour son partage,
 Que de petits soupers où l'on buvait très-frais;
 Mais il mérita davantage.

E P I T R E X I X.

A M. LE DUC DE SULLI.

1720.

J'IRAI chez vous, duc adorable,
 Vous dont le goût, la vérité,
 L'esprit, la candeur, la bonté,
 Et la douceur inaltérable,
 Font respecter la volupté,
 Et rendent la sagesse aimable.
 Que dans ce champêtre séjour
 Je me fais un plaisir extrême
 De parler, sur la fin du jour,
 De vers, de musique et d'amour,
 Et pas un seul mot du système, (1)
 De ce système tant vanté,
 Par qui nos héros de finance
 Embourfent l'argent de la France,
 Et le tout par pure bonté!
 Pareils à la vieille sibylle,
 Dont il est parlé dans Virgile,
 Qui, possédant pour tout trésor
 Des recettes d'énergumène,

(1) Le système de Law, qui bouleversa la France.

Prend du troyen le rameau d'or,
Et lui rend des feuilles de chêne.

Peut-être les larmes aux yeux,
Je vous apprendrai pour nouvelle
Le trépas de ce vieux goutteux,
Qu'anima l'esprit de Chapelle:
L'éternel abbé de Chaulieu
Paraîtra bientôt devant DIEU;
Et, fi d'une muse féconde
Les vers aimables et polis
Sauvent une ame en l'autre monde,
Il ira droit en paradis.
L'autre jour à son agonie,
Son curé vint de grand matin
Lui donner en cérémonie,
Avec son huile et son latin,
Un passe-port pour l'autre vie.
Il vit tous ses péchés lavés
D'un petit mot de pénitence,
Et reçut ce que vous avez,
Avec beaucoup de bienfiance.

Il fit même un très-beau sermon,
Qui fatist tout l'auditoire.
Tout haut il demanda pardon
D'avoir eu trop de vaine gloire.
C'était-là, dit-il, le péché
Dont il fut le plus entiché;
Car on fait qu'il était poète,
Et que sur ce point tout auteur,
Ainsi que tout prédicateur,

N'a jamais eu l'ame bien nette.
Il fera pourtant regretté,
Comme s'il eût été modeste :
Sa perte au Parnasse est funeste.
Presque seul il était resté
D'un siècle plein de politesse.
On dit qu'aujourd'hui la jeunesse
A fait à la délicatesse
Succéder la grossièreté,
La débauche à la volupté,
Et la vaine et lâche paresse
A cette sage oisiveté,
Que l'étude occupait sans cesse,
Loin de l'envieux irrité.
Pour notre petit Genonville,
Si digne du siècle passé,
Et des feseurs de vaudeville,
Il me paraît très-empressé
D'abandonner pour vous la ville.
Le système n'a point gâté
Son esprit aimable et facile ;
Il a toujours le même style,
Et toujours la même gaité.
Je fais que par déloyauté,
Le fripon naguère a tâté
De la maîtresse tant jolie,
Dont j'étais si fort entêté.
Il rit de cette perfidie,
Et j'aurais pu m'en courroucer ;
Mais je fais qu'il faut se passer
Des bagatelles dans la vie.

E P I T R E X X.

A M. LE MARECHAL DE VILLARS.

1721.

JE me flattais de l'espérance
D'aller goûter quelque repos
Dans votre maison de plaifance ;
Mais Vinache (1) a ma confiance,
Et j'ai donné la préférence ,
Sur le plus grand de nos héros
Au plus grand charlatan de France.
Ce discours vous déplaira fort ,
Et je confesse que j'ai tort
De parler du soin de ma vie
A celui qui n'eut d'autre envie
Que de chercher par-tout la mort.
Mais souffrez que je vous réponde ,
Sans m'attirer votre courroux ,
Que j'ai plus de raison que vous
De vouloir rester dans ce monde :
Car si quelque coup de canon ,
Dans vos beaux jours brillans de gloire ,
Vous eût envoyé chez Pluton ,
Voyez la consolation
Que vous auriez dans la nuit noire ,
Lorsque vous fauriez la façon
Dont vous aurait traité l'histoire.

(1) Médecin empyrique.

Paris vous eût premièrement
 Fait un service fort célèbre,
 En présence du parlement ;
 Et quelque prélat ignorant
 Aurait prononcé hardiment
 Une longue oraison funèbre,
 Qu'il n'eût pas faite assurément.
 Puis, en vertueux capitaine,
 On vous aurait proprement mis
 Dans l'Eglise de Saint-Denis
 Entre du Guesclin et Turenne.

Mais, si quelque jour, moi chétif,
 J'allais passer le noir esquif,
 Je n'aurais qu'une vile bière ;
 Deux prêtres s'en iraient gaîment
 Porter ma figure légère,
 Et la loger mesquinement
 Dans un recoin du cimetière.
 Mes nièces, au lieu de prière,
 Et mon janséniste de frère, (2)
 Riraient à mon enterrement :
 Et j'aurais l'honneur seulement
 Que quelque muse médifante
 M'affublerait pour monument
 D'une épitaphe impertinente.
 Vous voyez donc très-clairement
 Qu'il est bon que je me conserve,
 Pour être encor témoin long-temps
 De tous les exploits éclatans
 Que le seigneur DIEU vous réserve.

(2) L'auteur avait un frère, trésorier de la chambre des comptes, qui était en effet un janséniste outré, et qui se brouillait toujours avec son frère, toutes les fois que celui-ci disait du bien des jésuites.

E P I T R E X X I .

A M A D A M E D E * * *

IL est au monde une aveugle Déesse (*)
 Dont la police a brisé les autels ;
 C'est du Hocca la fille enchanteresse ,
 Qui, sous l'appât d'une feinte caresse ,
 Va séduisant tous les cœurs des mortels.
 De cent couleurs bizarrement ornée ,
 L'argent en main , elle marche la nuit ;
 Au fond d'un sac elle a la destinée
 De ses fuyans que l'intérêt séduit ;
 Guiche , en riant , par la main la conduit
 La froide Crainte , et l'Espérance avide ,
 A ses côtés marchent d'un pas timide.
 Le Repentir à chaque instant la fuit ,
 Mordant ses doigts et grondant la perfide,
 Belle Philis , que votre aimable cour
 A nos regards offre de différence !
 Les vrais plaisirs brillent dans ce séjour ,
 Et pour jamais bannissant l'espérance ,
 Toujours vos yeux y font régner l'Amour,
 Du Biribi la Déesse infidelle ,
 Sur mon esprit n'aura plus de pouvoir ;
 J'aime encor mieux vous aimer fans espoir ,
 Que d'espérer jour et nuit avec elle.

(*) Celle qui préfidait au jeu du biribi fort à la mode alors.

E P I T R E X X I I .

A M. D E G E R V A S I ,

M E D E C I N. (*)

1723.

TU revenais couvert d'une gloire éternelle,
 Le Gevaudan (1) surpris t'avait vu triompher
 Des traits contagieux d'une peste cruelle,
 Et ta main venait d'étouffer
 De cent poisons cachés la semence mortelle.
 Dans Maisons cependant je voyais mes beaux jours
 Vers leurs derniers momens précipiter leur cours.
 Déjà près de mon lit la Mort inexorable
 Avait levé sur moi sa faux épouvantable :
 Le vieux nocher des morts à sa voix accourut.
 C'en était fait ; sa main tranchait ma destinée :
 Mais tu lui dis : Arrête . . . et la Mort étonnée
 Reconnut son vainqueur , frémit et disparut. (a)
 Hélas ! si comme moi l'aimable Genonville
 Avait de ta présence eu le secours utile ,
 Il vivrait , et sa vie eût rempli nos souhaits ;
 De son cher entretien je goûterais les charmes ;
 Mes jours , que je te dois , renaîtraient sans alarmes ,

(*) Cette épître fut imprimée à Paris, en 1726, avec une version latine.

(1) M. de *Gervasi*, célèbre médecin de Paris, avait été envoyé dans le Gevaudan pour la peste, et à son retour il est venu guérir l'auteur de la petite vérole dans le château de Maisons, à six lieues de Paris, en 1723.

Et mes yeux, qui sans toi se fermaient pour jamais,
 Ne se rouvriraient point pour répandre des larmes.
 C'est toi du moins, c'est toi par qui, dans ma douleur,

Je peux jouir de la douceur
 De plaire et d'être cher encore

Aux illustres amis dont mon destin m'honore.

Je reverrai Maisons dont les soins bienfaisans

Viennent d'adoucir ma souffrance ;

Maisons en qui l'esprit tient lieu d'expérience,

Et dont j'admire la prudence

Dans l'âge des égaremens. (b)

Je me flatte en secret que je pourrai peut-être

Charmer encor Sulli qui m'a trop oublié.

Mariamne à ses yeux ira bientôt paraître ;

Il la verra pour elle implorer sa pitié,

Et ranimer en lui ce goût, cette amitié

Que pour moi, dans son cœur, ma muse avait fait naître.

Beaux jardins de Villars, ombrages toujours frais,

C'est sous vos feuillages épais

Que je retrouverai ce héros plein de gloire,

Que nous a ramené la paix

Sur les ailes de la victoire.

C'est là que Richelieu, par son air enchanteur,

Par ses vivacités, son esprit et ses grâces,

Dès qu'il reparaitra, fera joindre mon cœur

A tant de cœurs soumis qui volent sur ses traces.

Et toi, cher Bolingbroke, héros qui d'Apollon

As reçu plus d'une couronne,

Qui réunis en ta personne

L'éloquence de Cicéron,

L'intrépidité de Caton,

L'esprit de Mécenas, l'agrément de Pétrone, (c)

Enfin donc je respire , et respire pour toi ;
 Je pourrai désormais te parler et t'entendre.
 Mais ciel ! quel souvenir vient ici me surprendre !
 Cette aimable beauté qui m'a donné sa foi ,
 Qui m'a juré toujours une amitié si tendre ,
 Daignera-t-elle encor jeter les yeux sur moi ?
 Hélas ! en descendant sur le sombre rivage ,
 Dans mon cœur expirant je portais son image ;
 Son amour , ses vertus , ses grâces , ses appas ,
 Les plaisirs que cent fois j'ai goûtés dans ses bras ,
 A ces derniers momens flattaient encor mon ame ;
 Je brûlais en mourant d'une immortelle flamme.
 Grands Dieux ! me faudra-t-il regretter le trépas ?
 M'aurait-elle oublié ? ferait-elle volage ?
 Que dis-je , malheureux ! où vais-je m'engager ?
 Quand on porte sur le visage ,
 D'un mal si redouté le fatal témoignage ,
 Est-ce à l'amour qu'il faut songer ?

V A R I A N T E S .

(a) A U S S I T O T ta main vigilante ,
 Ranimant la chaleur éteinte dans mon corps ,
 De ma frêle machine arrangea les ressorts.
 La nature obéissante
 Fut soumise à tes efforts ,
 Et la Parque impatiente
 File aujourd'hui pour moi dans l'empire des morts,
 Hélas ! si comme moi , &c.

(b) Je me flatte en secret qu'à mon dernier ouvrage
 Le vertueux Sulli donnera son suffrage ;
 Que son cœur généreux avec quelque plaisir
 Au sortir du tombeau me verra reparaitre ,

Et

Et que Mariamne peut-être
Pourra par ses malheurs, enchanter son loisir.
Beaux jardins, &c.

(c) Après ce vers, *L'esprit de Mécénas, &c.* on lisait
ceux-ci :

Et la science de Varron.
Bolingbroke, à ma gloire il faut que je publie
Que tes soins, pendant le cours
De ma triste maladie,
Ont daigné marquer mes jours
Par le tendre intérêt que tu prends à ma vie.
Enfin donc, &c.

ÉPITRE XXIII.

A LA REINE, (*)

En lui présentant la tragédie de Mariamne.

1725.

FILLE de ce guerrier qu'une sage province
Eleva justement au comble des honneurs,
Qui fut vivre en héros, en philosophe, en prince
Au-dessus des revers, au-dessus des grandeurs;
Du ciel qui vous chérit la sagesse profonde
Vous amène aujourd'hui dans l'Empire françois,
Pour y servir d'exemple, et pour donner des lois.
La fortune souvent fait les maîtres du monde;
Mais, dans votre maison, la vertu fait les rois.
Du trône redouté que vous rendez aimable,
Jetez sur cet écrit un coup d'œil favorable:
Daignez m'encourager d'un seul de vos regards;
Et songez que Pallas, cette auguste Déesse
Dont vous avez le port, la bonté, la sagesse,
Est la divinité qui préside aux beaux arts.

(*) *Marie Leczinska*, fille de *Stanislas*, roi de Pologne, mariée à *Louis XV*, en 1725.

ÉPI TRE XXIV.

A M. PALLU,

CONSEILLER D'ÉTAT.

QUOI! le Dieu de la poésie
Vous illumine de ses traits!
Malgré la robe, les procès,
Et le conseil et ses arrêts,
Vous tâtez de notre ambrosie!
Ah! bien fort je vous remercie
De vous livrer à ses attraits
Et d'être de la confrérie.
Dans les beaux jours de votre vie,
Adoré de maintes beautés,
Vous aimiez Lubert et Silvie;
Mais à présent vous les chantez,
Et votre gloire est accomplie.
La Fare, jouffu comme vous,
Comme vous rival de Tibulle,
Rima des vers polis et doux,
Aima long-temps sans ridicule,
Et fut sage au milieu des fous.
En vous c'est le même art qui brille;
Pallu comme la Fare écrit:
Vous recueillîtes son esprit
Dessus les lèvres de sa fille.
Aimez donc, rimez tour à tour:
Vous, la Fare, Apollon, l'Amour,
Vous êtes de même famille.

E P I T R E X X V.

A MADEMOISELLE LE COUVREUR.

L'HEUREUX talent dont vous charmez la France
 Avait en vous brillé dès votre enfance ;
 Il fut dès-lors dangereux de vous voir ,
 Et vous plaissiez , même sans le savoir .
 Sur le théâtre heureusement conduite ,
 Parmi les vœux de cent cœurs empressés ,
 Vous récitiez , par la nature instruite :
 C'était beaucoup , ce n'était point assez ;
 Il vous fallut encore un plus grand maître .
 Permettez-moi de faire ici connaître
 Quel est ce Dieu de qui l'art enchanteur
 Vous a donné votre gloire suprême ;
 Le tendre Amour me l'a conté lui-même .
 On me dira que l'Amour est menteur :
 Hélas ! je fais qu'il faut qu'on s'en défie :
 Qui mieux que moi connaît sa perfidie ?
 Qui souffre plus de sa déloyauté ?
 Je ne croirai cet enfant de ma vie ;
 Mais cette fois il a dit vérité .
 Ce même Amour , Vénus et Melpomène ,
 Loin de Paris feaient voyage un jour ;
 Ces Dieux charmans vinrent dans un séjour
 Où vos appas éclataient sur la scène ;
 Chacun des trois , avec étonnement ,
 Vit cette grâce et simple et naturelle ,
 Qui feait lors votre unique ornement .
 Ah ! dirent-ils , cette jeune mortelle

Mérite bien que , fans retardement ,
 Nous répandions tous nos trésors fur elle.
 Ce qu'un Dieu veut se fait dans le moment.
 Tout auffitôt la tragique Déesse
 Vous inspira le goût , le sentiment ,
 Le pathétique et la délicatesse.
 Moi , dit Vénus , je lui fais un présent
 Plus précieux , et c'est le don de plaire ;
 Elle accroîtra l'empire de Cythère ;
 A son aspect tout cœur fera troublé ,
 Tous les esprits viendront lui rendre hommage.
 Moi , dit l'Amour , je ferai davantage ,
 Je veux qu'elle aime. A peine eut-il parlé ,
 Que dans l'instant vous devîntes parfaite ;
 Sans aucuns soins , fans étude , fans fard ,
 Des passions vous fûtes l'interprète :
 O de l'Amour adorable fujette !
 N'oubliez point le secret de votre art.

E P I T R E X X V I.

A M. P A L L U.

A Plombières, août 1729.

DU fond de cet antre pierreux ,
 Entre deux montagnes cornues ,
 Sous un ciel noir et pluvieux ,
 Où les tonnerres orageux
 Sont portés sur d'épaisses nues ,
 Près d'un bain chaud , toujours crotté ,
 Plein d'une eau qui fume et bouillonne ,

Où tout malade empaqueté,
Et tout hypocondre entêté,
Qui sur son mal toujours raisonne,
Se baigne, s'enfume et se donne
La question pour la fanté ;
Où l'espoir ne quitte personne :

De cet antre, où je vois venir
D'impotentes sempiternelles,
Qui toutes pensent rajeunir ;
Un petit nombre de pucelles,
Mais un beaucoup plus grand de celles
Qui voudraient le redevenir ;
Où par le coche on nous amène
De vieux citadins de Nanci,
Et des moines de Commerci,
Avec l'attribut de Lorraine,
Que nous rapporterons d'ici.

De ces lieux, où l'ennui foisonne,
J'ose encore écrire à Paris.
Malgré Phébus, qui m'abandonne,
J'invoque l'Amour et les Ris ;
Ils connaissent peu ma personne ;
Mais c'est à PALLU que j'écris ;
Alcibiade me l'ordonne, (a)
Alcibiade, qu'à la cour
Nous vîmes briller tour à tour,
Par ses grâces, par son courage,
Gai, généreux, tendre, volage,
Et séducteur comme l'Amour,
Dont il fut la brillante image.

L'Amour ou le Temps l'a défait
Du beau vice d'être infidèle;
Il prétend d'un amant parfait
Etre devenu le modèle.

J'ignore quel objet charmant
A produit ce grand changement,
Et fait sa conquête nouvelle :
Mais , qui que vous foyez , la belle ,
Je vous en fais mon compliment.

On pourrait bien , à l'aventure ,
Choisir un autre greluchon ,
Plus Alcide pour la figure ,
Et pour le cœur plus Céladon ;
Mais quelqu'un plus aimable ? non :
Il n'en est point dans la nature ;
Car , Madame , où trouvera-t-on
D'un ami la discrétion ,
D'un vieux feigneur la politesse ,
Avec l'imagination ,
Et les grâces de la jeunesse ;
Un tour de conversation ,
Sans empressement , sans paresse ,
Et l'esprit monté sur le ton
Qui plaît à gens de toute espèce ?
Et n'est-ce rien d'avoir tâté
Trois ans de la formalité ,
Dont on affomme une ambassade ,
Sans nous avoir rien rapporté
De la pesante gravité
Dont cent ministres font parade ?

A ce portrait si peu flatté,
Qui ne voit mon Alcibiade ?

V A R I A N T E S.

(a) M. le maréchal de Richelieu.

Alcibiade me l'ordonne :
C'est l'Alcibiade français,
Dont vous admiriez le succès ,
Chez nos prudes, chez nos coquettes ,
Plein d'esprit, d'audace et d'attraits ,
De vertus, de gloire et de dettes.
Toutes les femmes l'adoraient ;
Toutes avaient la préférence ;
Toutes à leur tour se plaignaient
Des excès de son inconstance,
Qu'à grand'peine elles égalaient.
L'amour, &c.

AUX MANES DE M. DE GENONVILLE. 57

E P I T R E X X V I I .

AUX MANES DE M. DE GENONVILLE.

1729.

TOI que le Ciel jaloux ravit dans son printemps ;
Toi de qui je conserve un souvenir fidèle ,
 Vainqueur de la mort et du temps ;
 Toi dont la perte , après dix ans ,
 M'est encore affreuse et nouvelle ;
Si tout n'est pas détruit , si , sur les sombres bords ,
Ce souffle si caché , cette faible étincelle ,
Cet esprit , le moteur et l'esclave du corps ,
Ce je ne fais quel sens qu'on nomme ame immortelle ,
Reste inconnu de nous , est vivant chez les morts ;
S'il est vrai que tu sois , et si tu peux m'entendre ,
O mon cher Genonville ! avec plaisir reçois
Ces vers et ces soupirs que je donne à ta cendre ,
Monument d'un amour immortel comme toi.
Il te souvient du temps où l'aimable Egérie ,
 Dans les beaux jours de notre vie ,
Ecoutait nos chansons , partageait nos ardeurs.
Nous nous aimions tous trois. La raison , la folie ,
L'amour , l'enchantement des plus tendres erreurs ,
 Tout réunissait nos trois cœurs.
Que nous étions heureux ! même cette indigence ,
 Triste compagne des beaux jours ,
Ne put de notre joie empoisonner le cours.
Jeunes , gais , satisfaits , sans soins , sans prévoyance ,
Aux douceurs du présent bornant tous nos desirs ,
Quel besoin avions-nous d'une vaine abondance ?
Nous possédions bien mieux , nous avions les plaisirs !

Ces plaisirs, ces beaux jours coulés dans la mollesse,
 Ces ris, enfans de l'alégresse,
 Sont passés avec toi dans la nuit du trépas.
 Le Ciel, en récompense, accorde à ta maîtresse
 Des grandeurs et de la richesse,
 Appuis de l'âge mûr, éclatant embarras,
 Faible foulagement, quand on perd sa jeunesse.
 La fortune est chez elle où fut jadis l'amour.
 Les plaisirs ont leur temps, la sagesse a son tour.
 L'amour s'est envolé sur l'aile du bel âge;
 Mais jamais l'amitié ne fuit du cœur du sage. (a)
 Nous chantons quelquefois et tes vers et les miens,
 De ton aimable esprit nous célébrons les charmes;
 Ton nom se mêle encore à tous nos entretiens;
 Nous lisons tes écrits, nous les baignons de larmes.
 Loin de nous à jamais ces mortels endurcis,
 Indignes du beau nom, du nom sacré d'amis,
 Ou toujours remplis d'eux, ou toujours hors d'eux même,
 Au monde, à l'inconstance ardens à se livrer,
 Malheureux, dont le cœur ne fait pas comme on aime,
 Et qui n'ont point connu la douceur de pleurer !

V A R I A N T E S.

- (a) Ce dernier à mon cœur aurait plu davantage :
 Mais qui peut tout avoir ? Les foirs, le vieux Saurin
 Qu'on ne peut définir, ce critique, ce sage
 Qui des vains préjugés foule aux pieds l'esclavage,
 Qui m'apprend à penser, qui rit du genre humain,
 Réchauffe entre nous deux les glaces de son âge.
 De son esprit perçant la sublime vigueur
 Se joint à nos chansons, aux grâces du Permesse ;
 Des nymphes d'Apollon le commerce enchanteur
 Dérive sur son front les traits de la sagesse.
Nous chantons quelquefois, &c.

ÉPIÎTRE XXVIII.

Connue sous le nom des Vous et des Tu. (1)

PHILIS, qu'est devenu ce temps
 Où dans un fiacre promenée,
 Sans laquais, sans ajustemens,
 De tes grâces seules ornée,
 Contente d'un mauvais soupé
 Que tu changeais en ambrosie,
 Tu te livrais dans ta folie
 A l'amant heureux et trompé
 Qui t'avait consacré sa vie ?
 Le ciel ne te donnait alors,
 Pour tout rang et pour tous trésors,
 Que les agrémens de ton âge ; (a)
 Un cœur tendre, un esprit volage,
 Un sein d'albâtre et de beaux yeux.
 Avec tant d'attraits précieux,

(1) Cette épître a été adressée à mademoiselle de L**, alors madame la marquise de G***. C'est d'elle que parle M. de *Voltaire* dans son épître à M. de *Genonville*, dans l'épître adressée à ses manes, et dans celles à M. le duc de *Sulli* ; à M. de *Gervais*. Le fuisse de madame la marquise de G** ayant refusé la porte à M. de *Voltaire*, que mademoiselle de L** n'avait point accoutumé à un tel accueil, il lui envoya cette épître. Lorsqu'il revint à Paris, en 1778, il vit chez elle madame de G*** âgée, comme lui, de plus de quatre-vingts ans, veuve alors, et qui pouvait le recevoir sans conséquence. C'est en revenant de cette visite qu'il disait : *Ah ! mes amis, je viens de passer d'un bord du Cocyte à l'autre.* Madame de G*** envoya le lendemain à madame *Denis* un portrait de M. de *Voltaire* peint par *Largillière*, qu'il lui avait donné dans le temps de leur première liaison, et qu'elle avait conservé malgré leur rupture, son changement d'état et sa dévotion.

Hélas ! qui n'eût été friponne ?
 Tu le fus , objet gracieux !
 Et , que l'Amour me le pardonne !
 Tu fais que je t'en aimais mieux.

Ah , Madame ! que votre vie ,
 D'honneur aujourd'hui si remplie ,
 Diffère de ces doux instans !
 Ce large fuiffe à cheveux blancs
 Qui ment sans cesse à votre porte ,
 Philis , est l'image du Temps :
 On dirait qu'il chasse l'escorte
 Des tendres Amours et des Ris ;
 Sous vos magnifiques lambris
 Ces enfans tremblent de paraître.
 Hélas ! je les ai vus jadis
 Entrer chez toi par la fenêtré ,
 Et se jouer dans ton taudis.

Non , Madame , tous ces tapis
 Qu'a tissus la Savonnerie , (2)
 Ceux que les Perfans ont ourdis ,
 Et toute votre orfèvrerie ,
 Et ces plats si chers que Germain (3)
 A gravés de sa main divine ;
 Et ces cabinets où Martin (4)
 A surpassé l'art de la Chine ;

(2) La Savonnerie est une belle manufacture de tapis , établie par le grand Colbert.

(3) Germain , excellent orfèvre , dont il est parlé dans *le Mondain et le Pauvre diable*.

(4) Martin , excellent vernisseur.

Vos vases japonais et blancs ,
Toutes ces fragiles merveilles ;
Ces deux lustres de diamans
Qui pendent à vos deux oreilles ;
Ces riches carcans , ces colliers ,
Et cette pompe enchanteresse ,
Ne valent pas un des baisers
Que tu donnais dans ta jeunesse.

V A R I A N T E S .

- (a) Que la douce erreur de ton âge ;
Deux tetons que le tendre Amour
De ses mains arrondit un jour ;
Un cœur simple, un esprit volage ;
Un cu (j'y pense encor, Philis,)
Sur qui j'ai vu briller des lys
Jaloux de ceux de ton visage.
Avec tant, &c.

E P I T R E XXIX.

A MADemoiselle DE LUBERT,

Qu'on appelait MUSE et GRACE.

1732.

LE curé qui vous baptisa
Du beau surnom de *Muse* et *Grâce*,
Sur vous un peu prophétisa ;
Il prévint que sur votre trace
Croîtrait le laurier du Parnasse
Dont la Suze se couronna ,
Et le myrte qu'elle porta ,
Quand d'amour suivant la Déesse ,
Les tendres feux elle mêla
Aux froides ondes du Permesse.
Mais en un point il se trompa ;
Car jamais il ne devina
Qu'étant si belle elle fera
Ce que les fots appellent sage ,
Et qu'à vingt ans et par-delà ,
Muse et *Grâce* conservera
La tendre fleur du pucelage ,
Fleur délicate qui tomba
Toujours au printemps du bel âge ,
Et que le Ciel fit pour cela.
Quoi, vous en êtes encor là !
Muse et *Grâce* , que c'est dommage !

A MADEMOISELLE DE LUBERT. 63

Vous me répondez doucement
Que les neuf bégueules savantes,
Toujours chantant, toujours rimant,
Toujours les yeux au firmament,
Avec leurs têtes de pédantes,
Avaient peu de tempérament ;
Et que leurs bouches éloquentes
S'ouvraient pour brailler seulement,
Et non pour mettre tendrement
Deux lèvres fraîches et charmantes
Sur les lèvres appétissantes
De quelque vigoureux amant.
Je veux croire chrétiennement
Ces histoires impertinentes ;
Mais, ma chère Lubert, en cas
Que ces filles sempiternelles
Conservent pour ces doux ébats
Des averfions si fidelles,
Si ces Déeses sont cruelles,
Si jamais amant dans ses bras
N'a froissé leurs gauches appas,
Si les neuf Muses sont pucelles,
Les trois Grâces ne le font pas.

Quittez donc votre faible excuse ;
Vos jours languissent consumés
Dans l'abstinence qui les use :
Un faux préjugé vous abuse.
Chantez, et, s'il le faut, rimez ;
Ayez tout l'esprit d'une Muse ;
Mais, si vous êtes Grâce, aimez.

E P I T R E X X X.

A UNE DAME OU SOI-DISANT TELLE. (1)

1732.

Tu commences par me louer,
 Tu veux finir par me connaître.
 Tu me loûras bien moins; mais il faut t'avouer
 Ce que je fais, ce que je voudrais être. (a)
 J'aurai vu, dans trois ans, passer quarante hivers.
 Apollon préfidait au jour qui m'a vu naître.
 Au sortir du berceau j'ai bégayé des vers.
 Bientôt ce Dieu puiffant m'ouvrit fon fanctuaire :
 Mon cœur, vaincu par lui, fe rangea fous fa loi.
 D'autres ont fait des vers par le défir d'en faire ;
 Je fus poëte malgré moi.
 Tous les goûts à la fois font entrés dans mon ame ;
 Tout art a mon hommage, et tout plaifir m'enflamme.
 La peinture me charme ; on me voit quelquefois,
 Au palais de Philippe, ou dans celui des rois,

(1) Cette pièce fut imprimée dans le mercure de France, en 1732. Un breton, nommé *Desforges-Maillard*, qui fe fait affez facilement des vers médiocres, s'était amufé à inferer dans les journaux des pièces de vers fous le nom de mademoifelle *Malcras de la Vigne*. Plufieurs poëtes célèbres lui répondirent par des galanteries. Cette facétie dura quelque temps. *Piron* employa cette aventure d'une manière très-heureufe dans fa *Métromanie*. M. de *Voltaire*, en confervant fa pièce, en retrancha toutes les chofes galantes qu'il adreffait à mademoifelle *Malcras*, et qu'elle méritait fi peu. De tous les vers qu'elle a faits ou inspirés, ce font les feuls qui foient restés.

Sous

Sous les efforts de l'art admirer la nature,
 Du brillant (2) Cagliari saisir l'esprit divin,
 Et dévorer des yeux la touche noble et sûre
 De Raphaël et du Pouffin.
 De ces appartemens qu'anime la peinture,
 Sur les pas du plaisir je vole à l'opéra.
 J'applaudis tout ce qui me touche,
 La fertilité de (3) Campra,
 La gaîté de Mouret, les grâces de Destouche :
 Pélissier par son art, le Maure par sa voix, (b)
 Tour à tour ont mes vœux, et suspendent mon choix.
 Quelquefois, embrassant la science hardie
 Que la curiosité
 Honora par vanité
 Du nom de philosophie,
 Je cours après Newton dans l'abyme des cieux ;
 Je veux voir si des nuits la courrière inégale,
 Par le pouvoir changeant d'une force centrale,
 En gravitant vers nous s'approche de nos yeux,
 Et pèse d'autant plus qu'elle est près de ces lieux,
 Dans les limites d'un ovale.
 J'en entends raisonner les plus profonds esprits,
 Maupertuis et Clairault, calculante cabale :
 Je les vois qui des cieux franchissent l'intervalle,
 Et je vois trop souvent que j'ai très-peu compris.
 De ces obscurités je passe à la morale ;
 Je lis au cœur de l'homme, et souvent j'en rougis.
 J'examine avec soin les informes écrits,
 Les monumens épars, et le style énergique
 De ce fameux Pascal, ce dévot fatirique.

(2) *Paul Véronèse.**Épîtres.*(3) *Musiciens agréables.*

Je vois ce rare esprit trop prompt à s'enflammer ;
 Je combats ses rigueurs extrêmes :
 Il enseigne aux humains à se haïr eux-mêmes ;
 Je voudrais , malgré lui , leur apprendre à s'aimer.
 Ainsi mes jours égaux , que les muses remplissent ,
 Sans soins , sans passions , sans préjugés fâcheux ,
 Commencent avec joie , et vivement finissent
 Par des souters délicieux.
 L'amour dans mes plaisirs ne mêle plus ses peines.
 La tardive raison vient de briser mes chaînes.
 J'ai quitté prudemment ce Dieu qui m'a quitté.
 J'ai passé l'heureux temps fait pour la volupté.
 Est-il donc vrai , grands Dieux ! il ne faut plus que j'aime.
 La foule des beaux arts , dont je veux tour à tour
 Remplir le vide de moi-même ,
 N'est pas encore assez pour remplacer l'amour. (c)

V A R I A N T E S.

(a) Commencement de l'épître:

Toi dont la voix brillante a volé sur nos rives,
 Toi qui tiens dans Paris nos Muses attentives,
 Qui fais si bien associer
 Et la science et l'art de plaire,
 Et les talens de Deshoulière,
 Et les études de Dacier,
 J'ose envoyer aux pieds de ta muse divine
 Quelques faibles écrits, enfans de mon repos :
 Charles fut seulement l'objet de mes travaux,
 Henri quatre fut mon héros,
 Et tu feras mon héroïne.
 En te donnant mes vers je te veux avouer
 Ce que je suis , ce que je voudrais être ;
 Te peindre ici mon ame , et te faire connaître
 Celui que tu daignes louer.
J'aurai vu dans trois ans , &c.

(b) Actrices de ce temps-là. On lisait dans la première édition :

Pélessier par son art, le Maure par sa voix,
L'agile Camargo, Sallé l'enchanteresse, (*)
Cette austère Sallé faite pour la tendresse,
Tour à tour ont mes vœux et suspendent mon choix.

(c) Fin de l'épître :

Je fais ce que je puis, hélas ! pour être sage,
Pour amuser ma liberté ;
Mais si quelque jeune beauté,
Empruntant ta vivacité,
Me parlait ton charmant langage,
Je rentrerais bientôt dans ma captivité.

(*) *Camargo* et *Sallé* étaient alors des danseuses célèbres.

E P I T R E X X X I .

A M A D A M E

DE FONTAINE - MARTEL. (1)

1732.

O très-fingulière Martel, (a)
 J'ai pour vous estime profonde :
 C'est dans votre petit hôtel,
 C'est sur vos soupers que je fonde
 Mon plaisir, le seul bien réel
 Qu'un honnête homme ait en ce monde.
 Il est vrai qu'un peu je vous gronde ;
 Mais, malgré cette liberté,
 Mon cœur vous trouve, en vérité,
 Femme à peu de femmes seconde ;
 Car sous vos cornettes de nuit,
 Sans préjugés et sans faiblesse,
 Vous logez esprit qui séduit,
 Et qui tient fort à la sagesse.
 Or votre sagesse n'est pas
 Cette pointilleuse harpie,
 Qui raisonne sur tous les cas,
 Et qui, triste sœur de l'Envie,
 Ouvrant un gosier édenté,
 Contre la tendre volupté

(1) La comtesse de *Fontaine-Martel*, fille du président *Desbordeaux* : elle était telle qu'elle est peinte ici. Sa maison était très-libre et très-aimable.

Toujours prêche, argumente et crie ;
Mais celle qui fit doucement ,
Sans efforts et sans industrie ,
Se bornant toute au sentiment ,
Sait jusques au dernier moment
Répandre un charme sur la vie.
Voyez-vous pas de tous côtés
De très-décépites beautés ,
Pleurant de n'être plus aimables ,
Dans leur besoin de passion ,
Ne pouvant rester raisonnables ,
S'affoler de dévotion ,
Et rechercher l'ambition
D'être bégueules respectables ?
Bien loin de cette triste erreur ,
Vous avez , au lieu des vigiles ,
Des soupers longs, gais et tranquilles ;
Des vers aimables et faciles ,
Au lieu des fatras inutiles
De Quefnel et de le Tourneur ;
Voltaire , au lieu d'un directeur ;
Et , pour mieux chasser toute angoisse ,
Au curé préférant Campra ,
Vous avez logé à l'opéra ,
Au lieu de banc dans la paroisse :
Et ce qui rend mon sort plus doux ,
C'est que ma maîtresse , chez vous ,
La Liberté , se voit logée ;
Cette Liberté mitigée ,
A l'œil ouvert , au front ferein ,
A la démarche dégagée ,
N'étant ni prude ni catin ,

Décente , et jamais arrangée ;
 Souriant d'un fouris badin
 A ces paroles chatouilleuses ,
 Qui font baisser un œil malin
 A mesdames les précieuses.
 C'est-là qu'on trouve la Gâité ,
 Cette sœur de la Liberté ,
 Jamais aigre dans la satire ,
 Toujours vive dans les bons mots ,
 Se moquant quelquefois des fots ,
 Et très-souvent , mais à propos ,
 Permettant au sage de rire.
 Que le Ciel bénisse le cours
 D'un fort aussi doux que le vôtre !
 Martel , l'automne de vos jours
 Vaut mieux que le printemps d'une autre.

V A R I A N T E S .

(a) Dans la première édition on trouve en tête de l'épître ces quatre vers supprimés dans les éditions suivantes :

D'un recoin de votre grenier ,
 Je vous adresse cette lettre ,
 Que Beaugency doit vous remettre
 Ce foir au bas de l'escalier.

M. de *Voltaire* logeait alors chez madame de *Fontaine-Martel*.

EPI TRE XXXII.

A MM. LE COMTE, LE CHEVALIER,

ET L'ABBÉ DE SADE. (*)

1732.

TRIO charmant que je remarque
Entre ceux qui font mon appui ;
Trio par qui Laure aujourd'hui
Revient de la fatale barque ;
Vous qui pensez mieux que Pétrarque ,
Et rimez aussi bien que lui ,
Je ne puis quitter mon étui
Pour le souper où l'on m'embarque ;
Car la cousine de la Parque ,
La Fièvre au minois catarreux ,
A l'air hagard, au cerveau creux ,
A la marche vive , inégale ,
De mes jours compagne infernale ,
M'oblige, pauvre vapoureux ,
D'avalier les juleps affreux
Dont monsieur Geoffroi me régale ;
Tandis que, d'un gofier heureux ,
Vous buvez la liqueur vitale
D'un vin brillant et favoureux.

(*) La belle *Laure*, amante de *Pétrarque*, s'appelait de *Sade* : elle était de cette maison.

E P I T R E XXXIII.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU CHATELET,

Sur sa liaison avec MAUPERTUIS.

Ainsi donc cent beautés nouvelles
Vont fixer vos brillans esprits :
Vous renoncez aux étincelles ,
Aux feux follets de mes écrits ,
Pour des lumières immortelles ;
Et le sublime Maupertuis
Vient éclipser mes bagatelles.
Je n'en suis fâché , ni surpris :
Un esprit vrai doit être épris
Pour des vérités éternelles.
Mais ces vérités que font-elles ?
Quel est leur usage et leur prix ?
Du vrai savant que je chéris
La raison ferme et lumineuse
Vous montrera les cieux décrits ;
Et d'une main audacieuse
Vous dévoilera les replis
De la nature ténébreuse ;
Mais , sans le secret d'être heureuse ,
Il ne vous aura rien appris.

E P I T R E X X X I V.

A M. D E F O R M O N T,

*En lui renvoyant les œuvres de DESCARTES et de
M A L L E B R A N C H E.*

RIMEUR charmant, plein de raison,
Philosophe entouré des Grâces,
Epicure, avec Apollon,
S'empresse à marcher sur vos traces.
Je renonce au fatras obscur
Du grand rêveur de l'oratoire, (1)
Qui croit parler de l'esprit pur,
Ou qui veut nous le faire accroire,
Nous disant qu'on peut, à coup sûr,
Entretenir DIEU dans sa gloire.
Ma raison n'a pas plus de foi
Pour René le visionnaire. (2)
Songeur de la nouvelle loi,
Il éblouit plus qu'il n'éclaire;
Dans une épaisse obscurité
Il fait briller des étincelles.
Il a gravement débité
Un tas brillant d'erreurs nouvelles,
Pour mettre à la place de celles
De la bavarde antiquité.

(1) *Mallebranche.*

(2) *Descartes.*

Dans sa cervelle trop féconde
 Il prend , d'un air fort important ,
 Des dés pour arranger le monde ;
 Bridoye en aurait fait autant.

Adieu. Je vais chez ma Sylvie :
 Un esprit fait comme le mien
 Goûte bien mieux son entretien
 Qu'un roman de philosophie.
 De ses attraits toujours frappé ,
 Je ne la crois pas trop fidelle ;
 Mais , puisqu'il faut être trompé ,
 Je ne veux l'être que par elle.

E P I T R E X X X V.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU CHATELET.

Sur la Calomnie.

ECOUTEZ-MOI, respectable Emilie :
 Vous êtes belle ; ainsi donc la moitié
 Du genre humain fera votre ennemie :
 Vous possédez un sublime génie ;
 On vous craindra : votre tendre amitié
 Est confiante ; et vous ferez trahie :
 Votre vertu , dans sa démarche unie ,
 Simple et sans fard , n'a point sacrifié

ÉPITRE SUR LA CALOMNIE. 75

A nos dévots ; craignez la calomnie.
Attendez-vous , s'il vous plaît , dans la vie ,
Aux traits malins que tout fat à la cour ,
Par passe-temps , souffre et rend tour à tour.
La Médifance est la fille immortelle
De l'Amour-propre et de l'Oisiveté.
Ce monstre ailé paraît mâle et femelle ,
Toujours parlant , et toujours écouté.
Amusement et fléau de ce monde ,
Elle y préside , et sa vertu féconde
Du plus stupide échauffe les propos :
Rebut du sage , elle est l'esprit des fots.
En ricanant , cette maigre furie
Va de sa langue épandre les venins
Sur tous états. Mais trois sortes d'humains
Plus que le reste , alimens de l'envie ,
Sont exposés à sa dent de harpie :
Les beaux esprits , les belles et les grands
Sont de ses traits les objets différens.
Quiconque en France avec éclat attire
L'œil du public , est sûr de la satire :
Un bon couplet , chez ce peuple falot ,
De tout mérite est l'infaillible lot.

La jeune Eglé , de pompons couronnée ,
Devant un prêtre à minuit amenée ,
Va dire un *oui* , d'un air tout ingénu ,
A son mari qu'elle n'a jamais vu.
Le lendemain en triomphe on la mène
Au cours , au bal , chez Bourbon , chez la reine.
Le lendemain , sans trop savoir comment ,
Dans tout Paris on lui donne un amant.

Roi (1) la chanfonne , et fon nom par la ville
 Court ajusté fur l'air d'un vaudeville.
 Eglé s'en meurt : fes cris font superflus.
 Confolez-vous, Eglé d'un tel outrage,
 Vous pleurerez , hélas ! bien davantage ,
 Lorsque de vous on ne parlera plus.

Et nommez-moi la beauté, je vous prie,
 De qui l'honneur fut toujours à couvert.
 Lisez-moi Bayle, à l'article *Schomberg*,
 (2) Vous y verrez que la VIERGE MARIE
 Des chanfonniers comme une autre a souffert. (a)
 Jérusalem a connu la satire.
 Perfans, Chinois, baptifés, circoncis,
 Prennent fes lois, la terre est fon empire ;
 Mais croyez-moi, fon trône est à Paris.
 Là, tous les foirs, la troupe vagabonde
 D'un peuple oisif, appelé le beau monde,
 Va promener de réduit en réduit
 L'inquiétude et l'ennui qui la fuit.
 Là font en foule antiques mijaurées,
 Jeunes oifons, et bégueules titrées,
 Difant des riens d'un ton de perroquet,
 Lorgnant des fots, et trichant au piquet.
 Blondins y font, beaucoup plus femmes qu'elles,
 Profondément remplis de bagatelles,

(1) Poète connu en fon temps par quelques opéras et par quelques petites fatires nommées *calottes*, qui font tombées dans un profond oubli.

(2) Cette calomnie, citée dans *Bayle* et dans l'abbé *Houteville*, est tirée d'un ancien livre hébreu, intitulé *Toldos Jescut*, dans lequel on donne pour époux à cette personne sacrée *Jonathan* ; et celui que *Jonathan* soupçonne s'appelle *Joseph Panther*. Ce livre cité par les premiers pères est incontestablement du premier siècle.

D'un air hautain, d'une bruyante voix,
 Chantant, dansant, minaudant à la fois.
 Si par hasard quelque personne honnête,
 D'un sens plus droit et d'un goût plus heureux,
 Des bons écrits ayant meublé sa tête,
 Leur fait l'affront de penser à leurs yeux;
 Tout aussitôt leur brillante cohue,
 D'étonnement et de colère émue,
 Bruyant effaim de frélons envieux,
 Pique et poursuit cette abeille charmante,
 Qui leur apporte, hélas! trop imprudente,
 Ce miel si pur et si peu fait pour eux.

Quant aux héros, aux princes, aux ministres,
 Sujets usés de nos discours sinistres;
 Qu'on m'en nomme un dans Rome et dans Paris,
 Depuis César jusqu'au jeune LOUIS,
 De Richelieu jusqu'à l'ami d'Auguste,
 Dont un Pasquin n'ait barbouillé le buste.
 Ce grand Colbert, dont les soins vigilans
 Nous avaient plus enrichis en dix ans
 Que les mignons, les catins et les prêtres
 N'ont en mille ans appauvri nos ancêtres,
 Cet homme unique, et l'auteur et l'appui
 D'une grandeur où nous n'osions prétendre,
 Vit tout l'État murmurer contre lui;
 Et le Français osa troubler (3) la cendre
 Du bienfaiteur qu'il révère aujourd'hui.

Lorsque LOUIS, qui, d'un esprit si ferme,
 Brava la mort comme ses ennemis,

(3) Le peuple voulut déterrer M. *Colbert* à Saint-Eustache.

De ses grandeurs ayant subi le terme,
 Vers sa chapelle allait à Saint-Denis,
 J'ai vu son peuple aux nouveautés en proie,
 Ivre de vin, de folie et de joie,
 De cent couplets égayant le convoi,
 Jusqu'au tombeau maudire encor son roi.

Vous avez tous connu, comme je pense,
 Ce bon régent qui gâta tout en France :
 Il était né pour la société,
 Pour les beaux arts et pour la volupté ;
 Grand, mais facile, ingénieux, affable,
 Peu scrupuleux, mais de crime incapable :
 Et cependant, ô mensonge ! ô noirceur !
 Nous avons vu la ville et les provinces,
 Au plus aimable, au plus clément des princes,
 Donner les noms. . . . Quelle absurde fureur !
 Chacun les lit, ces archives d'horreur,
 Ces vers impurs, appelés *Philippiques*, (4)
 De l'imposture effroyables chroniques ;
 Et nul Français n'est assez généreux
 Pour s'élever, pour déposer contre eux.

Que le mensonge un instant vous outrage,
 Tout est en feu soudain pour l'appuyer :
 La vérité perce enfin le nuage,
 Tout est de glace à vous justifier.

Mais voulez-vous, après ce grand exemple,
 Baïffer les yeux sur de moindres objets ?

(4) Libelle diffamatoire en vers contre M. le duc d'Orléans, régent du royaume, composé par la Grange-Chancel. On lui a pardonné. Bayle et Arnaud font morts hors de leur patrie.

Des souverains descendons aux fujets :
 Des beaux esprits ouvrons ici le temple,
 Temple autrefois l'objet de mes fouhais,
 Que de si loin Desfontaine contemple,
 Et que Gacon ne visita jamais.
 Entrons : d'abord on voit la Jaloufie,
 Du Dieu des vers la fille et l'ennemie,
 Qui sous les traits de l'émulation,
 Souffle l'orgueil, et porte sa furie
 Chez tous ces fous courtifans d'Apollon.
 Voyez leur troupe inquiète, affamée,
 Se déchirant pour un peu de fumée,
 Et l'un sur l'autre épanchant plus de fiel
 Que l'implacable et mordant janfénilte
 N'en a lancé sur le fin molinifte,
 Ou que Doucin, cet adroit casuifte,
 N'en a versé dessus Pasquier-Quefnel.

Ce vieux rimeur, couvert d'ignominies,
 Organe impur de tant de calomnies,
 Cet ennemi du public outragé,
 Puni sans cesse, et jamais corrigé,
 Ce vil Rufus (5) que jadis votre père
 A par pitié tiré de la misère,
 Et qui bientôt, serpent envenimé,
 Piqua le sein qui l'avait ranimé ;
 Lui qui, mêlant la rage à l'impudence,

(5) *Rouffseau* avait été secrétaire du baron de *Breteuil*, et avait fait contre lui une satire intitulée *la Baronade*. Il la lut à quelques personnes qui vivent encore, entre autres à madame la duchesse de *Saint-Pierre*. Madame la marquise du *Châtelet*, fille de M. de *Breteuil*, était parfaitement instruite de ce fait ; et il y a encore des papiers originaux de madame du *Châtelet* qui l'attestent. Le baron de *Breteuil* lui pardonna généreusement.

Devant Thémis accusa l'innocence ;
 L'affreux Rufus, loin de cacher en paix
 Des jours tissus de honte et de forfaits,
 Vient rallumer, aux marais de Bruxelles,
 D'un feu mourant les pâles étincelles,
 Et contre moi croit rejeter l'affront
 De l'infamie écrite sur son front.
 Et que feront tous les traits satiriques,
 Que d'un bras faible il décoche aujourd'hui,
 Et ces ramas de larcins marotiques,
 Moitié français et moitié germaniques,
 Pétris d'erreur, et de haine et d'ennui? (b)
 Quel est le but, l'effet, la récompense
 De ces recueils d'impure médifance?
 Le malheureux, délaissé des humains,
 Meurt des poisons qu'ont préparés ses mains.

Ne craignons rien de qui cherche à médire.
 En vain Boileau, dans ses sévérités,
 A de Quinault dénigré les beautés ;
 L'heureux Quinault, vainqueur de la satire,
 Rit de sa haine et marche à ses côtés.

Moi-même enfin, qu'une cabale inique
 Voulut noircir de son souffle caustique,
 Je fais jouir, en dépit des cagots,
 De quelque gloire, et même du repos.

Voici le point sur lequel je me fonde :
 On entre en guerre en entrant dans le monde.
 Homme privé, vous avez vos jaloux,
 Rampans dans l'ombre, inconnus comme vous,
 Obscurément

Obscurément tourmentant votre vie :
 Homme public, c'est la publique envie
 Qui contre vous lève son front altier.
 Le coq jaloux se bat sur son fumier,
 L'aigle dans l'air, le taureau dans la plaine ;
 Tel est l'état de la nature humaine.
 La Jaloufie, et tous ses noirs enfans,
 Sont au théâtre, au conclave, aux couvens.
 Montez au ciel, trois Déeses rivales
 Troublent le ciel qui rit de leurs scandales.
 Que faire donc ? à quel saint recourir ?
 Je n'en fais point. Il faut savoir souffrir. (c)

V A R I A N T E S.

(a) *Des chansonniers comme une autre a souffert.*
 Certain lampon courut long-temps sur elle.
 Dans un refrain cette mère pucelle
 Se vit nichée, et le juif infidelle
 Vous parle encore avec un rire amer
 D'un rendez-vous avec monsieur Panther.
 C'est de tout temps ainsi que la satire
 A de son souffle infecté les esprits.
 La terre entière est, dit-on, son empire ;
 Mais croyez-moi, &c.

(b) Après ce vers on lifait :

Et vous, Launai, vous Zoïle moderne,
 D'écrits rimés barbouilleur subalterne,
 Infecte vil, qui rampez pour piquer,
 Et que nos yeux ne peuvent remarquer ;
 Je n'entends pas le bruit de vos murmures,
 Je ne sens pas vos frivoles morsures ;
 Car Emilie en ces mêmes momens
 Remplit mon cœur et tous mes sentimens,

Epîtres.

F

De son esprit mon ame pénétrée
 D'autres objets à peine est effleurée ;
 J'entends sa voix , je suis devant ses yeux :
 Que tous les fots me déclarent la guerre,
 Hors de leur monde et porté dans les cieux ;
 Je ne vois plus la fange de la terre.

Personne ne fait plus ce que c'était que ce *Launai*.

(c) *Montez au ciel, trois Déeses rivales*
 Y vont porter leur haine et leurs scandales,
 Et le beau ciel de nous autres chrétiens
 Tout comme l'autre eut aussi ses vauriens.
 Ne voit-on pas chez cet atrabilaire (*)
 Qui d'Olivier fut un temps secrétaire,
 Ange contre ange, Uriel et Nifroc
 Contre Ariac, Asmodée et Moloc,
 Couvrant de sang les célestes campagnes,
 Lançant des rocs, ébranlant des montagnes,
 De purs esprits qu'un fendant coupe en deux,
 Et du canon tiré de près sur eux,
 Et le messie allant, dans une armoire,
 Prendre sa lance, instrument de sa gloire ?
 Vous voyez bien que la guerre est par-tout.
 Point de repos ; cela me pousse à bout.
 Hé quoi, toujours alerte, en sentinelle !
 Que devient donc la paix universelle
 Qu'un grand ministre en rêvant proposa,
 Et qu'Irénée (**) aux sifflets exposa,
 Et que Jean-Jacque orna de sa faconde,
 Quand il faisait la guerre à tout le monde ? (***)

(*) *Milton* secrétaire d'*Olivier Cromwell*, et qui justifia le meurtre de *Charles I* dans le plus abominable et le plus plat libelle qu'on ait jamais écrit.

(**) *Irénée Castel de Saint-Pierre*. On prétend que *Sulli* avait eu le même projet.

(***) *J. J. Rousseau* a fait aussi un livre sur la paix universelle. Cette tirade avait été ajoutée à l'épître, dans le temps des querelles de *Rousseau* avec les gens de lettres.

E P I T R E X X X V I .

A M O N S I E U R * * *

Du camp de Philisbourg , le 3 juillet 1734.

C'EST ici que l'on dort sans lit,
Et qu'on prend ses repas par terre.
Je vois et j'entends l'atmosphère
Qui s'embrase et qui retentit
De cent décharges de tonnerre ;
Et dans ces horreurs de la guerre ,
Le Français chante , boit et rit.
Bellone va réduire en cendres
Les courtines de Philisbourg ,
Par cinquante mille Alexandres
Payés à quatre sous par jour :
Je les vois , prodiguant leur vie ,
Chercher ces combats meurtriers
Couverts de fange et de lauriers ,
Et pleins d'honneur et de folie.
Je vois briller au milieu d'eux
Ce fantôme nommé la Gloire ,
A l'œil superbe , au front poudreux ,
Portant au cou cravate noire ,
Ayant sa trompette en sa main ,
Sonnant la charge et la victoire ,
Et chantant quelques airs à boire ,
Dont ils répètent le refrain.

O nation brillante et vaine!
 Illustres fous, peuple charmant,
 Que la gloire à son char enchaîne,
 Il est beau d'affronter gaîment
 Le trépas et le prince Eugène.
 Mais hélas! quel fera le prix
 De vos héroïques prouesses!
 Vous ferez cocus dans Paris
 Par vos femmes et vos maîtresses.

E P I T R E XXXVII.

A MADEMOISELLE DE GUISE,

Sur son mariage avec M. le duc de Richelieu.

1734. (*)

UN prêtre, un oui, trois mots latins
 A jamais fixent vos destins;
 Et le célébrant d'un village,
 Dans la chapelle de Montjeu,
 Très-chrétiennement vous engage
 A coucher avec Richelieu;
 Avec Richelieu, ce volage,
 Qui va jurer par ce saint nœud
 D'être toujours fidèle et sage.
 Nous nous en défions un peu;
 Et vos grands yeux noirs, pleins de feu,
 Nous rassurent bien davantage
 Que les sermens qu'il fait à DIEU.

(*) Cette pièce fut imprimée sous le titre d'*Epithalame*.

Mais vous, madame la duchesse,
Quand vous reviendrez à Paris,
Songez-vous combien de maris
Viendront se plaindre à votre alteſſe ?
Ces nombreux cocus qu'il a faits,
Ont mis en vous leur eſpérance :
Ils diront, voyant vos attraits,
Dieux ! quel plaifir que la vengeance !
Vous ſentez bien qu'ils ont raifon,
Et qu'il faut punir le coupable ;
L'heureuſe loi du talion
Eſt des lois la plus équitable.
Quoi votre cœur n'eſt point rendu !
Votre ſévérité me gronde !
Ah ! quelle eſpèce de vertu
Qui fait enrager tout le monde !
Faut-il donc que de vos appas
Richelieu ſoit l'unique maître ?
Eſt-il dit qu'il ne fera pas
Ce qu'il a tant mérité d'être ?
Soyez donc ſage, s'il le faut,
Que ce ſoit-là votre chimère ;
Avec tous les talens de plaire
Il faut bien avoir un défaut.
Dans cet emploi noble et pénible
De garder ce qu'on nomme honneur,
Je vous ſouhaite un vrai bonheur ;
Mais voilà la choſe impoſſible.

E P I T R E XXXVIII.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

1734.

HELAS! que je me fens confondre
Par tes vers et par tes talens!
Pourrais-je encore à quarante ans
Les mériter et leur répondre?
Le temps, la triste adverfité
Détend les cordes de ma lyre.
Les Jeux, les Amours m'ont quitté,
C'est à toi qu'ils viennent fourire,
C'est toi qu'ils veulent inspirer,
Toi, qui fais, dans ta double ivresse,
Chanter, adorer ta maîtresse,
En jouir et la célébrer.
Adieu, quand mon bonheur s'envole,
Quand je n'ai plus que des défirs,
Ta félicité me console
De la perte de mes plaisirs.

E P I T R E . X X X I X .

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

1735.

LORSQUE ce grand courrier de la philosophie ,
 Condamine l'observateur , (1)
De l'Afrique au Pérou conduit par Uranie ,
 Par la gloire et par la manie ,
 S'en va griller sous l'équateur ,
Maupertuis et Clairault , dans leur docte fureur ,
 Vont geler au pôle du monde.
Je les vois d'un degré mesurer la longueur ,
 Pour ôter au peuple rimeur
 Ce beau nom de machine ronde ,
Que nos flasques auteurs , en chevillant leurs vers ,
Donnaient à l'aventure à ce plat univers.

Les astres étonnés dans leur oblique course ,
Le grand, le petit Chien , et le Cheval et l'Ourse ,
Se disent l'un à l'autre , en langage des cieux :
« Certes, ces gens sont fous, ou ces gens font des dieux. »

Et vous , Algarotti , (2) vous cygne de Padoue ,
Elève harmonieux du cygne de Mantoue ,

(1) MM. *Godin* , *Bouguer* et de *la Condamine* étaient partis alors pour faire leurs observations en Amérique , dans des contrées voisines de l'équateur. MM. de *Maupertuis* , *Clairault* et *le Monnier* devaient dans la même vue partir pour le Nord , et M. *Algarotti* était du voyage. Il s'agissait de décider si la terre est un sphéroïde aplati ou alongé.

(2) M. *Algarotti* faisait très-bien des vers en sa langue , et avait quelques connaissances en mathématiques.

Vous allez donc auffi fous le ciel des frimats
 Porter , en grelottant , la lyre et le compas ,
 Et fur des monts glacés traçant des parallèles ,
 Faire entendre aux Lapons vos chanfons immortelles ?

Allez donc , et du pôle observé , mefuré ,
 Revenez aux Français apporter des nouvelles.

Cependant je vous attendrai ,
 Tranquille admirateur de votre aftronomie ,
 Sous mon méridien , dans les champs de Cirey ,
 N'observant déformais que l'afre d'Emilie.
 Echauffé par le feu de fon puiffant génie ,
 Et par fa lumière éclairé ,
 Sur ma lyre je chanterai
 Son ame univerfelle autant qu'elle eft unique ;
 Et j'atteste les cieux , mefurés par vos mains ,
 Que j'abandonnerais pour les charmes divins ,
 L'équateur et le pôle arctique.

E P I T R E XL.

A M. DE SAINT-LAMBERT.

1736.

MON esprit avec embarras
 Pourfuit des vérités arides ;
 J'ai quitté les brillans appas
 Des Mufes , mes dieux et mes guides ,
 Pour l'afrolabe et le compas
 Des Maupertuis et des Euclides.

A MADEMOISELLE DE LUBERT. 89

Du vrai le pénible fatras
Détend les cordes de ma lyre ;
Vénus ne veut plus me sourire ,
Les Grâces détournent leurs pas.
Ma Muse, les yeux pleins de larmes ,
Saint-Lambert, vole auprès de vous ;
Elle vous prodigue ses charmes ,
Je lis vos vers , j'en suis jaloux.
Je voudrais en vain vous répondre ;
Son refus vient de me confondre ;
Vous avez fixé ses amours ,
Et vous les fixerez toujours.
Pour former un lien durable ,
Vous avez sans doute un secret ;
Je l'envifage avec regret ,
Et ce secret , c'est d'être aimable.

E P I T R E X L I .

A MADEMOISELLE DE LUBERT.

C H A R M A N T E Iris, qui, sans chercher à plaire ,
Savez si bien le secret de charmer ;
Vous dont le cœur généreux et sincère
Pour son repos fut trop bien l'art d'aimer ;
Vous dont l'esprit formé par la lecture
Ne parle pas toujours mode et coiffure ;
Souffrez , Iris , que ma Muse aujourd'hui
Cherche à tromper un moment votre ennui.
Auprès de vous on voit toujours les Grâces ;
Pourquoi bannir les Plaisirs et les Jeux ?

L'Amour les veut rassembler sur vos traces,
Pourquoi chercher à vous éloigner d'eux?
Du noir chagrin volontaire victime,
Vous seule, Iris, faites votre tourment,
Et votre cœur croirait commettre un crime,
S'il se prêtait à la joie un moment.
De vos malheurs je fais toute l'histoire;
L'Amour, l'Hymen ont trahi vos désirs. (*)
Oubliez-les; ce n'est que des plaisirs
Dont nous devons conserver la mémoire.
Les maux passés ne sont plus de vrais maux;
Le présent seul est de notre apanage,
Et l'avenir peut consoler le sage,
Mais ne saurait altérer son repos.
Du cher objet que votre cœur adore
Ne craignez rien; comptez sur vos attraits;
Il vous aime; son cœur vous aime encore,
Et son amour ne finira jamais.
Pour son bonheur, bien moins que pour le vôtre,
De la Fortune il brigue les faveurs.
Elle vous doit, après tant de rigueurs,
Pour son honneur, rendre heureux l'un et l'autre.
D'un tendre ami qui jamais ne rendit
A la Fortune un criminel hommage,
Ce sont les vœux. Goûtez, sur son présage,
Dès ce moment le fort qu'il vous prédit.

(*) La mère de mademoiselle de L... s'était opposée à son mariage,
avec M. le président R. . . .

E P I T R E X L I I .

A M. H E L V E T I U S .

APPRENTI fermier général,
Très-favant maître en l'art de plaire,
Chez Plutus, ce gros dieu brutal,
Vous portâtes mine étrangère ;
Mais chez les Amours et leur mère,
Chez Minerve, chez Apollon,
Lorsque vous vîntes à paraître,
On vous prit d'abord pour le maître,
Ou pour l'enfant de la maison.
Vainement sur votre menton
La main de l'aimable Jeunesse
N'a mis encor que son coton :
Toute la raisonneuse espèce
Croît voir en vous un vrai barbon ;
Et cependant votre maîtresse
Jamais ne s'y méprit, dit-on ;
Car au langage de Platon,
Au favori qui dans vous réside,
A ce minois de Céladon
Vous joignez la force d'Alcide.

E P I T R E X L I I I .

A MADemoiselle SALLÉ. (*)

1738.

LES Amours , pleurant votre absence ,
 Loin de nous s'étaient envolés ;
 Enfin les voilà rappelés
 Dans le séjour de leur naissance.
 Je les vis ces enfans ailés
 Voler en foule sur la scène.
 Pour y voir triompher leur reine ,
 Les états furent assemblés.
 Tout avait déferté Cythère ,
 Le jour , le plus beau de vos jours ,
 Où vous reçûtes de leur mère
 Et la ceinture et les atours.
 Dieux ! quel fut l'aimable concours
 Des Jeux qui , marchant sur vos traces ,
 Apprirent de vous pour toujours
 Ces pas mesurés par les Grâces ,
 Et composés par les Amours !
 Des Ris l'effaim vif et folâtre
 Avait occupé le théâtre

(*) On croit que cette épître , imprimée depuis long-temps dans différens recueils de pièces de M. de *Voltaire* , a été faite pour son ami , M. *Thiriot* , qui était amoureux de mademoiselle *Sallé* ; c'est l'opinion des plus anciens amis de l'auteur ; et c'est d'après leur avis que l'on donne ici cette épître , quoiqu'elle ait été défavouée dans les notes sur le dialogue de *Pégase et du Vicillard*.

Sous les formes de mille amans ;
Vénus et ses nymphes parées
De modernes habillemens
Des loges s'étaient emparées.
Un tas de vains perturbateurs ,
Soulevant les flots du parterre ,
A vous , à vos admirateurs
Vint aussi déclarer la guerre.
Je vis leur parti frémissant ,
Forcé de changer de langage ,
Vous rendre, en pestant, leur hommage
Et jurer en applaudissant.
Restez, fille de Terpsicore ;
L'Amour est las de voltiger ;
Laissez soupirer l'étranger
Brûlant de vous revoir encore.
Je fais que, pour vous attirer ,
Le solide anglais récompense
Le mérite errant que la France
Ne fait tout au plus qu'admirer.
Par sa généreuse industrie ,
Il veut en vain vous rappeler ;
Est-il rien qui doive égaler
Le suffrage de sa patrie ?

E P I T R E X L I V.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU CHATELET.

Sur la philosophie de Newton.

1738.

Tu m'appelles à toi, vaste et puissant génie,
Minerve de la France, immortelle Emilie ;
Je m'éveille à ta voix, je marche à ta clarté,
Sur les pas des vertus et de la vérité.
Je quitte Melpomène et les jeux du théâtre,
Ces combats, ces lauriers, dont je fus idolâtre ;
De ces triomphes vains mon cœur n'est plus touché.
Que le jaloux Rufus, à la terre attaché,
Traîne au bord du tombeau la fureur insensée
D'enfermer dans un vers une fausse pensée ;
Qu'il arme contre moi ses languissantes mains
Des traits qu'il destinait au reste des humains ;
Que quatre fois par mois un ignorant Zoïle
Elève en frémissant une voix imbécille :
Je n'entends point leurs cris, que la haine a formés ;
Je ne vois point leurs pas, dans la fange imprimés.
Le charme tout-puissant de la philosophie
Elève un esprit sage au-dessus de l'envie.
Tranquille au haut des cieux que Newton s'est soumis,
Il ignore en effet s'il a des ennemis :
Je ne les connais plus. Déjà de la carrière
L'auguste Vérité vient m'ouvrir la barrière :

Déjà ces tourbillons, l'un par l'autre pressés,
Se mouvant sans espace, et sans règle entassés,
Ces fantômes savans à mes yeux disparaissent.
Un jour plus pur me luit; les mouvemens renaissent.
L'espace, qui de DIEU contient l'immensité,
Voit rouler dans son sein l'univers limité,
Cet univers si vaste à notre faible vue,
Et qui n'est qu'un atome, un point dans l'étendue.

DIEU parle, et le chaos se dissipe à sa voix :
Vers un centre commun tout gravite à la fois.
Ce ressort si puissant, l'ame de la nature,
Était enseveli dans une nuit obscure :
Le compas de Newton, mesurant l'univers,
Lève enfin ce grand voile, et les cieus sont ouverts.

Il découvre à mes yeux, par une main savante,
De l'astre des saisons la robe étincelante :
L'émeraude, l'azur, le pourpre, le rubis,
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.
Chacun de ses rayons, dans sa substance pure,
Porte en foi les couleurs dont se peint la nature;
Et confondus ensemble ils éclairent nos yeux,
Ils animent le monde, ils emplissent les cieus.

Confidens du Très-haut, substances éternelles,
Qui brûlez de ses feux, qui couvrez de vos ailes
Le trône où votre maître est assis parmi vous,
Parlez, du grand Newton n'étiez-vous point jaloux?

La mer entend sa voix. Je vois l'humide empire
S'élever, s'avancer vers le ciel qui l'attire;

Mais un pouvoir central arrête les efforts ;
Le mer tombe, s'affaïffe et roule vers les bords.

Comètes que l'on craint à l'égal du tonnerre,
Cessez d'épouvanter les peuples de la terre :
Dans une ellipse immense achevez votre cours ;
Remontez, descendez près de l'astre des jours ;
Lancez vos feux, volez, et revenant sans cesse,
Des mondes épuisés ranimez la vieilleffe.

Et toi, sœur du soleil, astre qui dans les cieux,
Des sages éblouis trompais les faibles yeux,
Newton de ta carrière a marqué les limites ;
Marche, éclaire les nuits, tes bornes sont prescrites.

Terre, change de forme ; et que la pesanteur
En abaissant le pôle élève l'équateur.
Pôle immobile aux yeux, si lent dans votre course,
Fuyez le char glacé des sept astres de l'ourse :
Embrassez dans le cours de vos longs mouvemens, (1)
Deux cents siècles entiers par-delà six mille ans.

Que ces objets sont beaux ! que notre ame épurée
Vole à ces vérités dont elle est éclairée !
Oui, dans le sein de DIEU, loin de ce corps mortel,
L'esprit semble écouter la voix de l'éternel.

Vous, à qui cette voix se fait si bien entendre,
Comment avez-vous pu, dans un âge encor tendre,

(1) C'est la période de la précession des équinoxes, laquelle s'accomplit en vingt-six mille neuf cents ans ou environ.

Malgré les vains plaisirs , ces écueils des beaux jours ,
 Prendre un vol si hardi , suivre un si vaste cours ?
 Marcher après Newton dans cette route obscure
 Du labyrinthe immense où se perd la nature ?
 Puissé-je auprès de vous , dans ce temple écarté ,
 Aux regards des Français montrer la vérité !
 Tandis qu'Algarotti (2) , sûr d'instruire et de plaire ,
 Vers le Tibre étonné conduit cette étrangère ,
 Que de nouvelles fleurs il orne ses attraits ,
 Le compas à la main , j'en tracerai les traits ;
 De mes crayons grossiers je peindrai l'immortelle ;
 Cherchant à l'embellir , je la rendrais moins belle :
 Elle est , ainsi que vous , noble , simple et sans fard ,
 Au-dessus de l'éloge , au-dessus de mon art.

E P I T R E X L V.

A M. DE SAINT-LAMBERT.

TANDIS qu'au-dessus de la terre ,
 Des aquilons et du tonnerre ,
 La belle amante de Newton ,
 Dans les routes de la lumière
 Conduit le char de Phaëton ,
 Sans verser dans cette carrière ,
 Nous attendons paisiblement ,
 Sur le bord de cette fontaine ,
 Que notre héroïne revienne

(2) M. *Algarotti* , jeune vénitien , faisait imprimer alors à Venise un traité sur la lumière , *Newtonianismo per le Dame* , dans lequel il expliquait l'attraction. M. de *Voltaire* fut le premier en France qui expliqua les découvertes de *Newton*.

De son voyage au firmament ;
Et nous assemblons pour lui plaire ,
Dans ses vallons et dans ses bois ,
Les fleurs dont Horace autrefois
Fesait des bouquets pour Glycère.
Saint-Lambert , ce n'est que pour toi
Que ces belles fleurs sont écloses ;
C'est ta main qui cueille les roses ,
Et les épines sont pour moi.
Ce vieillard chenu qui s'avance ,
Le Temps , dont je subis les lois ,
Sur ma lyre a glacé mes doigts ,
Et des organes de ma voix
Fait frémir la sourde cadence.
Les Grâces dans ces beaux vallons ,
Les dieux de l'amoureux délire ,
Ceux de la flûte et de la lyre
T'inspirent tes aimables sons ,
Avec toi dansent aux chansons ,
Et ne daignent plus me couronner.

Dans l'heureux printemps de tes jours ,
Des dieux du Pinde et des amours
Saisis la faveur passagère ;
C'est le temps de l'illusion ,
Je n'ai plus que de la raison :
Encore , hélas ! n'en ai-je guère.

Mais je vois venir sur le soir ,
Du plus haut de son apélie ,
Notre astronomique Emilie ,
Avec un vieux tablier noir ,

AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE. 99

Et la main d'encre encor falie ;
Elle a laiffé là fon compas ,
Et fes calculs et fa lunette ;
Elle reprend tous fes appas :
Porte-lui vîte à fa toilette
Ces fleurs qui naiffent fur tes pas ,
Et chante-lui fur ta mufette
Ces beaux airs que l'Amour répète ,
Et que Newton ne connut pas.

E P I T R E XLVI.

A U P R I N C E R O Y A L ,

DEPUIS ROI DE PRUSSE.

De l'usage de la science dans les princes.

1736.

P R I N C E , il est peu de rois que les Muses instruisent ;
Peu favent éclairer les peuples qu'ils conduisent.
Le sang des Antonins sur la terre est tari ;
Car depuis ce héros de Rome si chéri ,
Ce philosophe -roi , ce divin Marc-Aurèle ,
Des princes , des guerriers , des savans le modèle ,
Quel roi , sous un tel joug ofant se captiver ,
Dans les sources du vrai fut jamais s'abreuver ?
Deux ou trois , tout au plus , prodiges dans l'histoire ,
Du nom de philosophe ont mérité la gloire ;
Le reste est à vos yeux le vulgaire des rois ,
Esclaves des plaisirs , fiers oppresseurs des lois ,

G 2

Fardeaux de la nature, ou fléaux de la terre,
 Endormis sur le trône, ou lançant le tonnerre.
 Le monde aux pieds des rois les voit sous un faux jour ;
 Qui fait régner fait tout, si l'on en croit la cour.
 Mais quel est en effet ce grand art politique,
 Ce talent si vanté dans un roi despotique ?
 Tranquille sur le trône, il parle, on obéit ;
 S'il fourit, tout est gai ; s'il est triste, on frémit.
 Quoi ! régir d'un coup-d'œil une foule servile,
 Est-ce un poids si pesant, un art si difficile ?
 Non : mais fouler aux pieds la coupe de l'erreur,
 Dont veut vous enivrer un ennemi flatteur,
 Des prélats courtisans confondre l'artifice,
 Aux organes des lois enseigner la justice,
 Du féjour doctoral chassant l'absurdité,
 Dans son sein ténébreux placer la vérité ;
 Eclairer le savant, et soutenir le sage ;
 Voilà ce que j'admire, et c'est-là votre ouvrage.
 L'ignorance ; en un mot, flétrit toute grandeur.

Du dernier roi d'Espagne un grave (1) ambassadeur,
 De deux savans anglais reçut une prière :
 Ils voulaient, dans l'école apportant la lumière,
 De l'air qu'un long cristal enferme en sa hauteur,
 Aller au haut d'un mont marquer la pesanteur. (2)

(1) Cette aventure se passa à Londres, la première année du règne de *Charles II*, roi d'Espagne.

(2) Il s'agissait de reconnaître la différence du poids de l'atmosphère au pied et au sommet de la montagne. Pour s'épargner l'embarras d'y transporter un baromètre, on se proposait d'employer un siphon dont une des branches serait bouchée à l'extrémité supérieure ; le bas étant rempli de mercure qui doit être de niveau dans les deux branches au pied de la

AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE. 101

Il pouvait les aider dans ce savant voyage ;
Il les prit pour des fous : lui seul était peu sage.
Que dirai-je d'un pape et de sept cardinaux ,
D'un zèle apostolique unissant les travaux ,
Pour apprendre aux humains , dans leurs augustes codes ,
Que c'était un péché de croire aux antipodes ?
Combien de souverains , chrétiens et musulmans ,
Ont tremblé d'une éclipse , ont craint des talismans !
Tout monarque indolent , dédaigneux de s'instruire ,
Est le jouet honteux de qui veut le séduire.
Un astrologue , un moine , un chimiste effronté ,
Se font un revenu de sa crédulité.
Il prodigue au dernier son or par avarice ;
Il demande au premier si Saturne propice ,
D'un aspect fortuné regardant le soleil ,
L'appelle à table , au lit , à la chasse , au conseil :
Il est aux pieds de l'autre ; et d'une ame soumise ,
Par la crainte du diable , il enrichit l'Eglise.
Un pareil souverain ressemble à ces faux dieux ,
Vils marbres adorés , ayant en vain des yeux ;
Et le prince éclairé , que la raison domine ,
Est un vivant portrait de l'essence divine.

Je fais que dans un roi , l'étude , le savoir ,
N'est pas le seul mérite et l'unique devoir ;

montagne. Au sommet le mercure se trouve plus haut dans la branche ouverte , et plus bas dans la branche fermée. La différence de niveau sert à connaître celle du poids de l'atmosphère. Plus la branche fermée (c'est-à-dire le tube qui renferme l'air pris au pied de la montagne) est longue , plus l'expérience peut être exacte. Voilà pourquoi M. de *Voltaire* dit , un long *cristal*. Depuis qu'on fait construire des baromètres portatifs , on a cessé d'employer toute autre espèce d'instrument pour ces expériences.

Mais qu'on me nomme enfin , dans l'histoire sacrée ,
 Le roi dont la mémoire est le plus révérée :
 C'est ce bon Salomon que DIEU même éclaira ,
 Qu'on chérit dans Sion , que la terre admira ,
 Qui mérita des rois le volontaire hommage.
 Son peuple était heureux , il vivait sous un sage :
 L'abondance , à sa voix passant le sein des mers ,
 Volait pour l'enrichir des bouts de l'univers ;
 Comme à Londre , à Bordeaux , de cent voiles suivie ,
 Elle apporte au printemps les trésors de l'Asie.
 Ce roi , que tant d'éclat ne pouvait éblouir ,
 Sut joindre à ses talens l'art heureux de jouir.
 Ce font-là les leçons qu'un roi prudent doit suivre ;
 Le savoir en effet n'est rien sans l'art de vivre.
 Qu'un roi n'aïlle donc point , épris d'un faux éclat ,
 Pâlissant sur un livre , oublier son état ;
 Que plus il est instruit , plus il aime la gloire.

De ce monarque anglais vous connaissez l'histoire :
 Dans un fatal exil Jacques (3) laissa périr
 Son gendre infortuné qu'il eût pu secourir.
 Ah ! qu'il eût mieux valu , rassemblant ses armées ,
 Délivrer des Germains les villes opprimées ;
 Venger de tant d'Etats les défolations ,
 Et tenir la balance entre les nations ,
 Que d'aller , des docteurs briguant les vains suffrages ,
 Au doux enfant JESUS dédier ses ouvrages !
 Un monarque éclairé n'est pas un roi pédant ;
 Il combat en héros , il pense en vrai savant.

(3) Le roi Jacques fit un petit traité de théologie qu'il dédia à l'enfant JESUS.

Tel fut ce Julien méconnu du vulgaire,
Philosophe et guerrier, terrible et populaire.
Ainsi ce grand César, soldat, prêtre, orateur,
Fut du peuple romain l'oracle et le vainqueur.
On fait qu'il fit encor bien pis dans sa jeunesse,
Mais tout sied aux héros, excepté la faiblesse.

E P I T R E X L V I I .

AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

1738.

Vous ordonnez que je vous dise
Tout ce qu'à Cirey nous faisons :
Ne le voyez-vous pas, sans qu'on vous en instruisse ?
Vous êtes notre maître, et nous vous imitons ;
Nous retenons de vous les plus belles leçons
De la sagesse d'Epicure.
Comme vous, nous sacrifions
A tous les arts, à la nature ;
Mais de fort loin nous vous suivons.
Ainsi, tandis qu'à l'aventure
Le Dieu du jour lance un rayon
Au fond de quelque chambre obscure,
De ses traits la lumière pure
Y peint du plus vaste horizon
La perspective en miniature.
Une telle comparaison
Se sent un peu de la lecture
Et de Kirker et de Newton.
Par ce ton si philosophique,

Qu'ose prendre ma faible voix,
Peut-être je gête à la fois
La poésie et la physique.
Mais cette nouveauté me pique ;
Et du vieux code poétique
Je commence à braver les lois.
Qu'un autre , dans ses vers lyriques ,
Depuis deux mille ans répétés ,
Brode encor des fables antiques ;
Je veux de neuves vérités.
Divinités des bergeries ,
Naiades des rives fleuries ,
Satyres , qui dansez toujours ,
Vieux enfans , que l'on nomme Amours ,
Qui faites naître en nos prairies
De mauvais vers et de beaux jours ,
Allez remplir les hémistiches
De ces vers pillés et postiches
Des rimailleurs suivant les cours.
D'une mesure cadencée
Je connais le charme enchanteur :
L'oreille est le chemin du cœur.
L'harmonie et son bruit flatteur
Sont l'ornement de la pensée ;
Mais je préfère avec raison
Les belles fautes du génie
A l'exacte et froide oraison
D'un puriste d'académie.
Jardins plantés en symétrie ,
Arbres nains tirés au cordeau ,
Celui qui vous mit au niveau
En vain s'applaudit , se récrie ,

AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE. 105

En voyant ce petit morceau :
Jardins, il faut que je vous fuie ;
Trop d'art me révolte et m'ennuie.
J'aime mieux ces vastes forêts ;
La nature libre et hardie ,
Irrégulière dans ses traits ,
S'accorde avec ma fantaisie.
Mais dans ce discours familier
En vain je crois étudier
Cette nature simple et belle ;
Je me sens plus irrégulier ,
Et beaucoup moins aimable qu'elle.
Accordez-moi votre pardon
Pour cette longue rapsodie ;
Je l'écrivis avec faillie ,
Mais peu maître de ma raison ,
Car j'étais auprès d'Emilie.

E P I T R E X L V I I I .

AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE,

*Au nom de madame la marquise DU CHATELET, à
qui il avait demandé ce qu'elle fesait à Cirey.*

1 7 3 8.

U N peu philosophe et bergère,
Dans le fein d'un riant séjour,
Loin des riens brillans de la cour,
Des intrigues du ministère,
Des inconstances de l'amour,

Des absurdités du vulgaire
Toujours sot et toujours trompé,
Et de la troupe mercenaire
Par qui ce vulgaire est dupé,
Je suis heureuse et solitaire ;
Non pas que mon esprit sévère
Haïsse par son caractère
Tous les humains également :
Il faut les fuir , c'est chose claire ,
Mais non pas tous assurément.
Vivre seule dans sa tanière ,
Est un assez méchant parti,
Et ce n'est qu'avec un ami
Que la solitude doit plaire.
Pour ami j'ai choisi Voltaire ,
Peut-être en feriez-vous ainsi.
Mes jours s'écoulent sans tristesse,
Et dans mon loisir studieux
Je ne demandais rien aux Dieux
Que quelque dose de sagesse ,
Quand le plus aimable d'entre eux ,
A qui nous érigeons un temple ,
A, par ses vers doux et nombreux ,
De la sagesse que je veux ,
Donné les leçons et l'exemple.
Frédéric est le nom sacré
De ce Dieu charmant qui m'éclaire ;
Que ne puis-je aller à mon gré
Dans l'Olympe où l'on le révère !
Mais le chemin m'en est bouché.
Frédéric est un Dieu caché ,
Et c'est ce qui nous désespère.

Pour moi , Nymphé de ces côteaux,
 Et des prés si verds et si beaux,
 Enrichis de l'eau qui les baïse ;
 Soumise au fleuve de la Blaise ,
 A mon mari , ne vous déplaïse ,
 Je reste parmi mes roseaux.
 Mais vous , du féjour du tonnerre
 Ne pourriez-vous descendre un peu ?
 C'est bien la peine d'être Dieu
 Quand on ne vient pas sur la terre !

E P I T R E X L I X .

A U R O I D E P R U S S E

F R É D É R I C L E G R A N D ,

En réponse à une lettre dont il honora l'auteur , à son avènement à la couronne.

1 7 4 0 ,

Q U O I , vous êtes monarque , et vous m'aimez encore !
 Quoi , le premier moment de cette heureuse aurore ,
 Qui promet à la terre un jour si lumineux ,
 Marqué par vos bontés , met le comble à mes vœux !
 O cœur toujours sensible ! ame toujours égale !
 Vos mains du trône à moi remplissent l'intervalle.
 Citoyen couronné , des préjugés vainqueur ,
 Vous m'écrivez en homme , et parlez à mon cœur. (a)
 Cet écrit vertueux , ces divins caractères ,
 Du bonheur des humains font les gages sincères.

Ah prince ! ah digne espoir de nos cœurs captivés !
 Ah ! régné à jamais comme vous écrivez.
 Pourfuiuez, remplissez des vœux si magnanimes ;
 Tout roi jure aux autels de réprimer les crimes ;
 Et vous , plus digne roi , vous jurez dans mes mains
 De protéger les arts , et d'aimer les humains.

Et toi , (1) dont la vertu brilla persécutée ,
 Toi qui prouvas un DIEU , mais qu'on nommait athée ,
 Martyr de la raison , que l'envie en fureur
 Chassa de son pays par les mains de l'erreur ,
 Reviens ; il n'est plus rien qu'un philosophe craigne ;
 Socrate est sur le trône , et la Vérité règne.

Cet or qu'on entassait , ce pur sang des Etats ,
 Qui leur donne la mort en ne circulant pas ,
 Répandu par ses mains , au gré de sa prudence ,
 Va ranimer la vie , et porter l'abondance.
 La sanglante injustice expire sous ses pieds ;
 Déjà les rois voisins sont tous ses alliés ,
 Ses sujets sont ses fils , l'honnête homme est son frère ;
 Ses mains portent l'olive , et s'arment pour la guerre.
 Il ne recherche point ces énormes soldats ,
 Ce superbe appareil , inutile aux combats ,
 Fardeaux embarrassans , colosses de la guerre ,
 Enlevés (2) à prix d'or aux deux bouts de la terre :
 Il veut dans ses guerriers le zèle et la valeur ,
 Et , sans les mesurer , juge d'eux par le cœur. (b)

(1) Le professeur *Volf* , persécuté comme athée par les théologiens de l'université de Hall , chassé par *Frédéric II* , sous peine d'être pendu , et fait chancelier de la même université , à l'avènement de *Frédéric III*.

(2) Un de ces soldats , qu'on nommait *Petit-Jean* , avait été acheté vingt-quatre mille livres.

Ainsi pense le juste, ainsi règne le sage :
 Mais il faut au grand homme un plus heureux partage ;
 Consulter la prudence, et suivre l'équité,
 Ce n'est encor qu'un pas vers l'immortalité.
 Qui n'est que juste est dur, qui n'est que sage est triste ;
 Dans d'autres sentimens l'héroïsme consiste :
 Le conquérant est craint, le sage est estimé ;
 Mais le bienfaisant charme, et lui seul est aimé ;
 Lui seul est vraiment roi, sa gloire est toujours pure ;
 Son nom parvient sans tache à la race future.
 A qui se fait chérir faut-il d'autres exploits ?
 Trajan non loin du Gange enchaîna trente rois ;
 A peine a-t-il un nom fameux par la victoire :
 Connu par ses bienfaits, sa bonté fait sa gloire.
 Jérusalem conquise, et ses murs abattus,
 N'ont point éternisé le grand nom de Titus :
 Il fut aimé ; voilà sa grandeur véritable.

O vous qui l'imitiez, vous son rival aimable,
 Effacez le héros dont vous suivez les pas ;
 Titus perdit un jour, et vous n'en perdrez pas.

VARIANTES.

- (a) *Vous m'écrivez en homme, et parlez à mon cœur.*
 Vous savez qu'Apollon, le dieu de la lumière,
 N'a pas toujours du ciel éclairé la carrière :
 Dans un champêtre asile il passa d'heureux jours ;
 Les arts qu'il y fit naître y furent ses amours ;
 Il chanta la vertu. Sa divine harmonie
 Polit des Phrygiens le sauvage génie ;
 Solide en ses discours, sublime en ses chansons,
 Du grand art de penser il donna des leçons.
 Ce fut le siècle d'or ; car malgré l'ignorance,
 L'âge d'or en effet est le siècle où l'on pense,

Un pasteur étranger , attiré vers ces bords ,
 Du dieu de l'harmonie entendit les accords ;
 A ses sons enchanteurs il accorda sa lyre ,
 Le Dieu qui l'approuva prit le soin de l'instruire
 Mais le Dieu se cachait , et le simple étranger
 Ne connut , n'admira , n'aima que le berger.
 Phébus quitta bientôt ses agréables plaines ,
 Du char de la lumière il prit en main les rênes ;
 Mais le jour que sa course éclaira l'univers ,
 Au lieu de se coucher dans les palais des mers ,
 Déposant ses rayons et sa grandeur suprême ,
 Il apparut encore à l'étranger qui l'aime ,
 Lui parla de son art , art peu connu des Dieux ,
 Et ne l'oublia point en remontant aux cieux.

Je suis cet étranger , ce pasteur solitaire ,
 Mais quel est l'Apollon qui m'échauffe et m'éclaire ?
 C'est à vous de le dire , ô vous qui l'admirez ,
 Peuples qu'il rend heureux , sujets qui l'adorez.
 A l'Europe étonnée annoncez votre maître.
 Les vertus , les talens , les plaisirs vont renaître ;
 Les sages de la terre , appelés à sa voix ,
 Accourent pour l'entendre , et reçoivent ses lois.
Et toi dont la vertu , &c.

(b) *Et, sans les mesurer , juge d'eux par le cœur.*
 Il est héros en tout , puisqu'en tout il est juste ;
 Il fait qu'aux yeux du sage on a ce titre auguste
 Par des soins bienfaisans plus que par des exploits.
Trajan , &c.

E P I T R E L.

A M. LE COMTE DE MAUREPAS,

MINISTRE D'ETAT. (1)

Sur l'encouragement des arts.

1740.

Toi qui, mêlant toujours l'agréable à l'utile, (a)
Des plaisirs aux travaux passes d'un vol agile,
Que j'aime à voir ton goût, par des soins bienfaisans,
Encourager les arts à ta voix renaissans !
Sans accorder jamais d'injuste préférence,
Entre tous ces rivaux tiens toujours la balance.
De Melpomène en pleurs anime les accens ;
De sa riante sœur chéris les agrémens ;
Anime le pinceau, le ciseau, l'harmonie,
Et mets un compas d'or dans les mains d'Uranie.
Le véritable esprit fait se plier à tout ;
On ne vit qu'à demi, quand on n'a qu'un seul goût.

Je plains tout être faible, aveugle en sa manie,
Qui dans un seul objet confina son génie ;

(1) Cette pièce fut d'abord adressée à M. le comte de *Maurepas*, ensuite elle reparut sous le titre : *A un ministre d'Etat*. M. de *Voltaire* n'avait pu pardonner à M. de *Maurepas* de s'être réuni au théatin *Boyer* pour l'empêcher de succéder, à l'académie française, au cardinal de *Fleuri* ; il crut devoir effacer son nom, conserver l'épître qui renfermait des leçons utiles, et laisser ses lecteurs l'adresser aux ministres qu'ils croiraient la mériter.

Et qui, de son idole adorateur charmé,
 Veut immoler le reste au Dieu qu'il s'est formé.
 Entends-tu murmurer ce sauvage algébriste,
 A la démarche lente, au teint blême, à l'œil triste,
 Qui d'un calcul aride à peine encore instruit,
 Sait que quatre est à deux, comme seize est à huit?
 Il méprise Racine, il insulte à Corneille;
 Lulli n'a point de sons pour sa pesante oreille;
 Et Rubens vainement, sous ses pinceaux flatteurs,
 De la belle nature assortit les couleurs.
 Des \times redoublés admirant la puissance,
 Il croit que Varignon (2) fut seul utile en France;
 Et s'étonne sur-tout qu'inspiré par l'amour,
 Sans algèbre autrefois Quinault charmât la cour.

Avec non moins d'orgueil et non moins de folie,
 Un élève d'Euterpe, un enfant de Thalie,
 Qui dans ses vers pillés nous répète aujourd'hui
 Ce qu'on a dit cent fois, et toujours mieux que lui;
 De sa frivole muse admirateur unique,
 Conçoit pour tout le reste un dégoût léthargique;
 Prend pour des arpenteurs Archimède et Newton;
 Et voudrait mettre en vers Aristote et Platon. (b)

Ce bœuf qui pesamment rumine ses problèmes,
 Ce papillon folâtre ennemi des systèmes,
 Sont regardés tous deux avec un ris moqueur,
 Par un bavard en robe, apprenti chicaneur,
 Qui de papiers timbrés barbouilleur mercenaire,
 Vous vend pour un écu sa plume et sa colère.

(2) Géomètre médiocre, et qui n'était que cela.

Pauvres fous, vains esprits, s'écrie avec hauteur
 Un ignorant fourré, fier du nom de docteur,
 Venez à moi, laissez Maffillon, Bourdaloue :
 Je veux vous convertir ; mais je veux qu'on me loue.
 Je divise en trois points le plus simple des cas ; (c)
 J'ai, vingt ans, sans l'entendre, expliqué saint Thomas.
 Ainsi ces charlatans, de leur art idolâtres,
 Attroupent un vain peuple aux pieds de leurs théâtres.
 L'honnête homme est plus juste, il approuve en autrui
 Les arts et les talens qu'il ne sent point en lui.

Jadis avant que DIEU, conformant son ouvrage,
 Eût d'un souffle de vie animé son image,
 Il se plut à créer des animaux divers :
 L'aigle, au regard perçant, pour régner dans les airs,
 Le paon, pour étaler l'iris de son plumage ;
 Le courfier, pour servir ; le loup, pour le carnage ;
 Le chien fidèle et prompt, l'âne docile et lent,
 Et le taureau farouche, et l'animal bêlant ;
 Le chantre des forêts ; la douce tourterelle,
 Qu'on a cru fausement des amans le modèle :
 L'homme les nomma tous, et par un heureux choix,
 Discernant leurs instincts, assigna leurs emplois. (d)
 On conte que l'époux de la célèbre Hortense (3)
 Signala plaisamment sa faine extravagance ;
 Craignant de faire un choix par sa faible raison,
 Il tirait aux trois dés les rangs de sa maison.
 Le fort, d'un postillon, sefit un secrétaire ;
 Son cocher étonné devint homme-d'affaire ;

(3) Le duc de *Mazarin*, mari d'*Hortense Mancini*, sefit tous les ans une loterie de plusieurs emplois de sa maison ; et ce qu'on rapporte ici a un fondement très-véritable.

Un docteur hibernois, son très-digne aumônier,
Rendit grâce au destin qui le fit cuisinier.
On a vu quelquefois des choix aussi bizarres.

Il est beaucoup d'emplois, mais les talens sont rares.
Si dans Rome avilie un empereur brutal
Des faisceaux d'un consul honora son cheval,
Il fut cent fois moins fou que ceux dont l'imprudence
Dans d'indignes mortels a mis sa confiance.
L'ignorant a porté la robe de Cujas ;
La mitre a décoré des têtes de Midas :
Et tel au gouvernail a préfidé sans peine,
Qui, la rame à la main, dut servir à la chaîne.
Le mérite est caché. Qui fait si de nos temps
Il n'est point, quoi qu'on dise, encor quelques talens ?
Peut-être qu'un Virgile, un Cicéron sauvage,
Est chantre de paroisse, ou juge de village.
Le fort, aveugle roi des aveugles humains,
Contredit la nature, et détruit ses desseins,
Il affaiblit ses traits, les change ou les efface.
Tout s'arrange au harfard, et rien n'est à sa place.

V A R I A N T E S.

(a) D'après la première édition :

Esprit sage et brillant que le ciel a fait naître
Et pour plaire aux sujets et pour servir leur maître,
Que j'aime à voir ton goût, par des soins bienfaisans,
Encourager les arts à ta voix renaissans !
Sans accorder jamais d'injuste préférence,
Entre tous ces rivaux ta main tient la balance ;
Tel qu'un père éclairé, qui fait de ses enfans
Discerner, applaudir, employer les talens.
Je plains, &c.

- (b) Et voudrait mettre en vers Cujas et Cicéron.
Pourtant ce géomètre et ce rimeur futile,
Bouffis également d'un orgueil imbécile,
Sont regardés tous deux, &c.
- (c) Venez à moi, je suis l'oracle de l'Eglise,
J'argumente, j'écris, je bénis, j'exorcise;
J'ai des péchés en chaire épluché tous les cas;
J'ai, vingt ans, &c.
- (d) *Discernant leurs instincts, assigna leurs emplois.*
Ainsi, par un goût sûr, par un choix toujours sage,
Des talens différens tu fais un juste usage;
Tu fais de Melpomène animer les accens,
De sa riante sœur chérir les agrémens,
Protéger de Rameau la profonde harmonie,
Et mettre un compas d'or dans les mains d'Uranie.
Le véritable esprit peut se plier à tout :
On ne vit qu'à demi quand on n'a qu'un seul goût.
Heureux qui fait mêler l'agréable à l'utile,
Des travaux aux plaisirs passer d'un vol agile,
S'occuper en ministre, et vivre en citoyen,
Et se prêter à tout, sans s'affervir à rien!
Un semblable génie, au-dessus du vulgaire,
A l'art de gouverner joint le grand art de plaire :
On voit d'autres mortels auprès du trône admis;
Ils ont tous des flatteurs, il a seul des amis.

E P I T R E L I.

A U R O I D E P R U S S E.

A Bruxelles, le 9 avril 1741.

NON, il n'est point ingrat, c'est moi qui suis injuste;
 Il fait des vers, il m'aime; et ce héros auguste,
 En inspirant l'amour, en répandant l'effroi,
 Careffe encor sa muse, et badine avec moi.
 Du bouclier de Mars il s'est fait un pupitre;
 De sa main triomphante il me trace une épître,
 Une épître où son cœur a paru tout entier.
 Je vois le bel-esprit, et l'homme, et le guerrier.
 C'est le vrai coloris de son ame intrépide.
 Son style, ainsi que lui, brillant, mâle et rapide,
 Sans languir un moment, ressemble à ses exploits.
 Il dit tout en deux mots, et fait tout en deux mois.

O Ciel! veillez sur lui, si vous aimez la terre :
 Ecartez loin de lui les foudres de la guerre;
 Mais écartez sur-tout les poignards des dévots.
 Que le fou Loyola défende à ses suppôts
 D'imiter faintement, dans les champs germaniques,
 Des Châtels, des Cléments les forfaits catholiques.
 Je connais trop l'Eglise et ses saintes fureurs.
 Je ne crains point les rois, je crains les directeurs.
 Je crains le front tondu d'un cuisinier à robe noire,
 Qui du vieux testament lisant du nez l'histoire,
 D'Aod et de Judith admirant les desseins,
 Prêche le parricide, et fait des assassins.

Il fait d'un fanatique enhardir la faiblesse.
 Un sot à deux genoux, qui marmote à confesse
 La liste des péchés dont il veut le pardon,
 Instrument dangereux dans les mains d'un fripon,
 Croit tout, est prêt à tout; et sa main frénétique
 Respecte rarement un héros hérétique.

E P I T R E L I I.

A U R O I D E P R U S S E.

Ce 20 avril 1741.

HÉ bien, mauvais plaifans, critiques obstinés,
 Prétendus beaux-esprits à médire acharnés,
 Qui, parlant sans penser, fiers avec ignorance,
 Mettez légèrement les rois dans la balance,
 Qui d'un ton décisif, aussi hardi que faux,
 Affurez qu'un savant ne peut être un héros;
 Ennemis de la gloire et de la poésie,
 Grands critiques des rois, allez en Silésie;
 Voyez cent bataillons près de Neifs écrasés :
 C'est là qu'est mon héros. Venez, si vous l'osez.
 Le voilà ce savant que la gloire environne,
 Qui préside aux combats, qui commande à Bellone,
 Qui du fier Charles douze égalant le grand cœur,
 Le surpasse en prudence, en esprit, en douceur.
 C'est lui-même, c'est lui, dont l'ame universelle
 Courut de tous les arts la carrière immortelle;
 Lui qui de la nature a vu les profondeurs,
 Des charlatans dévots confondit les erreurs;

Lui qui dans un repas, sans soins et sans affaire,
 Passait les ignorans dans l'art heureux de plaire;
 Qui fait tout, qui fait tout, qui s'élançe à grands pas
 Du Parnasse à l'Olympe, et des jeux aux combats.
 Je fais que Charles douze, et Gustave, et Turenne,
 N'ont point bu dans les eaux qu'épanche l'Hypocrène :
 Mais enfin ces guerriers, illustres ignorans,
 En étant moins polis, n'en étaient pas plus grands.
 Mon prince est au-dessus de leur gloire vulgaire ;
 Quand il n'est point Achille, il fait être un Homère,
 Tour à tour la terreur de l'Autriche et des fots,
 Fertile en grands projets, aussi-bien qu'en bons mots ;
 Et riant à la fois de Genève et de Rome,
 Il parle, agit, combat, écrit, règne en grand homme.
 O vous qui prodiguez l'esprit et les vertus !
 Reposez-vous, mon Prince, et ne m'effrayez plus ;
 Et quoique vous fachiez tout penser et tout faire,
 Songez que les boulets ne vous respectent guère,
 Et qu'un plomb dans un tube entassé par des fots, (1)
 Peut casser d'un seul coup la tête d'un héros ;
 Lorsque multipliant son poids par sa vitesse,
 Il fend l'air qui résiste, et pousse autant qu'il presse.
 Alors privé de vie, et chargé d'un grand nom,
 Sur un lit de parade étendu tout du long,

(1) *Voiture* avait dit :

Que d'une force sans seconde
 La mort fait ses traits elancer ;
 Et qu'un peu de plomb peut casser
 La plus belle tête du monde.

M. de *Voltaire* a cité lui-même cette pièce dans ses *Questions sur l'encyclopédie*, ou *Dictionnaire philosophique*. Ainsi l'on a eu grand tort de l'accuser d'avoir été le plagiaire de *Voiture*.

Vous iriez tristement revoir votre patrie.
 O Ciel! que ferait-on dans votre académie ?
 Un dur anatomiste, élève d'Atropos,
 Viendrait scalpel en main disséquer mon héros.
 La voilà, dirait-il, cette cervelle unique,
 Si belle, si féconde et si philosophique.
 Il montrerait aux yeux les fibres de ce cœur
 Généreux, bienfaisant, juste, plein de grandeur.
 Il couperait..... mais non, ces horribles images
 Ne doivent point fouiller les lignes de nos pages.
 Conservez, ô mes Dieux! l'aimable Frédéric,
 Pour son bonheur, pour moi, pour le bien du public.
 Vivez, prince, et passez dans la paix, dans la guerre,
 Sur-tout dans les plaisirs tous les *ics* de la terre,
Théodoric, Ultric, Genferic, Alaric,
 Dont aucun ne vous vaut selon mon pronostic.
 Mais lorsque vous aurez de victoire en victoire
 Augmenté vos Etats, ainsi que votre gloire,
 Daignez vous souvenir que ma tremblante voix,
 En chantant vos vertus, préfégea vos exploits.
 Songez bien qu'en dépit de la grandeur suprême,
 Votre main mille fois m'écrivait : *Je vous aime.*
 Adieu, grand politique, et rapide vainqueur,
 Trente Etats subjugués ne valent point un cœur.

E P I T R E L I I I .

A U R O I D E P R U S S E .

De Bruxelles 1742.

LES vers et les galans écrits
 Ne font pas de cette province ;
 Et dans les lieux où tout est prince,
 Il est très-peu de beaux esprits.
 Jean Rousseau , banni de Paris,
 Vit émouffer dans ce pays
 Le tranchant aigu de sa pince ;
 Et sa muse qui toujours grince,
 Et qui fuit les jeux et les ris,
 Devint ici grossière et mince.
 Comment vouliez-vous que je tinssse
 Contre ces frimats épaisiss ?
 Vouliez-vous que je redevinssse
 Ce que j'étais quand je suivis
 Les traces du pasteur du Mince, (*)
 Et que je chantai les Henris ?
 Apollon la tête me rince ;
 Il s'aperçoit que je vieilliss.
 Il voulut qu'en lisant Leibnitz
 De plus rimailler je m'abstinsse.
 Il le voulut, et j'obéiss :
 Auriez-vous cru que j'y parvinssse ?

(*) *Virgile* , pasteur du Mincio.

E P I T R E L I V.

A U R O I D E P R U S S E.

F R A G M E N T.

.
Lorsque , pour tenir la balance ,
L'Anglais vide son coffre-fort ;
Lorsque l'Espagnol sans puissance
Croit par-tout être le plus fort ;
Quand le Français vif et volage
Fait au plus vite un empereur ;
Quand Bellile n'est pas sans peur
Pour l'ouvrier et pour l'ouvrage ;
Quand le Batave un peu tardif ,
Rempli d'égards et de scrupule ,
Avance un pas , et deux recule ,
Pour se joindre à l'Anglais actif ;
Quand le bon homme de faint-père ,
Du haut de sa sainte Sion ,
Donne sa bénédiction
A plus d'une armée étrangère ;
Que fait mon héros à Berlin ?
Il réfléchit sur la folie
Des conducteurs du genre humain ;
Il donne des lois au destin ,
Et carrière à son grand génie :
Il fait des vers gais et plaisans ;
Il rit en donnant des batailles :
On commence à craindre à Versailles
De le voir rire à nos dépens.

.

E P I T R E L V.

A U R O I D E P R U S S E.

1744.

C E U X qui font nés sous un monarque (a)
Font tous semblant de l'adorer :
Sa majesté, qui le remarque,
Fait semblant de les honorer ;
Et de cette fausse monnoie ,
Que le courtifan donne au roi,
Et que le prince lui renvoie ,
Chacun vit , ne fongeant qu'à foi.
Mais lorsque la philosophie ,
La séduisante poésie ,
Le goût, l'esprit, l'amour des arts
Rejoignent sous leurs étendards,
A trois cents milles de distance,
Votre très-royale éloquence ,
Et mon goût pour tous vos talens ;
Quand , sans crainte et sans espérance,
Je sens en moi tous vos penchans ;
Et lorsqu'un peu de confidence
Refferre encor ces nœuds charmans ;
Enfin lorsque Berlin attire
Tous mes sens à Cirey séduits ,
Alors ne pouvez-vous pas dire :
On m'aime , tout roi que je suis ?

Enfin l'océan germanique ,
 Qui toujours des bons Hambourgeois
 Sert si bien la république ,
 Vers Embden fera sous vos lois ,
 Avec garnison batavique.
 Un tel mélange me confond ;
 Je m'attendais peu , je vous jure ,
 De voir de l'or avec du plomb ;
 Mais votre creuset me rassure ;
 A votre feu , qui tout épure ,
 Bientôt le vil métal se fond ,
 Et l'or vous demeure en nature.
 Par-tout que de prospérités !
 Vous conquérez , vous héritez
 Des ports de mer et des provinces ;
 Vous mariez à de grands princes
 De très-adorables beautés ;
 Vous faites noce , et vous chantez
 Sur votre lyre enchanteresse ,
 Tantôt de Mars les cruautés ,
 Et tantôt la douce mollesse.
 Vos sujets , au sein du loisir ,
 Goûtent les fruits de la victoire :
 Vous avez et fortune et gloire ;
 Vous avez sur-tout du plaisir ;
 Et cependant le roi , mon maître ,
 Si digne avec vous de paraître
 Dans la liste des meilleurs rois ,
 S'amuse à faire dans la Flandre
 Ce que vous fésiez autrefois ,
 Quand trente canons à la fois
 Mettaient des bastions en cendre.

C'est lui qui , secouru du ciel ,
Et sur-tout d'une armée entière ,
A brisé la forte barrière
Qu'à notre nation guerrière
Mettait le bon greffier Fagel.
De Flandre il court en Allemagne
Défendre les rives du Rhin ;
Sans quoi le pandoure inhumain
Viendrait s'enivrer de ce vin
Qu'on a cuvé dans la Champagne.
Grand Roi , je vous l'avais bien dit
Que mon souverain magnanime
Dans l'Europe aurait du crédit ,
Et de grands droits à votre estime.
Son beau feu , dont un vieux prélat
Avait caché les étincelles ,
A de ses flammes immortelles
Tout d'un coup répandu l'éclat.
Ainsi la brillante fusée
Est tranquille jusqu'au moment
Où par son amorce embrasée
Elle éclaire le firmament ;
Et perçant dans les sombres voiles ,
Semble se mêler aux étoiles ,
Qu'elle efface par son brillant.
C'est ainsi que vous enflammâtes
Tout l'horison d'un nouveau ciel ,
Lorsqu'à Berlin vous commençâtes
A prendre ce vol immortel
Devers la gloire où vous volâtes.
Tout du plus loin que je vous vis ,
Je m'écriai , je vous prédis

A l'Europe toute incertaine.
Vous parûtes : vingt potentats
Se troublèrent dans leurs Etats,
En voyant ce grand phénomène.
Il brille, il donne de beaux jours ;
J'admire, je bénis leur cours ;
Mais c'est de loin : voilà ma peine.

V A R I A N T E S.

(a) Le commencement de l'épître est différent dans quelques copies.

Grand Roi, la longue maladie
Qui va rongéant l'étui mal-fain
De mon ame assez engourdie,
Et de plus une comédie
Que je fais pour notre dauphin,
Et que j'ai peur qui ne l'ennuie,
Tout cela retenait ma main ;
Et souvent je donnais en vain
Des secouffes à mon génie,
Pour qu'il envoyât dans Berlin
Quelque nouvelle rapsodie,
Quelque rondeau, quelque huitain
Au vainqueur de la Silésie,
A ce bel-esprit souverain,
A ce grand homme, un peu malin,
Chez qui j'aurais passé ma vie,
Si j'avais à ma fantaisie
Pu disposer de mon destin.
En vain vous m'appelez volage,
Toujours dans un noble esclavage
Votre muse retient mes pas ;
Et je suis serviteur du sage,
Quoique mon cœur ne le soit pas.

Votre esprit sublime et facile,
Vos entretiens et votre style
Ont pour moi des charmes plus doux
Que votre suprême puissance,
Vos grenadiers, votre opulence,
Et cent villes à vos genoux.
Dussé-je leur faire une offense,
Je ne puis rien aimer que vous.
Ceux qui sont nés, &c.

E P I T R E L V I .

A U R O I D E P R U S S E .

A Paris, ce 1 novembre 1744.

DU héros de la Germanie,
Et du plus bel esprit des rois,
Je n'ai reçu depuis trois mois
Ni beaux vers, ni prose polie;
Ma muse en est en léthargie.
Je me réveille aux fiers accens
De l'Allemagne ranimée,
Aux fanfares de votre armée,
A vos tonnerres menaçans,
Qui se mêlent aux cris perçans
Des cent voix de la renommée.
Je vois de Berlin à Paris,
Cette Déesse vagabonde,
De Frédéric et de Louis
Porter les noms au bout du monde;
Ces noms que la gloire a tracés
Dans un cartouche de lumière,
Ces noms qui répondent assez
Du bonheur de l'Europe entière,
S'ils sont toujours entrelacés.

Quels feront les heureux poètes,
Les chantres boursoufflés des rois,
Qui pourront élever leurs voix,
Et parler de ce que vous faites?

C'est à vous seul de vous chanter,
Vous qu'en vos mains j'ai vu porter
La lyre, et la lance d'Achille ;
Vous qui, rapide en votre style,
Comme dans vos exploits divers,
Faites de la prose et des vers,
Comme vous prenez une ville.
D'Horace heureux imitateur,
Sa gaiété, son esprit, sa grâce,
Ornent votre style enchanteur ;
Mais votre muse le surpasse
Dans un point cher à notre cœur :
L'empereur protégeait Horace,
Et vous protégez l'empereur.

Fils de Mars et de Calliope,
Et digne de ces deux grands noms,
Faites le destin de l'Europe,
Et daignez faire des chansons ;
Et quand Thémis avec Bellone
Par votre main raffermira
Des Césars le funeste trône ;
Quand le Hongrois cultivera,
A l'abri d'une paix profonde,
Du Tokai la vigne féconde ;
Quand par-tout son vin se boira,
Qu'en le buvant on chantera
Les pacificateurs du monde ;
Mon prince à Berlin reviendra ;
Mon prince à son peuple qui l'aime
Libéralement donnera
Un nouvel et bel opéra

Qu'il

A M. LE COMTE ALGAROTTI. 129

Qu'il aura composé lui-même.
Chaque auteur vous applaudira ;
Car , tout envieux que nous sommes
Et du mérite et d'un grand nom ,
Un poëte est toujours fort bon
A la tête de cent mille hommes.
Mais croyez-moi , d'un tel secours
Vous n'avez pas besoin pour plaire ;
Fuffiez-vous pauvre comme Homère ,
Comme lui vous vivrez toujours.
Pardon , si ma plume légère ,
Que souvent la vôtre enhardit ,
Ecrit toujours au bel-esprit ,
Beaucoup plus qu'au roi qu'on révère.
Le Nord , à vos sanglans progrès ,
Vit des rois le plus formidable ;
Moi qui vous approchai de près ,
Je n'y vis que le plus aimable.

E P I T R E L V I I .

A M. LE COMTE ALGAROTTI ,

*Qui était alors à la cour de Saxe , et que le roi de Pologne
avait fait son conseiller de guerre.*

A Paris , février 1744.

ENFANT du Pinde et de Cythère,
Brillant et sage Algarotti,
A qui le ciel a départi
L'art d'aimer , d'écrire et de plaire ,
Epîtres.

I

Et que, pour comble de bienfaits,
Un des meilleurs rois de la terre
A fait son conseiller de guerre,
Dès qu'il a voulu vivre en paix. (a)
Dans vos palais de porcelaine,
Recevez ces frivoles fons,
Enfilés fans art et fans peine
Au charmant pays des pompons.
O Saxe, que nous vous aimons !
O Saxe, que nous vous devons
D'amour et de reconnaissance !
C'est de votre sein que fortit
Le héros qui venge la France,
Et la nymphe qui l'embellit.

Apprenez que cette dauphine
Par ses grâces, par son esprit
Ici chaque jour accomplit
Ce que votre muse divine
Dans ses lettres m'avait prédit.
Vous penserez que je l'ai vue,
Quand je vous en dis tant de bien,
Et que je l'ai même entendue ;
Je vous jure qu'il n'en est rien,
Et que ma muse peu connue,
En vous répétant dans ces vers
Cette vérité toute nue,
N'est que l'écho de l'univers.

Une dauphine est entourée,
Et l'étiquette est son tourment.
J'ai laissé passer prudemment
Des paniers la foule titrée,

A M. LE COMTE ALGAROTTI. 131

Qui remplit tout l'appartement
De sa bigarrure dorée. (b)
Virgile était-il le premier
A la toilette de Livie ?
Il laiffait passer Cornélie,
Les ducs et pairs, le chancelier,
Et les cordons bleus d'Italie,
Et s'amufait fur l'efcalier
Avec Tibulle et Polymnie.
Mais à la fin j'aurai mon tour ;
Les Dieux ne me refusent guère ;
Je fais aux Grâces chaque jour
Une très-dévote prière.
Je leur dis : Filles de l'Amour,
Daignez, à ma mufe discrète
Accordant un peu de faveur ,
Me présenter à votre fœur,
Quand vous irez à sa toilette.

Que vous dirai-je maintenant
Du dauphin, et de cette affaire
De l'amour et du facrement ?
Les dames-d'honneur de Cythère
En pourraient parler dignement ;
Mais un profane doit fe taire.
Sa cour dit qu'il s'occupe à faire
Une famille de héros,
Ainsi qu'ont fait très-à propos
Son aïeul et fon digne père.

Daignez pour moi remercier
Votre miniftre magnifique :
D'un fade éloge poétique

Je pourrais fort bien l'ennuyer ;
 Mais je n'aime pas à louer ;
 Et ces offrandes si chéries
 Des belles et des potentats ,
 Gens tous nourris de flatteries ,
 Sont un bijou qui n'entre pas
 Dans son baguier de pierreries.

Adieu, faites bien au Saxon
 Goûter les vers de l'Italie ,
 Et les vérités de Newton ;
 Et que votre muse polie
 Parle encor sur un nouveau ton
 De notre immortelle Emilie.

V A R I A N T E S.

(a) Dans la plupart des éditions, au lieu de ces quatre vers, on lit fait :

Et dont le charmant caractère
 A tous les goûts est afforti.
Dans vos palais, &c.

(b) J'ai laissé passer prudemment
 Des paniers la foule dorée ,
 Qui remplit tout l'appartement ;
 Et cinq cents dames qui , peut-être
 S'approchant pour la censurer ,
 Se font mifes à l'adorer
 Dès qu'elles ont pu la connaître.
Virgile, &c.

E P I T R E L V I I I .

A U R O I .

PRESENTÉE A SA MAJESTÉ, AU CAMP
DEVANT FRIBOURG.

Novembre 1744.

Vous, dont l'Europe entière aime ou craint la justice,
Brave et doux à la fois, prudent sans artifice,
Roi nécessaire au monde, où portez-vous vos pas ?
De la fièvre échappé, vous courez aux combats !
Vous volez à Fribourg ! En vain la Peyronie (1)
Vous disait : „ Arrêtez, ménagez votre vie ;
„ Il vous faut du régime et non des soins guerriers ;
„ Un héros peut dormir couronné de lauriers. „
Le zèle a beau parler, vous n'avez pu le croire.
Rebelle aux médecins, et fidèle à la gloire,
Vous bravez l'ennemi, les assauts, les faisons,
Le poids de la fatigue et le feu des canons.
Tout l'Etat en frémit, et craint votre courage.
Vos ennemis, grand Roi, le craignent davantage :
Ah ! n'effrayez que Vienne, et rassurez Paris :
Rendez, rendez la joie à vos peuples chéris :
Rendez-nous ce héros qu'on admire et qu'on aime.

Un sage nous a dit que le seul bien suprême,
Le seul bien qui du moins ressemble au vrai bonheur,
Le seul digne de l'homme, est de toucher un cœur.

(1) Premier chirurgien du roi.

Si ce sage eut raison, si la philosophie
Plaça dans l'amitié le charme de la vie,
Quel est donc, justes Dieux! le destin d'un bon roi,
Qui dit, sans se flatter, tous les cœurs sont à moi?
A cet empire heureux qu'il est beau de prétendre!
Vous qui le possédez, venez, daignez entendre,
Des bornes de l'Alsace aux remparts de Paris,
Ce cri que l'amour seul forme de tant de cris.
Accourez, contemplez ce peuple dans la joie,
Bénissant le héros que le ciel lui renvoie.
Ne le voyez-vous pas tout ce peuple à genoux,
Tous ces avides yeux qui ne cherchent que vous,
Tous nos cœurs enflammés volant sur notre bouche?
C'est-là le vrai triomphe, et le seul qui vous touche.

Cent rois au capitol en esclaves traînés,
Leurs villes, leurs trésors et leurs Dieux enchaînés,
Ces chars étincelans, ces prêtres, cette armée,
Ce sénat insultant à la terre opprimée,
Ces vaincus envoyés du spectacle au cercueil,
Ces triomphes de Rome étaient ceux de l'orgueil:
Le vôtre est de l'amour, et la gloire en est pure;
Un jour les effaçait, le vôtre à jamais dure;
Ils effrayaient le monde, et vous le rassurez:
Vous, l'image des Dieux sur la terre adorés!
Vous, que dans l'âge d'or elle eût choisi pour maître!
Goûtez les jours heureux que vos soins font renaître.
Que la paix florissante embellisse leur cours:
Mars fait des jours brillans, la paix fait les beaux jours.
Qu'elle vole à la voix du vainqueur qui l'appelle,
Et qui n'a combattu que pour nous et pour elle.

E P I T R E L I X .

A U R O I D E P R U S S E .

F R A G M E N T .

.
.

AH! mon Prince, c'est grand dommage
Que vous n'avez point votre image;
Un fils par la gloire animé,
Un fils par vous accoutumé,
A rogner ce grand héritage
Que l'Autriche s'était formé.

Il est doux de se reconnaître
Dans sa noble postérité;
Un grand homme en doit faire naître :
Voyez comme le roi mon maître
De ce devoir s'est acquitté.
Son dauphin, comme vous, appelle
Auprès de lui les plus beaux arts,
De le Brun, de Lulli, d'Handelle,
Tout aussi-bien que ceux de Mars.
Il apprit la langue espagnole;
Il entend celle des Césars,
Mais des Césars du capitole.
Vous me demanderez comment
Dans le beau printemps de sa vie
Un dauphin peut en favoir tant;
Qui fut son maître? le génie :

Ce fut-là votre précepteur.
 Je fais bien qu'un peu de culture
 Rend encor le terrain meilleur ;
 Mais l'art fait moins que la nature.

E P I T R E L X.

A U R O I D E P R U S S E.

J'AI donc vu ce Potsdam, et je ne vous vois pas ;
 On dit qu'ainsi que moi vous prenez médecine.
 Que de conformités m'attachent sur vos pas !
 Le Dieu de la double colline ,
 L'amour de tous les arts, la haine des dévots ;
 RaISONNER quelquefois sur l'essence divine ,
 Peu hanter nosseigneurs les fots ;
 Au corps comme à l'esprit donner peu de repos ;
 Mettre l'ennui toujours en fuite ,
 Manger trop quelquefois, et me purger en fuite ,
 Savourer les plaisirs, et me moquer des maux ;
 Sentir et réprimer ma vive impatience ;
 Voilà quel est mon lot, voilà ma ressemblance
 Avec mon aimable héros.
 O vous, maîtres du monde, ô vous rois que j'atteste,
 Indolens dans la paix, ou de sang abreuvés.
 Ressemblez-lui dans tout le reste.

E P I T R E L X I .

A U R O I D E P R U S S E ,

Qui avait adressé des vers à l'auteur sur ces rimes redoublées.

1 7 4 7 .

L O R S Q U E deux rois s'entendent bien,
Quand chacun d'eux défend son bien,
Et du bien d'autrui fait ripaille;
Quand un des deux, roi très-chrétien,
L'autre qui l'est vaille que vaille,
Prennent des murs, gagnent bataille,
Et font sur le bord stygien
Voler des pandours la canaille;
Quand Berlin rit avec Verfaille,
Aux dépens de l'Hanovrien,
Que dit monsieur l'Autrichien?
Tout honteux, il faut qu'il s'en aille
Loin du monarque prussien,
Qui le bat, le fuit et s'en raille.
Cela pourra gêter la taille
De ce gros monsieur Bartenstein,
Et rabaisser ce ton hautain
Qui toujours contre vous criaille.
C'est en vain que l'Anglais travaille
A combattre votre destin,
Vous aurez l'huître et lui l'écaille;
Vous aurez le fruit et le grain,
Et lui l'écorce avec la paille.

Le Saxon voit que c'est en vain
 Qu'un petit moment il ferraille ;
 Contre un aussi mauvais voisin
 Que peut-il faire ? rien qui vaille.
 Vous seriez empereur romain ,
 Et du pape première ouaille ,
 Si vous en aviez le dessein ;
 Mais votre pouvoir souverain
 Subsistera , pour le certain ,
 Sans cette belle pretintaille.
 Soyez l'arbitre du Germain ;
 Soyez toujours vainqueur humain ,
 Et laissez là la rime en *aille*.

E P I T R E L X I I .

A SON ALTESSE SERENISSIME

MADAME LA DUCHESSE DU MAINE,

Sur la victoire remportée par le roi , à Lawfelt.

1747.

AUGUSTE fille et mère de héros ,
 Vous ranimez ma voix faible et cassée ,
 Et vous voulez que ma muse lassée ,
 Comme LOUIS , ignore le repos.
 D'un crayon vrai vous m'ordonnez de peindre
 Son cœur modeste , et ses brillans exploits ,
 Et Cumberland que l'on a vu deux fois
 Chercher ce roi , l'admirer et le craindre :

A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE. 139

Mais des bons vers l'heureux temps est passé ;
L'art des combats est l'art où l'on excelle :
Notre Alexandre en vain cherche un Apelle ;
LOUIS s'élève, et le fiècle est baissé.
De Fontenoi le nom plein d'harmonie
Pouvait au moins feconder le génie.
Boileau pâlit au feul nom de Voërden ;
Que dirait-il, si non loin d'Helderer,
Il eût fallu fuivre entre les deux Nethes
Bathiani si savant en retraites ;
Avec d'Estree à Rosmal s'avancer ?
La gloire parle, et LOUIS me réveille ;
Le nom du roi charme toujours l'oreille ;
Mais que Lawfelt est rude à prononcer ! (a)
Et quel besoin de nos panégyriques,
Discours en vers, épîtres héroïques,
Enregistrés, vifés par Crébillon, (1)
Signés Marville, (2) et jamais Apollon ?

De votre fils je connais l'indulgence ;
Il recevra fans courroux mon encens ;
Car la bonté, la sœur de la vaillance,
De vos aïeux passa dans vos enfans ;
Mais tout lecteur n'est pas si débonnaire ;
Et si j'avais, peut-être téméraire,
Représenté vos fiers carabiniers
Donnant l'exemple aux plus braves guerriers ;
Si je peignais ce foutien de nos armes,
Ce petit-fils, ce rival de Condé,

(1) M. *Crébillon* de l'académie française, examinateur des écrits en une feuille présentés à la police.

(2) M. *Feydeau de Marville*, alors lieutenant de police.

Du Dieu des vers si j'étais fécondé,
 Comme il le fut par le Dieu des alarmes;
 Plus d'un censeur encore avec dépit,
 M'accuserait d'en avoir trop peu dit.
 Très-peu de gré, mille traits de satire,
 Sont le loyer de quiconque ose écrire;
 Mais pour son prince il faut savoir souffrir;
 Il est par-tout des risques à courir;
 Et la censure, avec plus d'injustice,
 Va tous les jours acharner sa malice
 Sur des héros dont la fidélité
 L'a mieux servi que je ne l'ai chanté. (b)

Allons, parlez, ma noble académie,
 Sur vos lauriers êtes-vous endormie ?
 Représentez ce conquérant humain,
 Offrant la paix, le tonnerre à la main.
 Ne louez point, auteurs, rendez justice;
 Et comparant aux siècles reculés
 Le siècle heureux, les jours dont vous parlez,
 Lisez César, vous connaîtrez Maurice. (3)

Si de l'Etat vous aimez les vengeurs,
 Si la patrie est vivante en vos cœurs,
 Voyez ce chef, dont l'active prudence
 Venge à la fois Gènes, Parme et la France;
 Chantez Belle-Île; élevez dans vos vers
 Un monument au généreux Boufflers;
 Il est d'un fang qui fut l'appui du trône :
 Il eût pu l'être; et la faux du trépas
 Tranche ses jours échappés à Bellone,
 Au sein des murs délivrés par son bras.

(3) *Maurice*, comte de Saxe.

A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE. 141

Mais quelle voix assez forte , assez tendre ,
Saura gémir sur l'héroïque cendre
De ces héros que Mars priva du jour ,
Aux yeux d'un roi , leur père et leur amour ?
O vous , sur-tout , infortuné Bavière ,
Jeune Froulai , si digne de nos pleurs ,
Qui chantera votre vertu guerrière ?
Sur vos tombeaux qui répandra des fleurs ?

Anges des cieus , puissances immortelles ,
Qui présidez à nos jours passagers ,
Sauvez Lautrec au milieu des dangers ;
Mettez Ségur à l'ombre de vos ailes ;
Déjà Rocou vit déchirer son flanc :
Ayez pitié de cet âge si tendre ;
Ne versez pas le reste de ce sang
Que pour LOUIS il brûle de répandre : (4)
De cent guerriers couronnez les beaux jours :
Ne frappez pas Bonac et d'Aubeterre ,
Plus accablés sous de cruels secours
Que sous les coups des foudres de la guerre.

Mais , me dit-on , faut-il à tout propos
Donner en vers des listes de héros ?
Sachez qu'en vain l'amour de la patrie
Dicte vos vers , au vrai seul consacrés ;
On flatte peu ceux qu'on a célébrés ;
On déplaît fort à tous ceux qu'on oublie.
Ainsi toujours le danger fuit mes pas ;
Il faut livrer presqu'autant de combats

(4) M. le marquis de Ségur , ministre de la guerre , en 1780 : il avait été dangereusement blessé à Rocou , et perdit un bras à la bataille de Lawfeld.

Qu'en a causé sur l'onde et sur la terre
 Cette balance utile à l'Angleterre.

Cessez, cessez, digne sang de Bourbon,
 De ranimer mon timide Apollon,
 Et laissez-moi tout entier à l'histoire ;
 C'est là qu'on peut, sans génie et sans art,
 Suivre LOUIS de l'Escaut jusqu'au Jart :
 Je dirai tout, car tout est à sa gloire :
 Il fait la mienne, et je me garde bien
 De ressembler à ce grand fatirique, (5)
 De son héros discret historien,
 Qui, pour écrire un beau panégyrique,
 Fut bien payé, mais qui n'écrivit rien.

(5) Boileau.

V A R I A N T E S.

- (a) *Mais que Lawfelt est rude à prononcer !*
 Puis quand ma voix, par ses faits enhardie,
 L'aurait chanté sur le plus noble ton,
 Qu'aurais-je fait ? bleffer sa modestie,
 Sans ajouter à l'éclat de son nom.
De votre fils, &c.
- (b) *L'a mieux servi que je ne l'ai chanté.*
 Auteurs du temps, rompez donc le silence,
 Osez sortir d'une morne indolence ;
 Quand LOUIS vole à des périls nouveaux,
 Si les Latours ainsi que les Vanloos
 Peignent ses traits qu'un peuple heureux adore,
 Peignez son ame, elle est plus belle encore.
Représentez, &c.

E P I T R E L X I I I .

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

DANS vos projets étudiés
Joignant la force et l'artifice ,
Vous devenez donc un Ulyffe
D'un Achille que vous étiez.
Les intérêts de deux couronnes
Sont soutenus par vos exploits ,
Et des fiers tyrans du Génois
On vous a vu prendre à la fois
Et les postes et les personnes.
L'ennemi , par vous déposé ,
Admire votre habileté.
En pareil cas , quelque Voiture
Vous dirait qu'on vous vit toujours
Auprès de Mars et des Amours ,
Dans la plus brillante posture.
Ainsi jadis on s'exprimait
Dans la naissante académie
Que votre grand-oncle formait ;
Mais la vieille dame endormie ,
Dans le sein d'un triste repos
Semble renoncer aux bons-mots ,
Et peut-être même au génie.
Mais quand vous viendrez à Paris ,
Après plus d'un beau poste pris ,
Il faudra bien qu'on vous harangue ,
Au nom du corps des beaux esprits ,
Et des maîtres de notre langue.

Revenez bientôt effuyer
 Ces fadeurs qu'on nomme éloquence,
 Et donnez-moi la préférence
 Quand il faudra vous ennuyer.

E P I T R E L X I V .

A M A D A M E D E N I S ,

N I E C E D E L ' A U T E U R .

La vie de Paris et de Versailles.

V I V O N S pour nous , ma chère Rosalie ;
 Que l'amitié , que le sang qui nous lie
 Nous tienne lieu du reste des humains ;
 Ils font si fots , si dangereux , si vains !
 Ce tourbillon , qu'on appelle le monde ,
 Est si frivole , en tant d'erreurs abonde ,
 Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas
 Qu'à l'étourdi qui ne le connaît pas.

Après diné , l'indolente Glycère
 Sort pour sortir , fans avoir rien à faire ;
 On a conduit son insipidité
 Au fond d'un char , où montant de côté ,
 Son corps pressé gémit sous les barrières
 D'un lourd panier qui flotte aux deux portières ;
 Chez son amie au grand trot elle va ,
 Monte avec joie , et s'en repent déjà ,
 L'embrasse , et bâille ; et puis lui dit : Madame ,
 J'apporte ici tout l'ennui de mon ame ;

Joignez

Joignez un peu votre inutilité
 A ce fardeau de mon oisiveté.
 Si ce ne font ses paroles expresse,
 C'en est le sens. Quelques feintes carettes,
 Quelques propos sur le jeu, sur le temps,
 Sur un sermon, sur le prix des rubans,
 Ont épuisé leurs ames excédées;
 Elles chantaient déjà, faute d'idées.
 Dans le néant leur cœur est absorbé;
 Quand dans la chambre entre monsieur l'abbé,
 Fade plaifant, galant escroc, et prêtre,
 Et du logis pour quelques mois le maître.

Vient à la piste un fat en manteau noir,
 Qui se rengorge et se lorgne au miroir.
 Nos deux pédans font tous deux sûrs de plaire;
 Un officier arrive et les fait taire,
 Prend la parole, et conte longuement
 Ce qu'à Plaifance (1) eût fait son régiment,
 Si par malheur on n'eût pas fait retraite.
 Il vous le mène au col de la Boquette;
 A Nice, au Var, à Digne il le conduit:
 Nul ne l'écoute, et le cruel poursuit.
 Arrive Isis, dévote au maintien triste,
 A l'air fournois. Un petit janséniste,
 Tout plein d'orgueil et de saint Augustin,
 Entre avec elle en lui ferrant la main.

D'autres oiseaux de différent plumage,
 Divers de goût, d'instinct et de ramage,

(1) Il paraît que cette petite pièce fut faite immédiatement après la guerre de 1741; guerre funeste, entreprise pour dépouiller l'héritière de la maison d'Autriche de la succession paternelle.

En fautillant font entendre à la fois
 Le gazouillis de leurs confuses voix :
 Et dans les cris de la folle cohue
 La médifance est à peine entendue.
 Ce chamaillis de cent propos croisés
 Ressemble aux vents l'un à l'autre opposés.
 Un profond calme, un stupide silence,
 Succède au bruit de leur impertinence :
 Chacun redoute un honnête entretien ;
 On veut penser, et l'on ne pense à rien.
 O roi David, (2) ô ressource assurée,
 Viens ranimer leur langueur désœuvrée.
 Grand roi David, c'est toi dont les fizains
 Fixent l'esprit et le goût des humains ;
 Sur un tapis dès qu'on te voit paraître,
 Noble, bourgeois, clerc, prélat, petit-maître,
 Femme sur-tout, chacun met son espoir
 Dans tes cartons peints de rouge et de noir ; (a)
 Leur ame vide est du moins amusée
 Par l'avarice en plaisir déguisée.

De ces exploits le beau monde occupé
 Quitte à la fin le jeu pour le soupé ;
 Chaque convive en liberté déploie
 A son voisin son insipide joie.
 L'homme machine, esprit qui tient du corps,
 En bien mangeant remonte ses ressorts ;
 Avec le sang l'ame se renouvelle,
 Et l'estomac gouverne la cervelle.
 Ciel ! quels propos ! ce pédant du palais
 Blâme la guerre, et se plaint de la paix.

(2) Tous les jeux de cartes sont à l'enfeigne du roi *David*.

Ce vieux Crépus, en fablant du champagne,
 Gémit des maux que souffre la campagne;
 Et coufu d'or, dans le luxe plongé,
 Plaint le pays de tailles furchargé.
 Monsieur l'abbé vous entame une histoire,
 Qu'il ne croit point, et qu'il veut faire croire;
 On l'interrompt par un propos du jour,
 Qu'un autre conte interrompt à son tour.
 De froids bons-mots, des équivoques fades,
 Des quolibets et des turlupinades,
 Un rire faux que l'on prend pour gâité,
 Font le brillant de la société.

C'est donc ainsi, troupe absurde et frivole,
 Que nous ufons de ce temps qui s'envole;
 C'est donc ainsi que nous perdons des jours,
 Longs pour les fots, pour qui pense si courts.

Mais que ferai-je? où fuir loin de moi-même?
 Il faut du monde; on le condamne, on l'aime;
 On ne peut vivre avec lui ni fans lui;
 Notre ennemi le plus grand, c'est l'ennui.
 Tel qui chez soi se plaint d'un fort tranquille,
 Vole à la cour, dégoûté de la ville.
 Si dans Paris chacun parle au hafard,
 Dans cette cour on se tait avec art;
 Et de la joie ou fausse ou passagère,
 On n'a pas même une image légère.
 Heureux qui peut de son maître approcher!
 Il n'a plus rien déformais à chercher.
 Mais Jupiter au fond de l'Empyrée
 Cache aux humains sa présence adorée :

Il n'est permis qu'à quelques demi-dieux
D'entrer le soir aux cabinets des cieux.
Faut-il aller, confondu dans la presse,
Prier les dieux de la seconde espèce, (b)
Qui des mortels font le mal ou le bien ?
Comment aimer des gens qui n'aiment rien,
Et qui portés sur ces rapides sphères,
Que la fortune agite en sens contraires,
L'esprit troublé de ce grand mouvement,
N'ont pas le temps d'avoir un sentiment ?
A leur lever pressez-vous pour attendre,
Pour leur parler sans vous en faire entendre,
Pour obtenir, après trois ans d'oubli,
Dans l'antichambre un refus très-poli.
Non, dites-vous, la cour ni le beau monde
Ne sont point faits pour celui qui les fronde.
Fuis pour jamais ces puissans dangereux ;
Fuis les plaisirs, qui sont trompeurs comme eux.
Bon citoyen, travaille pour la France,
Et du public attends ta récompense.
Qui ? le public ! ce fantôme inconstant,
Monstre à cent voix, Cerbère dévorant,
Qui flatte et mord, qui dresse par sottise
Une statue, et par dégoût la brise ?
Tyran jaloux de quiconque le sert,
Il profana la cendre de Colbert ;
Et prodiguant l'insolence et l'injure,
Il a flétri la candeur la plus pure.
Il juge, il loue, il condamne au hasard
Toute vertu, tout mérite et tout art.
C'est lui qu'on vit de critiques avide,
Déshonorer le chef-d'œuvre d'Armide,

Et pour Judith, Pirame et Régulus,
 Abandonner Phèdre et Britannicus;
 Lui, qui dix ans proscrivit Athalie,
 Qui, protecteur d'une scène avilie,
 Frappant des mains, bat à tort à travers
 Au mauvais sens qui hurle en mauvais vers.

Mais il revient, il répare sa honte;
 Le temps l'éclaire : oui, mais la mort plus prompte
 Ferme mes yeux dans ce siècle pervers,
 En attendant que les siens soient ouverts.
 Chez nos neveux on me rendra justice;
 Mais moi vivant il faut que je jouisse.
 Quand dans la tombe un pauvre homme est inclus,
 Qu'importe un bruit, un nom qu'on n'entend plus?
 L'ombre de Pope avec les rois repose;
 Un peuple entier fait son apothéose,
 Et son nom vole à l'immortalité;
 Quand il vivait il fut persécuté.

Ah! cachons-nous; passons avec les sages
 Le soir ferein d'un jour mêlé d'orages;
 Et dérobons à l'œil de l'envieux
 Le peu de temps que me laissent les dieux.
 Tendre amitié, don du ciel, beauté pure,
 Porte un jour doux dans ma retraite obscure,
 Puissé-je vivre et mourir dans tes bras,
 Loin du méchant qui ne te connaît pas,
 Loin du bigot dont la peur dangereuse
 Corrompt la vie et rend la mort affreuse!

V A R I A N T E S.

(a) *Dans tes cartons peints de rouge et de noir.*
 Tu fais leur joie et l'ame est abusée
 Par l'avarice en plaisir déguisée.
 C'est là qu'on voit l'intérêt attentif,
 Qui d'un œil sombre et d'un esprit actif,
 En combinant que deux et deux font quatre,
 S'obstine à vaincre et se plaît à combattre.
 Saint-Severin, et vous, grave du Theil,
 Travaillez-vous avec un foin pareil,
 Quand dans les murs bâtis par Charlemagne
 Vous rajustez la France et l'Allemagne?
De ces exploits, &c.

(b) *Prier les Dieux de la seconde espèce ;*
 A leurs autels porter son encensoir,
 Et de leurs mains attendre un billet noir,
 Qui peut sortir de cette roue immense
 Où font les lots que leur faveur dispense ;
 A leurs humeurs faut-il s'affujeter,
 Importuner, souffrir, flatter, mentir,
 Remercier d'un dégoût, d'un caprice,
 Et pour loyer d'un si noble service,
 Obtenir d'eux après un an d'oubli,
Dans l'anti-chambre, &c.

E P I T R E L X V.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

1747.

O détestable Vestphalie,
Vous n'avez chez vous ni vin frais,
Ni lits, ni servante jolie.
De couvens vous êtes remplie,
Et vous manquez de cabarets.
Quiconque veut vivre fans boire,
Et fans dormir, et fans manger,
Fera très-bien de voyager
Dans votre chien de territoire.

Monfieur l'évêque de Munster
Vous tondez donc votre province !
Pour le peuple est l'âge de fer,
Et l'âge d'or est pour le prince.
Je vois bien maintenant pourquoi
Dans cette maudite contrée,
On donna la paix et la loi
A l'Allemagne déchirée : (*)
Du très-faint empire romain
Les fages plénipotentiaires,
Dégoûtés de tant de misères,
Voulurent en partir foudain,
Et se hâtèrent de conclure
Un traité fait à l'aventure,
Dans la peur de mourir de faim.

(*) Les traités d'Osnabruk et de Munster.

Ce n'est pas de même à Berlin.
Les beaux arts, la magnificence,
La bonne chère, l'abondance
Y font oublier le destin
De l'Italie et de la France.
De l'Italie! Algarotti,
Comment trouvez-vous ce langage?
Je vous vois, frappé de l'outrage,
Me regarder en ennemi.
Modérez ce bouillant courage,
Et répondez-nous en ami.
Vos pantalons à robe large,
Un palais sans cour et sans parc,
Où végète un doge inutile;
Un vieux manuscrit d'évangile
Griffonné, dit-on, par Saint Marc;
Vos nobles avec prud'homme
Allant du sénat au marché
Chercher pour deux sous d'eau-de-vie:
Un peuple mou, faible, entiché
D'ignorance et de fourberie,
Au fessier souvent ébréché,
Grâce aux efforts du vieux péché
Que l'on appelle fodomie;
Voilà le portrait ébauché
De la très-noble seigneurie.

Or cela vaut-il, je vous prie,
Notre adorable Frédéric,
Ses vertus, ses goûts, sa patrie?
J'en fais juge tout le public.

E P I T R E L X V I.

A M. LE PRÉSIDENT HENault.

Lunéville, novembre 1748.

Vous qui de la chronologie (a)
Avez réformé les erreurs ;
Vous dont la main cueillit les fleurs
De la plus belle poésie ;
Vous qui de la philosophie
Avez fondé les profondeurs ,
Malgré les plaisirs séducteurs
Qui partagèrent votre vie ;
HENault, dites-moi , je vous prie ,
Par quel art , par quelle magie ,
Parmi tant de succès flatteurs ,
Vous avez défarmé l'Envie ;
Tandis que moi , placé plus bas ,
Qui devrais être inconnu d'elle ,
Je vois chaque jour la cruelle
Verfer ses poisons sur mes pas ?
Il ne faut point s'en faire accroire ;
J'eus l'air de vouloir m'afficher
Aux murs du temple de Mémoire ;
Aux fots vous sîtes vous cacher.
Je parus trop chercher la gloire ,
Et la gloire vint vous chercher.

Qu'un chêne , l'honneur d'un bocage ,
Domine sur mille arbriffeaux ,

Epîtres.

*

On respecte ses verts rameaux ,
Et l'on danse sous son ombrage :
Mais que du tapis d'un gazon
Quelque brin d'herbe ou de fougère
S'élève un peu sur l'horizon ,
On l'en arrache avec colère.
Je plains le sort de tout auteur ,
Que les autres ne plaignent guères ;
Si dans ses travaux littéraires
Il veut goûter quelque douceur ,
Que des beaux esprits serviteur
Il évite ses chers confrères.
Montagne , cet auteur charmant ,
Tour à tour profond et frivole ,
Dans son château paisiblement ,
Loin de tout frondeur malévole ,
Doutait de tout impunément ,
Et se moquait très-librement
Des bavards fourrés de l'école.
Mais quand son élève Charron
Plus retenu , plus méthodique ,
De sagesse donna leçon ,
Il fut près de périr , dit-on ,
Par la haine théologique.
Les lieux , les temps , l'occasion ,
Font votre gloire ou votre chute.
Hier on aimait votre nom ,
Aujourd'hui l'on vous persécute.
La Grèce à l'insensé Pyrrhon
Fait élever une statue ;
Socrate prêche la raison ,
Et Socrate boit la ciguë.

Heureux qui dans d'obscurs travaux
A soi-même se rend utile !
Il faudrait pour vivre tranquille,
Des amis et point de rivaux.
La gloire est toujours inquiète,
Le bel esprit est un tourment ;
On est dupe de son talent ;
C'est comme une épouse coquette,
Il lui faut toujours quelque amant.
Sa vanité, qui vous obsède,
S'expose à tout imprudemment ;
Elle est des autres l'agrément,
Et le mal de qui la possède.

Mais finissons ce triste ton :
Est-il si malheureux de plaire ?
L'envie est un mal nécessaire,
C'est un petit coup d'aiguillon,
Qui vous force encore à mieux faire.
Dans la carrière des vertus
L'ame noble en est excitée.
Virgile avait son Mevius,
Hercule avait son Eurysthée.
Que m'importent de vains discours,
Qui s'envolent et qu'on oublie ?
Je coule ici mes heureux jours
Dans la plus tranquille des cours,
Sans intrigue, sans jalousie,
Auprès d'un roi sans courtisans, (1)
Près de Boufflers et d'Emilie ;
Je les vois et je les entends,
Il faut bien que je fasse envie

(1) Le roi Stanislas.

V A R I A N T E S.

(a) Cette épître commençait ainsi :

Hénault, fameux par vos soubés
 Et par votre chronologie,
 Par des vers au bon coin frappés,
 Pleins de douceur et d'harmonie ;
 Vous qui dans l'étude occupez
 L'heureux loisir de votre vie,
 Daignez m'apprendre, je vous prie,
 Par quel secret vous échappez
 Aux malignités de l'Envie ;
 Tandis que moi, placé plus bas,
 Qui devrais être inconnu d'elle,
 Je vois que sa rage éternelle
 Répand son poison sur mes pas.
Il ne faut point, &c. ()*

(*) Le président *Hénault* fut blessé de ce qu'on paraissait faire entrer ses soubés pour quelque chose dans sa réputation, et se fâcha sérieusement. M. de *Voltaire* changea sur le champ les premiers vers de sa pièce.

E P I T R E L X V I I .

A M. LE MARECHAL DE SAXE,

*En lui envoyant les œuvres de M. le marquis de Rochemore ,
son ancien ami , mort depuis peu. (Ce dernier est
supposé lui faire un envoi de l'autre monde.)*

J E goûtais dans ma nuit profonde
Les froides douceurs du repos,
Et m'occupais peu des héros
Qui troublent le repos du monde ;
Mais dans nos champs élysiens
Je vois une troupe en colère
De fiers Bretons , d'Autrichiens ,
Qui vous maudit et vous révère :
Je vois des Français éventés
Qui tous se flattent de vous plaire ,
Et qui sont encore entêtés
De leurs plaisirs et de leur gloire ;
Car ils sont morts à vos côtés
Entre les bras de la victoire.
Enfin dans ces lieux tout m'apprend
Que celui que je vis à table ,
Gai , doux , facile , complaisant ,
Et des humains le plus aimable ,
Devient aujourd'hui le plus grand.
J'allais vous faire un compliment ;
Mais parmi les choses étranges
Qu'on dit à la cour de Pluton ,

On prétend que ce fier Saxon
S'enfuit au feul bruit des louanges,
Comme l'Anglais fuit à fon nom.

Lifez feulement mes folies,
Mes vers, qui n'ont loué jamais
Que les trop dangereux attraits
Du Dieu du vin et des Silvies :
Ces fujets ont toujours tenté
Les héros de l'antiquité,
Comme ceux du fiècle où nous fommes.
Pour qui fera la volupté,
S'il en faut priver les grands hommes?

E P I T R E LXVIII.

A M. LE DUC DE RICHELIEU,

A qui le sénat de Gènes avait érigé une statue.

A Lunéville, novembre 1748.

JE la verrai cette statue,
Que Gène élève justement
Au héros qui l'a défendue.
Votre grand-oncle, moins brillant,
Vit fa gloire moins étendue ;
Il ferait jaloux, à la vue
De cet unique monument.

Dans l'âge frivole et charmant,
Où le plaisir feul est d'ufage,
Où vous reçûtes en partage
L'art de tromper fi tendrement,

Pour modeler ce beau visage
Qui de Vénus ornait la cour,
On eût pris celui de l'Amour,
Et sur-tout de l'Amour volage;
Et quelques traits moins enfantins
Auraient été la vive image
Du Dieu qui préside aux jardins.
Ce double et charmant avantage
Peut diminuer à la fin ;
Mais la gloire augmente avec l'âge.
Du sculpteur la modeste main
Vous fera l'air moins libertin ;
C'est de quoi mon héros enrage.
On ne peut filer tous ses jours
Sur le trône heureux des amours :
Tous les plaisirs sont de passage ;
Mais vous saurez régner toujours
Par l'esprit et par le courage.
Les traits du Richelieu coquet,
De cette aimable créature,
Se trouveront en miniature
Dans mille boîtes à portrait,
Où Macé mit votre figure.
Mais ceux du Richelieu vainqueur,
Du héros soutien de nos armes,
Ceux du père, du défenseur
D'une république en alarmes,
Ceux de Richelieu, son vengeur,
Ont pour moi cent fois plus de charmes.

Pardon. Je sens tous les travers
De la morale où je m'engage :

Pardon ; vous n'êtes pas si sage
 Que je le prétends dans ces vers.
 Je ne veux pas que l'univers
 Vous croie un grave personnage.
 Après ce jour de Fontenoi ,
 Où couvert de sang et de poudre ,
 On vous vit ramener la foudre
 Et la victoire à votre roi :
 Lorsque prodiguant votre vie ,
 Vous eûtes fait pâlir d'effroi
 Les Anglais, l'Autriche et l'Envie ,
 Vous revintes vite à Paris
 Mêler les myrtes de Cypris
 A tant de palmes immortelles.
 Pour vous seul , à ce que je vois ,
 Le Temps et l'Amour n'ont point d'ailes ;
 Et vous servez encor les belles ,
 Comme la France et les Génois.

E P I T R E L X I X .

A M. D'ARNAUD.

1750.

ENFIN d'Arnaud, loin de Manon,
 S'en va, dans sa tendre jeunesse,
 A Berlin chercher la sageffe
 Près de Frédéric-Apollon.
 Ah ! j'aurais bien plus de raifon
 D'en faire autant dans ma vieillesse.

Il va donc goûter le bonheur
De voir ce brillant phénomène,
Ce conquérant législateur
Qui fut chasser de son domaine
Tout dévot et tout procureur,
Deux fléaux de l'engeance humaine.
Il verra couler dans Berlin
Les belles eaux de l'Hypocrène ;
Non pas comme dans ce jardin,
Où l'art avec effort amène
Les Naiades de Saint-Germain,
Et le fleuve entier de la Seine,
Fort étonné de son chemin ;
Mais par un art bien plus divin ;
Par le pouvoir de ce génie
Qui sans effort tient sous sa main
Toute la nature embellie.
Mon d'Arnaud est donc appelé
Dans ce séjour que l'on renomme ;
Et tandis qu'un troupeau zélé
De pèlerins, au front pelé,
Court à pied dans les murs de Rome,
Pour voir un triste jubilé,
L'heureux d'Arnaud voit un grand homme.

E P I T R E L X X .

A U R O I D E P R U S S E .

1750. (1)

A I N S I dans vos galans écrits,
 Qui vont courant toute la France,
 Vous flattez donc l'adolescence
 De ce d'Arnaud que je chéris,
 Et lui montrez ma décadence.

(1) M. de *Voltaire* écrivit cette épître en 1750, avant son départ de Paris, à l'occasion de quelques vers que le roi de Prusse avait faits pour M. d'*Arnaud*. Les voici :

D'Arnaud, par votre beau génie
 Venez réchauffer nos cantons ;
 Et des fons de votre harmonie
 Réveiller ma muse affoupie,
 Et diviniser nos Manons.

L'amour préside à vos chansons,
 Et dans vos hymnes que j'admire,
 La tendre volupté respire,
 Et semble dicter ses leçons.

Bientôt sans être téméraire,
 Prenant votre vol jusqu'aux cieux,
 Vous pourrez égaler *Voltaire*,
 Et, près de *Virgile* et d'*Homère*,
 Jouir de vos succès heureux.

Déjà l'*Apollon* de la France
 S'achemine à sa décadence ;
 Venez briller à votre tour,
 Elevez-vous s'il baïsse encore :
 Ainsi le couchant d'un beau jour
 Promet une plus belle aurore.

Je touche à mes soixante hivers ;
 Mais , quand tant de lauriers divers
 S'accumulent sur votre tête
 Par vos exploits et par vos vers ,
 Grand Prince, il n'est pas fort honnête
 De dépouiller mes cheveux blancs
 De quelques feuilles négligées
 Que déjà l'envie et le temps
 Ont de leurs détestables dents
 Sur mon front à demi rongées.
 Quel diable de Marc-Antonin !
 Et quelle malice est la vôtre !
 Vous égratignez d'une main ,
 Lorsque vous caressez de l'autre.
 Croyez, s'il vous plaît, que mon cœur ,
 En dépit de mes onze lustres ,
 Conserve encore quelque ardeur ;
 Et c'est pour les hommes illustres.

L'esprit baïsse ; mes sens glacés
 Cèdent au temps impitoyable ,
 Comme des convives lassés
 D'avoir trop long-temps tenu table ;
 Mais mon cœur est inépuisable ,
 Et c'est vous qui le remplissez.

E P I T R E L X X I.

A M. H E L V E T I U S.

QUE toujours de ses douces lois
 Le Dieu des vers vous endoctrine ;
 Qu'à vos chants il joigne sa voix ,
 Tandis que de sa main divine
 Il accordera sous vos doigts ,
 La lyre agréable et badine
 Dont vous vous servez quelquefois.
 Que l'Amour, encor plus facile,
 Préfide à vos galans exploits,
 Comme Phébus à votre style ;
 Et que Plutus, ce Dieu fournois ,
 Mais aux autres Dieux très-utile,
 Rende par maint écu tournois ,
 Les jours que la Parque vous file,
 Des jours plus heureux mille fois
 Que ceux d'Horace et de Virgile.

E P I T R E L X X I I.

A M. L E C O M T E D E T R E S S A N.

TR E S S A N, l'un des grands favoris
 Du Dieu qui fait qu'on est aimable,
 Du fond des jardins de Cypris ,
 Sans peine et par la main des Ris ,
 Vous cueillez ce laurier durable ,

Qu'à peine un auteur misérable,
A son dur travail attaché,
Sur le haut du Pinde perché,
Arrache, en se donnant au diable.

Vous rendez les amans jaloux;
Les auteurs vont être en alarmes;
Car vos vers se sentent des charmes
Que l'Amour a versés sur vous.

TRESSAN, comment pouvez-vous faire
Pour mettre si facilement
Les neuf Pucelles dans Cythère,
Et leur donner votre enjoûment?
Ah! prêtez-moi votre art charmant,
Prettez-moi votre main légère;
Mais ce n'est pas petite affaire
De prétendre vous imiter:
Je peux tout au plus vous chanter;
Mais les Dieux vous ont fait pour plaire,

Je vous reconnais à ce ton
Si doux, si tendre et si facile;
En vain vous cachez votre nom;
Enfant d'Amour et d'Apollon,
On vous devine à votre style.

E P I T R E L X X I I I .

A M. D E S M A H I S .

1750.

Vos jeunes mains cueillent des fleurs
Dont je n'ai plus que les épines ;
Vous dormez deffous les courtines
Et des Grâces et des neuf Sœurs.
Je leur fais encor quelques mines ;
Mais vous possédez leurs faveurs.

Tout s'éteint , tout s'use , tout passe ;
Je m'affaiblis , et vous croissez ;
Mais je descendrai du Parnasse
Content , si vous m'y remplacez.
Je jouis peu , mais j'aime encore ,
Je verrai du moins vos amours.
Le crépuscule de mes jours
S'embellira de votre aurore.
Je dirai : Je fus comme vous ;
C'est beaucoup me vanter peut-être ;
Mais je ne ferai point jaloux :
Le plaisir permet-il de l'être ?

A M. LE CARDINAL QUIRINI. 167

E P I T R E L X X I V .

A M. LE CARDINAL QUIRINI.

Berlin, 1751.

QUOI, vous voulez donc que je chante
Ce temple orné par vos bienfaits,
Dont aujourd'hui Berlin se vante !
Je vous admire, et je me tais.
Comment sur les bords de la Sprée,
Dans cette infidelle contrée,
Où de Rome on brave les lois,
Pourrai-je élever une voix
A des cardinaux consacrée ?
Eloigné des murs de Sion,
Je gémiss en bon catholique.
Hélas ! mon prince est hérétique,
Et n'a point de dévotion.
Je vois avec componction
Que dans l'infemale séquelle
Il fera près de Cicéron,
Et d'Aristide et de Platon,
Ou vis-à-vis de Marc-Aurèle.
On fait que ces esprits fameux
Sont punis dans la nuit profonde ;
Il faut qu'il soit damné comme eux,
Puisqu'il vit comme eux dans ce monde.
Mais sur-tout que je suis fâché
De le voir toujours entiché
De l'énorme et cruel péché

Que l'on nomme la tolérance !
Pour moi , je frémis quand je pense
Que le musulman , le païen ,
Le quakre et le luthérien ,
L'enfant de Genève et de Rome ,
Chez lui tout est reçu si bien ,
Pourvu que l'on soit honnête homme.
Pour comble de méchanceté ,
Il a su rendre ridicule
Cette sainte inhumanité ,
Cette haine dont sans scrupule
S'arme le dévot entêté ,
Et dont se raille l'incrédule.
Que ferai - je , grand cardinal ,
Moi chambellan très - inutile
D'un prince endurci dans le mal ,
Et proscrit dans notre évangile ?

Vous dont le front prédestiné
A nos yeux doublement éclate ,
Vous dont le chapeau d'écarlate
Des lauriers du Pinde est orné ;
Qui marchant sur les pas d'Horace ,
Et sur ceux de saint Augustin ,
Suivez le raboteux chemin
Du Paradis et du Parnasse ,
Convertissez ce rare esprit ;
C'est à vous d'instruire et de plaire ;
Et la grâce de JESUS-CHRIST
Chez vous brille en plus d'un écrit ,
Avec les trois grâces d'Homère.

E P I T R E L X X V.

A U R O I D E P R U S S E. (1)

BL A I S E Pascal a tort, il en faut convenir.
 Ce pieux misanthrope , Héraclite sublime ,
 Qui pense qu'ici-bas tout est misère et crime ,
 Dans ses tristes accès ose nous maintenir
 Qu'un roi que l'on amuse , et même un roi qu'on aime ,
 Dès qu'il n'est plus environné ,
 Dès qu'il est réduit à lui-même ,
 Est de tous les mortels le plus infortuné.
 Il est le plus heureux , s'il s'occupe et s'il pense.
 Vous le prouvez très-bien , car loin de votre cour ,
 En hibou fort souvent renfermé tout le jour ,
 Vous percez d'un œil d'aigle en cet abyme immense
 Que la philosophie ouvre à nos faibles yeux ;
 Et votre esprit laborieux ,
 Qui fait tout observer , tout orner , tout connaître ,
 Qui se connaît lui-même , et qui n'en vaut que mieux ,
 Par ce mâle exercice augmente encor son être.
 Travailler est le lot et l'honneur d'un mortel.
 Le repos est , dit-on , le partage du ciel.
 Je n'en crois rien du tout : quel bien imaginaire
 D'être les bras croisés pendant l'éternité !
 Est-ce dans le néant qu'est la félicité ?
 D I E U ferait malheureux , s'il n'avait rien à faire ;

(1) Cette pièce est de 1751. Voyez les *Pensées de Pascal*. On l'a imprimée souvent avec le titre des *Deux tonneaux*.

Il est d'autant plus DIEU , qu'il est plus agissant.
 Toujours , ainsi que vous , il produit quelque ouvrage.
 On prétend qu'il fait plus , on dit qu'il se repent.
 Il préside au scrutin qui dans le vatican
 Met sur un front ridé la coiffe à triple étage.
 Du prisonnier Mahmoud il vous fait un sultan.
 Il mûrit à Moka , dans le fable arabique ,
 Ce café nécessaire aux pays des frimats.
 Il met la fièvre en nos climats ,
 Et le remède en Amérique.
 Il a rendu l'humain séjour
 De la variété le mobile théâtre ;
 Il se plut à pétrir d'incarnat et d'albâtre
 Les charmes arrondis du sein de Pompadour ,
 Tandis qu'il vous étend un noir luisant d'ébène
 Sur le nez applati d'une dame africaine
 Qui ressemble à la nuit , comme l'autre au beau jour.
 DIEU se joue à son gré de la race mortelle ;
 Il fait vivre cent ans le normand Fontenelle ,
 Et trouffe à trente-neuf mon dévot de Pascal.
 Il a deux gros tonneaux , d'où le bien et le mal
 Descendent en pluie éternelle
 Sur cent mondes divers et sur chaque animal ;
 Les fots , les gens d'esprit , et les fous et les sages ,
 Chacun reçoit sa dose , et le tout est égal.
 On prétend que de DIEU les rois font les images ;
 Les Anglais pensent autrement ;
 Ils disent en plein parlement
 Qu'un roi n'est pas plus Dieu que le pape infaillible :
 Mais il est pourtant très-plausible ,
 Que ces puissans du siècle , un peu trop adorés ,
 A la faiblesse humaine ainsi que nous livrés ,

Ressemblent en un point à notre commun maître ;
 C'est qu'ils font comme lui le mal et le bien-être :
 Ils ont les deux tonneaux. Bouchez-moi pour jamais
 Le tonneau des dégoûts, des chagrins, des caprices,
 Dont on voit tant de cours s'abreuver à longs traits.
 Répandez de pures délices
 Sur votre peu d'élus à vos banquets admis ;
 Que leurs fronts soient sereins, que leurs cœurs soient unis :
 Au feu de votre esprit que notre esprit s'éclaire ;
 Que sans empressement nous cherchions à vous plaire ;
 Qu'en dépit de la majesté,
 Notre agréable liberté,
 Compagne du plaisir, mère de la faillie,
 Affaïsonne avec volupté
 Les ragoûts de votre ambrosie.
 Les honneurs rendent vain, le plaisir rend heureux.
 Versez les douceurs de la vie
 Sur votre olympe sablonneux,
 Et que le bon tonneau soit à jamais sans lie.

EPI TRE LXXVI.

L' A U T E U R

Arrivant dans sa terre, près du lac de Genève.

Mars 1755.

O maison d'Aristippe, ô jardins d'Epicure,
 Vous qui me présentez dans vos enclos divers,
 Ce qui souvent manque à mes vers,
 Le mérite de l'art soumis à la nature ;

Empire de Pomone et de Flore sa sœur,
 Recevez votre possesseur ;
 Qu'il soit, ainsi que vous, solitaire et tranquille.
 Je ne me vante point d'avoir en cet asile
 Rencontré le parfait bonheur ;
 Il n'est point retiré dans le fond d'un bocage ;
 Il est encor moins chez les rois ;
 Il n'est pas même chez le sage :
 De cette courte vie il n'est point le partage ;
 Il y faut renoncer ; mais on peut quelquefois
 Embrasser au moins son image.

Que tout plaît en ces lieux à mes sens étonnés !
 D'un tranquille océan (1) l'eau pure et transparente
 Baigne les bords fleuris de ces champs fortunés ;
 D'innombrables côteaux ces champs sont couronnés ;
 Bacchus les embellit : leur insensible pente
 Vous conduit par degrés à ces monts sourcilleux (2)
 Qui pressent les enfers, et qui fendent les cieux.
 Le voilà ce théâtre et de neige et de gloire,
 Eternel boulevard qui n'a point garanti
 Des Lombards le beau territoire.
 Voilà ces monts affreux, célébrés dans l'histoire,
 Ces monts qu'ont traversés, par un vol si hardi,
 Les Charles, les Othon, Catinat et Conti,
 Sur les ailes de la victoire.
 Au bord de cette mer où s'égarent mes yeux,
 Ripaille, je te vois. O bizarre Amédée, (3)
 Est-il vrai que dans ces beaux lieux,

(1) Le lac de Genève.

(2) Les Alpes.

(3) Le premier duc de Savoie, *Amédée*, pape ou antipape, sous le nom de *Félix*.

Des foins et des grandeurs écartant toute idée,
 Tu vécus en vrai sage, en vrai voluptueux,
 Et que, lassé bientôt de ton doux hermitage,
 Tu voulus être pape, et cessas d'être sage ? (a)
 Dieux sacrés du repos, je n'en ferais pas tant ;
 Et malgré les deux clefs dont la vertu nous frappe,
 Si j'étais ainsi pénitent,
 Je ne voudrais point être pape.

Que le chantre flatteur du tyran des Romains,
 L'auteur harmonieux des douces Géorgiques,
 Ne vante plus ces lacs et leurs bords magnifiques,
 Ces lacs que la nature a creusés de ses mains
 Dans les campagnes italiques.

Mon lac est le premier : c'est sur ses bords heureux
 Qu'habite des humains la déesse éternelle,
 L'ame des grands travaux, l'objet des nobles vœux,
 Que tout mortel embrasse, ou défire ou rappelle,
 Qui vit dans tous les cœurs, et dont le nom sacré
 Dans les cours des tyrans est tout bas adoré,
 LA LIBERTÉ. J'ai vu cette déesse altière,
 Avec égalité répandant tous les biens,
 Descendre de Morat en habit de guerrière,
 Les mains teintes du sang des fiers Autrichiens
 Et de Charles le téméraire.

Devant elle on portait ces piques et ces dards,
 On traînait ces canons, ces échelles fatales
 Qu'elle-même brisa, quand ses mains triomphales
 De Genève en danger défendaient les remparts.
 Un peuple entier la fuit : sa naïve allégresse
 Fait à tout l'Apennin répéter ses clameurs ;
 Leurs fronts sont couronnés de ces fleurs que la Grèce

Aux champs de Marathon prodiguait aux vainqueurs.
 C'est-là leur diadème ; ils en font plus de compte
 Que d'un cercle à fleurons de marquis et de comte,
 Et des larges mortiers à grands bords abattus,
 Et de ces mitres d'or aux deux sommets pointus.

On ne voit point ici la grandeur insultante
 Portant de l'épaule au côté,
 Un ruban que la Vanité
 A tiffu de sa main brillante ;
 Ni la Fortune insolente
 Repouffant avec fierté
 La prière humble et tremblante
 De la triste Pauvreté.

On n'y méprise point les travaux nécessaires ;
 Les états sont égaux, et les hommes sont frères.

Liberté, Liberté, ton trône est en ces lieux.
 La Grèce où tu naquis t'a pour jamais perdue,
 Avec ses fages et ses Dieux.
 Rome depuis Brutus ne t'a jamais revue.
 Chez vingt peuples polis à peine es-tu connue.
 Le Sarmate à cheval t'embrasse avec fureur ;
 Mais le bourgeois à pied, rampant dans l'esclavage,
 Te regarde, soupire, et meurt dans la douleur.
 L'Anglais, pour te garder, signala son courage ;
 Mais on prétend qu'à Londres on te vend quelquefois ;
 Non, je ne le crois point ; ce peuple fier et fage
 Te paya de son sang, et soutiendra tes droits.
 Aux marais du Batave on dit que tu chancelles ;
 Tu peux te rassurer : la race des Naffaux,
 Qui dressa sept autels à tes lois immortelles, (4)

(4) L'union des sept provinces.

Maintiendra de ses mains fidelles,
 Et tes honneurs, et tes faisceaux.
 Venise te conserve, et Gènes t'a reprise.
 Tout à côté du trône à Stockholm on t'a mise;
 Un si beau voisinage est souvent dangereux.
 Préfide à tout état où la loi t'autorise,
 Et restes-y, si tu le peux.

Ne va plus, sous les noms et de *ligue* et de *fronde*,
 Protectrice funeste en nouveautés féconde,
 Troubler les jours brillans d'un peuple de vainqueurs,
 Gouverné par les lois, plus encor par les mœurs :
 Il chérit la grandeur suprême ;
 Qu'a-t-il besoin de tes faveurs,
 Quand son joug est si doux qu'on le prend pour toi-même?
 Dans le vaste Orient ton fort n'est pas si beau.
 Aux murs de Constantin, tremblante et consternée,
 Sous les pieds d'un visir tu languis enchaînée,
 Entre le fabre et le cordeau.
 Chez tous les Lévantins tu perdis ton chapeau.
 Que celui du grand TELL (5) orne en ces lieux ta tête.
 Descends dans mes foyers en tes beaux jours de fête,
 Viens m'y faire un destin nouveau.
 Embellis ma retraite où l'Amitié t'appelle ;
 Sur de simples gazons viens t'asseoir avec elle.
 Elle fuit comme toi les vanités des cours,
 Les cabales du monde, et son règne frivole.
 O deux divinités ! vous êtes mon recours ;
 L'une élève mon ame, et l'autre la console ;
 Préfidez à mes derniers jours !

(5) L'auteur de la liberté helvétique.

V A R I A N T E S.

(a) *O bizarre Amédée,*
De quel caprice ambitieux
Ton ame est-elle possédée ?
Duc, hermite et voluptueux,
Ah ! pourquoi t'échapper de ta douce carrière ?
Comment as-tu quitté ces bords délicieux,
Ta cellule et ton vin, ta maîtresse et tes jeux,
Pour aller disputer la barque de saint Pierre ?
Dieux sacrés du repos, &c.

E P I T R E L X X V I I .

A M. DESMAHIS.

1756.

V O U S ne comptez pas trente hivers ;
 Les grâces font votre partage ,
 Elles ont dicté vos beaux vers ;
 Mais je ne fais par quel travers
 Vous vous proposez d'être sage.
 C'est un mal qui prend à mon âge ,
 Quand le ressort des passions ,
 Quand de l'Amour la main divine ,
 Quand les belles tentations
 Ne soutiennent plus la machine.
 Trop tôt vous vous désespérez :
 Croyez - moi , la raison sévère ,
 Qui trompe vos sens égarés ,
 N'est qu'une attaque passagère :
 Vous êtes jeune et fait pour plaire ,
 Soyez sûr que vous guérirez.
 Je vous en dirais davantage
 Contre ce mal de la raison ,
 Que je hais d'un si bon courage ;
 Mais je médite un gros ouvrage
 Pour le vainqueur de Port-Mahon.
 Je veux peindre à ma nation
 Ce jour d'éternelle mémoire.
 Je dirai , moi qui fais l'histoire ,
 Qu'un géant nommé Gérion

Epîtres.

M

Fut pris autrefois par Alcide
Dans la même île , au même lieu ,
Où notre brillant Richelieu
A vaincu l'Anglais intrépide :
Je dirai qu'ainfi que Paphos
Minorque à Vénus fut soumise.
Vous voyez bien que mon héros
Avait double droit à sa prise.
Je suis prophète quelquefois :
J'ai prédit ses heureux exploits ,
Malgré l'envie et la critique ;
Et l'on prétend que je lui dois
Encore une ode pindarique.
Mais les odes ont peu d'appas
Pour les guerriers et pour moi-même ;
Et je conviens qu'il ne faut pas
Ennuyer les héros qu'on aime.

EPI TRE LXXVIII.

A L'EMPEREUR

(FRANÇOIS I)

ET L'IMPERATRICE,

REINE DE HONGRIE;

Sur l'inauguration de l'université de Vienne.

1756. (*)

QUAND un roi bienfaisant que ses peuples bénissent,
Les a comblés de ses bienfaits,
Les autres nations à sa gloire applaudissent,
Les étrangers charmés deviennent ses sujets,
Tous les rois à l'envi vont suivre ses exemples;
Il est le bienfaiteur du reste des mortels;
Et, tandis qu'aux beaux arts il élève des temples,
Dans nos cœurs il a des autels.
Dans Vienne à l'indigence on donne des asiles,
Aux guerriers des leçons, des honneurs aux beaux arts,
Et des secours aux arts utiles.
Connaissez à ces traits la fille des Césars.
Du Danube embelli les rives fortunées
Font retentir la voix des premiers des Germains:
Leurs chants sont parvenus aux Alpes étonnés;
Et l'écho les redit aux rivages Romains.

(*) Tiré d'un volume in-folio, où se trouve le discours latin du P. Maister, jésuite, prononcé à la même occasion devant leurs majestés, au mois d'avril 1756.

Le Rhône impétueux, et la Tamise altière
 Répètent les mêmes accens.
 Thérèse et son époux ont dans l'Europe entière
 Un concert d'applaudissemens.
 Couple auguste et chéri, recevez cet hommage
 Que cent nations ont dicté :
 Pardonnez cet éloge, et souffrez ce langage
 En faveur de la vérité.

E P I T R E LXXIX.

A M. LE DUC DE RICHELIEU,

Sur la conquête de Mahon.

1756.

DEPUIS plus de quarante années
 Vous avez été mon héros,
 J'ai présumé vos destinées.
 Ainsi quand Achille à Cyros
 Paraissait se livrer en proie
 Aux jeux, aux amours, au repos,
 Il devait un jour sur les flots
 Porter la flamme devant Troye :
 Ainsi quand Phryné dans ses bras
 Tenait le jeune Alcibiade,
 Phryné ne le possédait pas ;
 Et son nom fut dans les combats
 Egal au nom de Miltiade.
 Jadis les amans, les époux
 Tremblaient en vous voyant paraître.

Près des belles et près du maître,
 Vous avez fait plus d'un jaloux ;
 Enfin c'est aux héros à l'être.
 C'est rarement que dans Paris,
 Parmi les festins et les ris,
 On démêle un grand caractère :
 Le préjugé ne conçoit pas
 Que celui qui fait l'art de plaire
 Sache aussi sauver les Etats.
 Le grand homme échappe au vulgaire ;
 Mais lorsqu'aux champs de Fontenoi
 Il sert sa patrie et son roi ;
 Quand sa main des peuples de Gènes
 Défend les jours et rompt les chaînes ;
 Lorsqu'aussi prompt que les éclairs,
 Il chasse les tyrans des mers
 Des murs de Minorque opprimée,
 Alors ceux qui l'ont méconnu
 En parlent comme son armée :
 Chacun dit : Je l'avais prévu :
 Le succès fait la renommée.
 Homme aimable, illustre guerrier,
 En tout temps l'honneur de la France,
 Triomphez de l'Anglais altier,
 De l'envie et de l'ignorance.
 Je ne fais si dans Port-Mahon
 Vous trouverez un statuaire :
 Mais vous n'en avez plus affaire :
 Vous allez graver votre nom
 Sur les débris de l'Angleterre ;
 Il fera béni chez l'Ibère,
 Et chéri dans ma nation.

Des deux Richelieu sur la terre
 Les exploits feront admirés :
 Déjà tous deux sont comparés ,
 Et l'on ne fait qui l'on préfère.

Le cardinal affermissait
 Et partageait le rang suprême
 D'un maître qui le haïssait ;
 Vous vengez un roi qui vous aime.
 Le cardinal fut plus puissant,
 Et même un peu trop redoutable ;
 Vous me paraissez bien plus grand ,
 Puisque vous êtes plus aimable.

E P I T R E L X X X.

A M. LE PRESIDENT HENAULT,

*Sur son ballet du Temple des Chimères, mis en
 musique par M. le duc de Nivernois, et représenté chez
 M. le maréchal de Belle-Isle, en 1760.*

VOTRE amusement lyrique
 M'a paru du meilleur ton.
 Si Linus fit la musique,
 Les vers sont d'Anacréon.
 L'Anacréon de la Grèce
 Vaut-il celui de Paris ?
 Il chanta la douce ivresse
 De Silène et de Cypris ;
 Mais fit-il avec sagesse

A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS. 183

L'histoire de son pays ?
Après des travaux austères ,
Dans vos doux délassemens
Vous célébrez les Chimères.
Elles font de tous les temps ,
Elles nous font nécessaires ;
Nous sommes de vieux enfans :
Nos erreurs font nos lumières ;
Et les vanités légères
Nous bercent en cheveux blancs.

E P I T R E L X X X I .

A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS,

Qui lui avait adressé une épître.

1761.

Vous flattez trop ma vanité ;
Cet art si séduisant vous était inutile ;
L'art des vers suffisait , et votre aimable style
M'a lui seul assez enchanté.

Votre âge quelquefois hafarde ses prémices
En esprit ainsi qu'en amour :
Le temps ouvre les yeux , et l'on condamne un jour
De ses goûts passagers les premiers sacrifices.
A la moins aimable beauté
Dans son besoin d'aimer on prodigue son ame ;
On prête des appas à l'objet de sa flamme ;
Et c'est ainsi que vous m'avez traité.

M 4

Ah! ne me quittez point, séducteur que vous êtes,
 Ma muse a reçu vos ferments.....
 Je fens qu'elle est au rang de ces vieilles coquettes
 Qui pensent fixer leurs amans.

E P I T R E L X X X I I .

A D A P H N É ,

C E L E B R E A C T R I C E . (*)

T R A D U I T E D E L ' A N G L A I S .

1 7 6 1 .

BE L L E Daphné, peintre de la nature,
 Vous l'imitiez et vous l'embellissiez.
 La voix, l'esprit, la grâce, la figure,
 Le sentiment n'est point encore assez;
 Vous nous rendez ces prodiges d'Athènes
 Que le génie étalait sur la scène.

Quand dans les arts de l'esprit et du goût
 On est sublime, on est égal à tout;
 Que dis-je, on règne, et d'un peuple fidèle
 On est chéri, sur-tout si l'on est belle.
 O ma Daphné! qu'un destin si flatteur
 Est différent du destin d'un auteur!

Je crois vous voir sur ce brillant théâtre,
 Où tout (1) Paris, de votre art idolâtre,

(*) Mademoiselle *Clairon*.

(1) Le traducteur a mis *Paris* au lieu de *Londres*.

Porte en tribut son esprit et son cœur.
Vous récitez des vers plats et sans grâce,
Vous leur donnez la force et la douceur :
D'un froid récit vous réchauffez la glace.
Les contre-sens deviennent des raisons.
Vous exprimez, par vos sublimes sons,
Par vos beaux yeux ce que l'auteur veut dire;
Vous lui donnez tout ce qu'il croit avoir ;
Vous exercez un magique pouvoir
Qui fait aimer ce qu'on ne saurait lire.
On bat des mains, et l'auteur ébaudi
Se remercie, et pense être applaudi.

La toile tombe, alors le charme cesse.
Le spectateur apportait des présens
Assez communs de fifflots et d'encens :
Il fait deux lots quand il sort de l'ivresse,
L'un pour l'auteur, l'autre pour son appui ;
L'encens pour vous, et les fifflots pour lui.

Vous cependant au doux bruit des éloges
Qui vont pleuvant de l'orchestre et des loges,
Marchant en reine, et traînant après vous
Vingt courtifans l'un de l'autre jaloux,
Vous admettez près de votre toilette
Du noble essaim la cohue indiscrete ;
L'un dans la main vous glisse un billet doux ;
L'autre à Passi (2) vous propose une fête ;
Josse avec vous veut souper tête à tête ;
Candale y soupe, et rit tout haut d'eux tous.
On vous entoure, on vous presse, on vous lasse.

(2) Le traducteur a mis *Passi* au lieu de *Kinsington*.

Le pauvre auteur est tapi dans un coin ,
 Se fait petit , tient à peine une place.
 Certain marquis l'apercevant de loin ,
 Dit : Ah ! c'est vous , bon jour , monsieur Pancrace ,
 Bon jour : vraiment votre pièce a du bon.
 Pancrace fait révérence profonde ,
 Bégaie un mot , à quoi nul ne répond ;
 Puis se retire , et se croit du beau monde.

Un intendant des plaisirs dits *menus* ,
 Chez qui les arts font toujours bien venus ,
 Grand connaisseur , et pour vous plein de zèle ,
 Vous avertit que la pièce nouvelle
 Aura l'honneur de paraître à la cour.

Vous arrivez conduite par l'amour :
 On vous présente à la reine , aux princesses ,
 Aux vieux seigneurs , qui dans leurs vieux propos
 Vont regrettant le chant de la Duclos.
 Vous recevez complimens et carettes ;
 Chacun accourt , chacun dit , la voilà ;
 De tous les yeux vous êtes remarquée ,
 De mille mains on vous verrait claquée
 Dans le fallon , si le roi n'était là.
 Pancrace fuit : un gros huissier lui ferme
 La porte au nez ; il reste comme un terme ,
 La bouche ouverte et le front interdit :
 Tel que le Franc qui , tout brillant de gloire ,
 Ayant en cour présenté son mémoire ,
 Crève à la fois d'orgueil et de dépit.

Il gratte , il gratte , il se présente , il dit ,
 Je suis l'auteur..... Hélas ! mon pauvre hère ,

C'est pour cela que vous n'entrerez pas.
 Le malheureux, honteux de sa misère,
 S'esquive en hâte, et murmurant tout bas
 De voir en lui les neuf Muses bannies,
 Du temps passé regrettant les beaux jours,
 Il rime encore, et s'étonne toujours
 Du peu de cas qu'on fait des grands génies.

Pour l'achever, quelque compilateur,
 Froid gazetier, jaloux d'un froid auteur,
 Quelque Fréron, dans l'*Ane littéraire*,
 Vient l'entamer de sa dent mercenaire ;
 A l'aboyeur il reste abandonné,
 Comme un esclave aux bêtes condamné.
 Voilà son sort ; et puis cherchez à plaire.

Mais c'est bien pis, hélas ! s'il réussit ;
 L'Envie alors, Euménide implacable,
 Chez les vivans harpie infatiable,
 Que la mort seule à grand'peine adoucit ;
 L'affreuse Envie, active, impatiente,
 Versant le fiel de sa bouche écumante,
 Court à Paris par de longs sifflemens,
 Dans leurs greniers réveiller ses enfans.
 A cette voix, les voilà qui descendent,
 Qui dans le monde à grands flots se répandent,
 En manteau court, en soutane, en rabat,
 En petit maître, en petit magistrat :
 Ecoutez-les : cette œuvre dramatique
 Est dangereuse, et l'auteur hérétique. (a)
 Maître Abraham va sur lui distillant
 L'acide impur qu'il vendait sur la Loire ; (3)

(3) Le traducteur a substitué la Loire à la Tamise.

Maitre Crevier dans sa pesante histoire,
Qu'on ne lit point, condamne son talent.

Un petit finge à face de Therfite,
Au sourcil noir, à l'œil noir, au teint gris,
Bel-esprit faux qui hait les bons esprits,
Fou sérieux que le bon sens irrite,
Echo des fots, trompette des pervers,
En prose dure insulte les beaux vers,
Poursuit le sage et noircit le mérite.

Mais écoutez ces pieux loups-garous,
Perfécuteurs de l'art des Euripides,
Qui vont heurlant en phrases insipides
Contre la scène et même contre vous.

Quand vos talens entraînent au théâtre
Un peuple entier de votre art idolâtre,
Et font valoir quelque ouvrage nouveau;
Un possédé, dans le fond d'un tonneau (4)
Qu'on coupe en deux, et qu'un vieux dais surmonte,
Crie au scandale, à l'horreur, à la honte,
Et vous dépeint au public abusé
Comme un démon en fille déguisé.
Ainsi toujours unissant les contraires,
Nos chers Français dans leurs têtes légères, (5)
Que tous les vents font tourner à leur gré,
Vont diffamer ce qu'ils ont admiré.
O mes amis, raisonnez, je vous prie;
Un mot suffit. Si cet art est impie,
Sans répugnance il le faut abjurer;
S'il ne l'est pas, il le faut honorer.

(4) L'auteur anglais a sans doute en vue les chaires des presbytériens.

(5) Le traducteur transporte toujours la scène à Paris.

V A R I A N T E S.

(a) Après ce vers :

Est dangereuse , et l'auteur hérétique ,

on lisait ceux-ci , qui terminaient l'épître.

Mais s'il compose un ouvrage nouveau
 Qui puisse plaire à Boufflers , à Beauvau ,
 A ce vainqueur des Anglais et des belles ,
 Qui ne trouva ni rivaux ni cruelles ;
 Si le bon goût du généreux Choiseuil
 A ses travaux fait un honnête accueil ,
 S'il trouve grâce aux yeux de la marquise ,
 Du seul mérite en plus d'un genre éprise ;
 S'il fatistait la Vallière et d'Ayen ,
 Malheur à lui : la cohorte empestée
 Damne mon homme , et le journal chrétien
 Secrètement vous le déclare athée.
 S'il répond peu , c'est qu'il est accablé ;
 Si , méprisant l'envie et ses trompettes ,
 Il vit en paix dans ses belles retraites ,
 S'il y fert D I E U , c'est qu'il est exilé.

On lit dans une autre copie ,

Un petit finge , à phrases compaffées ,
 Au fourcil noir , au long et noir habit ,
 Plus noir encore et de cœur et d'esprit ,
 Vomit sur lui ses fureurs empestées ;
 Mais , grâce au ciel , il est un roi puissant ,
 Qui d'un coup d'œil protège l'innocent ,
 Et d'un coup d'œil démasque l'hypocrite ;
 Il hait la fraude , il hait les imposteurs ;
 Des factions il connaît les auteurs.
 Tremblez , méchans , qui trompez sa justice ,
 Craignez l'Histoire , elle est votre supplice ;
 Craignez sa main : cette main qui des rois
 A sur l'airain consacré les exploits ,

Y gravera vos infames cabales ,
Vos fourds complots, vos ténébreux scandales ;
L'Hypocrisie au perfide fouris ,
Le Fanatisme étincelant de rage ,
Le fade Orgueil peignant son plat visage
Du fard brillant de l'amour du pays ,
Tout paraîtra dans son jour véritable.
On vous verra l'horreur et le mépris
D'un peuple entier par vos fourbes surpris.
Le Dieu des vers, ce Dieu de la lumière ,
Dont votre oreille ignore les accens ,
Et dont votre œil fuit les rayons perçans ;
Ce même Dieu , finissant sa carrière
Daigne écraser et plonger dans la nuit
L'affreux Python que la fange a produit.

Mais aujourd'hui , dans leurs grottes obscures ,
Laissons siffler ces couleuvres impures ;
Ne fouillons pas de leurs hideux portraits
Les doux crayons qui dessinent vos traits.
Belle Clairon , toutes ces barbaries
Sont des objets à vos yeux inconnus ;
Et quand on parle à Minerve , à Vénus ,
Faut-il nommer Cerbère et les Furies ?

EPI TRE LXXXIII.

A MADAME DENIS,

Sur l'agriculture.

1761.

QU'IL est doux d'employer le déclin de son âge
Comme le grand Virgile occupa son printemps !
Du beau lac de Mantoue il aimait le rivage ;
Il cultivait la terre, et chantait ses présens ;
Mais bientôt ennuyé des plaisirs du village,
D'Alexis et d'Aminte il quitta le séjour,
Et malgré Mévius il parut à la cour.

C'est la cour qu'on doit fuir, c'est aux champs qu'il faut vivre.
Dieu du jour, Dieu des vers, j'ai ton exemple à fuivre :
Tu gardas les troupeaux, mais c'était ceux d'un roi ;
Je n'aime les moutons que quand ils sont à moi.
L'arbre qu'on a planté rit plus à notre vue
Que le parc de Versailles et sa vaste étendue.
Le normand Fontenelle, au milieu de Paris, (1)

(1) *Le normand Fontenelle, &c.*

Théocrite et Virgile étaient à la campagne ou en venaient quand ils firent des églogues. Ils chantèrent les moissons qu'ils avaient fait naître, et les troupeaux qu'ils avaient conduits. Cela donnait à leurs bergers un air de vérité qu'ils ne peuvent guère avoir dans les rues de Paris. Aussi les églogues de *Fontenelle* furent des madrigaux galans.

N. B. M. de Voltaire a donné à *Fontenelle* l'épithète de normand, dans cette pièce comme dans l'épître au roi de Prusse : (*Blaise Pascal a tort.*) Il a substitué aussi, dans le *Temple du Goût*, le discret *Fontenelle*

Préta des agrémens au chalumeau champêtre ;
 Mais il vantait des foins qu'il craignait de connaître ,
 Et de ses faux bergers il fit de beaux esprits.
 Je veux que le cœur parle , ou que l'auteur se taise :
 Ne célébrons jamais que ce que nous aimons.
 En fait de sentiment l'art n'a rien qui nous plaise ;
 Ou chantez vos plaisirs , ou quittez les chansons ;
 Ce font des faussetés , et non des fictions.

Mais quoi ! loin de Paris se peut-il qu'on respire ?
 Me dit un petit maître , amoureux du fracas.
 Les plaisirs dans Paris voltigent sur nos pas ;
 On s'oublie , on espère , on jouit , on désire ;
 Il nous faut du tumulte , et je sens que mon cœur ,
 S'il n'est pas enivré , va tomber en langueur.

Attends, bel étourdi , que les rides de l'âge
 Mûrissent ta raison , fillonnent ton visage ,
 Que Gauffin t'ait quitté , qu'un ingrat t'ait trahi ,
 Qu'un Bernard t'ait volé , qu'un jaloux hypocrite
 T'ait noirci des poisons de sa langue maudite ,
 Qu'un opulent fripon , de ses pareils haï ,
 Ait ravi des honneurs qu'on enlève au mérite ;
 Tu verras qu'il est bon de vivre enfin pour soi ,
 Et de savoir quitter le monde qui nous quitte.

Mais vivre sans plaisir , sans faste , sans emploi !
 Succomber sous le poids d'un ennui volontaire !

au *sage Fontenelle* des premières éditions : c'est que le *sage Fontenelle* n'avait pas contre les préjugés la haine active de M. de *Voltaire* ; qu'il le laissa combattre seul , cachant avec soin aux ennemis de la raison le mépris qu'il avait pour eux , et ne s'intéressant point assez à la vérité ou à ses apôtres pour risquer de se brouiller avec les persécuteurs.

De

De l'ennui ! penfes - tu que , retiré chez toi ,
 Pour les tiens , pour l'Etat tu n'as plus rien à faire ?
 La nature t'appelle , apprends à l'observer ;
 La France a des déferts , ose les cultiver ;
 Elle a des malheureux ; un travail nécessaire ,
 Ce partage de l'homme , et son consolateur ,
 En chassant l'indigence , amène le bonheur ;
 Change en épis dorés , change en gras pâturages
 Ces ronces , ces roseaux , ces affreux marécages.
 Tes vaffaux languiffans qui pleuraient d'être nés ,
 Qui redoutaient fur - tout de former leurs semblables ,
 Et de donner le jour à des infortunés ,
 Vont fe lier gaîment par des nœuds désirables.
 D'un canton désolé l'habitant s'enrichit ;
 Turbilli (2) dans l'Anjou t'imite et t'applaudit.
 Bertin , qui dans son roi voit toujours fa patrie ,
 Prête un bras fecourable à ta noble industrie.
 Trudaine fait affez que le cultivateur
 Des refforts de l'Etat est le premier moteur ,
 Et qu'on ne doit pas moins , pour le foutien du trône ,
 A la faux de Cérés qu'au fabre de Bellone.

J'aime affez faint Benoît : il prétendit du moins (3)
 Que fes enfans tondus , chargés d'utiles foins ,

(2) Le marquis de *Turbilli* , auteur d'un ouvrage fur les défrichemens , qui avait alors quelque célébrité. M. *Bertin* , contrôleur général , depuis ministre , avait institué des sociétés d'agriculture dans chaque généralité. MM. *Trudaine* , intendans des finances , ont été du petit nombre des magistrats qui ont véritablement aimé les sciences et les arts. Ils ont beaucoup contribué au progrès que les manufactures et le commerce ont faits en France sous le règne de *Louis XV*. Le fils était un des hommes de l'Europe les plus instruits des vrais principes et des détails de l'adminiftration des Etats.

(3) *J'aime affez faint Benoît , &c.*

Benedict ou *Benoît* , voulut que les mains de fes moines cultivaffent la
Epîtres.

Méritaffent de vivre en guidant la charrue ,
 En creufant des canaux , en défrichant des bois ;
 Mais je fuis peu content du bon homme François : (4)
 Il crut qu'un vrai chrétien doit gueufer dans la rue ,
 Et voulut que fes fils , robustes fainéans ,
 Fiffent ferment à DIEU de vivre à nos dépens.
 DIEU veut que l'on travaille et que l'on s'évertue ;
 Et le fot mari d'Eve au paradis d'Eden
 Reçut un ordre exprès d'arranger fon jardin. (5)
 C'est la première loi donnée au premier homme ,
 Avant qu'il eût mangé la moitié de fa pomme.
 Mais ne détournons point nos mains et nos regards ,
 Ni des autres emplois , ni fur-tout des beaux arts.
 Il eft des temps pour tout ; et lorsqu'en mes vallées ,
 Qu'entoure un long amas de montagnes pelées ,
 De quelque malheureux ma main sèche les pleurs ,
 Sur la fcène à Paris j'en fais verfer peut-être ;

terre. Elles ont été employées à d'autres travaux , à donner des éditions des Pères , à les commenter , à copier d'anciens titres , et à en faire. Plusieurs de leurs abbés réguliers font devenus évêques ; plusieurs ont eu des richesses immenfes.

(4) Du bon homme François.

François d'Assife, en inftituant les mendiants , fit un mal beaucoup plus grand. Ce fut un impôt exorbitant mis fur le pauvre peuple , qui n'ofa refufer fon tribut d'aumône à des moines qui difaient la meffe et qui confeffaient : de forte qu'encore aujourd'hui , dans les pays catholiques romains , le paysan , après avoir payé le roi , fon feigneur et fon curé , eft encore forcé de donner le pain de fes enfans à des cordeliers et à des capucins.

(5) *Reçut un ordre exprès d'arranger fon jardin.*

Cet ordre exprès , que la Genèse dit avoir été donné de DIEU à l'homme de cultiver fon jardin , fait bien voir quel eft le ridicule de dire que l'homme fut condamné au travail. L'arabe *Job* eft bien plus raifonnable ; il dit que l'homme eft né pour travailler , comme l'oifeau pour voler.

Dans Versailles étonné j'attendris de grands cœurs,
 Et, sans croire approcher de Racine mon maître,
 Quelquefois je peux plaire, à l'aide de Clairon.
 Au fond de son borbier je fais rentrer Fréron.
 L'archidiacre Trublet prétend que je l'ennuie ;
 La repréfaille est juste ; et je fais à propos
 Confondre les pervers, et me moquer des fots.
 En vain sur son crédit un délateur s'appuie ;
 Sous son bonnet quarré, que ma main jette à bas,
 Je découvre en riant la tête de Midas.
 J'honore Diderot, malgré la calomnie ;
 Ma voix parle plus haut que les cris de l'envie ;
 Les échos des rochers qui ceignent mon désert,
 Répètent après moi le nom de d'Alembert.
 Un philosophe est ferme, et n'a point d'artifice ;
 Sans espoir et sans crainte il fait rendre justice ;
 Jamais adulateur, et toujours citoyen,
 A son prince attaché sans lui demander rien,
 Fuyant des factions les brigues ennemies
 Qui se glissent parfois dans nos académies,
 Sans aimer Loyola, condamnant saint Médard, (6)
 Des billets qu'on exige il se rit à l'écart,
 Et laisse aux parlemens à réprimer l'Eglise.
 Il s'élève à son DIEU, quand il foule à ses pieds
 Un fatras dégoûtant d'argumens décriés ;
 Et son ame inflexible au vrai seul est soumise.
 C'est ainsi qu'on peut vivre à l'ombre de ses bois,
 En guerre avec les fots, en paix avec soi-même,
 Gouvernant d'une main le soc de Triptolème,

(6) Condamnant saint Médard.

Voyez les notes sur les convulsions et sur les billets de confession, deux ridicules et opprobres de la France, à la fin de la pièce intitulée *le pauvre Diable*, (volume de *Contes et Satires*.)

Et de l'autre essayant d'accorder sous ses doigts
La lyre de Racine et le luth de Chapelle.

O vous, à l'amitié dans tous les temps fidelle,
Vous qui, sans préjugés, sans vice, sans travers,
Embellissez mes jours ainsi que mes déserts,
Soutenez mes travaux et ma philosophie :
Vous cultivez les arts ; les arts vous ont suivie.
Le sang du grand Corneille, élevé sous vos yeux, (7)
Apprend par vos leçons à mériter d'en être.
Le père de Cinna vient m'instruire en ces lieux ;
Son ombre entre nous trois aime encore à paraître.
Son ombre nous console, et nous dit qu'à Paris
Il faut abandonner la place aux Scudéris.

E P I T R E L X X X I V .

A MADAME ELIE DE BEAUMONT,

*En réponse à une épître en vers, au sujet de mademoiselle
Corneille.*

20 mai 1761.

S'IL est au monde une beauté
Qui de Corneille ait hérité,
Vous possédez cet apanage.
L'enfant dont je me suis chargé (*)
N'a point l'art des vers en partage ;
Vous l'avez, c'est un avantage

(7) *Le sang du grand Corneille, &c.*

Mademoiselle Corneille mariée à M. du Pui, officier de l'état major.

(*) Mademoiselle Corneille.

Qui m'a quelquefois affligé,
Et que doit fuir tout homme sage.
Ce dangereux et beau talent
Est pour vous un simple ornement,
Un pompon de plus à votre âge ;
Mais quand un homme a le malheur
D'avoir fait en forme un ouvrage,
Et quand il est monsieur l'auteur,
C'est un métier dont il enrage.

Les vers, la musique, l'amour
Sont les charmes de notre vie ;
Le sage en a la fantaisie,
Et fait les goûter tour à tour ;
S'y livrer toujours, c'est folie.

E P I T R E L X X V.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

1765.

LE sublime en tout genre est le don le plus rare ;
C'est - là le vrai phénix ; et sagement avare
La nature a prévu qu'en nos faibles esprits
Le beau, s'il est commun, doit perdre de son prix.
La médiocrité couvre la terre entière ;
Les mortels ont à peine une faible lumière,
Quelques vertus sans force, et des talens bornés.
S'il est quelques esprits par le ciel destinés
A s'ouvrir des chemins inconnus au vulgaire,
A franchir des beaux arts la limite ordinaire,
La nature est alors prodigue en ses présents ;
Elle égale dans eux les vertus aux talens.

Le souffle du génie et ses fécondes flammes
 N'ont jamais descendu que dans de nobles ames ;
 Il faut qu'on en soit digne , et le cœur épuré
 Est le seul aliment de ce flambeau sacré.
 Un esprit corrompu ne fut jamais sublime.

Toi que forma Vénus , et que Minerve anime ,
 Toi qui ressuscitas sous mes rustiques toits ,
 L'Electre de Sophocle aux accens de ta voix ,
 (Non l'Electre française à la mode soumise ,
 Pour le galant Itys si galamment éprise ;)
 Toi qui peins la nature en osant l'embellir ,
 Souveraine d'un art que tu fus anoblir ,
 Toi dont un geste , un mot m'attendrit et m'enflamme ,
 Si j'aime les talens , je respecte ton ame.
 L'amitié , la grandeur , la fermeté , la foi , (1)
 Les vertus que tu peins , je les retrouve en toi ;
 Elles sont dans ton cœur ; la vertu que j'encense
 N'est pas des voluptés la sévère abstinence.
 L'amour , ce don du ciel , digne de son auteur ,
 Des malheureux humains est le consolateur.
 Lui-même il fut un Dieu dans les siècles antiques ;
 On en fait un démon chez nos vils fanatiques :
 Très-définitéressé sur ce péché charmant ,
 J'en parle en philosophe , et non pas en amant.
 Une femme sensible , et que l'amour engage ,
 Quand elle est honnête-homme , à mes yeux est un sage.

Que ce conteur heureux qui plaifamment chanta (2)
 Le démon Belphégor et madame Honefta ,

(1) La foi , en poésie , signifie la bonne foi.

(2) *La Fontaine* , dans son prologue de Belphégor , dédié à mademoi-
 selle *Champmélé* , fameuse actrice pour son temps. La déclamaçon étoit alors

L'Esopo des Français, le maître de la fable,
 Ait de la Champmélé vanté la voix aimable,
 Ses accens amoureux, et ses sons affétés,
 Echo des fades airs que Lambert a notés; (3)
 Tu n'étais pas alors; on ne pouvait connaître
 Cet art qui n'est qu'à toi, cet art que tu fais naître.

Corneille, des Romains peintre majestueux,
 T'aurait vue aussi noble, aussi romaine qu'eux.
 Le ciel, pour échauffer les glaces de mon âge,
 Le ciel me réservait ce flatteur avantage.
 Je ne suis point surpris qu'un fort capricieux
 Ait pu mêler quelque ombre à tes jours glorieux.
 L'ame qui fait penser n'en est point étonnée;
 Elle s'en affermit loin d'être consternée;
 C'est le creuset du sage: et son or altéré
 En renaît plus brillant, en fort plus épuré.
 En tous temps, en tous lieux le public est injuste;
 Horace s'en plaignait sous l'empire d'Auguste.
 La malice, l'orgueil, un indigne désir
 D'abaïsser des talens qui font notre plaisir,
 De flétrir les beaux arts qui consolent la vie;
 Voilà le cœur de l'homme; il est né pour l'envie.

une espèce de chant. *La Motte* a fait des stances pour mademoiselle *Duclos*, dans lesquelles il la loue d'imiter la *Champmélé*, et ni l'une ni l'autre ne devaient être imitées. On est tombé depuis dans un autre défaut beaucoup plus grand; c'est un familier excessif et ridicule qui donne à un héros le ton d'un bourgeois. Le naturel dans la tragédie doit toujours se ressentir de la grandeur du sujet, et ne s'avilit jamais par la familiarité. *Baron*, qui avait un jeu si naturel et si vrai, ne tomba jamais dans cette bassesse.

(3) *Lambert*, auteur de quelques airs infipides, très-célèbres avant *Lulli*.

A l'église, au barreau, dans les camps, dans les cours,
Il est, il fut ingrat, et le sera toujours.

Du siècle que j'ai vu tu fais quelle est la gloire ;
Ce siècle des talens vivra dans la mémoire.
Mais vois à quels dégoûts le fort abandonna
L'auteur d'Iphigénie, et celui de Cinna,
Ce qu'essuya Quinault, ce que souffrit Molière,
Fénélon dans l'exil terminant sa carrière,
Arnaud qui dut jouir du destin le plus beau,
Arnaud manquant d'afile, et même de tombeau.
De l'âge où nous vivons que pouvons-nous attendre ?
La lumière, il est vrai, commence à se répandre ;
Avec moins de talens on est plus éclairé ;
Mais le goût s'est perdu, l'esprit s'est égaré.
Ce siècle ridicule est celui des brochures,
Des chansons, des extraits, et sur-tout des injures.
La barbarie approche : Apollon indigné
Quitte les bords heureux où ses lois ont régné ;
Et fuyant à regret son parterre et ses loges,
Melpomène avec toi fuit chez les Allobroges. (4)

(4) Mademoiselle *Clairon* venait de quitter le théâtre, et avait été passer quelque temps à Ferney.

E P I T R E L X X X V I .

A M. L'ABBÉ DE LA PORTE.

Tu pouffes trop loin l'amitié,
Abbé, quand tu prends ma défense.
Le vil objet de ta vengeance.
Sous ta verge me fait pitié.
Il ne faut point tant de courage
Pour se battre contre un poltron,
Ni pour écraser un freron
Dont le nom seul est un outrage.
Un passant donne au poliffon
Un coup de fouet sur le visage :
Ce n'est que de cette façon
Qu'on corrige un tel personnage,
S'il pouvait être corrigé.
Mais on le hue, on le bafoue,
On l'a mille fois fustigé ;
Il se carre encor dans la boue.
Dans le mépris il est plongé,
Sur chaque théâtre on le joue :
Ne suis-je pas assez vengé ?

E P I T R E L X X X V I I .

A H E N R I I V .

Sur ce qu'on avait écrit à l'auteur que plusieurs citoyens de Paris s'étaient mis à genoux devant la statue équestre de ce prince , pendant la maladie du dauphin , père de LOUIS XVI.

1 7 6 6 .

INTRÉPIDE soldat , vrai chevalier , grand homme ,
 Bon roi , fidèle ami , tendre et loyal amant ,
 Toi que l'Europe a plaint d'avoir fléchi sous Rome ,
 Sans qu'on osât blâmer ce triste abaissement ,
 HENRI , tous les Français adorent ta mémoire ;
 Ton nom devient plus cher et plus grand chaque jour ;
 Et peut-être , autrefois quand j'ai chanté ta gloire ,
 Je n'ai point dans les cœurs affaibli tant d'amour .

Un des beaux rejetons de ta race chérie ,
 Des marches de ton trône au tombeau descendu ,
 Te porte en expirant les vœux de ta patrie ,
 Et les gémissemens de ton peuple éperdu .

Lorsque la mort sur lui levait sa faux tranchante ,
 On vit de citoyens une foule tremblante
 Entourer ta statue , et la baigner de pleurs ;
 C'était-là leur autel , et dans tous nos malheurs
 On t'implore aujourd'hui comme un Dieu tutélaire .
 La fille qui naquit aux chaumes de Nanterre ,
 Pieusement célèbre en des temps ténébreux , (a)
 N'entend point nos regrets , n'exauce point nos vœux ,

De l'empire français n'est point la protectrice.
C'est toi, c'est ta valeur, ta bonté, ta justice
Qui préside à l'Etat raffermi par tes mains :
Ce n'est qu'en t'imitant qu'on a des jours prospères,
C'est l'encens qu'on te doit : les Grecs et les Romains
Invoquaient des héros, et non pas des bergères.

O fi de mes déserts, où j'achève mes jours,
Je m'étais fait entendre au fond du sombre empire !
Si comme au temps d'Orphée, un enfant de la lyre,
De l'ordre des destins interrompait le cours !
Si ma voix ! . . . mais tout cède à leur arrêt suprême ;
Ni nos chants, ni nos cris, ni l'art et ses secours,
Les offrandes, les vœux, les autels, ni toi-même,
Rien ne suspend la mort. Ce monde illimité
Est l'esclave éternel de la fatalité.
A d'immuables lois DIEU soumit la nature.

Sur ces monts entassés, séjour de la froidure,
Au creux de ces rochers, dans ces gouffres affreux,
Je vois des animaux maigres, pâles, hideux,
Demi-nus, affamés, courbés sous l'infortune :
Ils sont hommes pourtant ; notre mère commune
A daigné prodiguer des soins aussi puissans
A pétrir de ses mains leur substance mortelle,
Et le grossier instinct qui dirige leurs sens,
Qu'à former les vainqueurs de Pharfale et d'Arbelle.
Au livre des destins tous leurs jours sont comptés ;
Les tiens l'étaient aussi. Ces dures vérités
Epouvantent le lâche, et consolent le sage.
Tout est égal au monde ; un mourant n'a point d'âge ;
Le dauphin le difait au fein de la grandeur,
Au printemps de sa vie, au comble du bonheur ;

Il l'a dit en mourant, de sa voix affaiblie,
A son fils, à son père, à la cour attendrie.
O toi, triste témoin de son dernier moment,
Qui lis de sa vertu ce faible monument,
Ne me demande point ce qui fonda sa gloire,
Quels funestes exploits affurent sa mémoire,
Quels peuples malheureux on le vit conquérir,
Ce qu'il fit sur la terre. . . . il t'apprit à mourir.

V A R I A N T E S.

- (a) *Pieusement célèbre en des temps ténébreux,
A vu sans s'alarmer qu'on t'adressât des vœux.
Elle-même avec nous t'eût rendu cet hommage ;
Tu l'as trop mérité, c'est toi, c'est ton courage
Qui préside à l'Etat raffermi par tes mains, &c.*

E P I T R E L X X X V I I I .

A M. LE CHEVALIER DE BOUFFLERS.

1766.

CROYEZ qu'un vieillard cacochime,
Chargé de soixante et douze ans,
Doit mettre, s'il a quelque sens,
Son ame et son corps au régime.

DIEU fit la douce illusion
Pour les heureux fous du bel âge;
Pour les vieux fous, l'ambition,
Et la retraite pour le sage.

Vous me direz qu'Anacréon,
Que Chaulieu même et Saint-Aulaire,
Tiraient encor quelque chançon
De leur cervelle octogénaire.

Mais ces exemples sont trompeurs;
Et quand les derniers jours d'automne
Laissent éclore quelques fleurs,
On ne leur voit point les couleurs
Et l'éclat que le printemps donne:
Les bergères et les pasteurs
N'en forment point une couronne.
La Parque de ses vilains doigts
Marquait d'un sept avec un trois

La tête froide et peu pensante
 De Fleuri qui donna des lois
 A notre France languissante.
 Il porta le sceptre des rois,
 Et le garda jusqu'à nonante.

Régner est un amusement
 Pour un vieillard triste et pesant,
 De toute autre chose incapable;
 Mais vieux bel-esprit, vieux amant,
 Vieux chanteur est insupportable.

C'est à vous, ô jeune Boufflers,
 A vous dont notre Suisse admire
 Le crayon, la prose et les vers,
 Et les petits contes pour rire,
 C'est à vous de chanter Thémire,
 Et de briller dans un festin,
 Animé du triple délire
 Des vers, de l'amour et du vin.

E P I T R E L X X X I X .

A M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

Si vous brillez à votre aurore,
 Quand je m'éteins à mon couchant;
 Si dans votre fertile champ
 Tant de fleurs s'empressent d'éclorre,
 Lorsque mon terrain languissant
 Est dégarni des dons de Flore;

Si votre voix jeune et sonore
 Prélude d'un ton si touchant,
 Quand je fredonne à peine encore
 Les restes d'un lugubre chant;
 Si des Grâces, qu'en vain j'implore,
 Vous devenez l'heureux amant;
 Et si ma vieilleffe déplore
 La perte de cet art charmant
 Dont le Dieu des vers vous honore;
 Tout cela peut m'humilier;
 Mais je n'y vois point de remède.
 Il faut bien que l'on me succède;
 Et j'aime en vous mon héritier.

E P I T R E X C.

A M. D E C H A B A N O N,

*Qui dans une pièce de vers exhortait l'auteur à quitter
 l'étude de la métaphysique pour la poésie.*

1767.

AIMABLE amant de Polymnie,
 Jouissez de cet âge heureux
 Des voluptés et du génie:
 Abandonnez-vous à leurs feux.
 Ceux de mon ame appesantie
 Ne font qu'une cendre amortie,
 Et je renonce à tous vos jeux.
 La fleur de la saison passée
 Par d'autres fleurs est remplacée.

Une fultane avec dépit,
 Dans le vieux férail délaissée,
 Voit la jeune entrer dans le lit
 Dont le grand-seigneur l'a chassée.

Lorsqu'Elie était décrépité,
 Il s'enfuit, laissant son esprit
 A son jeune élève Elifée.
 Ma muse est de moi trop lassée :
 Elle me quitte, et vous chérit ;
 Elle fera mieux caressée.

E P I T R E X C I.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

DES contraires bel affemblage,
 Vous qui, sous l'air d'un papillon,
 Cachez les sentimens d'un sage,
 Revolez de mon hermitage
 A votre brillant tourbillon ;
 Allez chercher l'illusion
 Compagne heureuse du bel âge.
 Que votre imagination
 Toujours forte, toujours légère,
 Entre Boufflers et Voisenon
 Répande cent traits de lumière ;
 Que Diane, (1) que les Amours
 Partagent vos nuits et vos jours ;
 S'il vous reste en ce train de vie,

(1) Madame de *Saint-Julien* aimait beaucoup la chasse.

Dans

A MADAME DE SAINT-JULIEN. 209

Dans un temps si bien employé,
Quelques momens pour l'amitié,
Ne m'oubliez pas, je vous prie;
J'aurais encor la fantaisie
D'être au nombre de vos amans;
Je cède ces honneurs charmans
Au doyen de l'académie. (2)
Mais quand j'aurai quatre-vingts ans,
Je prétends de ces jeunes gens
Surpasser la galanterie,
S'ils me surpassent en talens.

Ces petits vers froids et coulans
Sentent un peu la décadence :
On m'affure qu'en plus d'un sens
Il en est tout de même en France.
Le bon temps reviendra, je pense ;
Et j'ai la plus ferme espérance
Dans un de messieurs vos parens. (3)

(2) M. de Moncrif qui avait plus de 90 ans.

(3) M. le duc de Choiseul.

E P I T R E X C I I .

A M O N V A I S S E A U . (1)

1 7 6 8 .

O Vaisseau qui portes mon nom,
 Puisses-tu comme moi résister aux orages !
 L'empire de Neptune a vu moins de naufrages
 Que le Permesse d'Apollon.
 Tu vogueras peut-être à ces climats sauvages
 Que Jean-Jacque a vantés dans son nouveau jargon.
 Va débarquer sur ces rivages
 Patouillet , Nonotte et Fréron ;
 A moins qu'aux chantiers de Toulon
 Ils ne fervent le roi noblement et sans gages.

Mais non , ton fort t'appelle aux dunes d'Albion ;
 Tu verras dans les champs qu'arrose la Tamise
 La Liberté superbe auprès du trône assise ;
 Le chapeau qui la couvre est orné de lauriers ;
 Et malgré ses partis , sa fougue et sa licence ,
 Elle tient dans ses mains la corne d'abondance .
 Et les étendards des guerriers.

Sois certain que Paris ne s'informera guère
 Si tu vogues vers Smyrne où l'on vit naître Homère ,
 Ou si ton breton nautonnier ,
 Te conduit près de Naples , en ce séjour fertile
 Qui fait bien plus de cas du sang de saint Janvier
 Que de la cendre de Virgile.

(1) Une compagnie de Nantes venait de mettre en mer un beau vaisseau qu'elle a nommé le *Voltaire*.

Ne va point sur le Tibre ; il n'est plus de talens ,
 Plus de héros , plus de grand homme ;
 Chez ce peuple de conquérans
 Il est un pape , et plus de Rome.

Va plutôt vers ces monts qu'autrefois sépara
 Le redoutable fils d'Alcmène,
 Qui dompta les lions, sous qui l'hydre expira,
 Et qui des Dieux jaloux brava toujours la haine.
 Tu verras en Espagne un Alcide nouveau, (2)
 Vainqueur d'une hydre plus fatale ;
 Des superstitions déchirant le bandeau,
 Plongeant dans la nuit du tombeau
 De l'inquisition la puissance infernale.
 Dis-lui qu'il est en France un mortel qui l'égale ;
 Car tu parles , sans doute, ainsi que le vaisseau
 Qui transporta dans la Colchide
 Les deux jumeaux divins, Jason, Orphée, Alcide :
 Baptisé sous mon nom tu parles hardiment :
 Que ne diras-tu point des énormes sottises,
 Que mes chers Français ont commises
 Sur l'un et sur l'autre élément !

Tu brûles de partir, attends, demeure, arrête ;
 Je prétends m'embarquer, attends-moi, je te joins :
 Libre de passions et d'erreurs et de soins,
 J'ai su de mon asile écarter la tempête ;
 Mais dans mes prés fleuris, dans mes sombres forêts,
 Dans l'abondance et dans la paix,
 Mon ame est encore inquiète :

(2) M. le comte d'Aranda.

Des méchans et des fots je suis encor trop près :
Les cris des malheureux percent dans ma retraite,
Enfin le mauvais goût qui domine aujourd'hui
 Déshonore trop ma patrie.
Hier on m'apporta, pour combler mon ennui,
 Le Tacite de la Blétrie.
Je n'y tiens point, je pars, et j'ai trop différé.

 Ainsi je m'occupais, sans fuite et sans méthode,
De ces penfers divers où j'étais égaré,
Comme tout solitaire à lui-même livré,
 Ou comme un fou qui fait une ode ;
Quand Minerve, tirant les rideaux de mon lit,
Avec l'aube du jour m'apparut, et me dit :
Tu trouveras par-tout la même impertinence ;
 Les ennuyeux et les pervers
 Composent ce vaste univers :
 Le monde est fait comme la France.

 Je me rendis à la raison,
Et, sans plus m'affliger des sottises du monde,
Je laissai mon vaisseau fendre le fein de l'onde,
 Et je restai dans ma maison.

E P I T R E X C I I I .

A M. DE SAINT-LAMBERT.

1769.

C H A N T R E des vrais plaisirs, harmonieux émule
Du pasteur de Mantoue et du tendre Tibulle,
Qui peignez la nature et qui l'embellissez,
Que vos Saisons m'ont plu! que mes sens émouffés
A votre aimable voix se sentirent renaître!
Que j'aime, en vous lisant, ma retraite champêtre!
Je fais depuis quinze ans tout ce que vous chantez.
Dans ces champs malheureux si long-temps désertés,
Sur les pas du travail j'ai conduit l'abondance;
J'ai fait fleurir la paix, et régner l'innocence.
Ces vignobles, ces bois, ma main les a plantés:
Ces granges, ces hameaux déformais habités,
Ces landes, ces marais changés en pâturages,
Ces colons rassemblés, ce sont-là mes ouvrages;
Ouvrages fortunés, dont le succès constant
De la mode et du goût n'est jamais dépendant:
Ouvrages plus chéris que Mérope et Zaïre,
Et que n'atteindront point les traits de la satire. (a)

Heureux qui peut chanter les jardins et les bois,
Les charmes de l'amour, l'honneur des grands exploits;
Et, parcourant des arts la flatteuse carrière,
Aux mortels aveuglés rendre un peu de lumière!
Mais encor plus heureux qui peut, loin de la cour,
Embellir sagement un champêtre séjour,

Entendre autour de lui cent voix qui le bénissent !
 De ses heureux succès quelques fripons gémissent.
 Un vil cagot mitré, (1) tyran des gens de bien ,
 Va l'accuser en cour de n'être pas chrétien.
 Le sage ministère écoute avec surprise ;
 Il reconnaît Tartuffe , et rit de sa sottise.

Cependant le vieillard achève ses moissons :
 Le pauvre en est nourri ; ses chanvres, ses toisons
 Habillent décentement le berger, la bergère ;
 Il unit par l'hymen Mœris avec Glycère ;
 Il donne une chafuble au bon curé du lieu,
 Qui, buvant avec lui, voit bien qu'il croit en DIEU.
 Ainsi dans l'allégresse il achève sa vie.

Ce n'est qu'au successeur du chantre d'Aufonie
 De peindre ces tableaux ignorés dans Paris,
 D'en ranimer les traits par son beau coloris,
 D'inspirer aux humains le goût de la retraite.
 Mais de nos chers Français la noblesse inquiète,
 Pouvant régner chez soi, va ramper dans les cours :
 Les folles vanités consomment ses beaux jours ;
 Le vrai séjour de l'homme est un exil pour elle.

Plutus est dans Paris, et c'est là qu'il appelle
 Les voisins de l'Adour, et du Rhône et du Var ;

(1) On ne fait quel est le misérable brouillon dont l'auteur veut parler ici ; dès que nous en serons informés, nous lui rendrons toute la justice qu'il mérite.

N. B. Il s'agit ici du nommé *Biord*, évêque d'Anneci, lequel proposa à M. le duc de *Choiseul* de faire enlever M. de *Voltaire* de son château, attendu que sa présence empêchait *Biord* de faire croire la présence réelle aux Genevois. Le ministre lui répondit avec le mépris que méritaient sa sottise, son insolence et sa méchanceté, *Biord* croire que son nom l'emportera sur celui de l'auteur d'*Alzire* et de *Mahomet* ! un prêtre ordonner au nom de DIEU d'arracher un vieillard de son aïe, proposer à un ministre de violer les lois de l'humanité et celles de la nation !

Tous viennent à genoux environner son char.
 Les uns montent dessus ; les autres dans la boue
 Baifent en soupirant les rayons de sa roue.
 Le fils de mon manœuvre, en ma ferme élevé,
 A d'utiles travaux à quinze ans enlevé,
 Des laquais de Paris s'en va grossir l'armée :
 Il fert d'un vieux traitant la maîtresse affamée ;
 De fergent des impôts il obtient un emploi ;
 Il vient dans son hameau, tout fier, de par le roi
 Fait des procès-verbaux, tyrannise, emprisonne,
 Ravit aux citoyens le pain que je leur donne,
 Et traîne en des cachots le père et les enfans.

Vous le savez, grand DIEU ! j'ai vu des innocens,
 Sur le faux exposé de ces loups mercenaires,
 Pour cinq fous de tabac envoyés aux galères.

Chers enfans de Cérés, ô chers agriculteurs !
 Vertueux nourriciers de vos persécuteurs,
 Jusqu'à quand serez-vous, vers ces tristes frontières,
 Ecrasés sans pitié sous ces mains meurtrières ?
 Ne vous ai-je assemblés que pour vous voir périr,
 En maudissant les champs que vos mains font fleurir !
 Un temps viendra, sans doute, où des lois plus humaines
 De vos bras opprimés relâcheront les chaînes :
 Dans un monde nouveau vous aurez un soutien,
 Car pour ce monde-ci je n'en espère rien.

Extremum quod te alloquor, hoc est.

V A R I A N T E S.

- (a) Ouvrages fortunés dont l'illustre Fréron,
 Le divin Patouillet, monsieur l'abbé Guyon
 Ne pourront dans ma ferme abolir la mémoire :
 Qu'ils m'en laissent jouir, ils ont assez de gloire.

E P I T R E X C I V .

A M A D A M E

LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

1769.

DES dames de Paris Boileau fit la satire.
 De la moitié du monde , hélas , faut - il médire !
 Jean-Jacque , assez connu par ses témérités ,
 En nouveau Diogène aboie à nos beautés.
 Il leur a préféré l'innocente faiblesse ,
 Les faciles appas de sa grosse fuiffesse ,
 Qui contre son amant ayant peu combattu
 Se défait d'un faux germe , et garde sa vertu.
 Mais nos dames , dit - il , sont fausses et galantes ,
 Sans esprit , sans pudeur et fort impertinentes.
 Elles ont l'air hautain , mais l'accueil familier ,
 Le ton d'un petit maître et l'œil d'un grenadier.
 O le méchant esprit ! gardez - vous bien de lire
 De ce grave insensé l'insipide délire.

Auteurs mieux élevés , fêtez dans vos écrits
 Les dames de Verfaille et celles de Paris.
 Etudiez leur goût ; vous trouverez chez elles
 De l'esprit sans effort , des grâces naturelles ,
 De l'art de converser les naïves douceurs ,
 L'honnête liberté qui réforma nos mœurs ;
 Et tous ces agrémens que souvent Polymnie
 Dédaigna d'accorder aux hommes de génie.

Ne connaissez - vous point une femme de bien
 Aimable en ses propos , décente en son maintien ,

Belle sans être vaine , instruite et pourtant sage ?
Elle n'est pas pour vous ; mais briguez son suffrage.

Après un tel portrait cherchez-vous encor plus ?
Avec tous les attraits vous faut-il des vertus ?
Faites-vous présenter par certain secrétaire
Chez certaine beauté dont le nom doit se taire ;
C'est Vénus-Uranie , épouse du dieu Mars.
C'est elle dont l'esprit anime les beaux arts ;
Non celle qu'on voyait sous le fils de Cynire
De son fripon d'enfant suivant l'injuste empire ,
Entre Adonis et Mars partager ses faveurs.

Il est vrai qu'en sa cour il est très-peu d'auteurs ;
Dans le palais des dieux elle vit retirée.
Vénus est philosophe aux sein de l'empyrée.
Mais sa philosophie est de faire du bien ;
Elle exige sur-tout que je n'en dise rien.
Sur mille infortunés que sa bonté console
J'ai promis le secret , et je lui tiens parole.

Toi qui peignis si bien , dans un style épuré , (1)
Une tendre novice , un honnête curé ,
Toi dont le goût formé voudrait encor s'instruire ,
Entre Mars et Vénus tache de t'introduire ;
Déjà de leurs bienfaits tu connais le pouvoir :
Il est un plus grand bien , c'est celui de les voir.
Mais ce bonheur est rare , et le dieu de la guerre
Garde son cabinet dont on n'approche guère.
Je fais plus d'un brave homme à sa porte assidu
Qui lui doit sa fortune et ne l'a jamais vu.
Il faut entrer pourtant ; il faut que les Apelles
Puissent à leur plaisir contempler leurs modèles ,

(1) L'auteur de *Mélanie*.

Et pleins de leurs vertus , ainsi que de leurs traits ,
En transmettre à nos yeux de fidèles portraits.

Tes vers seront plus beaux , et ta muse plus fière
D'un pas plus assuré va fournir sa carrière.
Courtin jadis en vers à Sonning dit : *Adieu* ,
Faites mes complimens à l'abbé de Chaulieu :
Moi , je te dis en prose : *Enfant de l'harmonie* ,
Présente mon hommage à *Vénus-Uranie*.

E P I T R E X C V.

A BOILEAU, OU MON TESTAMENT.

1 7 6 9.

BOILEAU , correct auteur de quelques bons écrits ,
Zoïle de Quinault , et flatteur de Louis ;
Mais oracle du goût dans cet art difficile
Où s'égayait Horace , où travaillait Virgile ;
Dans la cour du palais je naquis ton voisin ;
De ton siècle brillant mes yeux virent la fin ;
Siècle de grands talens , bien plus que de lumière ,
Dont Corneille , en bronchant , fut ouvrir la carrière.
Je vis le jardinier de ta maison d'Auteuil ,
Qui , chez toi , pour rimer , planta le chèvrefeuil. (1)
Chez ton neveu Dongois (2) je passai mon enfance ,

(1) *Antoine , gouverneur de mon jardin d'Auteuil ,
Qui dirige chez moi l'if et le chèvrefeuil.*

La maison était fort vilaine et le jardin aussi.

(2) *Boileau a dit quelque part : M. Dongois , mon illustre neveu. C'était un greffier du parlement , qui demeurait dans la cour du palais avec toute la famille de Boileau.*

Bon bourgeois, qui se crut un homme d'importance.
 Je veux t'écrire un mot sur tes sots ennemis,
 A l'hôtel Rambouillet contre toi réunis, (3)
 Qui voulaient, pour loyer de tes rimes sincères,
 Couronné de lauriers t'envoyer aux galères;
 Ces petits beaux esprits craignaient la vérité,
 Et du sel de tes vers la piquante âcreté.
 Louis avait du goût, Louis aimait la gloire :
 Il voulut que ta muse assurât sa mémoire ;
 Et fatirique heureux, par ton prince avoué,
 Tu pus censurer tout, pourvu qu'il fût loué.

Bientôt les courtisans, ces finges de leur maître,
 Surent tes vers par cœur, et crurent s'y connaître :
 On admira dans toi jusqu'au style un peu dur
 Dont tu défigurais le vainqueur de Namur ;
 Et sur l'Amour de DIEU ta triste psalmodie,
 Du haineux janséniste en son temps applaudie ;
 Et l'Equivoque même, enfant plus ténébreux,
 D'un père sans vigueur avorton malheureux.
 Des Muses dans ce temps au pied du trône affises
 On aimait les talens, on passait les sottises.
 Un maudit écoffais, chassé de son pays,
 Vint changer tout en France, et gâta nos esprits.

(3) *A l'hôtel Rambouillet, &c.*

L'hôtel *Rambouillet* se déchaîna long-temps contre *Boileau*, qui avait accablé, dans ses fatires, *Chapelain*, très-estimé et recherché dans cette maison, mauvais poète, à la vérité, mais homme fort savant, et, ce qui est étonnant, bon critique ; *Cotin*, non moins plat poète, et de plus, plat prédicateur, mais homme de lettres et aimable dans la société ; d'autres encore, dont aucun ne lui avait donné le moindre sujet de plainte. Il n'en est pas de même de notre auteur ; il n'a jamais rendu ridicules que ceux qui l'ont attaqué ; et en cela il a très-bien fait, et nous l'exhortons à continuer.

L'Espoir trompeur et vain, l'Avarice au teint blême,
 Sous l'abbé Terraffon (4) calculant son système,
 Répandaient à grands flots leurs papiers imposeurs,
 Vidaient nos coffres forts, et corrompaient nos mœurs.
 Plus de goût, plus d'esprit : la sombre arithmétique
 Succéda dans Paris à ton art poétique.
 Le duc et le prélat, le guerrier, le docteur,
 Faisaient pour tous écrits des billets au porteur,
 On passa du Permesse au rivage du Gange,
 Et le sacré vallon fut la place du change.

Le ciel nous envoya, dans ces temps corrompus,
 Le sage et doux pasteur des brebis de Fréjus,
 Econome censé, renfermé dans lui-même,
 Et qui n'affecta rien que le pouvoir suprême.
 La France était blessée : il laissa ce grand corps
 Reprendre un nouveau sang, raffermir ses ressorts,
 Se rétablir lui-même en vivant de régime.
 Mais si Fleuri fut sage, il n'eut rien de sublime ;
 Il fut loin d'imiter la grandeur des Colberts,
 Il négligeait les arts, il aimait peu les vers.
 (Pardon, si contre moi son ombre s'en irrite,)
 Mais il fut en secret jaloux de tout mérite.

(4) *Sous l'abbé Terraffon, &c.*

L'abbé Terraffon, traducteur de *Diodore de Sicile*, philosophe et savant, mais entêté du système de *Lafs* : il fit imprimer, le 21 juin 1720, une brochure dans laquelle il démontrait que les billets de banque étaient fort préférables à l'argent, parce que le billet avait un prix invariable. Les colporteurs qui débitaient sa brochure criaient en même temps un arrêt qui réduisait les billets à moitié. Il fut ruiné par ce système même qu'il avait tant prêché. Ce fut lui qui, dans le temps où l'on remboursait en papier toutes les rentes, proposa à *Lafs* de rembourser la religion catholique. *Lafs* lui répondit que l'Eglise n'était pas si fotte, et qu'il lui fallait de l'argent comptant.

Je l'ai vu refuser, poliment inhumain,
 Une place à Racine, (5) à Crébillon du pain.
 Tout empira depuis. Deux partis fanatiques,
 De la droite raison rivaux évangéliques,
 Et, des dons de l'esprit dévots persécuteurs,
 S'acharnaient à l'envi sur les pauvres auteurs.
 Du faubourg Saint-Médard les dogues aboyèrent,
 Et les renards d'Ignace avec eux se glisèrent.
 J'ai vu ces factions, semblables aux brigands,
 Rassemblés dans un bois pour voler les passans;
 Et combattant entre eux pour diviser leur proie,
 De leur guerre intestine ils m'ont donné la joie.
 J'ai vu l'un des partis de mon pays chassé,
 Maudit comme les juifs, et comme eux dispersé;
 L'autre plus méprisé tombant dans la poussière,
 Avec Guyon, (6) Fréron, Nonotte et Sorinière.

Mais parmi ces faquins l'un sur l'autre expirans,
 Au milieu des billets exigés des mourans,
 Dans cet amas confus d'opprobre et de misère
 Qui distingue mon siècle et fait son caractère,
 Quels chants pouvaient former les enfans des neuf Sœurs?
 Sous un ciel orageux, dans ces temps destructeurs,
 Des chantres de nos bois les voix font étouffées,
 Aux siècles des Midas on ne voit point d'Orphées.
 Tel qui dans l'art d'écrire eût pu te défier,
 Va compter dix pour cent chez Rabot le banquier:
 De dépit et de honte il a brisé sa lyre.

(5) *Louis Racine*, fils du grand *Racine*.

(6) *Avec Guyon*, &c.

Guyon auteur de plusieurs livres, comme de l'*Oracle des philosophes*.
Fréron est connu; *Nonotte* est, ainsi que *Fréron*, un ex-jésuite et un folli-
 culaire; *Sorinière*, nous ne savons quel est cet auteur.

Ce temps est, réponds-tu, très-bon pour la satire.
 Mais quoi, puis-je en mes vers, aiguifant un bon mot,
 Affliger sans raison l'amour propre d'un sot?
 Des Cotins de mon temps poursuivre la racaille,
 Et railler un Coger dont tout Paris se raille?
 Non, ma muse m'appelle à de plus hauts emplois;
 A chanter la vertu j'ai consacré ma voix.
 Vainqueur des préjugés que l'imbécille encense,
 J'ose aux persécuteurs prêcher la tolérance;
 Je dis au riche avare, assiste l'indigent;
 Au ministre des lois, protège l'innocent;
 Au docteur tonfuré, sois humble et charitable,
 Et garde-toi sur-tout de damner ton semblable.
 Malgré soixante hivers escortés de seize ans, (7)
 Je fais au monde encore entendre mes accens.
 Du fond de mes déserts aux malheureux propice,
 Pour Sirven opprimé, je demande justice: (8)
 Je l'obtiendrai, sans doute, et cette même main
 Qui ranima la veuve, et vengea l'orphelin,
 Soutiendra jusqu'au bout la famille éplorée
 Qu'un vil juge a proscrite et non déshonorée.

(7) *Escortés de seize ans.*

L'auteur aurait dû dire dix-sept, mais apparemment dix-sept aurait gâté le vers.

(8) *Pour Sirven, &c.*

Sirven est cet homme si innocent et si connu dont M. de *Voltaire* prit la défense. Les juges l'avaient condamné lui et sa femme au dernier supplice. Le procureur fiscal de cette juridiction, nommé *Trinquet*, donna les conclusions suivantes : *Je requiers que l'accusé dûment atteint et convaincu de parricide soit banni pour dix ans.* Ce *Trinquet* était ivre, sans doute, quand il conclut ainsi : mais les juges ! et c'est de pareils imbécilles barbares que dépend la vie des hommes ! A la fin M. de *Voltaire* est venu à bout de faire rendre justice à cette famille.

Ainsi je fais trembler dans mes derniers momens,
 Et les pédans jaloux, et les petits tyrans.
 J'ose agir sans rien craindre, ainsi que j'ose écrire,
 Je fais le bien que j'aime ; et voilà ma satire.
 Je vous ai confondus, vils calomniateurs,
 Détestables cagots, infames délateurs ;
 Je vais mourir content. Le siècle qui doit naître,
 De vos traits empestés me vengera peut-être.
 Oui, déjà Saint-Lambert, en bravant vos clameurs,
 Sur ma tombe qui s'ouvre a répandu des fleurs ;
 Aux sons harmonieux de son luth noble et tendre,
 Mes manes consolés chez les morts vont descendre.
 Nous nous verrons, BOILEAU, tu me présenteras
 Chapelain, Scudéri, Perrin, Pradon, Coras ;
 Je pourrais t'amener enchaînés sur mes traces
 Nos Zoïles honteux, successeurs des Garasses. (9)
 Minos entre eux et moi va bientôt prononcer :
 Des serpens d'Alecton nous les verrons fesser ;
 Mais je veux avec toi baiser dans l'Elysée
 La main qui nous peignit l'épouse de Thésée.
 J'embrasserai Quinault, en dusses-tu crever.
 Et si ton goût sévère a pu désapprouver
 Du brillant Torquato le séduisant ouvrage,
 Entre Homère et Virgile il aura mon hommage.
 Tandis que j'ai vécu, l'on m'a vu hautement
 Aux badaux effarés dire mon sentiment ;
 Je veux le dire encor dans ces royaumes sombres :
 S'ils ont des préjugés, j'en guérirai les ombres.

(9) *Nos Zoïles honteux, successeurs des Garasses.*

Garasse, jésuite fameux par l'excès de ses bêtises et de ses fureurs. Il fut le délateur et le calomniateur de *Théophile*, auquel il pensa en coûter la vie, dans un temps où il y avait beaucoup de juges aussi absurdes que *Garasse*.

A table avec Vendôme, et Chapelle et Chaulieu,
 M'enivrant du nectar qu'on boit en ce beau lieu,
 Secondé de Ninon, dont je fus légataire,
 J'adoucirai les traits de ton humeur austère.
 Partons. Dépêche-toi, curé de mon hameau,
 Viens de ton eau bénite asperger mon caveau.

E P I T R E X C V I.

A M O N S I E U R P I G A L. (1)

1770.

C H E R Phidias, votre statue
 Me fait mille fois trop d'honneur ;
 Mais quand votre main s'évertue
 A sculpter votre serviteur,
 Vous agacez l'esprit railleur
 De certain peuple rimailleur,
 Qui depuis si long-temps me hue,
 L'ami Fréron, ce barbouilleur
 D'écrits qu'on jette dans la rue,
 Sourdement de sa main crochue
 Mutilera votre labeur.

Attendez que le destructeur
 Qui nous consume et qui nous tue,
 Le Temps, aidé de mon pasteur,
 Ait d'un bras exterminateur
 Enterré ma tête chenue.

(1) Dans le commentaire historique sur sa vie, M. de Voltaire a rapporté cette épître, écrite, dit-il, d'un style peut-être un peu trop burlesque. Il l'a depuis corrigée telle qu'on la voit ici.

Que

Que ferez-vous d'un pauvre auteur,
Dont la taille et le cou de grue,
Et la mine très-peu jouffue
Feront rire le connaisseur?

Sculptez-nous quelque beauté nue,
De qui la chair blanche et dodue
Séduise l'œil du spectateur ;
Et qui dans son ame infinie
Ces doux desirs et cette ardeur,
Dont Pigmalion le sculpteur,
Votre digne prédécesseur,
Brûla, si la fable en est crue.

Au marbre il fut donner un cœur,
Cinq sens, instrumens du bonheur,
Une ame en ces sens répandue ;
Et soudain fille devenue,
Cette fille resta pourvue
De doux appas que sa pudeur
Né déroba point à la vue.
Même elle fut plus dissolue
Que son père et son créateur.
Que cet exemple si flatteur
Par vos beaux foins se perpétue !

E P I T R E X C V I I .

A L ' A U T E U R

DU LIVRE DES *TROIS IMPOSTEURS*. (1)

1771.

INSIPIDE écrivain , qui crois à tes lecteurs
 Crayonner les portraits de tes Trois Imposteurs ,
 D'où vient que , fans esprit , tu fais le quatrième ?
 Pourquoi , pauvre ennemi de l'essence suprême ,
 Confonds-tu Mahomet avec le Créateur ,
 Et les œuvres de l'homme avec DIEU , son auteur ? ...
 Corrige le valet , mais respecte le maître ;
 DIEU ne doit point pâtir des sottises du prêtre :
 Reconnaissons ce DIEU , quoique très-mal servi.

De lézards et de rats mon logis est rempli ;
 Mais l'architecte existe , et quiconque le nie ,
 Sous le manteau du sage est atteint de manie.
 Consulte Zoroastre , et Minos et Solon ,
 Et le martyr Socrate , et le grand Cicéron ;
 Ils ont adoré tous un maître , un juge , un père.
 Ce système sublime à l'homme est nécessaire.
 C'est le sacré lien de la société ,
 Le premier fondement de la sainte équité ,
 Le frein du scélérat , l'espérance du juste.

(1) Ce livre des *Trois imposteurs* est un très-mauvais ouvrage , plein d'un athéisme grossier , fans esprit et fans philosophie.

Si les cieus, dépouillés de son empreinte auguste,
 Pouvaient cesser jamais de le manifester,
 Si DIEU n'existait pas, il faudrait l'inventer.
 Que le sage l'annonce, et que les rois le craignent.
 Rois, si vous m'opprimez, si vos grandeurs dédaignent
 Les pleurs de l'innocent, que vous faites couler,
 Mon vengeur est au ciel; apprenez à trembler.
 Tel est au moins le fruit d'une utile croyance.

Mais toi, raisonneur faux, dont la triste imprudence
 Dans le chemin du crime ose les rassurer,
 De tes beaux argumens quel fruit peux-tu tirer?
 Tes enfans à ta voix feront-ils plus dociles?
 Tes amis au besoin plus sûrs et plus utiles?
 Ta femme plus honnête? et ton nouveau fermier,
 Pour ne pas croire en DIEU, va-t-il mieux te payer?...
 Ah! laissons aux humains la crainte et l'espérance.

Tu m'objectes en vain l'hypocrite insolence
 De ces fiers charlatans aux honneurs élevés,
 Nourris de nos travaux, de nos pleurs abreuvés;
 Dès Césars avilis la grandeur usurpée,
 Un prêtre au capitolé où triompha Pompée,
 Des faquins en sandale, excrément des humains,
 Trempant dans notre sang leurs détestables mains;
 Cent villes à leur voix couvertes de ruines,
 Et de Paris sanglant les horribles matines:
 Je connais mieux que toi ces affreux monumens;
 Je les ai sous ma plume exposés cinquante ans.
 Mais de ce fanatisme ennemi formidable,
 J'ai fait adorer DIEU, quand j'ai vaincu le diable.

Je distinguai toujours de la religion
 Les malheurs qu'apporta la superstition.
 L'Europe m'en fut gré ; vingt têtes couronnées
 Daignèrent applaudir mes veilles fortunées ,
 Tandis que Patouillet m'injuriait en vain.

J'ai fait plus en mon temps que Luther et Calvin.
 On les vit opposer , par une erreur fatale ,
 Les abus aux abus , le scandale au scandale ;
 Parmi les factions ardens à se jeter ,
 Ils condamnaient le pape , et voulaient l'imiter.
 L'Europe par eux tous fut long-temps désolée.
 Ils ont troublé la terre , et je l'ai consolée.
 J'ai dit aux disputans l'un sur l'autre acharnés :
 Cessez , impertinens , cessez , infortunés ;
 Très-fots enfans de DIEU , chérissez - vous en frères ,
 Et ne vous mordez plus pour d'absurdes chimères.
 Les gens de bien m'ont cru : les fripons écrasés
 En ont poussé des cris du sage méprisés ;
 Et dans l'Europe enfin l'heureux tolérantisme
 De tout esprit bien fait devient le catéchisme.

Je vois venir de loin ces temps , ces jours fereins ,
 Où la philosophie éclairant les humains ,
 Doit les conduire en paix aux pieds du commun maître ;
 Le fanatisme affreux tremblera d'y paraître :
 On aura moins de dogme avec plus de vertu.

Si quelqu'un d'un emploi veut être revêtu ,
 Il n'amènera plus deux témoins à sa suite , (2)
 Jurer quelle est sa foi , mais quelle est sa conduite.

(2) En France , pour être reçu procureur , notaire , greffier , il faut deux témoins qui déposent de la catholicité du récipiendaire.

A l'attrayante sœur d'un gros bénéficié,
 Un amant huguenot pourra se marier :
 Des trésors de Lorette, amassés pour Marie,
 On verra l'indigence habillée et nourrie :
 Les enfans de Sara, que nous traitons de chiens,
 Mangeront du jambon fumé par des chrétiens.
 Le turc, sans s'informer si l'iman lui pardonne,
 Chez l'abbé Tamponet ira boire en sorbonne. (3)
 Mes neveux souperont sans rancune et gaîment
 Avec les héritiers des frères Pompignan ;
 Ils pourront pardonner au pincé la Blétrie (4)
 D'avoir coupé trop tôt la trame de ma vie.
 Entre les beaux esprits on verra l'union :
 Mais qui pourra jamais souper avec Fréron ?

(3) *Tamponet* était en effet docteur de sorbonne.

(4) *La Blétrie*, à ce qu'on m'a rapporté, a imprimé que j'avais oublié de me faire enterrer.

E P I T R E X C V I I I .

A L'IMPERATRICE DE RUSSIE,

C A T H E R I N E I I .

1771.

ELEVE d'Apollon, de Thémis et de Mars,
 Qui sur ton trône auguste as placé les beaux arts,
 Qui penfes en grand homme, et qui permets qu'on penfe;
 Toi, qu'on voit triompher du tyran de Byzance,
 Et des fots préjugés, tyrans plus odieux;
 Prête à ma faible voix des fons mélodieux;
 A mon feu qui s'éteint rends fa clarté première:
 C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière.

On m'a trop accusé d'aimer peu Mouftapha;
 Ses visirs, fes divans, fon muphti, fes fetfa;
 Fetfa! ce mot arabe est bien dur à l'oreille;
 On ne le trouve point chez Racine et Corneille;
 Du Dieu de l'harmonie il fait frémir l'archet.
 On l'exprime en français par *lettres de cachet*.

Oui, je les hais, MADAME, il faut que je l'avoue.
 Je ne veux point qu'un turc à son plaisir se joue
 Des droits de la nature et des jours des humains;
 Qu'un bacha dans mon sang trempe à son gré ses mains;
 Que, prenant pour sa loi sa pure fantaisie,
 Le visir au bacha puisse arracher la vie,
 Et qu'un heureux sultan, dans le sein du loisir,
 Ait le droit de ferrer le cou de son visir.
 Ce code en mon esprit fait naître des scrupules.

Je ne saurais souffrir les affronts ridicules
 Que d'un faquin châtré les grossières hauteurs (1)
 Font subir gravement à nos ambassadeurs.
 Tu venges l'univers en vengeant la Russie.
 Je suis homme, je pense; et je te remercie.

Puissent les Dieux sur-tout, si ces Dieux éternels
 Entrent dans les débats des malheureux mortels ;
 Puissent ces purs esprits émanés du grand Être ,
 Ces moteurs des destins, ces confidens du maître ,
 Que jadis dans la Grèce imagina Platon ,
 Conduire tes guerriers aux champs de Marathon , (2)

(1) *Que d'un faquin châtré, &c.*

Le chiaoux bacha , qui est d'ordinaire un eunuque blanc , veut toujours prendre la main sur l'ambassadeur , quand il vient le complimenter. Quand le grand eunuque noir marche , il faut , si un ambassadeur se trouve sur son passage , qu'il s'arrête jusqu'à ce que tout le cortège de l'eunuque soit passé. Il en est à plus forte raison de même avec le grand visir , les deux cadileskers et le muphti ; mais l'excès de l'insolence barbare est de faire enfermer au château des sept tours les ambassadeurs des puissances auxquelles ils veulent faire la guerre. Le sultan *Moussapha* , avant de déclarer la guerre à la Russie , a commencé par mettre en prison le résident *Obreskow* , au mépris du droit des gens.

(2) *aux champs de Marathon,*

On connaît assez les batailles de Marathon , de Platée et de Salamine. La victoire de Marathon fut remportée par *Miltiade* et neuf autres chefs ses collègues , qui n'avaient que dix mille athéniens contre cent mille hommes de pied et dix mille cavaliers , commandés par les généraux du roi de Perse , *Darius*. Cet événement ressemble à la bataille de Poitiers ; mais ce qui rend la victoire des Grecs plus étonnante , c'est qu'ils n'étaient point retranchés comme les Anglais l'étaient auprès de Poitiers , et qu'ils attaquèrent les ennemis. Au reste il n'est pas bien sûr que les Perses fussent au nombre de cent dix mille ; il faut toujours rabattre de ces exagérations.

La bataille de Salamine est un combat naval dans lequel *Thémistocle* défit la flotte de *Xerxès* , après que ce monarque eut réduit en cendres la ville d'Athènes. Cette journée est encore plus surprenante ; les Athéniens avant cette guerre n'avaient jamais combattu sur mer.

Aux remparts de Platée, aux murs de Salamine;
 Que, fortant des débris qui couvrent sa ruine,
 Athènes reffuscite à ta puissante voix!

Rends-lui son nom, ses Dieux, ses talens et ses lois,
 Les descendans d'Hercule et la race d'Homère,
 Sans cœur et sans esprit couchés dans la poussière,
 A leurs divins aïeux craignant de ressembler,
 Sont des fripons rampans qu'un aga fait trembler. (3)
 Ainsi dans la cité d'Horace et de Scévole,
 On voit des récollets aux murs du Capitole.
 Ainsi cette Circé, qui savait dans son temps
 Disposer de la lune et des quatre élémens,
 Gourmandant la nature au gré de son caprice,
 Changeait en chiens barbets les compagnons d'Ulyffe.
 Tu changeras les Grecs en guerriers généreux;
 Ton esprit à la fin se répandra sur eux.
 Ce n'est point le climat qui fait ce que nous sommes.

C'est à peu-près ainsi que la petite flotte de l'impératrice *Catherine II*, sous le commandement du comte *Alexis Orlof*, a détruit entièrement la flotte ottomane, le 6 juin 1770. Le nom d'*Orlof* n'est pas si harmonieux que celui de *Miltiade*, mais doit aller de même à la postérité.

La journée de Platée est semblable à celle de Marathon. *Aristide* et *Pausanias*, avec environ soixante mille grecs, défirent entièrement une armée de cinq cents mille Perses, selon *Diodore* de Sicile; supposé qu'une armée de cinq cents mille hommes ait pu se mettre en ordre de bataille dans les défilés dont la Grèce est coupée. *Mardonius*, chef de l'armée persane, y fut tué; supposé qu'un perse se soit jamais appelé *Mardonius*, ce qui est aussi ridicule que si on l'avait appelé *Villars* ou *Turenne*.

Xerxès possédait les mêmes pays que *Mouftapha*. Le comte de *Romanzow* a battu le grand visir turc, comme *Pausanias* et *Aristide* battirent celui de *Xerxès*; mais il n'a pas eu à faire à cinq cents mille turcs: nous sommes plus modestes aujourd'hui.

(3) *Sont des fripons rampans, &c.*

Ceci ne doit pas s'entendre de tous les Grecs, mais de ceux qui n'ont pas secondé les Russes comme ils devaient.

Pierre était créateur, il a formé des hommes.
Tu formes des héros Ce font les souverains
Qui font le caractère et les mœurs des humains.
Un grand homme du temps a dit dans un beau livre :
Quand Auguste buvait, la Pologne était ivre. (4)
Ce grand homme a raison. Les exemples d'un roi
Feraient oublier DIEU, la nature et la loi.
Si le prince est un fot, le peuple est sans génie.

Qu'un vieux fultan s'endorme avec ignominie
Dans les bras de l'orgueil et d'un repos fatal,
Ses bachas affoupis le ferviront fort mal.
Mais CATHERINE veille au milieu des conquêtes;
Tous ses jours sont marqués de combats et de fêtes;
Elle donne le bal, elle dicte des lois,
De ses braves foldats dirige les exploits,
Par les mains des beaux arts enrichit son empire,
Travaille jour et nuit, et daigne encor m'écrire;
Tandis que Moustapha, caché dans son palais,
Bâille, n'a rien à faire, et ne m'écrit jamais.

Si quelque chiaoux lui dit que sa hauteffe
A perdu cent vaisseaux dans les mers de la Grèce,
Que son visir battu s'enfuit très-à propos,
Qu'on lui prend la Dacie, et Nimpnée et Colchos,

(4) *Quand Auguste buvait, la Pologne était ivre.*

Ce vers cité est du roi de Prusse: il est dans une épître à son frère.

Lorsqu'Auguste buvait, la Pologne était ivre;
Lorsque le grand Louis brûlait d'un tendre amour,
Paris devint Cythère, et tout suivit la cour:
Quand il se fit dévot, ardent à la prière,
Le lâche courtifan marmota son bréviaire.

Colchos où Mithridate expira sous Pompée, (5)
 De tous ces vains propos son ame est peu frappée;
 Jamais de Mithridate il n'entendit parler.
 Il prend sa pipe, il fume; et, pour se consoler,
 Il va dans son harem, où languit sa maîtresse,
 Fatiguer ses appas de sa molle faiblesse.
 Son vieil eunuque noir, témoin de son transport,
 Lui dit qu'il est Hercule; il le croit et s'endort.
 O sagesse des Dieux! je te crois très-profonde;
 Mais à quels plats tyrans as-tu livré le monde!
 Achève, CATHERINE, et rends tes ennemis,
 Le grand turc et les sots éclairés et fous.

E P I T R E X C I X.

A U R O I D E S U E D E ,

G U S T A V E I I I .

1 7 7 1 .

GUSTAVE, jeune roi, digne de ton grand nom,
 Je n'ai donc pu goûter le plaisir et la gloire
 De voir dans mes déserts, en mon humble maison,
 Le fils de ce héros que célébra l'histoire!
 J'aurais cru ressembler à ce vieux Philémon
 Qui recevait les Dieux dans son pauvre hermitage.
 Je les aurais connus à leur noble langage,

(5) *Colchos où Mithridate expira sous Pompée.**Pompée défit Mithridate sur la route de l'Ibérie à la Colchide; mais Mithridate se donna la mort à Panticapée.*

A leurs mœurs , à leurs traits , sur-tout à leur bonté ; (1)
 Ils n'auraient point rougi de ma simplicité ;
 Et Gustave sur-tout , pour le prix de mon zèle ,
 N'aurait jamais changé mon logis en chapelle.
 Je ferais peu content que le pouvoir divin
 En un dortoir béni transformât mon jardin ,
 De ma falle à manger fît une sacristie.
 La grand'messe pour moi n'a que peu d'harmonie.
 En vain mes chers vassaux me croiraient honoré ,
 Si le seigneur du lieu devenait leur curé.
 J'ai le cœur très-profane , et je fais me connaître :
 Je ne me flatte pas de me voir jamais prêtre.
 Si Philémon le fut pour un mauvais souper ,
 L'éclat de ce haut rang ne saurait me frapper.

Le grand roi des Bretons , qu'à S^t Pierre on condamne ,
 Est le premier prélat de l'Eglise anglicane.
 Sur les bords du Volga Catherine tient lieu
 D'un grave patriarche , ou , si l'on veut , de D I E U.
 De cette ambition je n'ai point l'ame éprise ,
 Et je suis tout au plus serviteur de l'Eglise.
 J'aurais mis mon bonheur à te faire ma cour ,
 A contempler de près tout l'esprit de ta mère
 Qui forma tes beaux ans dans le grand art de plaire ;
 A revoir Sans-fouci , ce fortuné séjour
 Où règnent la victoire et la philosophie ,
 Où l'on voit le pouvoir avec la modestie.
 Jeune héros du Nord , entouré de héros ,
 A ces nobles plaisirs je ne puis plus prétendre :
 Il ne m'est pas permis de te voir , de t'entendre.
 Je reste en ma chaumière , attendant qu'Atropos

(1) Le prince son frère était avec lui.

Tranche le fil usé de ma vie inutile ;
 Et je crie aux destins, du fond de mon asile :
Destins, qui faites tout, et qui trompez nos vœux ,
Ne trompez pas les miens ; rendez GUSTAVE heureux.

E P I T R E C.

AU ROI DE DANEMARCK,

CHRISTIAN VII,

Sur la liberté de la presse accordée dans tous ses Etats.

1771.

MONARQUE vertueux, quoique né despotique,
 Crois-tu régner sur moi de ton golfe baltique ?
 Suis-je un de tes sujets, pour me traiter comme eux,
 Pour consoler ma vie, et pour me rendre heureux ?

Peu de rois, comme toi, transgressent les limites
 Qu'à leur pouvoir sacré la nature a prescrites.
 L'empereur de la Chine, à qui j'écris souvent,
 Ne m'a pas jusqu'ici fait un seul compliment.
 Je suis plus satisfait de l'auguste amazone
 Qui du gros Moustapha vient d'ébranler le trône.
 Et Stanislas le sage, et Frédéric le grand,
 (Avec qui j'eus jadis un petit différend)
 Font passer quelquefois dans mes humbles retraites
 Des bontés dont la Suisse embellit ses gazettes.

Avec Ganganelli je ne suis pas si bien ;
 Sur mon voyage en Prusse il m'a cru peu chrétien.
 Ce pape s'est trompé, bien qu'il soit infallible.

Mais , fans examiner ce qu'on doit à la bible ,
 S'il vaut mieux dans ce monde être pape que roi ,
 S'il est encor plus doux d'être obscur comme moi ,
 Des déserts du Jura ma tranquille vieillesse
 Ose se faire entendre à ta sage jeunesse ;
 Et libre avec respect , hardi fans être vain ,
 Je me jette à tes pieds au nom du genre humain .
 Il parle par ma voix , il bénit ta clémence ;
 Tu rends ses droits à l'homme , et tu permets qu'on pense .
 Sermons , romans , physique , ode , histoire , opéra ,
 Chacun peut tout écrire : et siffle qui voudra .

Ailleurs on a coupé les ailes à Pégase .
 Dans Paris quelquefois un commis à la phrase
 Me dit : » A mon bureau venez vous adresser ;
 » Sans l'agrément du roi vous ne pouvez penser ;
 » Pour avoir de l'esprit allez à la police ;
 » Les filles y vont bien , fans qu'aucune en rougisse ;
 » Leur métier vaut le vôtre , il est cent fois plus doux ;
 » Et le public sensé leur doit bien plus qu'à vous . »

C'est donc ainsi , grand Roi , qu'on traite le Parnasse ,
 Et les suivans honnis de Plutarque et d'Horace !
 Bélifaire à Paris ne peut rien publier , (1)
 S'il n'est pas de l'avis de monsieur Ribalier !

(1) . *Bélifaire à Paris , &c.*

Le chapitre quinzisième du roman moral de Bélifaire passe en général pour un des meilleurs morceaux de littérature , de philosophie et de vraie piété qui aient jamais été écrits dans la langue française . Son succès universel irrita un principal de collège , docteur de sorbonne , nommé *Ribalier* , qui , avec un autre régent de collège , nommé *Coger* , souleva une grande partie de la sorbonne contre M. *Marmontel* , auteur de cet ouvrage . Les docteurs cherchèrent pendant six mois entiers des propositions mal sonnantes , téméraires , sentant l'hérésie . Il fallut bien qu'ils en trouvassent . On en trouverait dans le *Pater noster* , en transposant un mot , et en abusant d'un autre . (Voy. l'art. LIVRE , dans le *Dict. philos.*)

Hélas ! dans un Etat l'art de l'Imprimerie
 Ne fut en aucun temps fatal à la patrie.
 Les pointes de Voiture, et l'orgueil des grands mots (2)
 Que prodigua Balzac assez mal à propos,
 Les romans de Scarron n'ont point troublé le monde;
 Chapelain ne fit point la guerre de la fronde.
 Chez le Sarmate altier la discorde en fureur, (3)
 Sous un roi fage et doux, semant par-tout l'horreur,
 De l'empire ottoman la splendeur éclipsée,
 Sous l'aigle de Moscou sa force terrassée,
 Tous ces grands mouvemens feraient-ils donc l'effet
 D'un obscur commentaire ou d'un méchant sonnet ?
 Non, lorsqu'aux factions un peuple entier se livre,
 Quand nous nous égorgeons, ce n'est pas pour un livre.

Hé, quel mal après tout peut faire un pauvre auteur ?
 Ruiner son libraire, excéder son lecteur,

La faculté fit enfin imprimer sa censure en latin comme en français, et elle commençait par un solécisme. Le public en rit, et bientôt on n'en parla plus.

(2) *Les pointes de Voiture, &c.*

Voiture, qui fut frivole, et qui ne chercha que le bel esprit; *Balzac*, qui fut toujours ampoulé, et qui ne dit presque jamais rien d'utile, eurent une très-grande réputation dans leur temps; *Chapelain* en eut encore davantage : ils étaient les rois de la littérature. Les querelles dont ils furent l'objet ne servirent qu'à faire naître enfin le bon goût, et ne causèrent d'ailleurs aucun mal.

(3) *Chez le Sarmate altier, &c.*

Ce sera aux yeux de la postérité un événement unique, même en Pologne, qu'une guerre civile si acharnée et si cruelle, sous un roi auquel la faction opposée n'a jamais pu reprocher la moindre contravention aux lois, le plus léger abus de l'autorité, ni même la moindre action qui pût déplaire dans un particulier. C'est pour la première fois qu'on a vu un roi se borner à plaindre ceux qui se rendaient malheureux eux-mêmes en ravageant leur patrie. Il ne leur a donné que l'exemple de la modération.

Faire siffler par-tout sa charlatanerie,
 Ses creuses visions, sa folle théorie.
 Un livre est-il mauvais, rien ne peut l'excuser.
 Est-il bon, tous les rois ne peuvent l'écraser.
 On le supprime à Rome, et dans Londre on l'admire ;
 Le pape le proscrit, l'Europe le veut lire.

Un certain charlatan, qui s'est mis en crédit,
 Prétend, qu'à son exemple, on n'ait jamais d'esprit.
 Tu n'y parviendras pas, apostat d'Hippocrate :
 Tu guérirais plutôt les vapeurs de ma rate.
 Va, cesse de vexer les vivans et les morts ;
 Tyran de ma pensée, assassin de mon corps,
 Tu peux bien empêcher tes malades de vivre,
 Tu peux les tuer tous, mais non pas un bon livre.
 Tu les brûles, Jérôme ; et de ces condamnés
 La flamme, en m'éclairant, noircit ton vilain nez. (4)

Mais voilà, me dis-tu, des phrases mal-sonnantes,
 Sentant son philosophe, au vrai même tendantes.
 Hé bien, réfute-les ; n'est-ce pas ton métier ?
 Ne peux-tu comme moi barbouiller du papier ?
 Le public à profit met toutes nos querelles ;
 De nos cailloux frottés il sort des étincelles,
 La lumière en peut naître ; et nos grands érudits
 Ne nous ont éclairés qu'en étant contredits.

(4) Il s'agit ici de *Van-Swieten*, premier médecin de l'impératrice-reine. Il s'était fait inquisiteur des livres, et passait pour entendre aussi parfaitement la médecine préservatrice des âmes, qu'il entendait mal la médecine curative des corps. Il s'occupait sur-tout d'empêcher les œuvres de M. de *Voltaire* de pénétrer dans la ville impériale. C'était d'ailleurs un homme assez savant, et dont les compilations peuvent être utiles, quoiqu'il n'eût aucune philosophie, ni aucune connaissance des découvertes physiques faites de nos jours.

Sifflez - moi librement , je vous le rends , mes frères.
 Sans le droit d'examen et fans des adverfaires
 Tout languit comme à Rome , où depuis huit cents ans (5)
 Le tranquille esclavage écrasa les talens.

Tu ne veux pas , grand roi , dans ta juſte indulgence ,
 Que cette liberté dégénère en licence :
 Et c'eſt auffi le vœu de tous les gens ſenſés .
 A conſerver les mœurs ils font intéreſſés :
 D'un écrivain pervers ils font toujours juſtice.

Tous ces libelles vains dictés par l'avarice ,
 Enfans de l'impudence élevés chez Marteau , (6)
 Y trouvent en naiſſant un éternel tombeau.

Que dans l'Europe entière on me montre un libelle
 Qui ne ſoit pas couvert d'une honte éternelle ,
 Ou qu'un oubli profond ne retienne englouti
 Dans le fond du borbier dont il était forti.

On punit quelquefois et la plume et la langue ,
 D'un ligueur turbulent la dévotte harangue ,
 D'un Guignard , d'un Bourgoïn les horribles fermons , (7)
 Au nom de J E S U S - C H R I S T prêchés par des démons.

(5) où depuis huit cents ans

On ne voit pas en effet depuis ce temps un ſeul livre écrit à Rome , qui ſoit un ouvrage de génie , et qui entre dans la bibliothèque des nations. Les *Dante* , les *Pétrarque* , les *Bocace* , les *Machiavel* , les *Guichardin* , les *Boyardo* , les *Taſſe* , les *Arioſte* ne furent point romains.

(6) Célèbre imprimeur de ſottifes. Tous les libelles contre *Louis XIV* étaient imprimés à Cologne , chez *Pierre Marteau*.

(7) *D'un Guignard , d'un Bourgoïn , &c.*

C'étaient des écrivains , des prédicateurs de la ligue. *Guignard* était un jéſuite qui fut pendu , et *Bourgoïn* un jacobin qui fut roué. Il eſt vrai qu'ils étaient des fanatiques imbécilles ; mais avec leur imbécillité ils mettaient le couteau dans les mains des parricides.

Mais

Mais quoi ! si quelque main dans le fang s'est trempée,
 Vous est-il défendu de porter une épée ?
 En coupables propos si l'on peut s'exhaler,
 Doit-on faire une loi de ne jamais parler ?
 Un cuisire en son taudis compose une satire ;
 En ai-je moins le droit de penser et d'écrire ?
 Qu'on punisse l'abus ; mais l'usage est permis.

De l'auguste raison les sombres ennemis
 Se plaignent quelquefois de l'inventeur utile
 Qui fondit en métal un alphabet mobile,
 L'arrangea sous la presse, et fut multiplier
 Tout ce que notre esprit peut transmettre au papier.
 Cet art, disait Boyer, a troublé des familles ; (8)
 Il a trop raffiné les garçons et les filles.
 Je le veux ; mais aussi quels biens n'a-t-il pas faits ?
 Tout peuple, excepté Rome, a senti ses bienfaits.
 Avant qu'un allemand trouvât l'Imprimerie,
 Dans quel cloaque affreux barbotait ma patrie !
 Quel opprobre, grand Dieu ! quand un peuple indigent
 Courait à Rome à pied porter son peu d'argent,
 Et revenait, content de la sainte Madône,
 Chantant sa litanie, et demandant l'aumône !
 Du temple au lit d'hymen un jeune époux conduit (9)
 Payait au sacristain pour sa première nuit.

(8) *Cet art, disait Boyer, &c.*

Boyer, théatin, évêque de Mirepoix, disait toujours que l'Imprimerie avait fait un mal effroyable ; et que, depuis qu'il y avait des livres, les filles avaient plus de sottises à dix ans qu'elles n'en avaient eu auparavant à vingt.

(9) *Du temple au lit d'hymen, &c.*

Jusqu'au seizième siècle il n'était pas permis chez les catholiques à un nouveau marié de coucher avec sa femme, sans avoir fait bénir le lit nuptial, et cette bénédiction était taxée.

Epîtres.

Q

Un testateur mourant sans léguer à Saint-Pierre (10)
 Ne pouvait obtenir l'honneur du cimetière.
 Enfin tout un royaume interdit et damné (11)
 Au premier occupant restait abandonné,
 Quand du pape et de DIEU s'attirant la colère,
 Le roi, sans payer Rome, épousait sa commère.

Rois! qui brifa les fers dont vous étiez chargés?
 Qui put vous affranchir de vos vieux préjugés?
 Quelle main favorable à vos grandeurs suprêmes
 A du triple bandeau vengé cent diadèmes?
 Qui, du fond de son puits tirant la vérité,
 A fu donner une ame au public hébété?
 Les livres ont tout fait : et quoi qu'on puisse dire,
 Rois! vous n'avez régné que lorsqu'on a fu lire.

(10) *Un testateur mourant, &c.*

Quiconque ne faisait pas un legs à l'Eglise par son testament était déclaré déconfes, on lui refusait la sépulture; et, par accommodement, l'official, ou le curé, ou le prier le plus voisin faisait un testament au nom du mort, et léguait pour lui à l'Eglise en conscience ce que le testateur aurait dû raisonnablement donner.

(11) un royaume interdit et damné.

Le commun des lecteurs ignore la manière dont on interdisait un royaume. On croit que celui qui se disait le père commun des chrétiens se bornait à priver une nation de toutes les fonctions du christianisme, afin qu'elle méritât sa grâce en se révoltant contre le souverain; mais on observait dans cette sentence des cérémonies qui doivent passer à la postérité. D'abord on défendait à tout laïque d'entendre la messe, et on n'en célébrait plus au maître-autel. On déclarait l'air impur; on ôtait tous les corps saints de leurs châffes, et on les étendait par terre dans l'église, couverts d'un voile; on dépendait les cloches, et on les enterrait dans des caveaux. Quiconque mourait dans le temps de l'interdit était jeté à la voierie. Il était défendu de manger de la chair, de se raser, de se saluer. Enfin le royaume appartenait de droit au premier occupant; mais le pape prenait le soin d'annoncer ce droit par une bulle particulière, dans laquelle il désignait le prince qu'il gratifiait de la couronne vacante.

Soyez reconnaissans, aimez les bons auteurs :
 Il ne faut pas du moins vexer vos bienfaiteurs.
 Et comptez-vous pour rien les plaisirs qu'ils vous donnent?
 Plaisirs purs que jamais les remords n'empoisonnent.
 Les pleurs de Melpomène, et les ris de sa sœur
 N'ont-ils jamais guéri votre mauvaise humeur?
 Souvent un roi s'ennuie; il se fait lire à table
 De Charle ou de Louis l'histoire véritable;
 Si l'auteur fut gêné par un censeur bigot,
 Ne décidez-vous pas que l'auteur est un sot?
 Il faut qu'il soit à l'aïse; il faut que l'aigle altièr
 Des airs à son plaisir franchisse la carrière.
 Je ne plains point un bœuf au joug accoutumé;
 C'est pour baisser son cou que le ciel l'a formé.
 Au cheval qui vous porte un mors est nécessaire.
 Un moine est de ses fers esclave volontaire;
 Mais au mortel qui pense on doit la liberté.
 Des neuf savantes sœurs le Parnasse habité
 Serait-il un couvent sous une mère abbessè
 Qu'un évêque bénit, et qu'un Grizel confesse?

On ne leur dit jamais : Gardez-vous bien, ma sœur,
 De vous mettre à penser sans votre directeur;
 Et quand vous écrirez sur l'almanach de Liège,
 Ne parlez des faisons qu'avec un privilège.
 Que dirait Uranie à ces plaisans propos?
 Le Parnasse ne veut ni tyrans ni bigots :
 C'est une république éternelle et suprême
 Qui n'admet d'autres lois que la loi de Thélème. (12)
 Elle est plus libre encor que le vaillant Bernois,
 Le noble de Venise et l'esprit génevois.

(12) Abbaye de la fondation de *Rabelais*. On avait gravé sur la porte :
Fais ce que tu voudras.

D'un bout du monde à l'autre elle étend son empire ;
 Parmi ses citoyens chacun voudrait s'inscrire.
 Chez nos sœurs, ô grand Roi ! le droit d'égalité,
 Ridicule à la cour, est toujours respecté :
 Mais leur gouvernement à tant d'autres contraire,
 Ressemble encore au tien, puisqu'à tous il fait plaire.

E P I T R E C I.

A U R O I D E L A C H I N E.

Sur son recueil de vers qu'il a fait imprimer.

1 7 7 1.

RÉÇOIS mes complimens, charmant roi de la Chine. (1)
 Ton trône est donc placé sur la double colline !

(1) *Reçois mes complimens, charmant roi de la Chine.*

Kien-Long, roi ou empereur de la Chine, actuellement régnant, a composé, vers l'an 1743 de notre ère vulgaire, un poème en vers chinois et en vers tartares. Ce n'est pas à beaucoup près son seul ouvrage. On vient de publier la traduction française de ce poème.

Les Chinois et les Tartares ont le malheur de n'avoir pas, comme presque tous les autres peuples, un alphabet qui, à l'aide d'environ vingt-quatre caractères, puisse suffire à tout exprimer. Au lieu de lettres, les Chinois ont trois mille trois cents quatre-vingt-dix caractères primitifs, dont chacun exprime une idée. Ce caractère forme un mot ; et ce mot avec une petite marque additionnelle en forme un autre. J'aime, *gnao*, se peint par une figure. J'ai aimé, j'aurais aimé, j'aimerai, demandent des figures un peu différentes, dont le caractère qui peint *gnao* est la racine.

Cette méthode a produit plus de quatre-vingts mille figures qui composent la langue ; et à mesure qu'on fait de nouvelles découvertes dans la nature et dans les arts, elles exigent de nouveaux caractères pour les exprimer. Toute la vie d'un chinois lettré se consume donc dans le soin pénible d'apprendre à lire et à écrire.

On fait dans l'Occident que malgré mes travers
J'ai toujours fort aimé les rois qui font des vers.

Rien ne marque mieux la prodigieuse antiquité de cette nation qui , ayant d'abord exprimé , comme toutes les autres , le petit nombre d'idées absolument nécessaires , par des lignes et par des figures symboliques pour chaque mot , a persévéré dans cette méthode antique , lors même qu'elle est devenue insupportable.

Ce n'est pas tout : les caractères ont un peu changé avec le temps , et il y en a de trente-deux espèces différentes. Les Tartares Mantchoux se sont trouvés accablés du même embarras ; mais ils n'étaient point encore parvenus à la gloire d'être surchargés de trente-deux façons d'écrire. L'empereur *Kien-Long* qui est , comme on fait , de race tartare , a voulu que ses compatriotes jouissent du même honneur que les Chinois. Il a inventé lui-même des caractères nouveaux , aidé dans l'art de multiplier les difficultés par les princes de son sang , par un de ses frères , un de ses oncles , et les principaux colao de l'empire.

On s'est donné une peine incroyable , et il a fallu des années pour faire imprimer de soixante-quatre manières différentes son poème de Moukden , qui aurait été facilement imprimé en deux jours , si les Chinois avaient voulu se réduire à l'alphabet des autres nations.

Le respect pour l'antique et pour le difficile se montre ici dans tout son faste et dans toute sa misère. On voit pourquoi les Chinois , qui sont peut-être le premier des peuples policés pour la morale , sont le dernier dans les sciences , et que leur ignorance est égale à leur fierté.

Le poème de l'empereur *Kien-Long* a plus d'un mérite , soit dans le sujet , qui est l'éloge de ses ancêtres , et où la piété filiale semble naturelle , soit dans les descriptions instructives pour nous , de la ville de Moukden et des animaux , des plantes de cette vaste province , soit dans la clarté du style , perfection si rare parmi nous. Il est encore à croire que l'auteur parle purement : c'est un avantage qui manque à plus d'un de nos poètes.

Ce qui est sur-tout très-remarquable , c'est le respect dont cet empereur paraît être pénétré pour l'être suprême. On doit peser ses paroles à la page 103 de la traduction. *Un tel pays , de tels hommes ne pouvaient manquer d'attirer sur eux des regards de prédilection de la part du souverain maître qui règne dans le plus haut des cieux.* Voilà bien de quoi confondre à jamais tous ceux qui ont imprimé dans tant de livres que le gouvernement chinois est athée. Comment nos théologiens détracteurs ont-ils pu accorder les sacrifices solennels avec l'athéisme ? n'était-ce pas assez de se contredire continuellement dans leurs opinions , fallait-il se contredire encore pour calomnier d'autres hommes au bout de l'hémisphère ?

David même me plut, quoiqu'à parler sans feinte
 Il prône trop souvent sa triste cité faincte,
 Et que d'un même ton sa muse à tout propos
 Fasse danser les monts et reculer les flots.
 Frédéric a plus d'art, et connaît mieux son monde ;
 Il est plus varié, sa veine est plus féconde ;
 Il a lu son Horace, il l'imité ; et vraiment
 Ta majesté chinoise en devrait faire autant.

Je vois avec plaisir que sur notre hémisphère
 L'art de la poésie à l'homme est nécessaire.
 Qui n'aime point les vers a l'esprit sec et lourd ;
 Je ne veux point chanter aux oreilles d'un fourd.
 Les vers font en effet la musique de l'ame.

O toi que sur le trône un feu céleste enflamme,
 Dis-moi si ce grand art dont nous sommes épris,
 Est aussi difficile à Pékin qu'à Paris.
 Ton peuple est-il soumis à cette loi si dure
 Qui veut qu'avec six pieds d'une égale mesure,

Il est triste que l'empereur *Kien-Long*, auteur d'ailleurs fort modeste, dise qu'il descend d'une vierge qui devint grosse par la faveur du ciel, après avoir mangé d'un fruit rouge. Cela fait un peu de tort à la sagesse de l'empereur et à celle de son ouvrage. Il est vrai que c'est une ancienne tradition de sa famille : il est encore vrai qu'on en avait dit autant de la mère de *Gengis*.

Une chose qui fait plus d'honneur à *Kien-Long*, c'est l'extrême considération qu'il montre pour l'agriculture, et son amour pour la frugalité.

N'oublions pas que tout originaire qu'il est de la Tartarie, il rend hommage à l'antiquité incontestable de la nation chinoise. Il est bien loin de rêver que les Chinois sont une colonie d'Egypte; les Egyptiens, dans le temps même de leurs hieroglyphes, eurent un alphabet, et les Chinois n'en ont jamais eu. Les Egyptiens eurent douze signes du zodiaque empruntés mal à propos des Chaldeens, et les Chinois en eurent toujours vingt-huit : tout est différent entre ces deux peuples. Le père *Parrenin* réfuta pleinement cette imagination, il y a quelques années, dans ses lettres à *M. de Mairan*.

De deux alexandrins côte à côte marchans,
L'un serve pour la rime, et l'autre pour le sens?
Si bien que, fans rien perdre, en bravant cet usage,
On pourrait retrancher la moitié d'un ouvrage.

Je me flatte, grand roi, que tes sujets heureux
Ne font point opprimés sous ce joug onéreux,
Plus importun cent fois que les aides, gabelles,
Contrôle, édits nouveaux, remontrances nouvelles,
Bulle *Unigenitus*, billets aux confessés, (2)
Et le refus d'un gîte aux chrétiens trépassés.

Parmi nous le sentier qui mène aux deux collines,
Ainsi que tout le reste, est parfemé d'épines.
A la Chine, fans doute, il n'en est pas ainsi.
Les biens font loin de nous, et les maux font ici :
C'est de l'esprit français la devise éternelle.

Je veux m'y conformer, et d'un crayon fidèle
Peindre notre Parnasse à tes regards chinois.
Ecoute; mon partage est d'ennuyer les rois.
Tu fais (car l'univers est plein de nos querelles)
Quels débats inhumains, quelles guerres cruelles
Occupent tous les mois l'infatigable main

(2) *Bulle Unigenitus, billets aux confessés,
Et le refus d'un gîte aux chrétiens trépassés.*

Ce passage n'a guère besoin de commentaire. On fait assez quelles peines la sagesse du roi très-chrétien et du ministère a eues à calmer toutes ces querelles aussi odieuses que ridicules. Elles ont été poussées jusqu'à refuser la sépulture aux morts. Ces horribles extravagances font certainement inconnues à la Chine, où nous avons pourtant eu la hardiesse d'envoyer des missionnaires.

Des sales héritiers d'Etienne et de Plantin. (3)
 Cent rames de journaux, des rats fatale proie,
 Sont le champ de bataille où le fort se déploie.
 C'est là qu'on vit briller ce grave magistrat (4)
 Qui vint de Montauban pour gouverner l'Etat.
 Il donna des leçons à notre académie,
 Et fut très-mal payé de tant de prud'homme.
 Du jansénisme obscur le fougueux gazetier (5)
 Aux beaux esprits du temps ne fait aucun quartier.

(3) *Des sales héritiers d'Etienne et de Plantin.*

Probablement l'auteur donne l'épithète de *sales* aux imprimeurs, parce que leurs mains sont toujours noircies d'encre. Les *Etienne* et les *Plantin* étaient des imprimeurs très-favans et très-corrects, tels qu'il s'en trouve aujourd'hui rarement.

(4) *C'est là qu'on vit briller ce grave magistrat.*

L'auteur fait allusion, sans doute, à un principal magistrat de la ville de Montauban, qui, dans son discours de réception à l'académie française, sembla insulter plusieurs gens de lettres qui lui répondirent par un déluge de plaisanteries. Mais ces facéties ne portent point sur l'essentiel, et laissent subsister le mérite de l'homme de lettres et celui du galant homme.

(5) *Du jansénisme obscur le fougueux gazetier.*

On ne peut méconnaître à ce portrait l'auteur du libelle hebdomadaire qu'on débite clandestinement et régulièrement sous le nom de *Nouvelles ecclésiastiques*, depuis plusieurs années. Rien ne ressemble moins à l'ecclésiastique ou à l'ecclésiaste que ce libelle dans lequel on déchire tous les écrivains qui ne sont pas du parti, et où l'on accable des plus fades louanges ceux qui en sont encore. Je ne suis pas étonné que l'auteur de l'épître au roi de la Chine donne le nom d'obscur au jansénisme. Il ne l'était pas du temps de *Pascal*, d'*Arnaud* et de la duchesse de *Longueville*; mais depuis qu'il est devenu une caverne de convulsionnaires, il est tombé dans un assez grand mépris. Au reste, il ne faut pas confondre avec les jansénistes convulsionnaires, les gens de bien éclairés qui soutiennent les droits de l'Eglise gallicane et de toute Eglise, contre les usurpations de la cour de Rome. Ce sont de bons citoyens et non des jansénistes: ils méritent les remerciemens de l'Europe.

Hayer poursuit de loin les encyclopédistes ; (6)
 Linguet fond en courroux sur les économistes ; (7)
 A brûler les païens (8) Ribalier se morfond :

(6) *Hayer poursuit de loin les encyclopédistes.*

On croit que cet *Hayer* était un moine récollet qui avait part à un journal dans lequel on disait des injures au Dictionnaire encyclopédique. On appelait ce journal *chrétien*, comme si les autres journaux de l'Europe avaient été païens. Les injures n'étaient pas chrétiennes. Bien des gens doutent que ce journal ait existé : cependant il est certain qu'il a été imprimé plusieurs années de suite.

N. B. Le journal du père *Hayer* était intitulé *Lettres sur quelques écrits de ce temps*. Il le faisait en commun avec un avocat nommé *Soret*.

Le journal chrétien est un autre ouvrage auquel *Hayer* a pu travailler aussi quelque temps. C'est ce même *Hayer* qui s'avisa un jour de faire imprimer dans une brochure trente-sept démonstrations de la spiritualité de l'ame.

(7) *Linguet fond en courroux sur les économistes.*

Les économistes sont une société qui a donné d'excellens morceaux sur l'agriculture, sur l'économie champêtre et sur plusieurs objets qui intéressent le genre humain. *M. Linguet* est un ~~avocat~~ ^{homme} de beaucoup d'esprit, auteur des plusieurs ouvrages, dans lesquels on a trouvé des vues philosophiques et des paradoxes. Il a eu des querelles assez vives avec les économistes auteurs des éphémérides du citoyen, et s'est tiré avec un succès plus brillant de celles que l'abbé *la Blotie* lui a suscitées.

(8) *A brûler les païens Ribalier se morfond.*

Ceci est une allusion visible à la grande querelle de *M. Ribalier*, principal du collège *Mazarin*, avec *M. Marmontel* de l'académie française, auteur du célèbre ouvrage moral, intitulé *Bélisaire*. Il s'agissait de savoir si tous les grands hommes de l'antiquité qui avaient pratiqué la justice et les bonnes œuvres, sans pouvoir connaître notre sainte religion, étaient plongés dans un gouffre de flammes éternelles. L'académicien soupçonnait que le père de tous les hommes, en mettant la vertu dans leurs cœurs, leur avait fait miséricorde. Le principal du collège, membre de la sorbonne, affirmait qu'ils étaient en enfer, comme ayant invinciblement ignoré la science du salut.

L'Europe fut pour *M. Marmontel*, et la sorbonne pour *M. Ribalier*. *M. de Beaumont*, archevêque de Paris, prit aussi le parti de la faculté. Ce procédé déplut beaucoup à l'empereur *Kien-Long* qui en fut informé

Beaumont pousse à Jean-Jaque, et Jean-Jaque à Beaumont : (9)

par le père *Amiot*, l'un des jésuites conservés à la Chine pour son savoir et pour ses services : mais ce n'est pas le seul roi qui a eu de petits démêlés avec M. de *Beaumont*. L'empereur *Kien-Long* n'en gouverna pas moins bien les Etats, et continua à faire des vers.

(9) *Beaumont pousse à Jean-Jaque, et Jean-Jaque à Beaumont.*

Jean-Jacques Rousseau, natif de la ville de Genève, était un original qui avait voulu à toute force qu'on parlât de lui ; pour y parvenir, il composa des romans, et écrivit contre les romans. Il fit des comédies, et publia que la comédie est une œuvre du malin. *Jean-Jacques* dans ses livres disait, *ô mon ami !* avec effusion de cœur, et se brouillait avec tous les amis. *Jean-Jacques* s'écriait dans les préfaces de ses brochures, *ô ma patrie, ma chère patrie !* et il renonçait à sa patrie. Il écrivait de gros livres en faveur de la liberté, et il présentait requête au conseil de Berne pour le prier de le faire enfermer, afin d'avoir ses coudées franches. Il écrivait que les prédicans de Genève étaient orthodoxes, et puis il écrivait que ces prédicans étaient des fripons et des hérétiques. *O mon cher pasteur de Boveresse, à bovis !* s'écriait-il encore dans ses brochures, que je vous aime, et que vous êtes un pasteur selon le cœur de DIEU et selon le mien ! et que vous m'avez fait verser de larmes de joie ! mais le lendemain il imprimait que le pasteur de Boveresse était un coquin qui avait voulu le faire lapider par tous les petits garçons du village.

De là *Jean-Jacques*, vêtu en arménien, s'en allait en Angleterre avec un ami intime qu'il n'avait jamais vu ; et comme la nation anglaise se fait usage de sa liberté en se moquant outrageusement de lui, il imprima que son ami intime, qui lui rendait des services inouis, était le cœur le plus noir et le plus perfide qu'il y eût dans les trois royaumes.

M. de *Beaumont*, archevêque de Paris, qui était d'un caractère tout différent, et qui écrivait dans un goût tout opposé, prit *Jean-Jacques* sérieusement, et donna un gros mandement, non pas un mandement sur les fermiers, pour fournir à *Jean-Jacques* quelques retributions par la main des diacres, selon les règles de la primitive Eglise ; mais un mandement pour lui dire qu'il était un hérétique, coupable d'expressions malsonnantes, téméraires, offensives des oreilles pieuses, tendantes à insinuer qu'on ne peut être en même temps à Rome et à Pékin, et qu'il y a du vrai dans les premières règles de l'arithmétique.

Jean-Jacques, de son côté, répondit sérieusement à M. l'archevêque de Paris. Il intitula sa lettre, *Jean-Jacques à Christophe de Beaumont*, comme *César* écrivait à *Cicéron*, *Cæsar imperator Ciceroni imperatori*. Il faut avouer encore que c'était aussi le style des premiers siècles de l'Eglise. *Saint Jérôme*,

Palissot contre eux tous puissamment s'évertue : (10)
Que de fiel s'évapore, et que d'encre est perdue !

qui n'était qu'un pauvre savant prêtre retiré à Bethléem, pour apprendre l'idiome hébraïque, écrivait ainsi à Jean, évêque de Jérusalem, son ennemi capital.

Jean-Jacques, dans sa lettre à Christophe, dit : (page 2.) *Je devins homme de lettres par mon mépris même pour cet état* : cela parut fier et grand. On remarqua dans un journal que Jean-Jacques, fils d'un mauvais ouvrier de Genève, nourri de l'hôpital, méprisait le titre d'homme de lettres, dont l'empereur de la Chine et le roi de Prusse s'honorent. Il ne doute pas dans cette lettre que l'univers entier n'ait sur lui les yeux. Il prie (page 12) l'archevêque de lire son roman d'Héloïse, dans lequel le héros gagne un mal vénérien au b. . . . et l'héroïne fait un enfant avec le héros avant de se marier à un ivrogne. Après quoi Jean-Jacques parle de JESUS-CHRIST, de la grâce prévenante, du péché originel et de la Trinité. Et il conclut par déclarer positivement (page 127) que tous les gouvernemens de l'Europe lui devaient élever des statues à frais communs.

Enfin, après avoir traité à fond avec Christophe sur tous les points abstrus de la théologie, il finit par faire un petit opéra en prose.

De son côté, Christophe commence par avertir les fideles (page 4) que Jean-Jacques est amateur de lui-même, fier et même superbe, même enflé d'orgueil, impie, blasphémateur et calomniateur, et qui pis est, amateur des voluptés plutôt que de DIEU ; enfin d'un esprit corrompu et perverti dans la foi.

On demandera peut-être à la Chine ce que le public de Paris a pensé de ces traits d'éloquence ? il a ri.

(10) Palissot contre eux tous puissamment s'évertue.

M. Palissot est l'auteur de la comédie des philosophes, dans laquelle on représenta Jean-Jacques marchant à quatre pattes, et des savans volant dans la poche. Il est aussi l'auteur d'un poëme intitulé la Dunciade, d'après la Dunciade de Pope. Ce poëme est rempli de traits contre messieurs Marmontel, abbé Coyer, abbé Raynal, abbé le Blanc, Mayol, Baculard d'Arnaud, le Mierre, du Belloi, Sedaine, Dorat, la Morlière, Rochau, Boitel, Taconnet, Poinssinet, du Rosoi, Blin, Colardeau, Bastide, Mouton, Portelance, Sauvoign, Robé, l'Attaignant, Jonval, Acard, Bergier, mesdames Grafigni, Ricoboni, Unci, Curé, &c.

Ce poëme est en trois chants. Fréron y est installé chancelier de la Sottise, Sa souveraine le change en âne. Fréron, qui ne peut courir, la prie de vouloir bien lui faire présent d'une paire d'ailes. Elle lui en donne, mais elle les lui ajuste à contre-sens, de sorte que Fréron, quand il veut voler en haut, tombe toujours en bas avec la Sottise qu'il porte sur son dos. Cette

Parmi les combattans vient un rimeur (11) gascon,
 Prédicant, petit-maître, ami d'Aliboron,
 Qui pour se signaler refait la Henriade;
 Et tandis qu'en secret chacun se persuade
 De voler en vainqueur au haut du mont sacré,
 On vit dans l'amertume, et l'on meurt ignoré;
 La discorde est par-tout, et le public s'en raille.
 On se hait au Parnasse encor plus qu'à Verfaille.
 Grand Roi, de qui les vers et l'esprit sont si doux,
 Crois-moi, reste à Pékin, ne viens jamais chez nous.

Aux bords du fleuve jaune un peuple entier t'admire;
 Tes vers feront toujours très-bons dans ton empire;
 Mais gare que Paris ne flétrît tes lauriers!
 Les Français sont malins et sont grands chansonniers.
 Les trois rois d'Orient que l'on voit chaque année, (12)
 Sur les pas d'une étoile à marcher obstinée,

imagination a été regardée comme la meilleure de tout l'ouvrage. On apprend dans les notes ajoutées à ce poëme par l'auteur que *Fréron* était ci-devant un jésuite chassé du collège pour ses mœurs, fut ensuite abbé, puis sous-lieutenant, et se déguisa en comtesse, (page 62, chant III^e.) Le grand nombre de gens de mérite attaqués dans ce poëme nuit à son succès; mais la métamorphose de *Fréron* en âne réunit tous les suffrages.

(11) vient un rimeur gascon,

Voyez les notes sur l'épître à M. d'Alembert.

(12) *Les trois rois d'Orient que l'on voit chaque année.*

Voyez l'article *Epiphanie* dans le *Dictionnaire philosophique*. On a été dans l'habitude à Paris de faire presque tous les ans des couplets sur le voyage des trois mages ou des trois rois qui vinrent, conduits par une étoile, à Bethléem, et qui reconnurent l'enfant JESUS pour leur suzerain dans son étable, en lui offrant de l'encens, de la myrrhe et de l'or. On appelle ces chansons des Noël, parce que c'est aux fêtes de Noël qu'on les chante. On en a fait des recueils dans lesquels on trouve des couplets extrêmement plaisans.

Comblent l'enfant J E S U S des plus rares présens,
 N'emportent de Paris, pour tous remerciemens,
 Que des couplets fort gais qu'on chante sans scrupule.
 Collé dans ses refrains les tourne en ridicule.
 Les voilà bien payés d'apporter un trésor!
 Tout mon étonnement est de les voir encor.

Le roi, me diras-tu, de la Zone cimbrique, (13)
 Accompagné par-tout de l'estime publique,
 Vit Paris sans rien craindre, et régna sur les cœurs.
 On respecta son nom comme on chérit ses mœurs.
 Oui; mais cet heureux roi, qu'on aime et qu'on révère,
 Se connaît en grands vers, et se garde d'en faire.
 Nous ne les aimons plus; notre goût s'est usé:
 Boileau, craint de son siècle, au nôtre est méprisé:
 Le tragique, étonné de sa métamorphose,
 Fatigué de rimer, va ne pleurer qu'en prose.
 De Molière oublié le sel s'est affadi.

En vain, pour ranimer le Parnasse engourdi,
 Du peintre des Saisons la main féconde et pure, (14)
 Des plus brillantes fleurs a paré la nature;
 Vainement, de Virgile élégant traducteur,
 De Lille a quelquefois égalé son auteur, (15)

(13) *Le roi, me diras-tu, de la Zone cimbrique.*

Le roi de Danemarck régna.

(14) *Du peintre des Saisons la main féconde et pure.*

M. de Saint-Lambert mestre de camp, auteur du charmant poëme des Saisons.

(15) *De Lille a quelquefois égalé son auteur.*

M. de Lille, auteur d'une traduction des Géorgiques très-estimée des gens de lettres.

D'un siècle dégoûté la démence imbécile
 Préfère les remparts et Vaux-hall à Virgile.
 On verrait Cicéron sifflé dans le palais.

Le léger vaudeville et les petits couplets
 Maintiennent notre gloire à l'opéra comique ;
 Tout le reste est passé ; le sublime est gothique.
 N'expose point ta muse à ce peuple inconstant.
 Les Frérons te loûraient pour quelque argent comptant ;
 Mais tu ferais peu lu , malgré tout ton génie ,
 Des gens qu'on nomme ici la bonne compagnie.
 Pour réussir en France , il faut prendre son temps.
 Tu feras bien reçu de quelques grands savans ,
 Qui pensent qu'à Pékin tout monarque est athée , (16)
 Et que la compagnie autrefois tant vantée ,
 En disant à la Chine un éternel adieu ,
 Vous a permis à tous de renoncer à DIEU.
 Mais sans approfondir ce qu'un Chinois doit croire ,
 Séguier t'affublerait d'un beau réquisitoire : (17)
 La cour pourrait te faire un fort mauvais parti ,
 Et blâmer par arrêt tes vers et ton *Changti*.

(16) *Qui pensent qu'à Pékin tout monarque est athée.*

Une faction dans Paris a soutenu pendant trente ans que le gouvernement de la Chine est athée. L'empereur de la Chine , qui ne fait rien des sottises de Paris , a bien confondu cet horrible impertinence dans son poème , où il parle de la Divinité avec autant de sentiment que de respect.

(17) *Séguier t'affublerait d'un beau réquisitoire.*

Avocat général qui a fait trop d'honneur au livre du *Système de la nature* , livre d'un declamateur qui se repète sans cesse , et d'un très-grand ignorant en physique , qui a la sottise de croire aux anguilles de *Néedham*. Il vaut mieux croire en DIEU avec *Epictète* et *Marc-Aurèle*. C'est une grande consolation pour la France que ce réquisitoire n'attaque que des livres anglais.

La forbonne en latin (mais non fans folécismes)
 Soutiendra que ta muse a besoin d'exorcismes ;
 Qu'il n'est de gens de bien *que nous et nos amis* ;
 Que l'enfer, grâce à DIEU, t'est pour jamais promis.
 Dispensateurs fourrés de la vie éternelle,
 Ils ont rôti Trajan et bouilli Marc-Aurèle.
 Ils t'en feront autant, et par-tout condamné,
 Tu ne feras venu que pour être damné.

Le monde en factions dès long-temps se partage.
 Tout peuple a sa folie ainfi que son usage.
 Ici les Ottomans, bien sûrs que l'Eternel
 Jadis à Mahomet députa Gabriel,
 Vont se laver le coude aux bassins des mosquées; (18)
 Plus loin du grand Lama les reliques musquées (19)
 Passent de son derrière au cou des plus grands rois.

Quand la troupe écarlate à Rome a fait un choix,
 L'élu, fût-il un sot, est dès-lors infaillible.
 Dans l'Inde le Veidam, et dans Londres la Bible, (20)
 A l'hôpital des fous ont logé plus d'esprits
 Que Grizel n'a trouvé de dupes à Paris. (21)

(18) *Vont se laver le coude aux bassins des mosquées.*

Il est ordonné aux musulmans de commencer l'ablution par le coude,
 Les prêtres catholiques ne se lavent que les trois doigts.

(19) *Plus loin du grand Lama les reliques musquées.*

Il est très-vrai que le grand Lama distribue quelquefois sa chaise percée
 à ses adoreteurs.

(20) *Dans l'Inde le Veidam, et dans Londres la Bible.*

Il n'y a point de pays où il y ait eu plus de disputes sur la Bible qu'à
 Londres, et où les théologiens aient débité plus de rêveries depuis *Prima*
 jusqu'à *Warburton*.

(21) *Que Grizel n'a trouvé de dupes à Paris.*

Grizel fameux dans le métier de directeur.

Monarque au nez camus des fertiles rivages
 Peuplés, à ce qu'on dit, de fripons et de sages,
 Règne en paix, fais des vers et goûte de beaux jours;
 Tandis que sans argent, sans amis, sans secours,
 Le mogol est errant dans l'Inde ensanglantée,
 Que d'orages nouveaux la Perse est agitée,
 Qu'une pipe à la main, sur un large sofa
 Mollement étendu, le pesant Mouftapha
 Voit le Russe entasser des victoires nouvelles
 Des rives de l'Araxe au bord des Dardanelles;
 Et qu'un bacha du Caire à sa place est assis
 Sur le trône où les chats régnaient avec Isis.

Nous autres cependant, au bout de l'hémisphère,
 Nous, des Welches grossiers postérité légère,
 Livrons-nous en riant, dans le sein des loifirs,
 A nos frivolités que nous nommons plaisirs;
 Et puisse, en corrigeant trente ans d'extravagances, (22)
 Monsieur l'abbé Terrai rajuster nos finances! (23)

(22) *Et puisse, en corrigeant trente ans d'extravagances.*

L'auteur devait dire *depuis cinquante-deux ans*; car le système de Laff est de cette date. Mais on prétend en France que *cinquante-deux* ne peut pas entrer dans un vers.

(23) *Monsieur l'abbé Terrai rajuster nos finances.*

C'est ce que nous attendons avec concupiscence. S'il en vient à bout, il sera couvert de gloire, et nous le chanterons.

E P I T R E C I I.

A H O R A C E.

1771.

T O U J O U R S ami des vers, et du diable poussé,
 Au rigoureux Boileau j'écrivis l'an passé.
 Je ne fais si ma lettre aurait pu lui déplaire,
 Mais il me répondit par un plat secrétaire,
 Dont l'écrit froid et long, déjà mis en oubli,
 Ne fut jamais connu que de l'abbé Mabli. (1)

Je t'écris aujourd'hui, voluptueux H O R A C E,
 A toi qui respiras la mollesse et la grâce,
 Qui, facile en tes vers et gai dans tes discours,
 Chantas les doux loifirs, les vins et les amours,
 Et qui connus si bien cette sagesse aimable
 Que n'eut point de Quinault le rival intraitable.

Je suis un peu fâché pour Virgile et pour toi,
 Que tous deux nés romains vous flattiez tant un roi.
 Mon Frédéric du moins, né roi très-légitime,
 Ne doit point ses grandeurs aux bassesses du crime.

(1) M. l'abbé de *Mabli*, frère de l'abbé *Condillac*. Il avait donné d'excellentes observations sur l'histoire de France et un grand nombre d'autres ouvrages qui respirent l'amour de la vertu. On peut lui reprocher d'avoir quelquefois montré de l'humeur contre M. de *Voltaire* et d'autres hommes de lettres qui devaient lui être chers, puisqu'ils avaient le même but que lui, et défendaient la même cause. Sa conduite a toujours été digne de ses ouvrages; et la protection passagère qu'il eut la faiblesse d'accorder à l'ecolier de Dijon n'a été qu'une erreur d'un moment.

Epîtres.

R

Ton maître était un fourbe, un tranquille affassin ;
 Pour voler son tuteur il lui perça le sein ;
 Il trahit Cicéron , père de la patrie ;
 Amant incestueux de sa fille Julie ,
 De son rival Ovide il proscrivit les vers ;
 Il fit transfir sa muse au milieu des déserts.
 Je fais que prudemment ce politique Octave
 Payait l'heureux encens d'un plus adroit esclave.
 Frédéric exigeait des soins moins complaisans.
 Nous soupions avec lui sans lui donner d'encens ;
 De son goût délicat la finesse agréable
 Fesait , sans nous gêner, les honneurs de sa table ;
 Nul roi ne fut jamais plus fertile en bons mots
 Contre les préjugés , les fripons et les fots.
 Maupertuis gâta tout. L'orgueil philosophique
 Aigrit de nos beaux jours la douceur pacifique.
 Le plaisir s'envola ; je partis avec lui.

Je cherchai la retraite. On disait que l'ennui
 De ce repos trompeur est l'insipide frère.
 Oui , la retraite pèse à qui ne fait rien faire ;
 Mais l'esprit qui s'occupe y goûte un vrai bonheur.
 Tibur était pour toi la cour de l'empereur :
 Tibur dont tu nous fais l'agréable peinture ,
 Surpassa les jardins vantés par Epicure.
 Je crois Ferney plus beau. Les regards étonnés
 Sur cent vallons fleuris doucement promenés ,
 De la mer de Genève admirent l'étendue ;
 Et les Alpes de loin , s'élevant dans la nue ,
 D'un long amphithéâtre enferment ces côteaux
 Où le pampre en festons rit parmi les ormeaux.
 Là , quatre Etats divers arrêtent ma pensée.

Je vois de ma terrasse , à l'équerre tracée ,
 L'indigent Savoyard , utile en ses travaux ,
 Qui vient couper mes blés pour payer ses impôts.
 Des riches Génevois les campagnes brillantes ,
 Des Bernois valeureux les cités florissantes ,
 Enfin cette Comté , franche aujourd'hui de nom ,
 Qu'avec l'or de Louis conquit le grand Bourbon :
 Et du bord de mon lac à tes rives du Tibre ,
 Je te dis , mais tout bas , heureux un peuple libre !

Je le suis en secret dans mon obscurité.
 Ma retraite et mon âge ont fait ma fureté.
 D'un pédant d'Anneci j'ai confondu la rage , (2)
 J'ai ri de sa fottise : et quand mon ermitage
 Voyait dans son enceinte arriver à grands flots
 De cent divers pays les belles , les héros ,
 Des rimeurs , des favans , des têtes couronnées ,
 Je laissais du vilain les fureurs acharnées
 Hurler d'une voix rauque au bruit de mes plaisirs.
 Mes sages voluptés n'ont point de repentirs.
 J'ai fait un peu de bien ; c'est mon meilleur ouvrage.
 Mon séjour est charmant , mais il était sauvage.
 Depuis le grand édit , inculte , inhabité , (3)
 Ignoré des humains dans sa triste beauté ,

(2) Voyez les notes de l'épître à M. de Saint-Lambert.

(3) Depuis le grand édit , inculte , inhabité.

A la révocation de l'édit de Nantes , tous les principaux habitans du petit pays de Gex passèrent à Genève et dans les terres helvétiques. Cette langue de terre , qui est dans la plus belle situation de l'Europe , fut déferée ; elle se couvrit de marais ; il y eut quatre-vingts charrues de moins ; plus d'un village fut réduit à une ou deux maisons , tandis que Genève , par sa seule industrie , et presque sans territoire , a su acquérir plus de quatre millions de rentes en contrats sur la France , sans compter ses manufactures et son commerce.

La nature y mourait , je lui portai la vie ;
 J'osai ranimer tout. Ma pénible industrie
 Rassembla des colons par la misère épars.
 J'appelai les métiers qui précèdent les arts ;
 Et pour mieux cimenter mon utile entreprise ,
 J'unis le protestant avec ma fainte église.

Toi qui vois d'un même œil frère Ignace et Calvin ,
 DIEU tolérant, DIEU bon, tu bénis mon dessein !
 André Ganganelli, ton sage et doux vicaire ,
 Sait m'approuver en roi s'il me blâme en saint-père.
 L'ignorance en frémit : et Nonotte hébété
 S'indigne en son taudis de ma félicité.

Ne me demande pas ce que c'est qu'un Nonotte ,
 Un Ignace , un Calvin , leur cabale bigotte ,
 Un prêtre roi de Rome , un pape , un vice-dieu
 Qui, deux clefs à la main , commande au même lieu
 Où tu vis le sénat aux genoux de Pompée ,
 Et la terre en tremblant par César usurpée.
 Aux champs élysiens tu dois en être instruit.
 Vingt siècles descendus dans l'éternelle nuit
 T'ont dit comme tout change , et par quel sort bizarre
 Le laurier des Trajans fit place à la tiare ;
 Comment ce fou d'Ignace , étrillé dans Paris ,
 Fut mis au rang des saints , même des beaux esprits ,
 Comment il en déchut ; et par quelle aventure
 Nous vint l'abbé Nonotte après l'abbé de Pure.

Ce monde, tu le fais, est un mouvant tableau,
 Tantôt gai, tantôt triste, éternel et nouveau.
 L'empire des Romains finit par Augustule ;
 Aux horreurs de la fronde a succédé la bulle ;

Tout passe, tout périt, hors ta gloire et ton nom.
 C'est-là le fort heureux des vrais fils d'Apollon.
 Tes vers en tout pays sont cités d'âge en âge.

Hélas ! je n'aurai point un pareil avantage.
 Notre langue un peu sèche et sans inventions
 Peut-elle subjuguier les autres nations ?
 Nous avons la clarté, l'agrément, la justesse ;
 Mais égalérons - nous l'Italie et la Grèce ?
 Est-ce assez en effet d'une heureuse clarté,
 Et ne péchons-nous pas par l'uniformité ?
 Sur vingt tons différens tu fus monter ta lyre ;
 J'entends ta Lalagé, je vois son doux fourire ;
 Je n'ose te parler de ton Ligurinus,
 Mais j'aime ton Mécène, et ris de Cadius.
 Je vois de tes rivaux l'importune phalange,
 Sous tes traits redoublés enterrés dans la fange.
 Que pouvaient contre toi ces serpens ténébreux ?
 Mécène et Pollion te défendaient contre eux.
 Il n'en est pas ainsi chez nos Velches modernes.

Un vil tas de grimauds, de rimeurs subalternes,
 A la cour quelquefois a trouvé des prôneurs ;
 Ils font dans l'antichambre entendre leurs clameurs.
 Souvent en balayant dans une sacristie,
 Ils traitent un grand roi d'hérétique et d'impie.
 L'un dit que mes écrits, à Cramer (4) bien vendus,
 Ont fait dans mon épargne entrer cent mille écus.

(4) *L'un dit que mes écrits*

Parmi les calomnies dont on a régala l'auteur, selon l'usage établi, on a imprimé dans vingt libelles qu'il avait gagné quatre ou cinq cents mille francs à vendre ses ouvrages. C'est beaucoup : mais aussi d'autres écrivains ont assuré qu'après sa mort ses écrits n'auraient plus de débit, et cela les console.

L'autre que j'ai traité la Genèse de fable,
 Que je n'aime point DIEU, mais que je crains le diable.
 Soudain Fréron l'imprime; et l'avocat Marchand (5)
 Prétend que je suis mort, et fait mon testament.
 Un autre moins plaissant, mais plus hardi faussaire,
 Avec deux faux témoins s'en va chez un notaire,
 Au mépris de la langue, au mépris de la hart,
 Rédiger mon symbole en patois favoyard. (6)

Ainsi lorsqu'un pauvre homme, au fond de sa chaumière,
 En dépit de Tiffot, (7) finissait sa carrière,
 On vit avec surprise une troupe de rats
 Pour lui ronger les pieds se gliffer dans ses draps.

Chassons loin de chez moi tous ces rats du Parnasse;
 Jouissons, écrivons, vivons, mon cher HORACE.
 J'ai déjà passé l'âge où ton grand protecteur,
 Ayant joué son rôle en excellent acteur,
 Et sentant que la mort assiégeait sa vieilleffe,
 Voulut qu'on l'applaudît lorsqu'il finit sa pièce.
 J'ai vécu plus que toi; mes vers dureront moins;
 Mais au bord du tombeau je mettrai tous mes soins

(5) *Soudain Fréron l'imprime; et l'avocat Marchand.*

Marchand, avocat de Paris, s'est amusé à faire le prétendu testament de l'auteur, et plusieurs personnes y ont été trompées.

(6) *Rédiger mon symbole en patois favoyard.*

Il y eut en effet, le 15 avril 1768, une déclaration faite par-devant notaire, d'une prétendue profession de foi que des polissons inconnus disaient avoir entendu prononcer. Les faussaires qui rédigèrent cette pièce, écrite d'un style ridicule, ne poussèrent pas leur insolence jusqu'à prétendre qu'elle fût signée par l'auteur. Voyez la vie de M. de *Voltaire*.

(7) *En dépit de Tiffot finissait sa carrière.*

Célèbre médecin de Laufanne, capitale du pays Roman.

A suivre les leçons de ta philosophie,
 A mépriser la mort en favourant la vie,
 A lire tes écrits pleins de grâce et de sens,
 Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens.

Avec toi l'on apprend à souffrir l'indigence,
 A jouir sagement d'une honnête opulence,
 A vivre avec soi-même, à servir ses amis,
 A se moquer un peu de ses fots ennemis,
 A sortir d'une vie ou triste ou fortunée,
 En rendant grâce aux Dieux de nous l'avoir donnée.
 Aussi, lorsque mon pouls inégal et pressé
 Fefait peur à Tronchin, près de mon lit placé,
 Quand la vieille Athropos, aux humains si sévère,
 Approchait ses ciseaux de ma trame légère,
 Il a vu de quel air je prenais mon congé.
 Il fait si mon esprit, mon cœur était changé.
 Hubert (8) me fefait rire avec ses pasquinades;
 Et j'entrais dans la tombe au son de ses aubades.

Tu dus finir ainsi. Tes maximes, tes vers,
 Ton esprit juste et vrai, ton mépris des enfers, (9)
 Tout m'affure qu'HORACE est mort en honnête homme.
 Le moindre citoyen mourait ainsi dans Rome.
 Là, jamais on ne vit monsieur l'abbé Grizel
 Ennuyer un malade au nom de l'Éternel;

(8) *Hubert me fefait rire avec ses pasquinades.*

Neveu de la célèbre mademoiselle Hubert, auteur de *La religion essentielle à l'homme*, livre très-profond. M. Hubert avait le talent de faire des portraits en caricature, et même de les faire en papier avec des ciseaux.

(9) *Ton esprit juste et vrai, ton mépris des enfers.*

On devait, sans doute, mépriser les enfers des païens, qui n'étaient que des fables ridicules, mais l'auteur ne méprise pas les enfers des chrétiens, qui sont la vérité même constatée par l'Eglise.

Et fatiguant en vain ses oreilles lassées,
Troubler d'un sot effroi ses dernières pensées.

Voulant réformer tout , nous avons tout perdu.
Quoi donc ! un vil mortel , un ignorant tondu ,
Au chevet de mon lit viendra sans me connaître
Gourmander ma faiblesse , et me parler en maître !
Ne suis-je pas en droit de rabaïsser son ton
En lui faisant moi-même un plus sage sermon ?
A qui se porte bien qu'on prêche la morale :
Mais il est ridicule en notre heure fatale
D'ordonner l'abstinence à qui ne peut manger.
Un mort dans son tombeau ne peut se corriger.
Profitons bien du temps ; ce font-là tes maximes.

Cher H O R A C E , plains-moi de les tracer en rimes.
La rime est nécessaire à nos jargons nouveaux ,
Enfans demi-polis des Normands et des Goths ;
Elle flatte l'oreille ; et souvent la césure
Plaît, je ne fais comment , en rompant la mesure.
Des beaux vers pleins de sens le lecteur est charmé.
Corneille , Despréaux et Racine ont rimé.
Mais j'apprends qu'aujourd'hui Melpomène propose
D'abaïsser son cothurne , et de parler en prose.

E P I T R E C I I I .

BENALDAKI A CARAMOUFTÉE,

Femme de Giafar le Barmécide. ()*

1771.

DE Barmécide épouse généreuse,
Toujours aimable et toujours vertueuse,
Quand vous sortez des rives de Bagdat,
Quand vous quittez leur faux et triste éclat,
Et que, tranquille aux champs de la Syrie,
Vous retrouvez votre belle patrie ;
Quand tous les cœurs en ces climats heureux
Sont sur la route, et vous suivent tous deux,
Votre départ est un triomphe auguste ;
Chacun bénit Barmécide le juste ;
Et la retraite est pour vous une cour.
Nul intérêt : vous régnez par l'amour ;
Un tel empire est le seul qui nous flatte.

Je vis hier sur les bords de l'Euphrate
Gens de tout âge et de tous les pays ;
Je leur disais : Qui vous a réunis ?
— C'est Barmécide. Et toi, quel dieu propice
T'a relevé du fond du précipice ?
— C'est Barmécide. Et qui t'a décoré
De ce cordon dont je te vois paré ?

(*) Cette épître a été écrite à madame la duchesse de Choiseul, à l'occasion de la disgrâce de son mari.

Toi mon ami, de qui tiens-tu ta place,
 Ta pension ? qui t'a fait cette grâce ?
 — C'est Barmécide. Il répandait le bien
 De son calife, et prodiguait le sien.
 Et les enfans répétaient : Barmécide !
 Ce nom sacré sur nos lèvres réside
 Comme en nos cœurs. Le calife à ce bruit,
 Qui redoublait encor pendant la nuit,
 Nous défendit de crier davantage ;
 Chacun se tut, ainsi qu'il est d'usage.
 Mais les échos répétèrent cent fois :
 C'est Barmécide : et leur bruyante voix
 Du doux sommeil priva, pour son dommage,
 Le commandeur des croyans de notre âge.
 Au point du jour, alors qu'il s'endormit,
 Tout en rêvant, le calife redit :
 C'est Barmécide : et bientôt sa sageffe
 A ranimé sa première tendresse.

E P I T R E C I V.

A M. D'ALEMBERT.

1772.

ESPRIT juste et profond, parfait ami, vrai sage,
 D'Alembert, que dis-tu de mon dernier ouvrage ?
 Le roi danois et toi, mes juges souverains,
 Vous donnez carte blanche à tous les écrivains.
 Le privilège est beau ; mais que faut-il écrire ?
 Me permettriez-vous quelques grains de fatire ?

Virgile a-t-il bien fait de pincer Mévius?
 Horace a-t-il raison contre Nomentanus?
 Oui, si ces deux latins montés sur le Parnasse
 S'égayaient aux dépens de Virgile et d'Horace.
 La défense est de droit; et d'un coup d'aiguillon
 L'abeille en tous les temps repouffa le frélon.
 La guerre est au Parnasse, au conseil, en forbonne.
 Allons, défendons-nous, mais n'attaquons personne.

Vous m'avez endormi, difait ce bon Trublet; (1)
 Je réveillai mon homme à grands coups de fifilet.
 Je fis bien: chacun rit, et j'en ris même encore.
 La critique a du bon, je l'aime et je l'honore;
 Le parterre éclairé juge les combattans,
 Et la faine raison triomphe avec le temps.
 Lorsque dans son grenier certain Larcher réclame (2)
 La loi qui prostitue et sa fille et sa femme,
 Qu'il veut dans Notre-Dame établir son férail,
 On lui dit qu'à Paris plus d'un gentil bercail

(1) difait ce bon Trublet.

Voyez la pièce intitulée le *pauvre Diable*.

(2) Lorsque dans son grenier certain Larcher réclame.

Larcher répétiteur au collège Mazarin. Il foutint opiniâtement que dans la grande ville de Babylone toutes les femmes et les filles de la cour étaient obligées par la loi de se prostituer une fois dans leur vie au premier venu, pour de l'argent, et cela dans le temple de *Vénus*, quoique *Vénus* fût inconnue à Babylone. Il trouvait fort mauvais qu'on ne crût pas à cette impertinence, puisqu'*Herodote* l'avait dite expressément. Le même *Larcher* disputa fortement sur le grand serpent *Ophionée*, sur le bouc de *Mendès* qui couchait avec les dames hébraïques; il traita notre auteur de vilain athée pour avoir dit que la *Providence* envoie la peste et la famine sur la terre. Il y a encore dans la poussière des collèges de ces cuistres qui semblent être du quinzième siècle. Notre auteur ne fit que se moquer de ce *Larcher*, et il fut secondé de tout Paris à qui il le fit connaître. Voyez la *défense de mon oncle*.

Est ouvert aux travaux d'un savant antiquaire;
 Mais que jamais la loi n'ordonna l'adultère.
 Alors on examine; et le public instruit
 Se moque de Larcher qui jure en son réduit.
 L'abbé François écrit; le Léthé sur ses rives (3)
 Reçoit avec plaisir ses feuilles fugitives.
 Tancrède en vers croifés fait-il bâiller Paris?
 On m'ennuie à mon tour des plus pefans écrits;
 A Danchet, à Brunet le pont-neuf me compare; (4)
 On préfère à mes vers Crébillon le barbare; (5)

(3) *L'abbé François écrit, &c.*

Il y a en effet un abbé nommé *François*, des ouvrages duquel le fleuve Léthé s'est chargé entièrement. C'est un pauvre imbécille qui a fait un livre en deux volumes contre les philofophes, livre que personne ne connaît ni ne connaîtra.

(4) *A Danchet, à Brunet, &c.*

Danchet est un de ces poètes médiocres qu'on ne connaît plus. Il a fait quelques tragédies et quelques opéra; pour *Brunet*, nous ne favons qui c'est, à moins que ce ne soit un nommé *M. le Brun*, qui avait fait autrefois une ode pour engager notre auteur à prendre chez lui mademoiselle *Corneille*. Quelqu'un lui dit méchamment qu'on avait voulu recevoir mademoiselle *Corneille*, mais point son ode qui ne valait rien. Alors *M. le Brun* écrivit contre le même homme auquel il venait de donner tant de louanges. Cela est dans l'ordre; mais il paraît dans l'ordre aussi qu'on se moque de lui.

(5) *Crébillon le barbare.*

Nous ne favons si par *barbare* on entend ici la barbarie d'*Atrée*, ou la barbarie du style qu'on a reprochée à *Crébillon*; c'est peut-être l'un et l'autre. Mais ce n'est pas parce qu'*Atrée* est trop cruel qu'on ne joue point cette pièce, et qu'elle passe pour mauvaise chez tous les gens de goût; car dans *Rodogune*, *Cleopâtre* est plus cruelle encore, et cette atrocité même semblerait devoir être plus révoltante dans une femme que dans un homme: cependant cette fin de la tragédie de *Rodogune* est un chef-d'œuvre du théâtre, et réussira toujours.

Nous trouvons dans le *Mercur* de novembre 1770, page 83, les réflexions les plus judicieuses qu'on ait encore faites sur *Atrée*; les voici.

Cette longue dispute échauffe les esprits.
Alors, du plus beau feu vingt poètes épris,

» En général les vengeances, pour être intéressantes au théâtre, doivent être promptes, subites, violentes; il faut toujours frapper de grands coups sur la scène: les horreurs longues et détaillées ne sont que rebutantes. M. de Crébillon, malgré ce précepte, a risqué la coupe d'Atrée; mais elle n'a pu réussir, à beaucoup près. Quelques esprits faux, quelques jeunes têtes qui n'ont pas réfléchi croient que les atrocités sont le plus grand effort de l'esprit humain, et que l'horreur est ce qu'il y a de plus tragique. Elles se trompent beaucoup; c'est tout ce qu'il y a de plus facile à trouver. Nous avons des romans inconnus et fort au-dessous du médiocre, où l'on a rassemblé assez d'horreurs pour faire cinquante tragédies détestables. »

Il y a bien d'autres raisons qui font voir qu'Atrée est une fort mauvaise pièce.

1°. C'est qu'elle est extrêmement mal écrite. D'abord *Atrée voit enfin renaitre l'espoir et la douceur de se venger d'un traître. Les vents, qu'un dieu contraire enchainait loin de lui, semblent exciter son courroux avec les flots. Le calme, si long-temps fatal à sa vengeance, n'est plus d'intelligence avec ses ennemis; le soldat ne craint plus qu'un indigne repos avilisse l'honneur de ses derniers travaux.*

Aussitôt après *Atrée* commande que la flotte d'*Atrée* se prépare à voguer loin de l'île d'Eubée; il ordonne qu'on porte à tous ses chefs ses ordres absolus; et il dit que ce jour tant souhaité ranime dans son cœur l'espoir de la fierté.

Cet énorme galimatias, cet assemblage de paroles vagues, oiseuses, incohérentes, qui ne disent rien, qui n'apprennent ni où l'on est, ni l'acteur qui parle, ni de qui on parle, sont insupportables à quiconque a la plus légère connaissance du théâtre et de la langue.

Les maximes qu'*Atrée* débite, dès cette première scène, sont d'une extravagance qui va jusqu'au ridicule. *Atrée* dit:

Je voudrais me venger, fût-ce même des dieux:
Du plus puissant de tous j'ai reçu la naissance;
Je le sens au plaisir que me fait le vengeance.

Cette plaisanterie monstrueuse n'est-elle pas bien placée! *La Fontaine* a dit en riant:

. je fais que la vengeance
Est un morceau de roi, car vous vivez en dieux.

Mais mettre une telle raillerie sérieusement dans une tragédie, cela est bien déplacé; et exprimer de tels sentimens sans avoir dit encore de

De chefs-d'œuvre sans nombre enrichissant la scène,
Sur de sublimes tons font ronfler Melpomène.

quoi il veut se venger, cela est contre les principes du théâtre et du sens commun.

2°. Il y a bien plus, c'est que cette fureur de vengeance, au bout de vingt ans, est nécessairement de la plus grande froideur, et ne peut intéresser personne.

3°. Un homme qui jure à la première scène qu'il se vengera, et qui exécute son projet à la dernière sans aucun obstacle, ne peut jamais faire aucun effet. Il n'y a ni intrigue, ni péripétie, rien qui vous tienne en suspens, rien qui vous surprenne, rien qui vous émeuve; ce n'est qu'une atrocité longue et plate.

4°. La pièce pèche encore par un défaut plus grand, s'il est possible, c'est un amour insipide et inutile entre un fils d'Atrée; nommé *Plisihène* et *Theodamie*, fille de *Thieste*; amour postiche qui ne sert qu'à remplir le vide de la pièce.

5°. Le style est digne de cette conduite: ce sont des répétitions continues du plaisir de la vengeance:

*Un ennemi ne peut pardonner une offense ;
Il faut un terme au crime et non à la vengeance.
Rien ne peut arrêter mes transports furieux.
Tout est prêt, et déjà dans mon cœur furieux
Je goûte le plaisir le plus parfait des dieux ;
Je vais être vengé, Thieste, quelle joie !*

La plupart des vers sont obscurs, et ne sont pas français.

Ah ! si je vous suis cher, que mon respect extrême
M'acquitte bien, Seigneur, de mon bonheur suprême !
Mon amitié pour vous, par vos maux consacrée,
A semblé redoubler par les rigueurs d'Atrée.
Et bravant sans respect, et les dieux et son père,
Son cœur pour eux et lui n'a qu'une foi légère :
Mais dût tomber sur moi le plus affreux courroux,
Je ne saurais trahir ce que je sens pour vous.
Que pour mieux m'obliger à lui percer le flanc,
De sa fille au refus il doit verser le sang.
Et je vais, s'il le faut, aux dépens de ma foi,
Prouver à vos beaux yeux ce qu'ils peuvent sur moi.
D'une indigne frayeur je vois ton ame atteinte,
Thieste, chasses-en les soupçons et la crainte.

Qu'importe que mon nom s'efface dans l'oubli ;
L'esprit, le goût s'épure , et l'art est embelli.

Mais ne pardonnons pas à ces folliculaires ,
De libelles affreux écrivains téméraires ,
Aux stances de la Grange , aux couplets de Rousseau , (6)
Que Mégère en courroux tira de son cerveau.

Une pièce écrite ainsi d'un bout à l'autre pourrait-elle réussir ?
Pour comble d'impertinence la pièce finit par ce vers abominable :

Et je jouis enfin du fruit de mes forfaits.

Un tel vers est d'un scélérat ivre. Et remarquez qu'*Atrée* a ci-devant regardé la vengeance comme une vertu , dans un autre vers non moins extravagant.

Il faut un terme au crime , et non à la vengeance.

Nous avouons que la *Sémiramis* du même auteur , son *Pyrrhus* , son *Xerxès* , son *Catilina* , son *Triumvirat* , sont des pièces encore plus mauvaises , et que tout cela pouvait bien lui mériter le nom de barbare : mais nous ne convenons pas que son *Electre* , et sur-tout son *Rhadamiste* , méritent le mépris profond que *Boileau* avait pour ces deux tragédies. Le public a décidé qu'il y a de très-belles choses , particulièrement dans *Rhadamiste* ; et quand le public a décidé constamment pendant soixante ans , il ne faut pas en appeler. Si les défauts subsistent , les beautés l'emportent. *Boileau* fut trop rebuté des défauts. *Rhadamiste* sera toujours jouée avec un grand succès : et même on verra *Electre* avec plaisir , malgré l'amour qui défigure cette pièce. Il y a dans ces deux ouvrages un fond de tragique qui attache le spectateur.

L'abbé de *Chaulieu* disait que la pièce de *Rhadamiste* aurait été très-claire , n'eût été l'exposition. Mais quoique le premier acte soit un peu obscur , il me semble qu'il y a dans les autres de très-grandes beautés.

(6) *Aux stances de la Grange , aux couplets de Rousseau.*

Les philippiques de *la Grange* et les couplets de *Rousseau* passèrent assez long-temps pour être écrits avec force et enthousiasme : mais les esprits bien faits et les gens de bon goût ne s'y sont jamais laissé tromper. En effet ôtez les injures , il ne reste rien. Le succès ne fut dû qu'à la malignité humaine. Mais quel succès qui conduisit *la Grange* en prison , et le portrait de *Rousseau* à la grève !

La Grange était le plus coupable des deux , sans contredit : mais le duc d'Orléans régent eut encore plus de clémence que *la Grange* n'avait eu de folie.

Pour gagner vingt écus ce fou de la Beaumelle (7)
 Infulte de Louis la mémoire immortelle.

(7) ce fou de la Beaumelle.

On ne peut mieux connaître cet homme que par la lettre que nous allons copier. N'ayant ni le génie de *la Grange*, ni celui de *Rouffseau*, il s'est rendu aussi criminel qu'eux, mais infiniment plus méprisable. Il est né dans un village des Cévènes auprès de Castres. Il a passé quelques années à Genève, et a été répétiteur des enfans de M. de *Budé de Boisjy*. Il y fut proposant pour être ministre, en 1745.

Voici la lettre qui le fera connaître.

LETTRE A M. DE LA CONDAMINE,

De l'académie française et de l'académie des sciences, &c.

A Ferney, 8 mars 1771.

MONSIEUR,

M. l'envoyé de Parme m'a fait parvenir votre lettre. J'ai l'honneur d'être votre confrère dans plus d'une académie : je suis votre ami depuis plus de quarante ans. Vous me parlez avec candeur, je vais vous répondre de même.

Le sieur *la Beaumelle*, en 1752, vendit, à Francfort, au libraire *Esfinger*, pour dix-sept louis, le *Siècle de Louis XIV* que j'avais composé (autant qu'il avait été en moi) à l'honneur de la France et de ce monarque.

Il plut à cet écrivain de tourner cet éloge véridique en libelle diffamatoire. Il le chargea de notes, dans lesquelles il dit qu'il soupçonne *Louis XIV* d'avoir fait empoisonner le marquis de *Louvois*, son ministre, dont il était excédé, et qu'en effet ce ministre craignait que le roi ne l'empoisonnât. (Tome III, pages 269 et 271.)

Que *Louis XIV* ayant promis à madame de *Maintenon* de la déclarer reine, madame la duchesse de Bourgogne irritée engagea le prince son époux, père de *Louis XV*, à ne point secourir Lille, assiégée alors par le prince *Eugène*, et à trahir son roi, son aïeul et sa patrie.

Il croit déshonorer, dans ses obscurs écrits,
Princes, ducs, maréchaux, qui n'en ont rien appris.

Il ajoute que l'armée des assiégeans jetait dans Lille des billets dans lesquels il était écrit : *Rassurez-vous, Français, la Maintenon ne sera pas reine, nous ne leverons pas le siège.*

La Beaumelle rapporte la même anecdote dans les mémoires qu'il a fait imprimer sous le nom de *madame de Maintenon*. (T. IV, page 109.)

Qu'on trouva l'acte de célébration de mariage de *Louis XIV* avec madame de *Maintenon*, dans de vieilles culottes de l'archevêque de Paris, mais qu'un tel mariage n'est pas extraordinaire, attendu que *Cléopâtre* déjà vieille enchaîna *Auguste*. (Tome III, page 75.)

Que le duc de *Bourbon*, étant premier ministre, fit assassiner *Vergier*, ancien commissaire de marine, par un officier auquel il donna la croix de saint Louis pour récompense. (Tome III du *Siècle*, page 323.)

Que le grand père de l'empereur aujourd'hui régnant avait, ainsi que sa maison, des empoisonneurs à gages. (T. II, p. 345.)

Les calomnies absurdes contre le duc d'Orléans, régent du royaume, sont encore plus exécrables; on ne veut pas en fouiller le papier. Les enfans de la *Voisin*, de *Cartouche* et de *Damiens* n'auraient jamais osé écrire ainsi, s'ils avaient su écrire. L'ignorance de ce malheureux égalait sa détestable impudence.

Cette ignorance est poussée jusqu'à dire que la loi qui veut que le premier prince du sang hérite de la couronne, au défaut d'un fils du roi, n'exista jamais.

Il assure hardiment que le jour que le duc d'Orléans se fit reconnaître, à la cour des pairs, régent du royaume, le parlement suivit constamment l'instabilité de ses pensées, que le premier président de *Maisons* était prêt à former un parti pour le duc du Maine, quoiqu'il n'y ait jamais eu de premier président de ce nom.

Toutes ces inepties, écrites du style d'un laquais qui veut faire le bel-esprit et l'homme important, furent reçues comme elles le méritaient, on n'y prit pas garde; mais on rechercha le malheureux qui pour un peu d'argent avait vomi tant de calomnies atroces contre toute la famille royale, contre les ministres, les généraux et les plus honnêtes gens du royaume. Le gouvernement fut assez

Contre le vil croquant tout honnête homme éclate,
Avant que sur sa joue ou sur son omoplate,

indulgent pour se contenter de le faire enfermer dans un cachot, le 24 avril 1753. Vous m'apprenez dans votre lettre qu'il fut enfermé deux fois, c'est ce que j'ignorais.

Après avoir publié ces horreurs, il se signala par un autre libelle intitulé *Mes pensées*, dans lequel il insulta nommément messieurs d'*Erlach*, de *Watteville*, de *Diesbach*, de *Sinner*, et d'autres membres du conseil souverain de Berne, qu'il n'avait jamais vus. Il voulut ensuite en faire une nouvelle édition; M. le comte d'*Erlach* en écrivit en France où *la Beaumelle* était pour lors; on l'exila dans le pays des Cévènes dont il est natif. Je ne vous parle, Monsieur, que papiers sur table et preuves en main.

Il avait outragé la maison de Saxe dans le même libelle (p. 108.) et s'était enfui de Gotha avec une femme de chambre qui venait de voler sa maîtresse.

Lorsqu'il fut en France, il demanda un certificat de madame la duchesse de Gotha. Cette princesse lui fit expédier celui-ci.

» On se rappelle très-bien que vous partîtes d'ici avec la gouvernante des enfans d'une dame de Gotha, qui s'éclipça furtivement avec vous, après avoir volé sa maîtresse; ce dont tout le public est pleinement instruit ici. Mais nous ne disons pas que vous ayez part à ce vol. A Gotha, 24 juillet 1767. Signé ROUSSEAU, conseiller aulique de son altesse sérénissime. »

Son altesse eut la bonté de m'envoyer la copie de cette attestation, et m'écrivit ensuite ces propres mots, le 15 août 1767 :
» Que vous êtes aimable d'entrer si bien dans mes vues au sujet de ce misérable *la Beaumelle* ! Croyez-moi, nous ne pouvons rien faire de plus sage que de l'abandonner lui et son aventurière, &c. »
Je garde les originaux de ces lettres écrites de la main de madame la duchesse de Gotha. Je pouvais alléguer des choses beaucoup plus graves; mais comme elles pourraient être trop funestes à cet homme, je m'arrête par pitié.

Voilà une petite partie du procès bien constatée. Je vous en fais juge, Monsieur, et je m'en rapporte à votre équité.

Dans ce cloaque d'infamies, sur lequel j'ai été forcé de jeter les yeux un moment, j'ai été bien consolé par votre souvenir. Je

Des rois et des héros les grands noms soient vengés
Par l'empreinte des lis qu'il a tant outragés.

Ces serpens odieux de la littérature,
Abreuvés de poisons et rampans dans l'ordure,
Sont toujours écrasés sous les pieds des passans.
Vive le cygne heureux qui par ses doux accens
Célébra les faisons, leurs dons et leurs usages,
Les travaux, les vertus et les plaisirs des sages!
Vainement de Dijon l'impudent écolier (8)
Croassa contre lui du fond de son borbier.

vous souhaite du fond de mon cœur une vieilleffe plus heureufe
que la mienne, sous laquelle je succombe dans des souffrances
continuelles.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Nous n'ajouterons rien à une lettre aussi authentique et aussi
décisive. Nous nous contenterons de féliciter notre auteur philo-
sophe d'avoir pour ennemis de tels misérables.

(8) *Vainement de Dijon l'impudent écolier.*

Un nommé *Clément*, jeune homme, fils d'un procureur de Dijon,
et ci-devant maître de quartier dans une pension, a fait un livre entier
contre M. de *Saint-Lambert*, M. de *Lille*, M. *Dorat*, M. *Vatelet* et M. *le*
Mierre. Ce jeune homme s'est avisé de dicter des arrêts du haut d'un
tribunal qu'il s'est érigé. Il commence par prononcer qu'il ne faut point
traduire Virgile en vers : et ensuite il décide que M. de *Lille* a fort mal
traduit les *Géorgiques*. Sa traduction est pourtant, de l'aveu de tous les
connaisseurs, la meilleure qui ait été faite dans aucune langue, et il y
en a eu quatre éditions en deux ans. Ce *Clément*, sans respect pour
le public, décide, d'un ton de maître, que tel vers est ridicule, tel
autre plat, tel autre grossier, sans en alléguer la plus faible raison. Il
ressemble à ces juges qui ne motivent jamais leurs arrêts.

Nous ne connaissons point ce critique, nous ne connaissons point
M. de *Lille*; mais nous remercions M. de *Lille* du plaisir qu'il nous a fait.
Nous avouons qu'il a égalé *Virgile* en plusieurs endroits, et qu'il a

Nous laissons le champ libre à ces petits critiques ,
 De l'ivrogne Fréron disciples faméliques ,
 Qui ne pouvant apprendre un honnête métier ,
 Devers Saint - Innocent vont falir du papier ,
 Et sur les dons des Dieux porter leurs mains impies ;
 Animaux mal-fefans , semblables aux harpies ,
 De leurs ongles crochus et de leur souffle affreux ,
 Gâtant un bon dîner qui n'était pas pour eux.

E P I T R E C V.

A U R O I D E S U E D E ,

G U S T A V E I I I .

1 7 7 2 .

JEUNE et digne héritier du grand nom de Gustave ,
 Sauveur d'un peuple libre , et roi d'un peuple brave ,
 Tu viens d'exécuter tout ce qu'on a prévu :
 Gustave a triomphé fitôt qu'il a paru.

vaincu les plus grandes difficultés. Nous osons dire qu'il a rendu un signalé service à la langue française , et *Clément* n'en a rendu qu'à l'envie.

Il attaque avec plus d'orgueil encore l'estimable poème des *Saisons* de M. de *Saint-Lambert* : mais quel chef-d'œuvre avait fait ce *Clément* , pour être en droit de condamner si fièrement ? à quels bons ouvrages avait-il donné la vie pour être en droit de porter ainsi des arrêts de mort ? Il avait lu une tragédie de sa façon aux comédiens de Paris , qui ne purent en écouter que deux actes. Le *pauvre diable* , mourant de honte et de faim , se fit satirique pour avoir du pain. Vous trouverez dans l'histoire du *Pauvre Diable* la véritable histoire de tous ces petits écoliers qui , ne pouvant rien faire , se mettent à juger ce que les autres font.

On t'admire aujourd'hui, cher prince, autant qu'on t'aime.
 Tu viens de ressaisir les droits du diadème. (1)
 Et quels font en effet tes véritables droits ?
 De faire des heureux en protégeant les lois ;
 De rendre à son pays cette gloire passée ,
 Que la discorde obscure a long-temps éclipsee ;
 De ne plus distinguer ni bonnets ni chapeaux ,
 Dans un trouble éternel infortunés rivaux ;
 De couvrir de lauriers ces têtes égarées ,
 Qu'à leurs dissensions la haine avait livrées ,
 Et de les réunir sous un roi généreux :
 Un Etat divisé fut toujours malheureux .
 De sa liberté vaine il vante le prestige ;
 Dans son illusion sa misère l'afflige ;
 Sans forces , sans projets pour la gloire entrepris ,
 De l'Europe étonnée il devient le mépris .
 Qu'un roi ferme et prudent prenne en ses mains les rênes ,
 Le peuple avec plaisir reçoit ses douces chaînes ;
 Tout change , tout renaît , tout s'anime à sa voix ;
 On marche alors sans crainte aux pénibles exploits .
 On soutient les travaux , on prend un nouvel être ,
 Et les sujets enfin font dignes de leur maître .

(1) La question ne se réduit pas à savoir si le peuple suédois était réellement opprimé par le sénat : dans ce cas on peut , sans doute , excuser la révolution , mais elle n'en devient pas plus juste . L'abus qu'un autre fait d'un pouvoir même usurpé ne me donne pas le droit de m'en emparer .

E P I T R E C V I.

A M A D A M E D E S A I N T - J U L I E N ,

N É E C O M T E S S E

D E L A T O U R - D U - P I N .

FILLE de ces dauphins de qui l'extravagance
S'ennuya de régner pour obéir en France ,
Femme aimable, honnête homme , esprit libre et hardi ,
Qui, n'aimant que le vrai, ne fuis que la nature,
Qui méprisas toujours le vulgaire engourdi
 Sous l'empire de l'imposture ,
Qui ne conçus jamais la moindre vanité
 Ni de l'éclat de la naissance,
 Ni de celui de la beauté ,
 Ni du faste de l'opulence ;
Tu quittes le fracas des villes et des cours ,
Les spectacles , les jeux , tous les riens du grand monde ,
 Pour consoler mes derniers jours
 Dans ma solitude profonde.
En habit d'amazone , au fond de mes déserts ,
Je te vois arriver plus belle et plus brillante
Que la divinité qui naquit sur les mers.
D'un flambeau dans tes mains la flamme étincelante
Apporte un jour nouveau dans mon obscurité ;
Ce n'est point de l'amour le flambeau redoutable ,
 C'est celui de la vérité :
C'est elle qui t'instruit , et tu la rends aimable.

C'est ainsi qu'auprès de Platon,
Auprès du vieux Anacréon,
Les belles nymphes de la Grèce
Accouraient pour donner leçon
Et de plaisir et de sagesse.

La légende nous a conté
Que l'on vit sainte Thècle, au public exposée,
Suivant par-tout saint Paul, en homme déguisée,
Braver tous les brocards de la malignité.

Cet exemple de piété
En tout pays fut imité
Chez la révérende prêtrise.
Chacun des pères de l'Eglise
Eut une femme à son côté.
Il n'est point de François de Sale
Sans une dame de Chantal :
Un dévot peut penser à mal,
Mais ne donne point de scandale.

Bravez donc les discours malins,
Demeurez dans mon ermitage,
Et craignez plus les jeunes saints
Que les fleurettes d'un vieux sage.

E P I T R E C V I I .

A M. MARMONTEL.

1773.

MON très-aimable successeur,
De la France historiographe,
Votre indigne prédécesseur
Attend de vous son épitaphe.

Au bout de quatre-vingts hivers,
Dans mon obscurité profonde,
Enseveli dans mes déserts,
Je me tiens déjà mort au monde.

Mais sur le point d'être jeté
Au fond de la nuit éternelle,
Comme tant d'autres l'ont été,
Tout ce que je vois me rappelle
A ce monde que j'ai quitté.

Si vers le soir un triste orage
Vient ternir l'éclat d'un beau jour,
Je me souviens qu'à votre cour
Le temps change encor davantage.

Si mes paons de leur beau plumage
Me font admirer les couleurs,
Je crois voir nos jeunes seigneurs
Avec leur brillant étalage;
Et mes coqs-d'Inde font l'image
De leurs peffans imitateurs.

De vos courtifans hypocrites
Mes chats me rappellent les tours ;
Les renards , autres chatemites ,
Se gliffant dans mes baffe-cours ,
Me font penfer à des jéfuites.

Puis - je voir mes troupeaux bêlans ,
Qu'un loup impunément dévore ,
Sans fonger à des conquérans
Qui font beaucoup plus loups encore ?

Lorfque les chantres du printemps
Réjouiffent de leurs accens
Mes jardins et mon toit ruftique ,
Lorfque mes fens en font ravis ,
On me foutient que leur mufique
Cède aux bémols des Monfignis ,
Qu'on chante à l'opéra comique.

Quel bruit chez le peuple helvétique !
Brionne arrive ; on eft furpris ,
On croit voir Pallas où Cypris ,
Ou la reine des immortelles ;
Mais chacun m'apprend qu'à Paris
Il en eft cent prefqu'auffi belles.

Je lis cet éloge éloquent
Que Thomas a fait favamment
Des dames de Rome et d'Athène ;
On me dit : Partez promptement ,
Venez fur les bords de la Seine ,
Et vous en direz tout autant
Avec moins d'efprit et de peine.

Ainsi du monde détrompé,
 Tout m'en parle, tout m'y ramène;
 Serais-je un esclave échappé
 Que tient encore un bout de chaîne?
 Non, je ne suis point faible assez
 Pour regretter des jours stériles,
 Perdus bien plutôt que passés
 Parmi tant d'erreurs inutiles.

Adieu, faites des jolis riens,
 Vous encor dans l'âge de plaire,
 Vous que les Amours et leur mère
 Tiennent toujours dans leurs liens.
 Nos solides historiens
 Sont des auteurs bien respectables;
 Mais à vos chers concitoyens
 Que faut-il, mon ami? des fables.

E P I T R E C V I I I .

A M. G U Y S

*Qui avait adressé à l'auteur son voyage littéraire de la
 Grèce.*

1 7 7 6.

LE bon vieillard très-inutile
 Que vous nommez Anacréon,
 Mais qui n'eut jamais de Batile,
 Et qui ne fit point de chanson,
 Loin de Marseille et d'Hélicon

Achève sa pénible vie
 Auprès d'un poêle ou d'un glaçon
 Sur les montagnes d'Helvétie.
 Il ne connaissait que le nom
 De cette Grèce si polie.
 La bigotte inquisition
 S'opposait à sa passion
 De faire un tour en Italie.
 Il disait aux Treize cantons :
 Hélas ! il faut donc que je meure
 Sans avoir connu la demeure
 Des Virgiles et des Platons !
 Enfin il se croit au rivage
 Consacré par ces demi-dieux :
 Il les reconnaît beaucoup mieux
 Que s'il avait fait le voyage ,
 Car il les a vus par vos yeux.

E P I T R E C I X.

A U N H O M M E. (1)

1776.

PHILOSOPHE indulgent, ministre citoyen,
 Qui ne cherchas le vrai que pour faire le bien,
 Qui d'un peuple léger, et trop ingrat peut-être,
 Préparais le bonheur et celui de son maître,
 Ce qu'on nomme disgrâce a payé tes bienfaits.
 Le vrai prix du travail n'est que de vivre en paix.
 Ainsi que Lamoignon, (2) délivré des orages,

(1) M. Turgot.

(2) M. de Malesherbes.

A toi-même rendu, tu n'instruis que les sages ;
Tu n'as plus à répondre aux discours de Paris.

Je crois voir à la fois Athène et Sibaris
Transportés dans les murs embellis par la Seine :
Un peuple aimable et vain, que son plaisir entraîne ,
Impétueux , léger, et sur-tout inconstant ,
Qui vole au moindre bruit , et qui tourne à tout vent ,
Y juge les guerriers, les ministres, les princes ;
Rit des calamités dont pleurent les provinces ;
Clabaude le matin contre un édit du roi ,
Le soir s'en va siffler quelque moderne , ou moi ;
Et regrette à souper , dans ses turlupinades ,
Les divertissemens du jour des barricades.

Voilà donc ce Paris ! voilà ces connaisseurs
Dont on veut captiver les suffrages trompeurs !
Hélas ! au bord de l'Inde autrefois Alexandre
Difait sur les débris de cent villes en cendre :
Ah ! qu'il m'en a coûté quand j'étais si jaloux ,
Raillours Athéniens , d'être loué par vous !

Ton esprit, je le fais , ta profonde sagesse ,
Ta mâle probité n'a point cette faiblesse.
A d'éternels travaux tu t'étais dévoué
Pour servir ton pays , non pour être loué.
Caton , dans tous les temps gardant son caractère ,
Mourut pour les Romains sans prétendre à leur plaisir.
La sublime vertu n'a point de vanité.

C'est dans l'art dangereux par Phébus inventé ,
Dans le grand art des vers , et dans celui d'Orphée ,
Que du désir de plaire une muse échauffée

Du vent de la louange excite son ardeur.
 Le plus plat écrivain croit plaire à son lecteur.
 L'amour propre a dicté sermons et comédies.
 L'éloquent Montazet, (3) gourmandant les impies,
 N'a point été fâché d'être applaudi par eux.
 Nul mortel en un mot ne veut être ennuyeux.
 Mais où sont les héros dignes de la mémoire,
 Qui sachent mériter et mépriser la gloire ?

E P I T R E C X.

A M A D A M E N E C K E R.

1776.

J'ÉTAIS nonchalamment tapi
 Dans le creux de cette statue
 Contre laquelle a tant glapi
 Des méchans l'énorme cohue :
 Je voulais d'un écrit galant
 Cajoler la belle héroïne
 Qui me fit un si beau présent
 Du haut de la double colline.
 Mais on m'apprend que votre époux,
 Qui sur la croupe du Parnasse

(3) L'archevêque de Lyon venait de publier une instruction pastorale contre l'incrédulité : les incrédules en dirent beaucoup de bien, parce qu'il n'y avait mis aucune de ces injures qu'un évêque qui a du goût ne doit jamais se permettre ; et que d'ailleurs il n'y assurait pas que tout magistrat qui ne brûle pas les philosophes de leur vivant est éternellement brûlé après sa mort : ce que la forbonne et les évêques de séminaire ne manquent jamais de dire dans leurs libelles sacrés.

S'était mis à côté de vous ,
 A changé tout à coup de place :
 Qu'il va de la cour de Phébus ,
 Petite cour assez brillante ,
 A la grosse cour de Plutus ,
 Plus solide et plus importante.
 Je l'aimai , lorsque dans Paris
 De Colbert il prit la défense ,
 Et qu'au louvre il obtint le prix
 Que le goût donne à l'éloquence.
 A monsieur Turgot j'applaudis ,
 Quoiqu'il parût d'un autre avis ,
 Sur le commerce et la finance.
 Il faut qu'entre les beaux esprits
 Il soit un peu de différence ;
 Qu'à son gré chaque mortel pense :
 Qu'on soit honnêtement en France ,
 Libre et sans fard dans ses écrits.
 On peut tout dire , on peut tout croire ;
 Plus d'un chemin mène à la gloire ,
 Et quelquefois au paradis.

E P I T R E C X I.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

1777.

MON DIEU ! que vos rimes en *ine*
 M'ont fait passer de doux momens !
 Je reconnais les agrémens
 Et la légèreté badine

De tous ces contes amufans
 Qui fe faient les doux paffe-temps
 De ma nièce et de ma voisine.
 Je fuis forcier, car je devine
 Ce que feront les jeunes gens;
 Et je prévois bien dès ce temps
 Que votre mufe libertine
 Serait philofophe à trente ans :
 Alcibiade en fon printemps
 Etait Socrate à la fourdine.

Plus je relis et j'examine
 Vos vers fenfés et très-plaifans,
 Plus j'y trouve un fond de doctrine
 Tout propre à meffieurs les favans,
 Non pas à meffieurs les pédans
 De qui la fcience chagrine
 Est l'éteignoir des fentimens.

Adieu, réuniffez long-temps
 La gaîté, la grâce fi fine
 De vos folâtres enjoûmens,
 Avec ces grands traits de bon fens
 Dont la clarté nous illumine.
 Je ne crains point qu'une coquine
 Vous faffe oublier les abfens :
 C'est pourquoi je me détermine,
 A vous ennuyer de mes *ens*
 Entrelacés avec des *ine*.

E P I T R E C X I I .

A U M E M E ,

S U R S O N M A R I A G E .

Traduction d'une épître de Propertius à Tibulle , qui se mariait avec Délie.

Décembre 1777.

FLEUVE heureux, du Léthé , j'allais passer ton onde ,
 Dont j'ai vu si souvent les bords :
 Lassé de ma souffrance , et du jour et du monde ,
 Je descendais en paix dans l'empire des morts ,
 Lorsque Tibulle et Délie
 Avec l'Hymen et l'Amour ,
 Ont embelli mon séjour ,
 Et m'ont fait aimer la vie.
 Les glaces de mon cœur ont ressenti leurs feux ;
 La Parque a renoué ma trame défunie ,
 Leur bonheur me rend heureux.

Enfin vous renoncez , mon aimable Tibulle ,
 A ce fracas de Rome , au luxe , aux vanités ,
 A tous ces faux plaisirs célébrés par Catulle ;
 Et vous osez dans ma cellule
 Goûter de pures voluptés !
 Des petits maîtres emportés ,
 Gens sans pudeur et sans scrupule ,
 Dans leurs indécentes gâités
 Voudront tourner en ridicule
 La réforme où vous vous jetez.

Sans

Sans doute , ils vous diront que Vénus la friponne ,
La Vénus des souters , la Vénus d'un moment ,

La Vénus qui n'aime personne ,
Qui séduit tant de monde , et qui n'a point d'amant ,
Vaut mieux que la Vénus et tendre et raisonnable ,
Que tout homme de bien doit servir constamment.

Ne croyez pas imprudemment
Cette doctrine abominable.

Aimez toujours Délie : heureux entre ses bras ,
Osez chanter sur votre lyre
Ses vertus comme ses appas.

Du véritable amour établissez l'empire :
Les beaux esprits romains ne le connaissent pas.

E P I T R E C X I I I .

A M. LE PRINCE DE LIGNE ;

*Sur le faux bruit de la mort de l'auteur , annoncée dans
la gazette de Bruxelles , au mois de février 1778.*

PRINCE, dont le charmant esprit
Avec tant de grâce m'attire ,
Si j'étais mort , comme on l'a dit ,
N'auriez-vous pas eu le crédit
De m'arracher du sombre empire ?
Car je fais très - bien qu'il suffit
De quelques sons de votre lyre.
C'est ainsi qu'Orphée en ufait
Dans l'antiquité révérée ;
Et c'est une chose avérée
Que plus d'un mort ressuscitait.
Croyez que , dans votre gazette ,
Lorsqu'on parlait de mon trépas ,
Ce n'était pas chose indiscrete ;
Ces messieurs ne se trompaient pas.
En effet qu'est - ce que la vie ?
C'est un jour : tel est son destin.
Qu'importe qu'elle soit finie
Vers le soir , ou vers le matin ?

ÉPITRE CXIV et dernière.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

Les adieux du vieillard.

A Paris, 1778.

ADIEU, mon cher Tibulle, autrefois si volage,
Mais toujours chéri d'Apollon,
Au Parnasse fêté comme aux bords du Lignon,
Et dont l'Amour a fait un sage.
Des champs élysiens, adieu, pompeux rivage,
De palais, de jardins, de prodiges bordé,
Qu'ont encore embelli, pour l'honneur de notre âge,
Les enfans d'Henri-Quatre, et ceux du grand Condé.
Combien vous m'enchantiez, Muses, Grâces nouvelles,
Dont les talens et les écrits
Seraient de tous nos beaux esprits
Ou la censure, ou les modèles !
Que Paris est changé ! les Welches n'y sont plus.
Je n'entends plus siffler ces ténébreux reptiles,
Les Tartuffes affreux, les insolens Zoïles ;
J'ai passé : de la terre ils étaient disparus.
Mes yeux, après trente ans, n'ont vu qu'un peuple aimable,
Instruit, mais indulgent, doux, vif et sociable.
Il est né pour aimer : l'élite des Français
Est l'exemple du monde, et vaut tous les Anglais.
De la société les douceurs désirées
Dans vingt Etats puissans sont encore ignorées :

292 EPITRE A M. LE MARQ. DE VILLETTE.

On les goûte à Paris ; c'est le premier des arts.
Peuple heureux ! il naquit , il règne en vos remparts.
Je m'arrache en pleurant à son charmant empire ;
Je retourne à ces monts qui menacent les cieux ,
A ces antres glacés où la nature expire :
Je vous regretterais à la table des dieux.

Fin des Epîtres.

S T A N C E S.



I.

STANCES SUR LES POETES EPIQUES.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU CHATELET.

PLEIN de beautés et de défauts,
Le vieil Homère a mon estime ;
Il est , comme tous les héros ,
Babillard outré , mais sublime.

Virgile orne mieux la raison ,
A plus d'art , autant d'harmonie ;
Mais il s'épuise avec Didon ,
Et rate à la fin Lavinie.

De faux brillans , trop de magie ,
Mettent le Tasse un cran plus bas ;
Mais que ne tolère-t-on pas
Pour Armide et pour Herminie ?

Milton , plus sublime qu'eux tous ,
A des beautés moins agréables ;
Il semble chanter pour les fous ,
Pour les anges et pour les diables.

Après Milton , après le Tasse ,
Parler de moi ferait trop fort ;
Et j'attendrai que je sois mort ,
Pour apprendre quelle est ma place.

Vous en qui tant d'esprit abonde,
 Tant de grâce et tant de douceur,
 Si ma place est dans votre cœur,
 Elle est la première du monde.

I I.

A M. DE FORCALQUIER.

Vous philosophe ! ah, quel projet !
 N'est-ce pas assez d'être aimable ?
 Aurez-vous bien l'air en effet
 D'un vieux raisonneur vénérable ?

D'inutiles réflexions
 Composent la philosophie.
 Eh ! que deviendra votre vie,
 Si vous n'avez des passions ?

C'est un pénible et vain ouvrage
 Que de vouloir les modérer ;
 Les sentir et les inspirer
 Est à jamais votre partage.

L'esprit, l'imagination,
 Les grâces, la plaifanterie,
 L'amour du vrai, le goût du bon,
 Voilà votre philosophie. (1)

(1) Au lieu des deux dernières stances on trouve celle-ci dans une ancienne copie :

Si quelque secte a le mérite
 De fixer votre esprit divin,
 C'est l'école de Démocrite
 Qui se moquait du genre humain.

I I I.

A U M E M E,

*Au nom de madame la marquise du Chatelet , à qui il
avait envoyé une pagode chinoise.*

C E gros chinois en tout diffère
Du français qui me l'a donné ;
Son ventre en tonne est façonné ,
Et votre taille est bien légère.

Il a l'air de s'extasier ,
En admirant notre hémisphère ;
Vous aimez à vous égayer ,
Pour le moins sur la race entière
Que DIEU s'avisa d'y créer.

Le cou penché , clignant les yeux ,
Il rit aux Anges d'un sot rire :
Vous avez de l'esprit comme eux ,
Je le crois , et je l'entends dire.

Peut-être , en vous parlant ainsi ,
C'est vous donner trop de louanges :
Mais il se pourrait bien aussi
Que je fais trop d'honneur aux Anges.

I V.

A M O N S E I G N E U R

L E P R I N C E D E C O N T I ,

Pour un neveu du P. SANADON, jésuite. ()*

VOTRE ame, à la vertu docile,
 Eut de moi plus d'une leçon :
 Je fus autrefois le Chiron
 Qui guidait cet aimable Achille.

Mon pauvre neveu Sanadon,
 Connu de vous dans votre enfance,
 N'a pour ressource que mon nom,
 Vos bontés et son espérance.

A vos pieds je voudrais bien fort
 L'amener pour vous rendre hommage ;
 Mais j'ai le malheur d'être mort,
 Ce qui s'oppose à mon voyage.

Votre cœur n'est point endurci,
 Et sur vous mon espoir se fonde.
 Je ne peux rien dans l'autre monde,
 Vous pouvez tout dans celui-ci.

Je pourrais me faire un mérite
 D'avoir pour vous bien prié D I E U ;
 Mais jeune prince aime fort peu
 Les *oremus* d'un vieux jésuite.

(*) Le P. *Sanadon* est supposé parler lui-même de l'autre monde.

A MADAME DU BOCAGE. 299

Je ne fais d'où dater ma lettre.
Si par vous mes vœux sont reçus,
En paradis vous m'allez mettre,
Mais en enfer par un refus.

Non, mon neveu seul misérable
Est seul à souffrir condamné :
Car qui n'a rien se donne au diable ;
Empêchez qu'il ne soit damné.

V.

A MADAME DU BOCAGE. (*)

MILTON dont vous suivez les traces
Vous prête ses transports divins ;
Eve est la mère des humains,
Et vous êtes celle des Grâces.

Comment n'eût-elle pas séduit
La raison la plus indomptable ?
Vous lui donnez tout votre esprit ;
Adam était bien pardonnable.

Eve le rendit criminel,
Et vous méritez nos louanges ;
Eve séduisit un mortel,
Et vous auriez séduit les Anges.

Sa faute a perdu l'univers ;
Elle ne doit plus nous déplaire ;
Et son erreur nous devient chère,
Dès que nous lui devons vos vers.

(*) Ces stances furent adressées par madame Denis à madame du Bocage, qui lui avait envoyé son poème du Paradis terrestre.

Eve, par sa coquetterie,
 Nous a fermé le paradis ;
 L'Amour, les Grâces, le Génie
 Nous l'ont r'ouvert par vos écrits.

V I.

A U R O I D E P R U S S E ,

En lui envoyant le manuscrit de Mérope.

Juin 1740.

LORSQU'A la ville un solitaire envoie
 Des fruits nouveaux, honneur de ses jardins,
 Nés sous ses yeux et plantés de ses mains,
 Il les croit bons, et prétend qu'on le croie.

Quand par le don de son portrait flatté,
 La jeune Aminte à ses lois vous engage,
 Elle ressemble à la divinité
 Qui veut vous faire adorer son image.

Quand un auteur, de son œuvre entêté,
 Modestement vous en fait une offrande,
 Que veut de vous sa fausse humilité ?
 C'est de l'encens que son orgueil demande.

Las! je suis loin de tant de vanité.
 A tous ces traits gardez de reconnaître
 Ce qui par moi vous fera présenté ;
 C'est un tribut, et je l'offre à mon maître.

V I I.

A U R O I D E P R U S S E,

En lui adressant un marchand de vin.

A Bruxelles, le 26 août 1740.

LE voilà ce monsieur Hony
Que Bacchus a comblé de gloire.
Il prétend qu'il fera honni,
S'il ne peut vous donner à boire.

Il garde un mépris souverain
Pour Phébus et pour sa fontaine ;
Et dit qu'un verre de son vin
Vaut le Permesse et l'Hippocrène.

Je crois que quelques rois jaloux
Et quelques princes de l'Empire,
Pour effayer de vous séduire,
Ont député Hony vers vous.

Comme on leur dit que la sagesse
A grand soin de vous éclairer,
Ils ont voulu vous enivrer,
Pour vous réduire à leur espèce.

Cher Hony, cette trahison
Est un bien faible stratagème ;
Jamais Bacchus et l'Amour même
Ne pourront rien sur sa raison.

Le dieu des amours et le vôtre ,
 Hony , font les Dieux du plaisir ;
 Tous deux font faits pour le servir ;
 Mais il ne fert ni l'un ni l'autre.

Sans doute , Bacchus et l'Amour
 Ne font point ennemis du sage ;
 Il les reçoit sur son passage ,
 Sans leur permettre un long séjour.

V I I I.

A U R O I D E P R U S S E .

A Berlin , ce 2 novembre 1740.

ADIEU , grand homme , adieu , coquette ,
 Esprit sublime et séducteur ,
 Fait pour l'éclat , pour la grandeur ,
 Pour les Muses , pour la retraite.

Adieu , vainqueur ou protecteur
 Du reste de la Germanie ,
 De moi , très-chétif raisonneur ,
 Et de la noble poésie.

Adieu , trente ames dans un corps
 Que les dieux comblèrent de grâce ,
 Qui réunissez les trésors
 Qu'on voit divisés au Parnasse.

Adieu , vous dont l'auguste main ,
 Toujours au travail occupée ,
 Tient pour l'honneur du genre humain
 La plume , la lyre et l'épée.

Vous qui prenez tous les chemins
De la gloire la plus durable ,
Avec nous autres si traitable ,
Si grand avec les souverains !

Vous qui n'avez point de faiblesse ,
Pas même celle de blâmer
Ceux qu'on voit un peu trop aimer
Ou leurs erreurs ou leur maîtresse !

Adieu ; puis-je me consoler
Par votre amitié noble et pure ?
Le roi me fait un peu trembler ,
Mais le grand homme me rassure.

I X.

A U R O I D E P R U S S E ,

Pour en obtenir la grâce d'un français détenu depuis longtemps dans les prisons de Spandau.

1 7 4 3. (1)

GENIE universel, ame sensible et ferme ,
Grand homme, il est fous vous de malheureux mortels !
Mais quand à ses vertus on n'a point mis de terme ,
On en met aux tourmens des plus grands criminels.

(1) Cés vers sont cités dans le *Commentaire historique sur la vie de l'auteur*, mais avec quelques différences. Ils furent présentés au roi après une représentation de l'opéra de *Metastasio*, intitulé *la clémence de Titus*. Voyez le *Commentaire historique*, tome II, des *Mélanges litt.*

Depuis vingt ans entiers faut-il qu'on abandonne
 Un étranger mourant au poids affreux des fers ?
 Pluton punit toujours , mais Jupiter pardonne ;
 N'imiterez - vous plus que le Dieu des enfers ?

Voyez autour de vous les prières tremblantes ,
 Filles du repentir , maîtresses des grands cœurs ,
 S'étonner d'arroser de larmes impuissantes
 La généreuse main qui fécha tant de pleurs.

Ah ! pourquoi m'étaler avec magnificence
 Ce spectacle brillant où triompha Titus ?
 Pour embellir la fête égalez sa clémence ,
 Et l'imitiez en tout , ou ne le vantez plus.

X.

A M A D A M E

LA MARQUISE DE POMPADOUR.

A Etiole, juillet 1745.

IL fait aimer, il fait combattre :
 Il envoie en ce beau séjour
 Un brevet digne d'Henri-Quatre ,
 Signé LOUIS, Mars, et l'Amour.

Mais les ennemis ont leur tour :
 Et sa valeur et sa prudence
 Donnent à Gand, le même jour ,
 Un brevet de ville de France.

Ces

A M. VAN-HAREN, &c. 305

Ces deux brevets si bien venus
Vivront tous deux dans la mémoire :
Chez lui les autels de Vénus
Sont dans le temple de la Gloire.

X I.

A M. VAN-HAREN,

DEPUTÉ DES ETATS GENERAUX.

DEMOSTHENE au Conseil, et Pindare au Parnasse,
L'auguste vérité marche devant tes pas :
Tyrnée a dans ton sein répandu son audace ,
Et tu tiens sa trompette , organe des combats.

Je ne puis t'imiter ; mais j'aime ton courage ;
Né pour la liberté tu penses en héros :
Mais qui naquit fujet ne doit penser qu'en sage ,
Et vivre obscurément , s'il veut vivre en repos.

Notre esprit est conforme aux lieux qui l'ont vu naître :
A Rome on est esclave , à Londres citoyen.
La grandeur d'un Batave est de vivre sans maître ,
Et mon premier devoir est de servir le mien.

X I I.

S U R L E L O U V R E.

1749.

MONUMENT imparfait de ce siècle vanté,
Qui sur tous les beaux arts a fondé sa mémoire,
Vous verrai-je toujours, en attestant sa gloire,
Faire un juste reproche à sa postérité ?

Faut-il que l'on s'indigne alors qu'on vous admire ;
Et que les nations qui veulent nous braver,
Fières de nos défauts, soient en droit de nous dire
Que nous commençons tout pour ne rien achever ?

Sous quels débris honteux, sous quel amas rustique
On laisse ensevelis ces chefs-d'œuvre divins !
Quel barbare a mêlé la bassesse gothique
A toute la grandeur des Grecs et des Romains ?

Louvre, palais pompeux, dont la France s'honore,
Sois digne de ce roi, ton maître et notre appui,
Embellis les climats que sa vertu décore,
Et dans tout ton éclat, montre-toi comme lui.

X I I I.

STANCES IRREGULIERES.

A MADAME

LA DAUPHINE,

INFANTE D'ESPAGNE.

SOUVENT la plus belle princesse
Languit dans l'âge du bonheur ;
L'étiquette de la grandeur ,
Quand rien n'occupe et n'intéresse ,
Laisse un vide affreux dans le cœur.

Souvent même un grand roi s'étonne ,
Entouré de fujets fomis ,
Que tout l'éclat de sa couronne
Jamais en secret ne lui donne
Ce bonheur qu'elle avait promis.

On croirait que le jeu console ;
Mais l'Ennui vient à pas comptés ,
A la table d'un cavagnole , (1)
S'asseoir entre des majestés.

On fait tristement grande chère ,
Sans dire , et sans écouter rien ,
Tandis que l'hébéte vulgaire
Vous assiège, vous confidère ,
Et croit voir le souverain bien.

(1) Jeu à la mode à la cour.

Le lendemain, quand l'hémisphère
Est brûlé des feux du soleil,
On s'arrache aux bras du sommeil,
Sans favoir ce que l'on va faire.

De foi-même peu satisfait,
On veut du monde ; il embarrasse :
Le plaisir fuit ; le jour se passe,
Sans favoir ce que l'on a fait.

O temps, ô perte irréparable !
Quel est l'instant où nous vivons !
Quoi ! la vie est si peu durable,
Et les jours paraîtraient si longs !

Princesse, au-dessus de votre âge,
De deux cours auguste ornement,
Vous employez utilement
Ce temps qui si rapidement
Trompe la jeunesse volage.

Vous cultivez l'esprit charmant
Que vous a donné la nature ;
Les réflexions, la lecture
En font le solide aliment,
Et son usage est sa parure.

S'occuper, c'est favoir jouir :
L'oïfiveté pèse et tourmente.
L'ame est un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

X I V.

I M P R O M P T U

Fait à un souper dans une cour d'Allemagne.

IL faut penser, fans quoi l'homme devient,
Malgré son ame, un vrai cheval de fomme :
Il faut aimer, c'est ce qui nous foutient ;
Sans rien aimer il est triste d'être homme.

Il faut avoir douce société
De gens savans, instruits fans suffisance,
Et de plaisirs grande variété,
Sans quoi les jours font plus longs qu'on ne pense.

Il faut avoir un ami qu'en tout temps
Pour son bonheur on écoute, on consulte ;
Qui puisse rendre à notre ame en tumulte
Les maux moins vifs et les plaisirs plus grands.

Il faut, le soir, un souper délectable,
Où l'on soit libre, où l'on goûte à propos
Les mets exquis, les bons vins, les bons mots ;
Et fans être ivre il faut fortir de table.

Il faut, la nuit, tenir entre deux draps
Le tendre objet que votre cœur adore,
Le caresser, s'endormir dans ses bras,
Et le matin recommencer encore. (a)

Mes chers amis, avouez que voilà
De quoi passer une assez douce vie :
Or, dès l'infant que j'aimai ma Sylvie,
Sans trop chercher j'ai trouvé tout cela.

V A R I A N T E.

(a) Il faut, la nuit, dire tout ce qu'on sent
Au tendre objet que votre cœur adore ;
Se réveiller pour en redire autant,
Se rendormir pour y songer encore.

X V.

A U R O I D E P R U S S E.

LA mère de la mort, la vieilleffe pesante,
 A de son bras d'airain courbé mon faible corps;
 Et des maux qu'elle entraîne une fuite effrayante
 De mon ame immortelle attaque les ressorts.

Je brave vos assauts, redoutable vieilleffe;
 Je vis auprès d'un sage, et je ne vous crains pas :
 Il vous prêtera plus d'appas
 Que le plaisir trompeur n'en donne à la jeunesse.

Coulez, mes derniers jours, sans trouble, sans terreur;
 Coulez près d'un héros, dont le mâle génie
 Vous fait goûter en paix le songe de la vie,
 Et dépouille la mort de ce qu'elle a d'horreur.

Ma raison qu'il éclaire en est plus intrépide;
 Mes pas par lui guidés en sont plus affermis :
 Un mortel que Pallas couvre de son égide
 Ne craint point les dieux ennemis.

O philosophe roi, que ma carrière est belle !
 J'irai de Sans-Souci, par des chemins de fleurs,
 Aux champs élysiens parler à Marc-Aurèle
 Du plus grand de ses successeurs.

A Salluste jaloux je lirai votre histoire,
 A Lycurgue vos lois, à Virgile vos vers;
 Je surprendrai les morts; ils ne pourront me croire :
 Nul d'eux n'a rassemblé tant de talens divers.

Mais , lorsque j'aurai vu les ombres immortelles ,
N'allez pas après moi confirmer mes récits.
Vivez , rendez heureux ceux qui vous sont soumis ,
Et n'allez que fort tard auprès de vos modèles.

XVI.

A M A D A M E D E N I S .

Aux délices, 1755.

L'ART n'y fait rien : les beaux noms , les beaux lieux ,
Très-rarement nous donnent le bien - être.
Est - on heureux , hélas ! pour le paraître ,
Et suffit - il d'en imposer aux yeux !

J'ai vu jadis l'abbesse de *la joie* ,
Malgré ce titre , à la douleur en proie.
Dans Sans - Souci certain roi renommé
Fut de soucis quelquefois consumé.

Il n'en est pas ainsi de mes retraites :
Loin des chagrins , loin de l'ambition ,
De mes plaisirs elles portent le nom ;
Vous le savez , car c'est vous qui les faites.

XVII.

A M. BLIN DE SAINMORE,

*Qui avait envoyé à l'auteur une héroïde de Gabrielle
d'Estrées à Henri IV.*

MON amour-propre est vivement flatté
De votre écrit ; mon goût l'est davantage.
On n'a jamais , par un plus doux langage ,
Avec plus d'art blessé la vérité.

Pour Gabrielle, en son apoplexie ,
Aucuns diront qu'elle parle long-temps ;
Mais ses discours sont si vrais , si touchans ,
Elle aime tant , qu'on la croirait guérie.

Tout lecteur sage avec plaisir verra
Qu'en expirant la belle Gabrielle
Ne pense point que DIEU la damnera
Pour aimer trop un amant digne d'elle.

Avoir du goût pour le roi très-chrétien ,
C'est œuvre pie ; on n'y peut rien reprendre.
Le paradis est fait pour un cœur tendre ;
Et les damnés sont ceux qui n'aiment rien.

X V I I I.

A M. LE CHEVALIER DE BOUFFLERS,

*Qui lui avait envoyé une pièce de vers intitulée
le Cœur.*

CERTAINNE dame honnête, et savante et profonde,
Ayant lu le traité du cœur,
Difait en se pâmant : que j'aime cet auteur !
Ah ! je vois bien qu'il a le plus grand cœur du monde.

De mon heureux printemps j'ai vu passer la fleur ;
Le cœur pourtant me parle encore :
Du nom de petit-cœur quand mon amant m'honore,
Je sens qu'il me fait trop d'honneur.

Hélas ! faibles humains , quels destins font les nôtres !
Qu'on a mal placé les grandeurs !
Qu'on ferait heureux si les cœurs
Étaient faits les uns pour les autres !

Illustre chevalier, vous chantez vos combats ,
Vos victoires et votre empire :
Et dans vos vers heureux, comme vous pleins d'appas ,
C'est votre cœur qui vous inspire.

Quand Lifette vous dit : Rodrigue as-tu du cœur ?
Sur l'heure elle l'éprouve ; et dit avec franchise :
Il eut encor plus de valeur
Quand il était homme d'Eglise.

X I X.

A M. DEODATI DE TOVAZI,

*Qui lui avait envoyé une dissertation sur l'excellence de la
langue italienne.*

A Ferney, le 1 février 1761.

ETALEZ moins votre abondance,
Votre origine et vos honneurs ;
Il ne sied pas aux grands seigneurs
De se vanter de leur naissance.

L'Italie instruit la France ;
Mais par un reproche indiscret,
Nous serions forcés à regret
A manquer de reconnaissance.

Dès long-temps fortis de l'enfance,
Nous avons quitté les genoux
D'une nourrice en décadence,
Dont le lait n'est plus fait pour nous.

Nous pourrions devenir jaloux
Quand vous parlez notre langage ;
Puisqu'il est embelli par vous,
Cessez donc de lui faire outrage.

L'égalité contente un sage ;
Terminons ainsi le procès :
Quand on est égal aux Français,
Ce n'est pas un mauvais partage.

X X.

A L'IMPERATRICE DE RUSSIE,
C A T H E R I N E I I.*A l'occasion de la prise de Choczim par les Russes, en 1769.*

FUYEZ, visirs, bachas, spahis et janissaires ;
Si le nonce du pape, allié du moufti,
Se damnait en armant vos troupes fanguinaires ;
C A T H E R I N E a vaincu, le nonce est converti.

Il doit l'être du moins ; il doit, fans doute, apprendre
A ne plus réunir la mitre et le turban.
Malheureux Polonais, le fer de l'Ottoman
Mettait donc par vos mains la république en cendre !

De vos vrais intérêts devenez plus jaloux ;
Rome et Constantinople ont été trop fatales :
Il est temps de finir ces horribles scandales ;
Vous ferez désormais fortunés malgré vous.

Bientôt de Galitzin la vigilante audace
Ira dans son sérail éveiller Moustapha,
Mollement assoupi sur son large sofa,
Au lieu même où naquit le fier dieu de la Thrace.

O Minerve du Nord, ô toi, sœur d'Apollon,
Tu vengeras la Grèce en chassant ces infames,
Ces ennemis des arts et ces geoliers des femmes :
Je pars ; je vais t'attendre aux champs de Marathon.

XXI.

A MADAME

LA DUCHESSE DE CHOISEUL,

Sur la fondation de Verfoy.

1769.

MADAME, un héros destructeur,
S'il est grand, n'est qu'un grand coupable;
J'aime bien mieux un fondateur :
L'un est un dieu, l'autre est un diable.

Dites bien à votre mari
Que des neuf filles de Mémoire
Il fera le seul favori,
Si de fonder il a la gloire.

Didon, que j'aime tendrement,
Sera célèbre d'âge en âge ;
Mais quand Didon fonda Carthage
C'est qu'elle avait beaucoup d'argent.

Si le vainqueur de l'Assyrie
Avait eu pour surintendant
Un conseiller du parlement,
Nous n'aurions point Alexandrie.

Nos très-fots aïeux autrefois
Ont fondé de pieux asiles
Pour mes moines de saint François,
Mais ils n'ont point fondé de villes.

Envoyez - nous des Amphions ,
 Sans quoi nos peines sont perdues :
 A Verfoy nous avons des rues ,
 Et nous n'avons point de maisons.

Sur la raifon , fur la justice ,
 Sur les grâces , fur la douceur ,
 Je fonde aujourd'hui mon bonheur ,
 Et vous êtes ma fondatrice.

X X I I .

A M. S A U R I N ,

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

*Sur ce que le général des capucins avait agrégé l'auteur
 à l'ordre de saint François, en reconnaissance de quelques
 services qu'il avait rendus à ces moines.*

1770.

IL est vrai, je fuis capucin ,
 C'est fur quoi mon falut fe fonde ;
 Je ne veux pas dans mon déclin
 Finir comme les gens du monde.

Mon malheur est de n'avoir plus
 Dans mes nuits ces bonnes fortunes ,
 Ces nobles grâces des élus ,
 A mes confrères si communes.

A M A D A M E N E C K E R. 319

Je ne suis point frère Frapart,
Confessant sœur Luce et sœur Nice,
Je ne porte point le cilice
De saint Grizel, de saint Billard.

J'achève doucement ma vie,
Je suis prêt à partir demain,
En communiant de la main
Du bon curé de Mélanie.

Dès que monsieur l'abbé Terrai
A fu ma capucinerie,
De mes biens il m'a délivré ;
Que servent-ils dans l'autre vie ?

J'aime fort cet arrangement ;
Il est lesté et plein de prudence :
Plût à Dieu qu'il en fît autant
A tous les moines de la France.

X X I I I.

A M A D A M E N E C K E R.

QUELLE étrange idée est venue
Dans votre esprit sage, éclairé ?
Que vos bontés l'ont égaré !
Et que votre peine est perdue !

A moi chétif une statue !
Je ferais d'orgueil enivré.
L'ami Jean-Jacque a déclaré
Que c'est à lui qu'elle était due.

Il la demande avec éclat.
L'univers , par reconnaissance,
Lui devait cette récompense ;
Mais l'univers est un ingrat.

C'est vous que je figurerai
En beau marbre d'après nature,
Lorsqu'à Paphos je reviendrai,
Et que j'aurai la main plus sûre.

Ah ! si jamais de ma façon
De vos attraits on voit l'image,
On fait comment Pigmalion
Traitait autrefois son ouvrage.

X X I V.

A M A D A M E D U D E F F A N T.

A Ferney , le 16 novembre 1773.

HÉ quoi, vous êtes étonnée
Qu'au bout de quatre-vingts hivers
Ma muse faible et furannée
Puisse encor fredonner des vers ?

Quelquefois un peu de verdure
Rit sous les glaçons de nos champs ;
Elle console la nature,
Mais elle sèche en peu de temps.

Un oiseau peut se faire entendre
Après la saison des beaux jours ;
Mais sa voix n'a plus rien de tendre,
Il ne chante plus ses amours.

Ainsi

Ainsi je touche encor ma lyre,
Qui n'obéit plus à mes doigts ;
Ainsi j'essaie encor ma voix
Au moment même qu'elle expire.

Je veux dans mes derniers adieux ;
Difait Tibulle à son amante,
Attacher mes yeux sur tes yeux,
Te presser de ma main mourante.

Mais quand on sent qu'on va passer ;
Quand l'ame fuit avec la vie,
A-t-on des yeux pour voir Délie
Et des mains pour la caresser ?

Dans ces momens chacun oublie
Tout ce qu'il a fait en fanté :
Quel mortel s'est jamais flatté
D'un rendez-vous à l'agonie ?

Délie elle-même à son tour
S'en va dans la nuit éternelle,
En oubliant qu'elle fut belle,
Et qu'elle a vécu pour l'amour.

Nous naissons, nous vivons, bergère,
Nous mourons sans favoir comment ;
Chacun est parti du néant ;
Où va-t-il ?... DIEU le fait, ma chère.

V A R I A N T E.

Après la seconde strophe, l'auteur a retranché celle-ci :

Du sein d'un ténébreux nuage,
Un rayon s'échappe et nous luit ;
Mais bientôt il cède à l'orage
Qui nous replonge dans la nuit.

Suite des Epîtres.

X

X X V.

LES DÉSAGREMENS DE LA VIEILLESSE.

OUI, je fais qu'il est doux de voir dans ses jardins,
 Ces beaux fruits incarnats et de Perse et d'Épire,
 De favoriser en paix la sève de ses vins,
 Et de manger ce qu'on admire.
 J'aime fort un faisan qu'à propos on rôtit ;
 De ces perdreaux maillés le fumet seul m'attire,
 Mais je voudrais encore avoir de l'appétit.

Sur le penchant fleuri de ces fraîches cascades,
 Sur ces prés émaillés, dans ces sombres forêts
 Je voudrais bien danser avec quelques dryades,
 Mais il faut avoir des jarrêts.

J'aime leurs yeux, leur taille et leurs couleurs vermeilles,
 Leurs chants harmonieux, leur sourire enchanteur ;
 Mais il faudrait avoir des yeux et des oreilles :
 On doit s'aller cacher quand on n'a que son cœur.

Vous ferez comme moi, quand vous aurez mon âge,
 Archevêques, abbés, empourprés cardinaux,
 Princes, rois, fermiers généraux :
 Chacun avec le temps devient tristement sage.

Tous nos plaisirs n'ont qu'un moment ;
 Hélas ! quel est le cours et le but de la vie ?
 Des fadaïses et le néant.

O Jupiter ! tu fis en nous créant
 Une froide plaisanterie.

XXVI.

AU ROI DE PRUSSE.

*Sur un buste en porcelaine, fait à Berlin, représentant
l'auteur, et envoyé par Sa Majesté, en janvier 1775.*

EPICTETE au bord du tombeau
A reçu ce présent des mains de Marc-Aurèle.
Il a dit : Mon fort est trop beau :
J'aurai vécu pour lui ; je lui mourrai fidèle.

Nous avons cultivé tous deux les mêmes arts,
Et la même philosophie ;
Moi sujet, lui monarque, et favori de Mars ;
Et tous les deux parfois objets d'un peu d'envie.

Il rendit plus d'un roi de ses exploits jaloux.
Moi, je fus harcelé des gredins du Parnasse.
Il eut des ennemis, il les dissipa tous ;
Et la troupe des miens dans la fange croasse.

Les cagots m'ont persécuté,
Les cagots à ses pieds frémissaient en filence ;
Lui sur le trône assis, moi dans l'obscurité,
Nous prêchâmes la tolérance.

Nous adorions tous deux le DIEU de l'univers,
(Car il en est un, quoi qu'on dise ;)
Mais nous n'avions pas la sottise
De le déshonorer par des cultes pervers.

Nous irons tous les deux dans la céleste sphère,
 Lui fort tard, moi bientôt. Il obtiendra, je croi,
 Un trône auprès d'Achille, et même auprès d'Homère;
 Et j'y vais demander un tabouret pour moi.

X X V I I .

S T A N C E S

*Sur l'alliance renouvelée entre la France et les cantons
 helvétiques, jurée dans l'église de Soleure, le 15 août
 1777.*

QUELLE est dans ces lieux saints cette solennité
 Des fiers enfans de la victoire ?
 Ils marchent aux autels de la fidélité,
 De la valeur et de la gloire.

Tels on vit ces héros qui, dans les champs d'Yvri,
 Contre la ligue et Rome, et l'enfer et sa rage,
 Vengaient les droits du grand Henri,
 Et l'égalaient dans son courage.

C'est un Dieu bienfaisant, c'est un ange de paix
 Qui vient renouveler cette auguste alliance.
 Je vois des jours nouveaux marqués par des bienfaits,
 Par de plus douces mœurs et la même vaillance.

On joint le caducée au bouclier de Mars,
 Sous les auspices de Vergenne.
 O monts helvétiques ! vous êtes les remparts
 Des beaux lieux qu'arrose la Seine.

Les meilleurs citoyens font les meilleurs guerriers :
 Ainsi Philadelphie étonne l'Angleterre ;
 Elle unit l'olive aux lauriers ,
 Et défend son pays en condamnant la guerre.

Si le ciel la permet , c'est pour la liberté.
 DIEU forma l'homme libre alors qu'il le fit naître ;
 L'homme, émané des cieux pour l'immortalité ,
 N'eut que DIEU pour père et pour maître.

On est libre en effet sous d'équitables lois ;
 Et la félicité (s'il en est dans ce monde)
 Est d'être en sûreté dans une paix profonde ,
 Avec de tels amis et le meilleur des rois.

X X V I I I.

S T A N C E S O U Q U A T R A I N S ,

Pour tenir lieu de ceux de PIBRAC , qui ont un peu vieilli.

TOUT annonce d'un DIEU l'éternelle existence ;
 On ne peut le comprendre , on ne peut l'ignorer :
 La voix de l'univers annonce sa puissance ,
 Et la voix de nos cœurs dit qu'il faut l'adorer.

Mortels, tout est pour votre usage ;
 DIEU vous comble de ses présents.
 Ah ! si vous êtes son image ,
 Soyez comme lui bienfaisans.

Pères , de vos enfans guidez le premier âge ,
 Ne forcez point leur goût , mais dirigez leurs pas.
 Etudiez leurs mœurs , leurs talens , leur courage :
 On conduit la nature , on ne la change pas.

Enfant , crains d'être ingrat ; sois soumis , doux , sincère ;
 Obéis , si tu veux qu'on t'obéisse un jour.
 Vois ton DIEU dans ton père ; un DIEU veut ton amour.
 Que celui qui t'instruit te foit un nouveau père.

Qui s'élève trop , s'avilit ;
 De la vanité naît la honte.
 C'est par l'orgueil qu'on est petit ;
 On est grand quand on le surmonte.

Fuyez l'indolente paresse ;
 C'est la rouille attachée aux plus brillans métaux ,
 L'honneur , le plaisir même est le fils des travaux ;
 Le mépris et l'ennui font nés de la mollesse.

Ayez de l'ordre en tout ; la carrière est aisée ,
 Quand la règle conduit Thémis , Phébus et Mars ;
 La règle austère et sûre est le fil de Thésée
 Qui dirige l'esprit au dédale des arts.

L'esprit fut en tout temps le fils de la nature ;
 Il faut dans ses atours de la simplicité ;
 Ne lui donnez jamais de trop grande parure :
 Quand on veut trop l'orner , on cache sa beauté.

Soyez vrai , mais discret ; foyez ouvert , mais sage ,
 Et sans la prodiguer , aimez la vérité.

Cachez-la fans duplicité ;
Osez la dire avec courage.

Réprimez tout emportement ;
On se nuit alors qu'on offense ;
Et l'on hâte son châtement ,
Quand on croit hâter sa vengeance.

La politesse est à l'esprit
Ce que la grâce est au visage ;
De la bonté du cœur elle est la douce image ;
Et c'est la bonté qu'on chérit.

Le premier des plaisirs et la plus belle gloire ,
C'est de prodiguer les bienfaits ;
Si vous en répandez , perdez-en la mémoire ;
Si vous en recevez , publiez-le à jamais.

La dispute est souvent funeste autant que vaine ,
A ces combats d'esprits craignez de vous livrer.
Que le flambeau divin , qui doit vous éclairer ,
Ne soit pas en vos mains le flambeau de la haine.

De l'émulation distinguez bien l'envie ;
L'une mène à la gloire, et l'autre au déshonneur ;
L'une est l'aliment du génie ,
Et l'autre est le poison du cœur.

Par un humble maintien, qu'on estime et qu'on aime ,
Adoucissez l'aigreur de vos rivaux jaloux.
Devant eux rentrez en vous-même ,
Et ne parlez jamais de vous.

Toutes les passions s'éteignent avec l'âge ;
L'amour propre ne meurt jamais.
Ce flatteur est tyran , redoutez ses attraits ;
Et vivez avec lui sans être en esclavage.

Fin des Stances.

O D E S.



O D E P R E M I E R E .

Sur le vœu de Louis XIII. (1)

1712.

DU roi des rois la voix puissante
S'est fait entendre dans ces lieux ;
L'or brille, la toile est vivante ,
Le marbre s'anime à mes yeux.
Prêtresses de ce sanctuaire ,
La Paix, la Piété sincère ,
La Foi, souveraine des rois ,
Du Très-Haut filles immortelles
Rassemblent en foule autour d'elles
Les arts animés par leurs voix.

O Vierges, compagnes des justes ,
Je vois deux héros prosternés (2)
Dépouiller leurs bandeaux augustes
Par vos mains tant de fois ornés.

(1) Ce fut *Louis XIV* qui accomplit le vœu de son père , en faisant reconstruire le chœur de l'église de Notre-Dame de Paris. Cette ode faite en 1712 , concourut pour le prix de poésie de l'académie française , en 1714. L'auteur à dix-huit ans fut vaincu par l'abbé *du Jarry* qui en avait soixante-cinq ; et dont le poëme commençait ainsi :

Enfin le jour paraît où le saint Tabernacle
D'ornemens enrichi nous offre un beau spectacle , &c.

Le reste était dans ce goût. Ces vers - ci étaient sur-tout fort remarquables :

Pôles glacés , brûlans , où sa gloire connue
Jusqu'aux bornes du monde est chez vous parvenue , &c.

(2) Les statues de *Louis XIII* et de *Louis XIV* sont aux deux côtés de l'autel.

Mais quelle puissance céleste
Imprime sur leur front modeste
Cette suprême majesté ?
Terrible et sacré caractère
Dans qui l'œil étonné révère
Les traits de la Divinité.

L'un voua ces fameux portiques,
Son fils vient de les élever.
O que de projets héroïques
Seul il est digne d'achever !
C'est lui, c'est ce sage intrépide
Qui triompha du sort perfide
Contre sa vertu conjuré ;
Et de la discorde étouffée,
Vint dresser un nouveau trophée
Sur l'autel qu'il a consacré. (3)

Tel autrefois la cité sainte
Vit le plus sage des mortels
Du Dieu qu'enferma son enceinte
Dresser les superbes autels.
Sa main redoutable et chérie,
Loin de sa paisible patrie
Ecartait les troubles affreux ;
Et son autorité tranquille,
Sur un peuple à lui seul docile,
Fesait luire des jours heureux.

O toi, cher à notre mémoire,
Puisque Louis te doit le jour,

(3) La paix faite avec l'empereur dans le temps que le chœur a été achevé.

SUR LE VOEU DE LOUIS XIII. 333

Descends du pur fein de la gloire ,
Des bons rois éternel féjour.
Revois les rivages illustres ,
Où ton fils , depuis tant de lustres ,
Porte ton sceptre dans ses mains ,
Reconnais-le aux vertus suprêmes ,
Qui ceignent de cent diadèmes
Son front respectable aux humains.

Viens ; la Chicane infinuante ,
Le Duel armé par l'affront
La Révolte pâle et fanglante ,
Ici ne lèvent plus le front.
Tu vis leur cohorte effrénée
De leur haleine empoisonnée ,
Souffler leur rage sur tes lys.
Leurs dents , leurs flèches sont brisées ,
Et sur leurs têtes écrasées
Marche ton invincible fils.

Viens sous cette voûte nouvelle ,
De l'art ouvrage précieux.
Là brûle , allumé par son zèle ,
L'encens que tu promis aux cieux.
Offre au Dieu que son cœur révère
Ses vœux ardents , sa foi sincère ,
Humble tribut de piété ;
Voilà les dons que tu demandes ,
Grand DIEU , ce sont-là les offrandes
Que tu reçois dans ta bonté.

Les rois sont les vives images
Du DIEU qu'ils doivent honorer.

Tous lui consacrent des hommages ;
 Combien peu savent l'adorer !
 Dans une offrande fastueuse
 Souvent leur piété pompeuse
 Au ciel est un objet d'horreur ;
 Sur l'autel que l'orgueil lui dresse
 Je vois une main vengeresse
 Montrer l'arrêt de sa fureur. (4)

Heureux le roi que la couronne
 N'éblouit point de sa splendeur :
 Qui, fidèle au Dieu qui la donne,
 Ose être humble dans sa grandeur.
 Qui, donnant aux rois des exemples,
 Au seigneur élève des temples,
 Des ailes aux malheureux ;
 Dont la clairvoyante justice
 Démêle et confond l'artifice
 De l'hypocrite ténébreux !

Affise avec lui sur le trône
 La sagesse est son ferme appui.
 Si la fortune l'abandonne
 Le seigneur est toujours à lui ;
 Ses vertus seront couronnées
 D'une longue suite d'années,
 Trop courte encore à nos souhaits ;
 Et l'abondance dans ses villes
 Fera germer ses dons fertiles,
 Cueillis par les mains de la paix.

(4) *Apparuerunt digiti quasi hominis scribentis.*

Prière pour le roi. (5)

Toi qui formas Louis de tes mains salutaires,
Pour augmenter ta gloire et pour combler nos vœux,
Grand DIEU, qu'il soit encor l'appui de nos neveux,
Comme il fut celui de nos pères!

O D E II.

Sur les malheurs du temps.

1 7 1 3.

AUX maux les plus affreux le ciel nous abandonne :
Le désespoir, la mort, la faim nous environne ;
Et les Dieux, contre nous soulevés tant de fois,
Equitables vengeurs des crimes de la terre,
Ont frappé du tonnerre
Les peuples et les rois.

Des plaines du Tortose aux bords du Borysthène
Mars a conduit son char attelé par la haine :
Les vents contagieux ont volé sur les pas ;
Et, soufflant de la mort les semences funestes,
Ont dévoré les restes
Echappés aux combats.

D'un monarque puissant la race fortunée
Remplissait de son nom l'Europe consternée :
Je n'ai fait que passer, ils étaient disparus ;
Et le peuple abattu, que ce malheur étonne,
Les cherche auprès du trône,
Et ne les trouve plus.

(5) Toutes les pièces de concours devaient finir par une prière pour le roi.

Peuples, reconnaissez la main qui vous accable ;
 Ce n'est point du destin l'arrêt irrévocable ,
 C'est le courroux des Dieux , mais facile à calmer ;
 Méritez d'être heureux, osez quitter le vice :
 C'est par ce sacrifice
 Qu'on peut les défarmer.

Rome, en sages héros autrefois si fertile ,
 Rome, jadis des rois la terreur ou l'asile ,
 Rome fut vertueuse et dompta l'univers ;
 Mais l'orgueil et le luxe , enfans de la victoire ,
 Du comble de la gloire
 L'ont mise dans les fers.

Quoi ! verra-t-on toujours de ces tyrans serviles ,
 Oppresseurs insolens des veuves , des pupiles ,
 Elever des palais dans nos champs défolés ?
 Verra-t-on cimenter leurs portiques durables
 Du sang des misérables
 Devant eux immolés ?

Elevés dans le sein d'une infame avarice ,
 Leurs enfans ont sucé le lait de l'injustice ,
 Et dans les tribunaux vont juger les humains :
 Malheur à qui, fondé sur la seule innocence ,
 A mis son espérance
 En leurs indignes mains !

Des nobles cependant l'ambition captive
 S'endort entre les bras de la mollesse oisive ,
 Et ne porte aux combats que des corps languiffans :
 Cessez , abandonnez à des mains plus vaillantes
 Ces piques trop pesantes
 Pour vos bras impuiffans.

Voyez

Voyez cette beauté sous les yeux de sa mère :
Elle apprend en naissant l'art dangereux de plaire ,
Et d'exciter en nous de funestes penchans ;
Son enfance prévient le temps d'être coupable :
 Le vice trop aimable
 Instruit ses premiers ans.

Bientôt, bravant les yeux de l'époux qu'elle outrage,
Elle abandonne aux mains d'un courtifan volage
De ses trompeurs appas le charme empoisonneur.
Que dis-je ! cet époux à qui l'hymen la lie ,
 Traffiquant l'infamie ,
 La livre au déshonneur.

Ainsi vous outragez les Dieux et la nature !
Oh ! que ce n'était pas de cette source impure
Qu'on vit naître les Francs , des Scythes successeurs ,
Qui , du char d'Attila détachant la fortune ,
 De la cause commune
 Furent les défenseurs.

Le citoyen alors savait porter les armes ;
Sa fidelle moitié , qui négligeait ses charmes ,
Pour son retour heureux préparait des lauriers ,
Recevait de ses mains sa cuirasse sanglante ,
 Et sa hache fumante
 Du trépas des guerriers.

Au travail endurci leur superbe courage
Ne prodigua jamais un imbécille hommage
A de vaines beautés à leurs yeux sans appas :
Et d'un sexe timide et né pour la mollesse
 Ils plaignaient la faiblesse ,
 Et ne l'adoraient pas.

Suite des Epîtres.

Y

De ces sauvages temps l'héroïque rudesse
 Leur dérobaient encor la délicate adresse
 D'excuser leurs forfaits par un subtil détour ;
 Jamais on n'entendit leur bouche peu sincère
 Donner à l'adultère
 Le tendre nom d'amour.

Mais insensiblement l'adroite politesse,
 Des cœurs efféminés souveraine maîtresse,
 Corrompit de nos mœurs l'austère pureté ;
 Et, du subtil mensonge empruntant l'artifice,
 Bientôt à l'injustice
 Donna l'air d'équité.

Le luxe à ses côtés marche avec arrogance ;
 L'or qui naît sous ses pas s'écoule en sa présence ;
 Le fol orgueil le fuit, compagnon de l'erreur ;
 Il fappe des Etats la grandeur souveraine,
 De leur chute certaine
 Brillant avant-coureur.

O D E III.

Sur le fanatisme. (1)

CHARMANTE et sublime Emilie,
 Amante de la vérité,
 Ta solide philosophie
 T'a prouvé la Divinité.

(1) Cette ode est de l'an 1732. Elle est adressée à l'illustre marquise *du Châtelet*, qui s'est rendue par son génie l'admiration de tous les vrais savans et de tous les bons esprits de l'Europe.

Ton ame éclairée et profonde,
 Franchissant les bornes du monde,
 S'élance au sein de son auteur.
 Tu parais son plus bel ouvrage ;
 Et tu lui rends un digne hommage,
 Exempt de faiblesse et d'erreur.

Mais, si les traits de l'athéisme
 Sont repoussés par ta raison,
 De la coupe du fanatisme
 Ta main renverse le poison :
 Tu fers la justice éternelle,
 Sans l'âcreté de ce faux zèle
 De tant de dévots mal-fesans ; (2)
 Tel qu'un sujet sincère et juste
 Sait approcher d'un trône auguste,
 Sans les vices des courtisans.

Ce fanatisme sacrilège
 Est sorti du sein des autels :
 Il les profane, il les assiège,
 Il en écarte les mortels.
 O religion bienfaisante !
 Ce farouche ennemi se vante
 D'être né dans ton chaste flanc.
 Mère tendre, mère adorable !
 Croira-t-on qu'un fils si coupable
 Ait été formé de ton sang ?

On a vu souvent des athées
 Estimables dans leurs erreurs ;
 Leurs opinions infectées
 N'avaient point corrompu leurs mœurs.

(2) Faux dévots.

Spinofa fut toujours fidèle
 A la loi pure et naturelle
 Du Dieu qu'il avait combattu.
 Et ce Des Barreaux qu'on outrage, (3)
 S'il n'eut pas les clartés du fage,
 En eut le cœur et la vertu.

Je sentirais quelque indulgence
 Pour un aveugle audacieux
 Qui nierait l'utile existence
 De l'astre qui brille à mes yeux.
 Ignorer ton être suprême,
 Grand DIEU ! c'est un moindre blasphème,
 Et moins digne de ton courroux,
 Que de te croire impitoyable,
 De nos malheurs infatiable,
 Jaloux, injuste comme nous.

Lorsqu'un dévot atrabilaire,
 Nourri de superstition,
 A, par cette affreuse chimère,
 Corrompu sa religion,
 Le voilà stupide et farouche ;
 Le fiel découle de sa bouche ;
 Le fanatisme arme son bras ;
 Et, dans sa piété profonde,
 Sa rage immolerait le monde
 A son DIEU qu'il ne connaît pas.

Ce sénat proscrit dans la France,
 Cette infame inquisition,

(3) Il était conseiller au parlement ; il paya à des plaideurs les frais de leur procès qu'il avait trop différé de rapporter.

Ce tribunal où l'ignorance
 Traîna si souvent la raison ,
 Ces Midas en mitre , en soutane ,
 Au philosophe de Toscane
 Sans rougir ont donné des fers.
 Aux pieds de leur troupe aveuglée,
 Abjurez , fage Galilée ,
 Le système de l'univers.

Ecoutez ce signal terrible
 Qu'on vient de donner dans Paris ;
 Regardez ce carnage horrible ;
 Entendez ces lugubres cris.
 Le frère est teint du sang du frère ;
 Le fils affaffine son père ;
 La femme égorge son époux.
 Leurs bras sont armés par des prêtres.
 O Ciel ! font - ce - là les ancêtres
 De ce peuple léger et doux ?

Janfénistes et molinistes ,
 Vous qui combattez aujourd'hui
 Avec les raisons des sophistes ,
 Leurs traits, leur bile et leur ennui ;
 Tremblez qu'enfin votre querelle
 Dans vos murs un jour ne rappelle
 Ces temps de vertige et d'horreur ;
 Craignez ce zèle qui vous presse ;
 On ne fent pas dans son ivresse
 Jusqu'ou peut aller sa fureur.

Malheureux, voulez-vous entendre
 La loi de la religion ?

Dans Marseille il fallait l'apprendre
 Au sein de la contagion ;
 Lorsque la tombe était ouverte ;
 Lorsque la Provence couverte ,
 Par les semences du trépas ,
 Pleurant ses villes défolées ,
 Et ses campagnes dépeuplées ,
 Fit trembler tant d'autres Etats.

Belfuns, (4) ce pasteur vénérable ,
 Sauvait son peuple périssant :
 Langeron , guerrier secourable ,
 Bravait un trépas renaissant ;
 Tandis que vos lâches cabales ,
 Dans la mollesse et les scandales ,
 Occupaient votre oisiveté ,
 De la dispute ridicule
 Et sur Quesnel et sur la bulle ,
 Qu'oublira la postérité.

Pour instruire la race humaine ,
 Faut-il perdre l'humanité ?
 Faut-il le flambeau de la haine ,
 Pour nous montrer la vérité ?
 Un ignorant , qui de son frère
 Soulage en secret la misère ,
 Est mon exemple et mon docteur ;
 Et l'esprit hautain qui dispute ,
 Qui condamne , qui persécute ,
 N'est qu'un détestable imposteur .

(4) M. de *Belfunce* , évêque de Marseille , et M. de *Langeron* , commandant , allaient porter eux-mêmes les secours et les remèdes aux pestiférés moribonds dont les médecins et les prêtres n'osaient approcher.

VARIANTES.

Prem. strophe. Après le quatrième vers, on lisait ceux-ci :

Tu connais cet être suprême ;
 Dans ton cœur est sa bonté même ;
 Dans ton esprit est sa grandeur ;
Tu parais, &c.

La quatrième strophe se lisait ainsi :

On a vu du moins des athées
 Sociables dans leurs erreurs ;
 Leurs opinions infectées
 N'avaient point corrompu leurs mœurs.
 Spinosa fut doux, simple, aimable ;
 Le DIEU que son esprit coupable
 Avait follement combattu,
 Prenant pitié de sa faiblesse,
 Lui laissa l'humaine sagesse
 Et les ombres de la vertu.

Elle était suivie de cette autre :

Au vaste empire de la Chine
 Il est un peuple de lettrés
 Qui de la nature divine
 Combat les attributs sacrés. (1)
 O vous qui de notre hémisphère
 Portez le flambeau salutaire
 A ces faux sages d'Orient,
 Parlez ; est-il plus de justice,
 Plus de candeur et moins de vice
 Chez nos dévots de l'Occident ?

(1) M. de *Voltaire* croyait alors, d'après quelques ouvrages de moines, que les lettrés chinois étaient athées : il a depuis été le premier qui nous ait défabusés de cette erreur.

Sixième strophe. Après le quatrième vers :

Son ame alors est endurcie ;
 Sa raison s'enfuit obscurcie ;
 Rien n'a plus sur lui de pouvoir :
 Sa justice est folle et cruelle ;
 Il est dénaturé par zèle,
 Et sacrilège par devoir.

Septième strophe. Après le quatrième vers :

Cette troupe folle, inhumaine ,
 Qui tient le bon sens à la gêne
 Et l'innocence dans les fers,
 Par son zèle absurde aveuglée ,
 Osa condamner Galilée ,
 Pour avoir connu l'univers.

Après la septième strophe, on lisait celle-ci :

Ce Bacon qui fut de la poudre
 L'innocent et sage inventeur ,
 Ne put jamais se faire absoudre
 Au consistoire de l'erreur.
 Les chrétiens ont vu sur la terre
 Le trouble, un concile et la guerre
 Pour la forme d'un capuchon ;
 Et leurs églises divisées ,
 Du sang des pasteurs arrosées
 Pour les sophismes de Platon.

Après la neuvième strophe, se trouve la suivante, dans la première édition in-4^o.

Vous riez des sages d'Athènes
 Que la terre a trop respectés ;
 Vous dissipez leurs ombres vaines
 Par vos immortelles clartés.
 Mais, au moins, dans leur nuit profonde ,
 Conducteurs aveugles du monde ,
 Ils n'étaient point persécuteurs.
 Imitiez l'esprit pacifique
 Et du lycée et du portique ,
 Quand vous condamnez leurs erreurs.

Au lieu de la dixième strophe, on lisait celle-ci :

Enfans ingrats d'un même père,
Si vous prétendez le fervir,
Si vous aspirez à lui plaire,
Est-ce à force de vous haïr ?
Est-ce en déchirant l'héritage
Qu'un père si tendre et si sage
Du haut des cieux nous a transmis ?
L'amour était votre partage ;
Cruels, auriez-vous plus de rage,
Si vous étiez nés ennemis ?

Onzième strophe. Au lieu des trois derniers vers, on lisait :

De ces disputes furieuses,
Sur des chimères épineuses
Qu'oubliera la postérité.

Au lieu de la dernière strophe, on lisait celle-ci :

Dans votre pédantesque audace,
Digne de votre faux savoir,
Vous argumentez sur la grâce,
Et vous êtes loin de l'avoir.
Un ignorant qui de son frère
Soulage en secret la misère,
Qui fuit la cour et les flatteurs,
Doux, clément, sans être timide,
Voilà mon apôtre et mon guide ;
Les autres font des imposteurs.

O D E I V.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

Sur l'ingratitude.

O toi, mon support et ma gloire,
 Que j'aime à nourrir ma mémoire
 Des biens que ta vertu m'a faits!
 Lorsqu'en tous lieux l'ingratitude
 Se fait une pénible étude
 De l'oubli honteux des bienfaits.

Doux nœuds de la reconnaissance,
 C'est par vous que, dès mon enfance,
 Mon cœur à jamais fut lié;
 La voix du sang, de la nature,
 N'est rien qu'un languissant murmure,
 Près de la voix de l'amitié.

Eh! quel est en effet mon père?
 Celui qui m'instruit, qui m'éclaire,
 Dont le secours m'est assuré:
 Et celui dont le cœur oublie
 Les biens répandus sur sa vie,
 C'est-là le fils dénaturé.

Ingrats, montrez que la nature
 A pétris d'une fange impure
 Qu'elle dédaigna d'animer,
 Il manque à votre ame sauvage
 Des humains le plus beau partage:
 Vous n'avez pas le don d'aimer.

Nous admirons le fier courage
Du lion fumant de carnage,
Symbole du Dieu des combats.
D'où vient que l'univers déteste
La couleuvre bien moins funeste ?
Elle est l'image des ingrats.

Quel monstre plus hideux s'avance ?
La nature fuit et s'offense,
A l'aspect de ce vieux giton ;
Il a la rage de Zoïle,
De Gacon (1) l'esprit et le style,
Et l'ame impure de Chauffon.

C'est Desfontaines, c'est ce prêtre
Venu de Sodôme à Bicêtre,
De Bicêtre au sacré vallon ;
A-t-il l'espérance bizarre
Que le bâcher qu'on lui prépare
Soit fait des lauriers d'Apollon ?

Il m'a dû l'honneur et la vie,
Et dans son ingrate furie,
De Rousseau lâche imitateur,
Avec moins d'art et plus d'audace,
De la fange où sa voix croasse,
Il outrage son bienfaiteur.

Qu'un hibernois, (2) loin de la France,
Aille ensevelir dans Bizance

(1) *Gacon* était un misérable écrivain satirique, universellement méprisé ; *Chauffon* a laissé un nom immortel.

(2) Un abbé irlandais, fils d'un chirurgien de Nantes, qui se disait de l'ancienne maison de *Makarti*, ayant subsisté long-temps des bienfaits de notre auteur, et lui ayant emprunté deux mille livres, en 1732, s'enfuit aussitôt avec un écossais, nommé *Ramsay*, qui se disait aussi des bons *Ramsay*,

Sa honte , à l'abri du croissant ;
 D'un œil tranquille et fans colère ,
 Je vois son crime et sa misère ;
 Il n'emporte que mon argent.

Mais l'ingrat , dévoré d'envie ,
 Trompette de la calomnie ,
 Qui cherche à flétrir mon honneur ,
 Voilà le ravisseur coupable ,
 Voilà le larcin détestable ,
 Dont je dois punir la noirceur.

Pardon , si ma main vengeresse
 Sur ce monstre un moment s'abaisse
 A lancer ces utiles traits ;
 Et si de la douce peinture
 De ta vertu brillante et pure ,
 Je passe à ces sombres portaits.

Mais lorsque Virgile et le Tasse
 Ont chanté dans leur noble audace
 Les dieux de la terre et des mers ,
 Leur muse , que le ciel inspire ,
 Ouvre le ténébreux empire ,
 Et peint les monstres des enfers.

et avec un officier français nommé *Mornay* ; ils passèrent tous trois à Constantinople , et se firent circoncrire chez le comte de *Bonneval*. Remarquez qu'aucun de ces folliculaires , de ces trompettes de scandale , qui fatiguaient Paris de leurs brochures , n'ont écrit contre cette apostasie ; mais ils ont jeté feu et flamme contre les *Bayle* , les *Montesquieu* , les *Diderot* , les d' *Alembert* , les *Helvetius* , les *Buffon* , contre tous ceux qui ont éclairé le monde.

V A R I A N T E S.

Après la quatrième strophe, on lisait celle-ci :

Je crois voir ces plaines stériles
Dont nos cultures inutiles
N'ont pu fertiliser le fein ;
Ou le bronze informe et rebelle,
Indocile à la main fidelle
Qui conduit les traits du burin.

Après la cinquième, on lisait les suivantes :

Tel fut ce plagiaire habile
Et de Marot et de d'Ouille,
Connu par ses viles chansons :
Semblable à l'infame Locuste
Qui, sous les successeurs d'Auguste,
Fut illustre par ses poisons.

Dis-nous, Rousseau, quel premier crime
Entraîna tes pas dans l'abyme
Où j'ai vu Saurin te plonger ?
Ah ! ce fut l'oubli des services :
Tu fus ingrat, et tous les vices
Vinrent en foule t'assiéger.

Aussitôt le Dieu qui m'inspire
T'arracha le luth et la lyre
Qu'avaient déshonorés tes mains :
Tu n'es plus qu'un reptile immonde,
Rebut du Parnasse et du monde,
Rongé de tes propres venins.

En vain ta triste hypocrisie
Des fureurs de sa frénésie
Veut couvrir ces traits odieux ;
Ton cœur n'en est que plus coupable,
Et, dans la noirceur qui t'accable,
Ton esprit moins ingénieux.

Des forêts le tyran sauvage,
 Vieux, languissant et plein de rage,
 Périssant de faim dans les bois,
 Pour tromper les troupeaux paisibles,
 Prétendit par ses cris horribles
 Des pasteurs imiter la voix.

Les faibles troupeaux en gémissent :
 Mais, quand les pasteurs entendirent
 Ses détestables hurlemens,
 On écrasa dans son repaire
 Cet hypocrite sanguinaire,
 Pour prix de ses déguifemens.

Oh! qu'en sa fureur impuissante
 Une ame abattue et tremblante
 Donne de mépris et d'horreur,
 Quand le style, glacé par l'âge,
 En vain ranimé par la rage,
 Languit énérvé de froideur!

Il faut que ma main vengeresse
 Sur ce monstre un moment s'abaisse
 A lancer ces utiles traits;
 Il faut de la douce peinture
 De la vertu brillante et pure
 Passer à d'horribles portraits.

Quel monstre plus hideux, &c.

Après la septième strophe, on lifait :

Vieux, languissant et sans courage,
 Souvent dans un accès de rage
 Qui l'enflamme et dont il périt,
 Un chien de sa gueule édentée,
 Horrible, écumante, empestée,
 Pourfuit la main qui le nourrit.

A M. LE DUC DE RICHELIEU. 351

Il me dut l'honneur et la vie ;
Et dans son ingrate furie ,
De Rousseau lâche imitateur ,
Ami traître , ennemi timide ,
Des flots de sa bile insipide
Il veut couvrir son bienfaiteur.

Les neuvième et dixième strophes ont été ajoutées.

Après la douzième , on lisait celle-ci qui terminait
l'ode.

Raphaël , Rubens , Michel - Ange ,
Sous les pieds du divin archange
Ont montré le diable abattu ;
Et , par un heureux artifice ,
Maffillon peint l'horreur du vice ,
Pour mieux embellir la vertu.

O D E V.

A M E S S I E U R S

DE L'ACADEMIE DES SCIENCES,

*Qui ont été sous l'équateur et au cercle polaire mesurer
des degrés de latitude.*

1 7 3 5.

O vérité sublime ! ô céleste Uranie !
Esprit né de l'esprit qui forma l'univers ;
Qui mesures des cieus la carrière infinie,
Et qui pèses les airs ;

Tandis que tu conduis sur les gouffres de l'onde
Ces voyageurs savans , ministres de tes lois,
De l'ardent équateur ou du pôle du monde,
Entends ma faible voix.

Que font tes vrais enfans ? Vainqueurs de la nature,
Ils arrachent son voile ; et ces rares esprits
Fixent la pesanteur, la masse et la figure
De l'univers surpris.

Les enfers sont émus au bruit de leur voyage :
Je vois paraître au jour les ombres des héros,
De ces Grecs renommés qu'admira le rivage
De l'antique Colchos.

Argonautes fameux , demi-dieux de la Grèce,
Castor , Pollux , Orphée , et vous , heureux Jason ,
Vous de qui la valeur , et l'amour et l'adresse
Ont conquis la toison ;

En

En voyant les travaux et l'art de nos grands hommes ,
Que vous êtes honteux de vos travaux passés !
Votre siècle est vaincu par le siècle où nous sommes :
Venez et rougissez.

Quand la Grèce parlait, l'univers en silence
Respectait le mensonge anobli par sa voix ;
Et l'Admiration , fille de l'Ignorance ,
Chanta de vains exploits. (1)

Heureux qui les premiers marchent dans la carrière !
N'y fassent-ils qu'un pas, leurs noms sont publiés :
Ceux qui , trop tard venus, la franchissent entière
Demeurent oubliés.

Le mensonge réside au temple de Mémoire ;
Il y grava des mains de la Créduité
Tous ces faits des temps destinés pour l'histoire
Et pour la vérité.

Uranie , abaissez ces triomphes des fables ;
Effacez tous ces noms qui nous ont abusés ;
Montrez aux nations les héros véritables
Que vous seule instruisez.

Le génois qui chercha , qui trouva l'Amérique ,
Cortez qui la vainquit par de plus grands travaux ,
En voyant des Français l'entreprise héroïque ,
Ont prononcé ces mots :

(1) En effet il n'y a pas un de nos capitaines de vaisseau , pas un seul de nos pilotes qui ne soit cent fois plus instruit que tous les Argonautes. *Hercule* , *Theïée* et tous les héros de la guerre de Troie n'auraient pas tenu devant six bataillons commandés par le *grand Condé* ou *Turenne* ; ou *Marlborough*. *Thalès* et les *Pythagore* n'étaient pas dignes d'étudier sous *Newton*. *Alcine* et *Armide* valent mieux que toutes les poésies grecques ensemble. Mais les premiers venus s'emparent du temple de la gloire ; le temps les y affermit , et les derniers trouvent la place prise.

L'ouvrage de nos mains n'avait point eu d'exemples,
Et par nos descendans ne peut être imité :
Ceux à qui l'univers a fait bâtir des temples
L'avaient moins mérité.

Nous avons fait beaucoup, vous faites davantage :
Notre nom doit céder à l'éclat qui vous fuit.
Plutus guida nos pas dans ce monde sauvage ;
La vertu vous conduit.

Comme ils parlaient ainsi, Newton dans l'empyrée,
Newton les regardait, et du ciel entr'ouvert,
Confirmez, disait-il, à la terre éclairée
Ce que j'ai découvert.

Tandis que des humains le troupeau méprisable,
Sous l'empire des sens indignement vaincu,
De ses jours indolens traînant le fil coupable,
Meurt sans avoir vécu ;

Donnez un digne effor à votre ame immortelle ;
Eclairez des esprits nés pour la vérité :
DIEU vous a confié la plus vive étincelle
De la divinité.

De la raison qu'il donne il aime à voir l'usage ;
Et le plus digne objet des regards éternels,
Le plus brillant spectacle est l'ame du vrai sage
Instruisant les mortels.

Mais sur-tout écarter ces serpens détestables,
Ces enfans de l'Envie, et leur souffle odieux ;
Qu'ils n'empoisonnent pas ces ames respectables
Qui s'élèvent aux cieux.

Laissez un vil Zoïle aux fanges du Parnasse,
De ses croassemens importuner le ciel,
Agir avec bassesse, écrire avec audace,
Et s'abreuver de fiel.

Imitez ces esprits, ces fils de la lumière,
Confidens du Très-haut, qui vivent dans son sein,
Qui jettent comme lui sur la nature entière
Un œil pur et serein.

O D E VI.

SUR LA PAIX DE 1736.

L'ETNA renferme le tonnerre
Dans ses épouvantables flancs;
Il vomit le feu sur la terre,
Il dévore ses habitans.
Fuyez, dryades gémissantes,
Ces campagnes toujours brûlantes,
Ces abymes toujours ouverts,
Ces torrens de flamme et de soufre,
Echappés du sein de ce gouffre
Qui touche aux voûtes des enfers.

Plus terrible dans ses ravages,
Plus fier dans ses débordemens,
Le Pô renverse ses rivages
Cachés sous les flots écumans :
Avec lui marchent la Ruine,
L'Effroi, la Douleur, la Famine,

La Mort, les Déréolations ;
Et dans les fanges de Ferrare
Il entraîne à la mer avare
Les dépouilles des nations.

Mais ces débordemens de l'onde,
Et ces combats des élémens,
Et ces secouffes qui du monde
Ont ébranlé les fondemens,
Fléaux que le ciel en colère
Sur ce malheureux hémisphère
A fait éclater tant de fois,
Sont moins affreux, font moins finiftres,
Que l'ambition des miniftres,
Et que les discordes des rois.

De l'Inde aux bornes de la France
Le soleil, en son vaste tour,
Ne voit qu'une famille immense,
Que devait gouverner l'amour.
Mortels, vous êtes tous des frères :
Jetez ces armes mercenaires.
Que cherchez-vous dans les combats?
Quels biens poursuit votre imprudence?
En aurez-vous la jouissance
Dans la triste nuit du trépas ?

Encor si pour votre patrie
Vous saviez-vous sacrifier !
Mais non ; vous vendez votre vie
Aux mains qui daignent la payer.
Vous mourez pour la cause inique
De quelque tyran politique

Que vos yeux ne connaissent pas ;
 Et vous n'êtes, dans vos misères,
 Que des affaffins mercenaires,
 Armés pour des maîtres ingrats.

Tels font ces oiseaux de rapine,
 Et ces animaux mal-fefans,
 Apprivoisés pour la ruine
 Des paisibles hôtes des champs;
 Aux fons d'un instrument sauvage,
 Animés, ardens, pleins de rage,
 Ils vont d'un vol impétueux,
 Sans choix, fans intérêt, fans gloire,
 Saifir une folle victoire,
 Dont le prix n'est jamais pour eux.

O superbe, ô triste Italie!
 Que tu plains ta fécondité!
 Sous tes débris ensevelie,
 Que tu déplores ta beauté!
 Je vois tes moissons dévorées
 Par les nations conjurées,
 Qui te flattaient de te venger.
 Faible, défolée, expirante,
 Tu combats d'une main tremblante
 Pour le choix d'un maître étranger.

Que toujours armés pour la guerre,
 Nos rois soient les dieux de la paix;
 Que leurs mains portent le tonnerre,
 Sans se plaire à lancer ses traits.
 Nous chérifions un berger sage,
 Qui dans un heureux pâturage

Unit les troupeaux sous les lois.
 Malheur au pasteur sanguinaire
 Qui les expose en téméraire
 A la dent du tyran des bois !

Hé, que m'importe la victoire
 D'un roi qui me perce le flanc ,
 D'un roi dont j'achète la gloire
 De ma fortune et de mon sang !
 Quoi ! dans l'horreur de l'indigence ,
 Dans les langueurs, dans la souffrance ,
 Mes jours feront-ils plus fereins ,
 Quand on m'apprendra que nos princes ,
 Aux frontières de nos provinces ,
 Nagent dans le sang des Germains ?

Colbert, toi qui dans ta patrie
 Amenas les arts et les jeux ,
 Colbert, ton heureuse industrie
 Sera plus chère à nos neveux
 Que la vigilance inflexible
 De Louvois, dont la main terrible
 Embravait le Palatinat ;
 Et qui sous la mer irritée ,
 De la Hollande épouvantée
 Voulait anéantir l'Etat.

Que LOUIS, jusqu'au dernier âge,
 Soit honoré du nom de *Grand* ;
 Mais que ce nom s'accorde au sage ;
 Qu'on le refuse au conquérant.
 C'est dans la paix que je l'admire ,
 C'est dans la paix que son empire

Florissait sous de justes lois,
Quand son peuple aimable et fidèle
Fut des peuples l'heureux modèle,
Et lui le modèle des rois.

V A R I A N T E S.

Au lieu des strophes 4 et 5, on lisait celles-ci :

Que de nations fortunées
Reposaient au sein des beaux arts,
Avant qu'au haut des Pyrénées
Tonnât la trompette de Mars !
Des jeux la troupe enchanteresse,
Les plaisirs, les chants d'alégresse
Régnaient dans nos brillans palais,
Tandis que les flûtes champêtres,
Mollement à l'ombre des hêtres,
Vantaient les charmes de la paix.

Paix aimable, éternel partage
Des heureux habitans des cieux,
Vous étiez l'unique avantage
Qui pouviez nous approcher d'eux.
Ce tigre acharné sur sa proie
Sent d'une impitoyable joie
Son ame horrible s'enflammer ;
Notre cœur n'est point né sauvage ;
Grand DIEU ! si l'homme est votre image,
C'est qu'il était fait pour aimer.

O D E V I I.

Sur la mort de l'empereur CHARLES VI.

1740.

IL tombe pour jamais ce cèdre dont la tête
 Défia si long-temps les vents et la tempête,
 Et dont les grands rameaux ombrageaient tant d'Etats.
 En un instant frappée,
 Sa racine est coupée
 Par la faux du trépas.

Voilà ce roi des rois, et ses grandeurs suprêmes :
 La mort a déchiré ses trente diadèmes,
 D'un front chargé d'ennuis dangereux ornement.
 O race auguste et fière,
 Un reste de poussière
 Est ton seul monument.

Son nom même est détruit ; le tombeau le dévore ;
 Et si le faible bruit s'en fait entendre encore,
 On dira quelquefois, il régnait, il n'est plus ;
 Eloges funéraires
 De tant de rois vulgaires
 Dans la foule perdus.

Ah ! s'il avait lui-même, en ces plaines fumantes
 Qu'Eugène ensanglanta de ses mains triomphantes,
 Conduit de ses Germains les nombreux armemens,
 Et raffermi l'Empire,
 De qui la gloire expire
 Sous les fiers Ottomans !

SUR LA MORT DE L'EMP. CHARLES VI. 361

S'il n'avait pas languï dans sa ville alarmée,
Redoutable, en sa cour, aux chefs de son armée,
Punissant ses guerriers par lui-même avilis :

S'il eût été terrible
Au sultan invincible
Et non pas à Vallis. (1)

Ou si plus sage encore, et détournant la guerre,
Il eût par ses bienfaits ramené sur la terre
Les beaux jours, les vertus, l'abondance et les arts,

Et cette paix profonde
Que fut donner au monde
Le second des Césars !

La Renommée alors, en étendant ses ailes,
Eût répandu sur lui les clartés immortelles
Qui de la nuit du temps percent les profondeurs ;

Et son nom respectable
Eût été plus durable
Que ceux de ses vainqueurs.

Je ne profane point les dons de l'harmonie ;
Le sévère Apollon défend à mon génie

(1) L'empereur *Charles* avait conclu, peu de temps avant sa mort, une paix défavorable avec les Turcs ; il punit ses généraux qui n'avaient été que malheureux, quelques officiers qui avaient rendu des places qu'ils étaient chargés de défendre, et fit faire le procès aux plénipotentiaires qui avaient signé cette paix. Sa mort les sauva. On a prétendu qu'ils avaient reçu des ordres secrets de la grande duchesse, depuis impératrice-reine. Il est du moins certain qu'ils l'avaient servi. Il était aisé de prévoir la mort prochaine de l'empereur, l'orage qui allait s'élever contre sa fille, et la nécessité de s'assurer de la paix avec les Turcs, beaucoup moins politiques, mais souvent plus fidèles observateurs des traités que les princes chrétiens.

De verfer, en bravant et les mœurs et les lois,
 Le fiel de la satire
 Sur la tombe où respire
 La majesté des rois.

Mais, ô Vérité sainte! ô juste Renommée!
 Amour du genre humain, dont mon ame enflammée
 Reçoit avidement les ordres éternels,
 Dicz à la mémoire
 Les leçons de la gloire
 Pour le bien des mortels.

Rois, la mort vous appelle au tribunal auguste,
 Où vous êtes pesés aux balances du juste.
 Votre siècle est témoin, le juge est l'avenir.
 Demi-dieux mis en poudre,
 Lui seul peut vous absoudre,
 Lui seul peut vous punir.

O D E V I I I .

A U R O I D E P R U S S E ,

Sur son avènement au trône.

1740.

EST-CE aujourd'hui le jour le plus beau de ma vie?
 Ne me trompé-je point dans un espoir si doux?
 Vous régnez. Est-il vrai que la Philosophie
 Va régner avec vous?

Fuyez loin de son trône , imposteurs fanatiques ,
 Vils tyrans des esprits , sombres persécuteurs ;
 Vous dont l'ame implacable et les mains frénétiques
 Ont tramé tant d'horreurs.

Quoi ! je t'entends encore , absurde Calomnie !
 C'est toi , monstre inhumain , c'est toi qui poursuivis
 Et Descartes et Bayle , et ce puissant génie (1)
 Successeur de Leibnitz.

Tu prenais sur l'autel un glaive qu'on révère ,
 Pour frapper faiblement les plus sages humains.
 Mon roi va te percer du fer que le vulgaire
 Adorait dans tes mains.

Il te frappe , tu meurs ; il venge notre injure ;
 La vérité renaît , l'erreur s'évanouit ;
 La terre élève au ciel une voix libre et pure ;
 Le ciel se réjouit.

(1) *Volf* chancelier de l'université de Hall. Il fut chassé sur la dénon-
 ciation d'un théologien , et rétabli ensuite. Voyez la préface de l'*Histoire*
du Brandebourg , où il est dit qu'il a noyé le système de Leibnitz dans un
fatras de volumes , et dans un déluge de paroles.

N. B. On avait fait accroire à Frédéric Guillaume que la doctrine de *Volf*
 sur le libre arbitre était cause que plusieurs de ses soldats avaient déserté.
Volf était un homme très-savant , métaphysicien obscur et géomètre
 médiocre ; mais ses ouvrages , faits avec méthode , supérieurs à ce qu'on
 avait en Allemagne avant lui , formant enfin un cours complet de philo-
 sophie , ce que personne n'avait encore osé entreprendre , lui avaient fait
 une réputation prodigieuse. On le comparait à Leibnitz , parce qu'il avait
 développé et fait connaître dans les écoles quelques-unes de ses opinions.
 Aussi fut-il accusé d'athéisme , quoiqu'il eût prouvé l'existence d'un DIEU
 aussi bien et plus longuement qu'aucun philosophe.

Et vous de Borgia détestables maximes,
 Science d'être injuste à la faveur des lois,
 Art d'opprimer la terre, art malheureux des crimes,
 Qu'on nomme l'art des rois.

Périssent à jamais vos leçons tyranniques ;
 Le crime est trop facile, il est trop dangereux.
 Un esprit faible est fourbe ; et les grands politiques
 Sont les cœurs généreux.

Ouvrons du monde entier les annales fidelles,
 Voyons-y les tyrans ; ils sont tous malheureux ;
 Les foudres qu'ils portaient dans leurs mains criminelles
 Sont retombés sur eux.

Ils sont morts dans l'opprobre, ils sont morts dans la rage ;
 Mais Antonin, Trajan, Marc-Aurèle, Titus
 Ont eu des jours fereins, sans nuit et sans orage,
 Purs comme leurs vertus.

Tout siècle eut ses guerriers ; tout peuple a dans la guerre
 Signalé des exploits par le sage ignorés.
 Cent rois que l'on méprise ont ravagé la terre ;
 Régnent et l'éclairez.

On a vu trop long-temps l'orgueilleuse ignorance,
 Ecrasant sous ses pieds le mérite abattu,
 Insulter aux talens, aux arts, à la science,
 Autant qu'à la vertu.

Avec un ris moqueur, avec un ton de maître,
 Un esclave de cour, enfant des voluptés,
 S'est écrié souvent : Est-on fait pour connaître ?
 Est-il des vérités ?

Il n'en est point pour vous , ame stupide et fière.
 Abforbé dans la nuit , vous méprifez les cieux.
 Le Salomon du Nord apporte la lumière ;
 Barbare , ouvrez les yeux.

V A R I A N T E S.

Après le premier vers de la première strophe , on lifait
 ceux - ci :

Que le monde attendait , et que vous feul craignez ,
 Le grand jour où la terre est par vous embellie ,
 Le jour où vous régnéz.

Au lieu des quatre dernières strophes , on lifait celles-ci :

Ils renaitront de vous ces vrais héros de Rome ;
 A les remplacer tous vous êtes destiné :
 Régnéz , vivez heureux , que le plus honnête homme
 Soit le plus fortuné.

Un philosophe règne : ah ! le siècle où nous fommes
 Le défirait , fans doute , et n'ofait l'espérer.
 Seul il a mérité de gouverner les hommes :
 Il fait les éclairer.

On voit des souverains vieillis dans l'ignorance ,
 Idoles fans vertus , fans oreilles , fans yeux ,
 Que fur l'autel du vice un vil flatteur encense ,
 Images des faux dieux.

Quelle est du D I E U vivant la véritable image ?
 Vous , des talens , des arts et des vertus l'appui ;
 Vous , Salomon du Nord , plus favant et plus sage ,
 Et moins faible que lui.

Dans une autre copie on lit ainfi la septième strophe :

Politique imprudente autant que tyrannique ,
 De votre faux éclat cachez le jour affreux ;
 Redoutez un héros de qui la politique
 Est d'être vertueux.

O D E I X.

A LA REINE DE HONGRIE

MARIE-THERESE D'AUTRICHE.

1742.

FILLE de ces héros que l'Empire eut pour maîtres,
Digne du trône auguste où l'on vit tes ancêtres,
Toujours près de leur chute et toujours affermis;
Princesse magnanime,
Qui jouis de l'estime
De tous tes ennemis.

Le Français généreux, si fier et si traitable,
Dont le goût pour la gloire est le seul goût durable,
Et qui vole en aveugle où l'honneur le conduit,
Inonde ton empire,
Te combat et t'admire,
T'adore et te poursuit.

Par des nœuds étonnans l'altière Germanie,
A l'empire français malgré soi réunie,
Fait de l'Europe entière un objet de pitié;
Et leur longue querelle
Fut cent fois moins cruelle
Que leur triste amitié.

Ainsi de l'équateur et des antres de l'ourse,
Les vents impétueux emportent dans leur course

Des nuages épais, l'un à l'autre opposés ;
Et tandis qu'ils s'unissent,
Les foudres retentissent
De leurs flancs embrasés.

Quoi ! des rois bienfaisans ordonnent ces ravages !
Ils annoncent le calme, ils forment les orages !
Ils prétendent conduire à la félicité
Les nations tremblantes,
Par les routes fanglantes
De la calamité !

O vieillard vénérable ! (1) à qui les destinées
Ont de l'heureux Nestor accordé les années,
Sage que rien n'alarme et que rien n'éblouit,
Veux-tu priver le monde
De cette paix profonde
Dont ton ame jouit ?

Ah ! s'il pouvait encore, au gré de sa prudence,
Tenant également le glaive et la balance,
Fermer, par des refforts aux mortels inconnus,
De sa main respectée
La porte enfanglantée
Du temple de Janus !

Si de l'or des Français les sources égarées,
Ne fertilifant plus de lointaines contrées,
Rapportaient l'abondance au sein de nos remparts,
Embellissaient nos villes,
Arrofaient les afiles
Où languissent les arts !

(1) Le cardinal de *Fleuri*.

Beaux arts, enfans du ciel, de la paix et des grâces,
 Que Louis en triomphe amena sur ses traces,
 Ranimez vos travaux si brillans autrefois ;
 Vos mains découragées,
 Vos lyres négligées,
 Et vos tremblantes voix.

De l'immortalité vos succès font le gage.
 Tous ces traités rompus, et suivis du carnage,
 Ces triomphes d'un jour, si vains, si célébrés,
 Tout passe et tout retombe
 Dans la nuit de la tombe,
 Et vous seuls demeurez.

V A R I A N T E.

Après la dernière strophe, on trouve encore celle qui
 fuit, dans une ancienne édition.

Le ciel entend mes vœux, un nouveau jour m'éclaire ;
 L'ame du grand Armand (*) qui nous sert de père,
 Pour ranimer vos chants reparaît aujourd'hui :
 Rois, suivez son exemple ;
 Vous, prêtres de son temple, (**)
 Soyez dignes de lui.

(*) Le cardinal de Richelieu.

(**) La forbonne, au lieu de profiter de cet avis, s'est empressée de censurer et de dénoncer comme des ennemis publics tous ceux qui cultivaient les lettres avec quelques succès. Heureusement ces libelles étaient écrits dans un latin barbare, traduit, pour la commodité des dévotes, dans un français tel que les docteurs avaient pu l'apprendre dans leurs antichambres.

Voyez la satire intitulée : *Les trois empereurs en forbonne.*

O D E X.

*La Clémence de LOUIS XIV et de LOUIS XV dans
la victoire.*

DEVOIR des rois, leçon des sages,
Vertu digne des immortels,
Clémence, de quelles images
Dois-je décorer tes autels?
Dans les débris du Capitole
Irai-je chercher ton symbole?
Rome seule a-t-elle un Titus?
Les Trajans et les Marc-Aurèles
Sont-ils les stériles modèles
Des inimitables vertus?

Ce monarque brillant, illustre,
Digne en effet du nom de grand,
LOUIS, ne dut-il tant de lustre
Qu'aux triomphes du conquérant?
Il le doit à ces arts utiles
Dont Colbert enrichit nos villes,
Aux bienfaits versés avec choix,
A ses vaisseaux maîtres de l'onde,
A la paix qu'il donnait au monde,
Aux exemples qu'il donne aux rois.

Imitez, maîtres de la terre,
Et sa justice et sa bonté;
Que les maux cruels de la guerre
Soient ceux de la nécessité.

Suite des Epîtres.

A a

Que dans les horreurs du carnage
 Le vainqueur généreux soulage
 L'ennemi que son bras détruit.
 Héros, entourés de victimes,
 Vos exploits sont autant de crimes,
 Si la paix n'en est pas le fruit.

La paix est fille de la guerre :
 Ainsi les rapides éclairs,
 Par les vents et par le tonnerre,
 Epurent les champs et les airs :
 Ainsi les Alcyons paisibles,
 Après les tempêtes horribles,
 Sur les eaux chantent leurs amours :
 Ainsi, quand Nimègue étonnée
 Vit par LOUIS la paix donnée,
 L'Europe entière eut de beaux jours.

Telle est la brillante carrière
 Qu'ouvrit le dernier de nos rois :
 Son fils la remplit toute entière
 Par sa clémence et ses exploits.
 Comme lui bienfaiteur du monde,
 Son cœur est la source féconde
 De la publique utilité ;
 Comme lui conquérant et sage,
 Il fait combattre avec courage,
 Et secourir avec bonté.

Adorateurs de la Clémence,
 Transportez-vous à Fontenoi.
 Le jour luit, le combat commence,
 Bellone admire votre roi.

Voyez cette phalange altière,
Dans sa marche tranquille et fière,
En tous nos rangs porter la mort ;
Et LOUIS plus inébranlable
Par son courage inaltérable
Changer et maîtriser le fort.

Ce jour est le jour de la gloire ;
Il est celui de la vertu.
LOUIS au sein de la victoire
Pleure son rival abattu.
Les succès n'ont rien qui l'enivre ;
Il fait qu'un héros ne doit vivre
Que pour le bonheur des humains ;
Parmi les feux qui l'entourent,
Sous les lauriers qui le couronnent
L'olive est toujours dans ses mains.

Guerriers frappés de son tonnerre
Et secourus par ses bienfaits,
Dans les bras sanglants de la guerre
Il daigne demander la paix.
Par quelles maximes funestes
Préférez-vous aux dons célestes
Les fléaux qu'il veut détourner ?
O victimes de sa justice,
Quoi ! vous voulez qu'il vous punisse
Quand il ne veut que pardonner !

O D E X I.

1746.

EST-IL encor des fatriques,
 Qui du présent toujours blessés,
 Dans leurs malins panégyriques
 Exaltent les siècles passés ?
 Qui plus injustes que sévères,
 D'un crayon faux peignent leurs pères
 Dégénérons de leurs aïeux ;
 Et leurs contemporains coupables,
 Suivis d'enfans plus condamnables,
 Menacés de pires neveux ? (1)

Silence, imposture outrageante ;
 Déchirez - vous , voiles affreux ;
 Patrie auguste et florissante ,
 Connais - tu des temps plus heureux ? (a)
 De la cime des Pyrénées
 Jusqu'à ces rives étonnées

(1) Traduction de ces vers d'Horace :

*Ætas majorum , pejor avis , tulit
 Nos nequiores , mox daturos
 Progeniem vitiosorem.*

M. de Voltaire est un des premiers philosophes qui aient osé prononcer cette vérité si consolante , que depuis plusieurs siècles le genre humain en Europe a fait des pas très-sensibles vers la sagesse et le bonheur ; et qu'il doit ces avantages aux progrès des sciences et de la philosophie.

On trouvera dans le *Dictionnaire philosophique* une parodie de ces mêmes vers d'Horace.

Où la mort vole avec l'effroi,
 Montre ta gloire et ta puissance ;
 Mais pour mieux connaître la France,
 Qu'on la contemple dans son roi.

Quelquefois la Grandeur trop fiere,
 Sur son front portant les dédain,
 Foule aux pieds dans sa marche altière
 Les rampans et faibles humains. (b)
 Les Prières humbles, tremblantes,
 Pâles, sans force, chancelantes,
 Baissant leurs yeux mouillés de pleurs,
 Abordent ce monstre farouche,
 Un indigne éloge à la bouche,
 Et la haine au fond de leurs cœurs.

Favoris du dieu de la guerre, (c)
 Héros dont l'éclat nous surprend,
 De tous les vainqueurs de la terre
 Le plus modeste et le plus grand.
 O Modestie, ô douce image
 De la belle ame du vrai sage !
 Plus noble que la majesté,
 Tu relèves le diadème,
 Tu décores la valeur même,
 Comme tu pares la beauté. (d)

Nous l'avons vu ce roi terrible
 Qui sur des remparts foudroyés
 Présentait l'olivier paisible
 A ses ennemis effrayés. (e)
 Tel qu'un dieu guidant les orages,
 D'une main portant les ravages

Et les tonnerres destructeurs,
De l'autre versant la rosée
Sur la terre fertilisée,
Couverte de fruits et de fleurs.

L'airain gronde au loin sur la Flandre ;
Il n'interrompt point nos loifirs ;
Et quand sa voix se fait entendre ,
C'est pour annoncer nos plaisirs ;
Les Muses en habit de fêtes ,
De lauriers couronnant leurs têtes ,
Eternisent ces heureux temps ;
Et sous le bonheur qui l'accable ,
La critique est inconsolable
De ne plus voir de mécontents.

Venez, enfans des Charlemagnes,
Paraissez, ombres des Valois ,
Venez contempler ces campagnes
Que vous défoliez autrefois ;
Vous verrez cent villes superbes
Aux lieux où d'inutiles herbes
Couvraient la face des déserts ,
Et sortir d'une nuit profonde
Tous les arts étonnant le monde
De miracles toujours divers.

Au lieu des guerres intestines
De quelques brigands forcenés ,
Qui se disputaient les ruines
De leurs vaffaux infortunés ,
Vous verrez un peuple paisible ,
Généreux, aimable , invincible ,

Un prince au lieu de cent tyrans,
 Le joug porté sans esclavage,
 Et la concorde heureuse et sage
 Du roi, des peuples et des grands.

Souvent un laboureur habile,
 Par des efforts industrieux,
 Sur un champ rebelle et stérile
 Attira les faveurs des cieux.
 Sous ses mains la terre étonnée
 Se vit de moissons couronnée
 Dans le sein de l'aridité :
 Bientôt une race nouvelle
 De ces champs préparés pour elle
 Augmenta la fécondité.

Ainsi Pyrrhus après Achille
 Fit encore admirer son nom ;
 Ainsi le vaillant Paul-Emile
 Fut suivi du grand Scipion ;
 Virgile au-dessus de Lucrece
 Aux lieux arrosés du Permesse
 S'éleva d'un vol immortel ;
 Et Michel-Ange vit paraître,
 Dans l'art que sa main fit renaître,
 Les prodiges de Raphaël.

Que des vertus héréditaires
 A jamais ornent ce séjour !
 Vous avez imité vos pères :
 Qu'on vous imite à votre tour.
 Loin ce discours lâche et vulgaire
 Que toujours l'homme dégénère,

Que tout s'épuise et tout finit :
 La nature est inépuisable,
 Et le travail infatigable
 Est un dieu qui la rajeunit.

V A R I A N T E S.

(a) La deuxième strophe commençait ainsi :

Patrie aimable et triomphante,
 Confondez ces traits pleins d'horreur ;
 De votre splendeur éclatante
 Percez les voiles de l'erreur.
De la cime, &c.

(b) Commencement de la troisième strophe.

Dans l'Asie esclave et guerrière
 La majesté des souverains
 Toujours sombre, toujours altière,
 Foule aux pieds les faibles humains.
Les Prières, &c.

(c) Rois puissans, foudres de la guerre,
Héros dont l'éclat, &c.

(d) Après la quatrième strophe, on lisait celles-ci :

Mais sous cette aimable apparence
 Souvent on nourrit dans son cœur
 La froide et dure indifférence,
 Funeste fille du bonheur.
 Du haut d'un trône inaccessible,
 Qu'il est aisé d'être insensible
 Aux voix plaintives des douleurs,
 Aux cris de la misère humaine,
 Qui percent avec tant de peine
 Dans le tumulte des grandeurs !

C'est au faite des grandeurs même,
C'est sur un trône de lauriers
Que l'heureux vainqueur qui vous aime
Gémit sur ses braves guerriers,
Sur ces victimes de sa gloire,
Qui dans les bras de la victoire
Et dans les horreurs du tombeau
Formaient ce mélange terrible,
Du carnage le plus horrible
Et du triomphe le plus beau.

(e) Commencement de la cinquième strophe.

La Discorde avec épouvante
Le voit sur des murs foudroyés
Offrir l'olive bienfaisante
A ses ennemis effrayés, &c.

O D E X I I.

Sur la mort de S. A. R. madame la princesse DE BAREITH.

1759.

LORSQU'EN des tourbillons de flamme et de fumée
 Cent tonnerres d'airain , précédés des éclairs ,
 De leurs globes brûlans renversent une armée ,
 Quand de guerriers mourans les fillons font couverts ;
 Tous ceux qu'épargna la foudre ,
 Voyant rouler dans la poudre
 Leurs compagnons maffacrés ,
 Sourds à la pitié timide ,
 Marchent d'un pas intrépide
 Sur leurs membres déchirés.

Ces féroces humains , plus durs , plus inflexibles
 Que l'acier qui les couvre au milieu des combats ,
 S'étonnent à la fin de devenir sensibles ,
 D'éprouver la pitié qu'ils ne connaiffaient pas ,
 Lorsque la mort en filence ,
 D'un pas terrible s'avance
 Vers un objet plein d'attraits ;
 Quand ces yeux , qui dans les ames
 Lançaient les plus douces flammes ,
 Vont s'éteindre pour jamais.

Une famille entière , interdite , éplorée ,
 Se presse en gémissant vers un lit de douleurs ;
 La victime l'attend , pâle , défigurée ,
 Tendrant une main faible à ses amis en pleurs ;

Tournant en vain la paupière
Vers un reste de lumière
Qu'elle gémit de trouver,
Elle présente sa tête;
La faux redoutable est prête,
Et la mort va la lever.

Le coup part; tout s'éteint, c'en est fait; il ne reste
De tant de dons heureux, de tant d'attraits si chers,
De ces sens animés d'une flamme céleste,
Qu'un cadavre glacé, la pâture des vers.

Ce spectacle lamentable,
Cette perte irréparable
Vous frappe d'un coup plus fort
Que cent mille funérailles
De ceux qui dans les batailles
Donnaient et souffraient la mort.

O BAREITH! ô vertu! ô grâces adorées!
Femme sans préjugés, sans vice et sans erreur,
Quand la mort t'enleva de ces tristes contrées,
De ce séjour de fang, de rapine et d'horreur,
Les nations acharnées
De leurs haines forcenées
Suspendirent les fureurs:
Les discordes s'arrêtèrent;
Tous les peuples s'accordèrent
A t'honorer de leurs pleurs.

De la douce vertu tel est le sûr empire,
Telle est la digne offrande à tes manes sacrés;
Vous qui n'êtes que grands, vous qu'un flatteur admire,
Vous traitons-nous ainsi lorsque vous expirez?

380 O D E S U R L A M O R T

La mort que DIEU vous envoie
Est le seul moment de joie
Qui console nos esprits.
Emportez, ames cruelles,
Ou nos haines éternelles,
Ou nos éternels mépris.

Mais toi, dont la vertu fut toujours secourable,
Toi, dans qui l'héroïsme égala la bonté,
Qui pensais en grand homme, en philosophe aimable,
Qui de ton sexe enfin n'avais que la beauté;
Si ton insensible cendre
Chez les morts pouvait entendre
Tous ces cris de notre amour,
Tu dirais dans ta pensée :
Les dieux m'ont récompensée
Quand ils m'ont ôté le jour.

C'est nous, tristes humains, nous qui sommes à plaindre,
Dans nos champs désolés et sous nos boulevards,
Condamnés à souffrir, condamnés à tout craindre
Des serpens de l'Envie et des fureurs de Mars.
Les peuples foulés gémissent ;
Les arts, les vertus périssent ;
On assassine les rois :
Tandis que l'on ose encore,
Dans ce siècle que j'abhorre,
Parler de mœurs et de lois !

Hélas ! qui déformais dans une cour paisible
Retiendra sagement la Superstition,
Le sanglant Fanatisme, et l'Athéisme horrible,
Enchaînés sous les pieds de la Religion ?

Qui prendra pour son modèle
La loi pure et naturelle
Que DIEU grava dans nos cœurs ?
Loi faine , aujourd'hui proscrite
Par la fureur hypocrite
D'ignorans perfécuteurs !

Des tranquilles hauteurs de la philosophie ,
Ta pitié contemplait avec des yeux fereins
Ces fantômes changeans du fonge de la vie ,
Tant de travaux détruits , tant de projets fi vains ;
Ces factions indociles
Qui tourmentent dans nos villes
Nos citoyens obftinés ;
Ces intrigues fi cruelles ,
Qui font des cours les plus belles
Un féjour d'infortunés.

Du temps qui fuit toujours tu fis toujours ufage ;
O combien tu plainais l'infame oifiveté
De ces efprits fans goût , fans force et fans courage ,
Qui meurent pleins de jours , et n'ont point exifté !
La vie eft dans la penfée :
Si l'ame n'eft exercée ,
Tout fon pouvoir fe détruit ;
Ce flambeau fans nourriture
N'a qu'une lueur obscure
Plus affreufe que la nuit.

Illuftres meurtriers , victimes mercenaires
Qui , redoutant la honte et maîtrifant la peur ,
L'un par l'autre animés aux combats fanguinaires ,
Fuiriez , fi vous l'ofiez , et mourez par honneur :

Une femme, une princesse,
 Dans sa tranquille sagesse,
 Du fort dédaignant les coups,
 Souffrant ses maux sans se plaindre,
 Voyant la mort sans la craindre,
 Était plus brave que vous.

Mais qui célébrera l'amitié courageuse,
 Première des vertus, passion des grands cœurs,
 Feu sacré dont brûla ton âme généreuse,
 Qui s'épurait encore au creuset des malheurs?

Rougissez, âmes communes,
 Dont les diverses fortunes
 Gouvernent les sentimens,
 Frêles vaisseaux sans bouffole,
 Qui tourne au gré d'Eole,
 Plus légers que ses enfans.

Cependant elle meurt, et Zoïle respire!
 Et des lâches Séjans un lâche imitateur
 A la vertu tremblante insulte avec empire;
 Et l'hypocrite en paix fourit au délateur!

Le troupeau faible des sages,
 Dispersé par les orages,
 Va périr sans successeurs;
 Leurs noms, leurs vertus s'oublient,
 Et les enfers multiplient
 La race des oppresseurs.

Tu ne chanteras plus, solitaire Silvandre,
 Dans ce palais des arts, où les sons de ta voix
 Contre les préjugés osaient se faire entendre,
 Et de l'humanité sefaient parler les droits.

Mais dans ta noble retraite ,
Ta voix, loin d'être muette ,
Redouble ses chants vainqueurs ,
Sans flatter les faux critiques ,
Sans craindre les fanatiques ,
Sans chercher des protecteurs.

Vils tyrans des esprits, vous ferez mes victimes ;
Je vous verrai pleurer à mes pieds abattus ;
A la postérité je peindrai tous vos crimes ,
De ces mâles crayons dont j'ai peint les vertus.

Craignez ma main raffermie :
A l'opprobre , à l'infamie
Vos noms feront consacrés ,
Comme le font à la gloire
Les enfans de la victoire
Que ma muse a célébrés.

NOTES

de M. de MORZA, sur l'ode précédente.

LA princesse à qui on a élevé ce monument en méritait un plus beau , et les monstres dont on daigne parler à la fin de cette ode méritent une punition plus sévère.

Dans les beaux jours de la littérature , il y avait , à la vérité , de plats critiques comme aujourd'hui. *Claveret* écrivait contre *Cornéille* ; *Subligny* et *Vifé* attaquaient toutes les pièces de *Racine* ; chaque siècle a eu ses *Zoïles* et ses *Garaffes* : mais on ne vit jamais que dans nos jours une troupe infame de delateurs vomir hardiment leurs impostures , et en inventer encore de nouvelles quand les premières ont été confondus ; cabaler insolentement ; attaquer jusque dans les tribunaux des gens de lettres dont ils ne peuvent attaquer la gloire , porter l'audace de la calomnie jusqu'à les accuser de penser en secret tout le contraire de ce qu'ils écrivent en public ; et vouloir rendre odieux par leurs imputations le nom respectable de philoïophe.

384 NOTES DE L'ODE SUR LA MORT

La manie de ces délations a été poussée au point de dire et d'imprimer que les philosophes sont dangereux dans un Etat.

Et qui sont ces hardis délateurs? tantôt c'est un pédant jésuite qui compromet la société dont il est, et qui ose parler de morale tandis que ses confrères sont accusés et punis d'un parricide; tantôt c'est le factieux auteur d'une gazette nommée *ecclésiastique*, qui, pour quelques écus par mois, a calomnié les *Buffon*, les *Montesquieu*, et jusqu'à un ministre d'Etat (M. d'*Argenson*) auteur d'un livre excellent sur une partie du droit public. C'est une troupe d'écrivains affamés qui se vantent de défendre le christianisme à quinze sous par tome, qui accusent d'irréligion le sage et savant auteur des *Essais sur Paris*, et qui enfin sont forcés de lui demander pardon juridiquement.

C'est sur-tout le misérable auteur d'un libelle intitulé *l'Oracle des philosophes*, qui prétend avoir été admis à la table d'un homme qu'il n'a jamais vu, et dans l'antichambre duquel il ne ferait pas souffert; qui se vante d'avoir été dans un château, lequel n'a jamais existé; et qui, pour prix du bon accueil qu'il dit avoir reçu dans cette seule maison en sa vie, divulgue les secrets qu'il suppose lui avoir été confiés dans cette maison.... Ce poliffon, nommé *Guyon*, se donne ainsi lui-même de gaieté de cœur pour un malhonnête homme. N'ayant point d'honneur à perdre, il ne songe qu'à regagner par le débit d'un mauvais libelle l'argent qu'il a perdu à l'impression de ses mauvais livres. L'opprobre le couvre, et il ne le sent pas; il ne sent que le dépit honteux de n'avoir pu même vendre son libelle. C'est donc à cet excès de turpitude qu'on est parvenu dans le métier d'écrivain!

Ces valets de libraires, gens de la lie du peuple et la lie des auteurs, les derniers des écrivains inutiles, et par conséquent les derniers des hommes, sont ceux qui ont attaqué le roi, l'Etat et l'Eglise dans leurs feuilles scandaleuses écrites en faveur des convulsionnaires. Ils fabriquent leurs impostures, comme les filous commettent leurs larcins, dans les ténèbres de la nuit, changeant continuellement de nom et de demeure, associés à des receleurs, fuyant à tout moment la justice, et, pour comble d'horreur, se couvrant du manteau de la religion, et, pour comble de ridicule, se persuadant qu'ils lui rendent service.

Ces deux partis, le janséniste et le moliniste, si fameux long-temps dans Paris, et si dédaignés dans l'Europe, fournissent des deux côtés les plumes vénales dont le public est si fatigué; ces champions de la folie, que l'exemple des sages et les soins paternels du souverain n'ont pu reprimer, s'acharnent l'un contre l'autre avec toute l'absurdité de nos siècles de barbarie, et tout le raffinement d'un temps également éclairé dans la vertu et dans le crime; et après s'être ainsi déchirés, ils se jettent sur les philosophes; ils attaquent la raison, comme des brigands réunis volent un honnête homme pour partager ses dépouilles.

Qu'on

Qu'on me montre dans l'histoire du monde entier un philosophe qui ait ainsi troublé la paix de sa patrie : en est-il un seul, depuis *Confucius* jusqu'à nos jours, qui ait été coupable, je ne dis pas de cette rage de parti et de ces excès monstrueux, mais de la moindre cabale contre les puissances, soit séculières, soit ecclésiastiques ? Non, il n'y en eut jamais, et il n'y en aura jamais. Un philosophe fait son premier devoir d'aimer son prince et sa patrie ; il est attaché à sa religion, sans s'élever outrageusement contre celles des autres peuples ; il gémit de ces disputes insensées et fatales qui ont coûté autrefois tant de sang, et qui excitent aujourd'hui tant de haines. Le fanatique allume la discorde, et le philosophe l'éteint. Il étudie en paix la nature ; il paie gaïement les contributions nécessaires à l'Etat ; il regarde ses maîtres comme les députés de DIEU sur la terre, et ses concitoyens comme ses frères : bon mari, bon père, bon maître, il cultive l'amitié ; il fait que si l'amitié est un besoin de l'ame, c'est le plus noble besoin des ames les plus belles, que c'est un contrat entre les cœurs, contrat plus sacré que s'il était écrit, et qui nous impose les obligations les plus chères : il est persuadé que les méchants ne peuvent aimer.

Ainsi le philosophe, fidèle à tous ses devoirs, se repose sur l'innocence de sa vie. S'il est pauvre, il rend la pauvreté respectable ; s'il est riche, il fait de ses richesses un usage utile à la société. S'il fait des fautes, comme tous les hommes en font, il s'en repent, et il se corrige. S'il a écrit librement dans sa jeunesse comme *Platon*, il cultive la sagesse comme lui dans un âge avancé ; il meurt en pardonnant à ses ennemis, et implorant la miséricorde de l'Etre suprême.

Qu'il soit du sentiment de *Leibnitz* sur les monades et sur les indiscernables, ou du sentiment de ses adversaires ; qu'il admette les idées innées avec *Descartes*, ou qu'il voie tout dans le Verbe avec *Mallebranche* ; qu'il croie au plein, qu'il croie au vide, ces innocentes spéculations exercent son esprit, et ne peuvent nuire en aucun temps à aucun homme ; mais plus il est éclairé, plus les esprits contentieux et absurdes redoutent son mépris. Et voilà la source secrète et véritable de cette persécution qu'on a suscitée quelquefois aux plus pacifiques et aux plus estimables des mortels. Voilà pourquoi les factieux, les enthousiastes, les fourbes, les pédans orgueilleux ont si souvent étourdi le monde de leurs clameurs ; ils ont frappé à toutes les portes ; ils ont pénétré chez les personnes les plus respectables ; ils les ont séduites ; ils ont animé la vertu même contre la vertu ; et un sage a été quelquefois tout étonné d'avoir persécuté un sage.

Quand l'évêque irlandais *Barclay* se fut trompé sur le calcul différentiel, et que le célèbre *Jurin* eut confondu son erreur, *Barclay* écrivit que les géomètres n'étaient pas chrétiens ; quand *Descartes* eut trouvé de nouvelles preuves de l'existence de DIEU, *Descartes* fut accusé juridiquement d'athéisme ; dès que ce même philosophe eut adopté les idées innées, nos théologiens l'anathématisèrent pour s'être écarté de l'opinion d'*Aristote* et de l'axiome

Suite des Epîtres.

B b

386 NOTES DE L'ODE SUR LA MORT

de l'école , *Que rien n'est dans l'entendement qui n'ait été dans les sens*. Cinquante ans après , la mode changea ; ils traitèrent de matérialistes ceux qui revinrent à l'ancienne opinion d'*Aristote* et de l'école.

A peine *Leibnitz* eut-il proposé son système , rédigé depuis dans la *Théodicée* , que mille voix crièrent qu'il introduisait le fatalisme , qu'il renverfait la créance de la chute de l'homme , qu'il détruisait les fondemens de la religion chrétienne. D'autres philosophes ont-ils combattu le système de *Leibnitz* , on leur a dit : Vous insultez la Providence.

Lorsque milord *Shaftesbury* affura que l'homme était né avec l'instinct de la bienveillance pour ses semblables , on lui imputa de nier le péché originel. D'autres ont-ils écrit que l'homme est né avec l'instinct de l'amour propre , on leur a reproché de détruire toute vertu.

Ainsi quelque parti qu'ait pris un philosophe , il a toujours été en bute à la calomnie , fille de cette jalousie secrète dont tant d'hommes sont animés , et que personne n'avoue. Enfin de quoi pourra-t-on s'étonner depuis que le jésuite *Hardouin* a traité d'athées les *Pascal* , les *Nicole* , les *Arnaud* et les *Mallebranche* ?

Qu'on fasse ici une réflexion. Les Romains , ce peuple le plus religieux de la terre , nos vainqueurs , nos maîtres et nos législateurs , ne connurent jamais la fureur absurde qui nous devore ; il n'y a pas dans l'histoire romaine un seul exemple d'un citoyen romain opprimé pour ses opinions ; et nous , sortis à peine de la barbarie , nous avons commencé à nous acharner les uns contre les autres , dès que nous avons appris , je ne dis pas à penser , mais à balbutier les pensées des anciens. Enfin , depuis les combats des réalistes et des nominaux , depuis *Ramus* assassiné par les écoliers de l'université de Paris pour venger *Aristote* , jusqu'à *Galilée* emprisonné , et jusqu'à *Descartes* banni d'une ville batave , il y a de quoi gémir sur les hommes , et de quoi se déterminer à les fuir.

Ces coups ne paraissent d'abord tomber que sur un petit nombre de sages obscurs , dédaignés ou écrasés pendant leur vie par ceux qui ont acheté des dignités à prix d'or ou à prix d'honneur : mais il est trop certain que si vous rétrécissez le génie , vous abâtardissez bientôt une nation entière. Qu'était l'Angleterre avant la reine *Elisabeth* , dans le temps qu'on employait l'autorité sur la prononciation de l'*epsilon* ? L'Angleterre était alors la dernière des nations policées en fait d'arts utiles et agréables , sans aucun bon livre , sans manufactures , négligeant jusqu'à l'agriculture , et très-faible même dans sa marine : mais dès qu'on laissa un libre essor au génie , les Anglais eurent des *Spencer* , des *Shakespeare* , des *Bacon* , et enfin des *Locke* et des *Newton*.

On fait que tous les arts sont frères , que chacun d'eux en éclaire un autre , et qu'il en résulte une lumière universelle. C'est par ces mutuels secours que le génie de l'invention s'est communiqué de proche en proche ; c'est par-là qu'enfin la philosophie a secouru la politique , en donnant de

nouvelles vues pour les manufactures , pour les finances , pour la construction des vaisseaux ; c'est par-là que les Anglais sont parvenus à mieux cultiver la terre qu'aucune nation , et à s'enrichir par la science de l'agriculture comme par celle de la marine ; le même génie entreprenant et persévérant , qui leur fait fabriquer des draps plus forts que les nôtres , leur fait aussi écrire des livres de philosophie plus profonds. La devise du célèbre ministre d'Etat *Walpole* , *fari quæ sentiat* , est la devise des philosophes anglais. Ils marchent plus ferme et plus loin que nous dans la même carrière ; ils creusent à cent pieds le sol que nous effleurons. Il y a tel livre français qui nous étonne par sa hardiesse , et qui paraîtrait écrit avec timidité , s'il était confronté avec ce que vingt auteurs anglais ont écrit sur le même sujet.

Pourquoi l'Italie , la mère des arts , de qui nous avons appris à lire , a-t-elle languie près de deux cents ans dans une décadence déplorable ? C'est qu'il n'a pas été permis jusqu'à nos jours à un philosophe italien d'oser regarder la vérité à travers son télescope ; de dire , par exemple , que le soleil est au centre de notre monde , et que le blé ne pourrait point dans la terre pour y germer. Les Italiens ont dégénéré jusqu'au temps de *Muralori* et de ses illustres contemporains. Ces peuples ingénieux ont craint de penser ; les Français n'ont osé penser qu'à demi ; et les Anglais qui ont volé jusqu'au ciel , parce qu'on ne leur a point coupé les ailes , sont devenus les précepteurs des nations. Nous leur devons tout depuis les lois primitives de la gravitation , depuis le calcul de l'infini , et la connaissance précise de la lumière , si vainement combattus , jusqu'à la nouvelle charrue et à l'insertion de la petite vérole , combattues encore.

Il faudrait savoir un peu mieux distinguer le dangereux et l'utile , la licence et la sage liberté , abandonner l'école à son ridicule , et respecter la raison. Il a été plus facile aux Hébreux , aux Vandales , aux Goths et aux Francs , d'empêcher la raison de naître , qu'il ne le serait aujourd'hui de lui ôter la force quand elle est née. Cette raison épurée , soumise à la religion et à la loi , éclaire enfin ceux qui abusent de l'une et de l'autre ; elle pénètre lentement , mais sûrement ; et au bout d'un demi-siècle une nation est surprise de ne plus ressembler à ses barbares ancêtres.

Peuple nourri dans l'oïfiveté et dans l'ignorance , peuple si aisé à enflammer , et si difficile à instruire , qui courez des farces du cimetière de saint *Médard* aux farces de la foire , qui vous passionnez tantôt pour un *Quefnel* , tantôt pour une actrice de la comédie italienne , qui élevez une statue en un jour , et le lendemain la couvrez de boue ; peuple , qui dansez et chantez en murmurant , sachez que vous vous seriez égorgés sur la tombe du diacre ou sous-diacre *Pâris* , et dans vingt autres occasions aussi belles , si les philosophes n'avaient depuis environ soixante ans adouci un peu les mœurs , en éclairant les esprits par degrés ; sachez que ce sont eux (et eux seuls) qui ont éteint enfin les bûchers , et détruit les échafauds où l'on immolait autrefois

388 NOTES DE L'ODE SUR LA MORT , &c.

et le prêtre *Jean Hus*, et le moine *Savonarole*, et le chancelier *Thomas Morus*, et le conseiller *Anne du Bourg*, et le médecin *Michel Servet*, et l'avocat général de Hollande *Barneveldt*, et la maréchale d'*Ancre*, et le pauvre *Morin* qui n'était qu'un imbécille, et *Vanini* même qui n'était qu'un fou argumentant contre *Aristote*, et tant d'autres victimes enfin dont les noms seuls feraient un immense volume : registre saignant de la plus infernale superstition et de la plus abominable démente.

Addition nouvelle de M. de *Morza* sur ce vers de la huitième strophe :

On assassine les rois.

On se souvient de ceux qui, aux pieds d'une Vierge-Marie très-fêtée en Pologne et dont il est difficile à un Français de prononcer le nom, firent ferment, en 1771, d'assassiner leur roi; ils remplirent leur serment, autant qu'ils purent, avec le secours de la bonne mère.

Les philosophes qui avaient obtenu du R. P. *Malagrida*, du R. P. *Mathos* et du R. P. *Alexandre*, en confession, la permission de tirer des coups de fusil par derrière au roi de Portugal, n'étaient-ils pas aussi de très-savans hommes, et qui savaient leur *Lucrèce* par cœur?

Si *Damiens* n'étudia point en philosophie, il est avéré du moins qu'il étudia en théologie; car il répondit dans ses interrogatoires (page 135 :) *Quel motif l'a déterminé ? a dit, la religion ; et (page 405) qu'il a cru faire une œuvre méritoire, que c'était tous ces prêtres qu'il entendait, qui le disaient dans le palais.*

Voilà les mêmes réponses qu'ont faites tous les assassins de tant de princes, en remontant depuis *Damiens* jusqu'au pieux *Aod*, qui vint enfoncer de la main gauche un poignard jusqu'au manche dans le ventre de son roi *Eglon*, de la part du Seigneur.

Et après ces exemples, de pauvres philosophes oseraient se plaindre que de petits abbés leur disent des sottises !

V A R I A N T E S

De l'ode sur la mort de la margrave de BAREITH.

L'auteur a fait quelques changemens à cet ouvrage. Voici les différences qu'on trouve dans la première édition, datée des Délices près Genève, le 4 février 1759.

On y lit ainsi la deuxième strophe :

Ces féroces humains, plus durs, plus inflexibles
 Que l'acier qui les couvre au milieu des combats,
 S'étonnent à la fin de devenir sensibles,
 D'éprouver la pitié qu'ils ne connaissaient pas ;
 Quand la mort qu'ils ont bravée,
 Dans cette foule abreuvée
 Du sang qu'ils ont répandu,
 Vient d'un pas lent et tranquille ;
 Seule aux portes d'un asile
 Où repose la vertu.

Après la cinquième strophe on lisait celle-ci :

Des veuves, des enfans sur ces rives funestes,
 Au milieu des débris des murs et des remparts,
 Cherchant de leurs parens les pitoyables restes,
 Ramassaient en tremblant les ossemens épars.
 Ton nom seul est dans leur bouche ;
 C'est ta perte qui les touche ;
 Ta perte est leur seul effroi :
 Et ces familles errantes,
 Dans la misère expirantes,
 Ne gémissent que sur toi.

Après la huitième on lisait celle-ci :

Beaux arts, où fuirez-vous ? Troupe errante et céleste,
 De l'Olympe usurpé chassés par des Titans,
 Beaux Arts, elle adoucit votre destin funeste ;
 Puisqu'elle eut du génie, elle aima les talens :

Ces talens que D I E U dispense ,
 Avilis sous l'ignorance ,
 Gémiffans sous l'oppreffeur ;
 Ces enfans de la lumière
 Que l'imposture groffièrè
 Offusque de sa noirceur.

Après la treizième on trouvait la suivante qui était la dernière.

Auguste et cher objet d'inariffables larmes ,
 Une main plus illustre, un crayon plus heureux ,
 Peindra tes grands talens, tes vertus et tes charmes ,
 Et te fera régner chez nos derniers neveux.
 Pour moi dont la voix tremblante,
 Dans ma vieillesse pesante,
 Peut à peine s'exprimer,
 Ma main tombante, accablée
 Grave sur ton maufolée :
Gi - git qui favait aimer.

Après l'ode on lifait ce qui fuit :

L'auguste famille de madame la margrave de *Bareith* a ordonné expreffément qu'on publiât ce faible éloge d'une princesse qui en méritait un plus beau; je l'expose au public, c'est-à-dire, au très-petit nombre des amateurs de la poésie, et des véritables connaisseurs qui favent que cet art est encore plus difficile qu'infructueux; ils pardonneront la langueur de cet ouvrage à celle de mon âge et de mes talens. Mon cœur, qui m'a toujours conduit, m'a fait répandre plus de larmes que de fleurs sur la tombe de cette princesse. La reconnaissance est le premier des devoirs; je ne m'en suis écarté avec personne. Son altesse royale n'avait cessé en aucun temps de m'honorer de sa bienveillance et de son commerce; elle envoya son portrait à ma nièce et à moi, quinze jours avant sa mort, lorsqu'elle ne pouvait plus écrire. Jamais une si belle ame ne fut

mieux faire les choses décentes et nobles , et réparer les défagréables. Sujets , étrangers , amis et ennemis , tous lui ont rendu justice , tous honorent sa mémoire ; pour moi , si je n'ai pas vécu auprès d'elle , c'est que la liberté est un bien qu'on ne doit sacrifier à personne , sur-tout dans la vieillesse.

J'avoue donc hautement ce petit ouvrage , et je déclare en même temps (non pas à l'univers à qui le père *Castel* s'adressait toujours , mais à quelques gens de lettres qui font la plus petite partie de l'univers ,) que je ne suis l'auteur d'aucun des ouvrages que l'ignorance et la mauvaise foi m'attribuent depuis long-temps.

Un jeune homme , connu dans son pays par son esprit et par ses talens , fit imprimer , l'année passée , une ode sur les victoires du roi de Prusse ; et comme le nom de ce jeune étranger commence par un V ainsi que le mien , cette ode fut réimprimée à Ratisbonne , à Nuremberg sous mon nom ; on la traduisit à Londres. On m'en fit honneur par-tout ; c'est un honneur qu'assurément je ne mérite pas : chaque auteur a son style , celui de cette ode n'est pas le mien ; mais ce qui est encore plus contraire à mon état , à mon devoir , à mon caractère , c'est que la pièce sort du profond respect que l'on doit aux couronnes avec qui le roi de Prusse est en guerre ; il n'est permis à personne de s'exprimer comme on fait dans cet écrit. On doit d'ailleurs avertir tous les auteurs que nous ne sommes plus dans un temps où l'usage permettait à l'enthousiasme de la poésie de louer un prince aux dépens d'un autre. L'ode sur la prise de Namur , dans laquelle *Boileau* raille très-indiscrètement le roi d'Angleterre *Guillaume III* , ne réussirait pas aujourd'hui , et *la Mothe* fut très-blâmé de n'avoir pas rendu justice à l'immortel prince *Eugène* dans une ode au duc de *Vendôme*.

On ne peut trop louer trois sortes de personnes ,
Les dieux , sa maîtresse et son roi :

c'est la maxime de *la Fontaine* ; mais il ne faut dire d'injures ni aux autres dieux , ni aux autres rois , ni aux autres femmes.

On m'a imputé encore , je ne fais quel poëme sur la religion naturelle , imprimé dans Paris , avec le titre de Berlin , par ces imprimeurs qui impriment tout , et publié aussi sous la première lettre de mon nom. Les brouillons et les délateurs ont beau faire : je n'ai jamais écrit , ni envers , ni en prose , sur la religion naturelle ou révélée ; mais je composai dans le palais d'un roi et sous ses yeux , en 1751 , un poëme sur la loi naturelle , principe de toute religion , sur cette loi primitive que DIEU a gravée dans nos cœurs , et qui nous enseigne à frémir du mal que nous faisons à nos semblables ; ouvrage très-inférieur à son sujet , mais dont tout homme doit chérir la morale pure , et dans lequel il doit respecter le nom qui est à la tête.

Que nous nous éloignons tous tant que nous sommes de cette loi naturelle et de la raison qui en est la source ! Je ne parle pas ici des guerres qui inondent de sang le monde entier depuis qu'il est peuplé ; je parle de nous autres gens paisibles qui l'inondons de nos mauvais écrits , de nos plates disputes et de nos sottises querelles ; je parle de ces graves fous qui enseignent que quatre et quatre font neuf , de nous qui sommes encore plus fous qu'eux , quand nous perdons notre temps à vouloir leur faire entendre que quatre et quatre font huit , et des maîtres fous qui , pour nous mettre d'accord , décident que quatre et quatre font dix.

D'autres fous mourans de faim composent tous les matins dans leurs greniers une des cent mille feuilles qui s'impriment journellement dans notre Europe , croyant fermement avec frère *Castel* que toute la terre a les yeux sur eux , et ne se doutant pas que le soir leurs belles productions périssent à jamais , tout comme les miennes.

Pendant que ces infatigables araignées font par-tout

leurs toiles , il y en a deux ou trois cents autres qui recueillent soigneusement ces fils qu'on a balayés , et qui composent ce qu'on appelle des journaux ; de façon que depuis l'an 1666 nous avons environ dix mille journaux au moins , dans lesquels on a conservé près de trois cents mille extraits de livres inconnus ; et ce qui est fort à l'honneur de l'esprit humain , c'est que tout cela se fait pour gagner dix écus , pendant que ces messieurs auraient pu en gagner cent à labourer la terre.

Il faut excepter , sans doute , le journal des savans , uniquement dicté par l'amour des lettres , et le judicieux *Bayle* , l'éternel honneur de la raison humaine , et quelques-uns de ses sages imitateurs. J'excepte encore mes amis ; mais je ne puis excepter frère *Berthier* , principal auteur du journal de Trévoux , qui n'est point du tout mon ami.

Il faut savoir qu'il y a non-seulement un journal de Trévoux , mais encore un dictionnaire de Trévoux. Par conséquent il y a eu un peu de jalousie de métier entre les ignorans qui ont fait pour de l'argent le dictionnaire de Trévoux , et les savans qui ont entrepris le dictionnaire de l'Encyclopédie , je ne fais pourquoi. Outre ces terribles savans , nous sommes une cinquantaine d'empoisonneurs , lieutenans généraux des armées du roi , commandans d'artillerie , prélats , magistrats , professeurs , académiciens , de belles dames même , et moi cultivateur de la terre , et partisan féditieux de la nouvelle charrue , qui tous avons conspiré contre l'Etat , en envoyant au magasin encyclopédique d'énormes articles. Quelques-uns sont remplis de longues déclamations qui n'apprennent rien , et beaucoup de nos méchans confrères ont manqué à la principale règle d'un dictionnaire , qui est de se contenter d'une définition courte et juste , d'un précepte clair et vrai , et de deux ou trois exemples utiles. Notre fureur de dire plus qu'il ne faut a enflé le dictionnaire , et en a fait un objet de papier et d'encre de plus de trois cents mille écus.

Aussitôt les adverbes parties ont soulevé la ville et la cour contre les entrepreneurs; on les a accablés des plus horribles injures; on a poussé la cruauté jusqu'à dire à Versailles qu'ils étaient des philosophes. Qu'est-ce que des philosophes, a dit une grande dame? Un homme grave a répondu : Madame, *ce sont des gens de sac et de corde*, qui examinent dans quelques lignes d'un livre en vingt volumes *in-folio* si les atomes sont infécables ou sécables, si on pense toujours quand on dort, si l'ame est dans la glande pinéale ou dans le corps calleux, si l'ânesse de *Balaam* était animée par le diable, selon le sentiment du R. P. *Bougeant*, et autres choses semblables, capables de mettre le trouble dans les consciences timorées des tailleurs scrupuleux de Paris et des pieuses vendeuses à la toilette, qui ne manqueront pas d'acheter ce livre et de le lire assidument. On a fourni des mémoires par lesquels on démontre que si le venin n'est pas expressément dans les tomes imprimés, il se trouvera dans les articles des autres tomes; qu'il en résultera infailliblement des séditions et la ruine du royaume, et qu'enfin rien n'a jamais été plus dangereux dans un Etat que des philosophes.

Pour dire le vrai, la cabale la plus acharnée a osé accuser d'une cabale des hommes qui ne se sont jamais vus, et qui, dispersés à une grande distance les uns des autres, cultivent en paix la raison et les lettres.

Hélas! quel temps l'auteur du journal de Trévoux et ceux de son parti prennent-ils pour accuser les philosophes d'être dangereux dans un Etat! Quelques philosophes auraient-ils donc trempé dans ces détestables attentats qui ont fait d'horreur l'Europe étonnée? Auraient-ils eu part aux ouvrages innombrables de ces théologiens d'enfer qui ont mis plus d'une fois le couteau dans des mains parricides? attisèrent-ils autrefois les feux de la ligue et de la fronde? ont-ils. . . . Je m'arrête. Que le gazetier de Trévoux ne force point les hommes éclairés à une récrimination juste et terrible; que ses supérieurs

mettent un frein à son audace. J'estime et j'aime plusieurs de ses confrères ; c'est avec regret que je lui fais sentir son imprudence qui lui attire de dures vérités. Quel emploi pour un prêtre, pour un religieux, de vendre tous les mois à un libraire un recueil de médisances et de jugemens téméraires !

Si le journal de Trévoux excite le mépris et l'indignation, ce n'est pas qu'on ait moins d'horreur pour ses adverfaires. Les auteurs de la gazette ecclésiastique, qui ont outragé si souvent le célèbre *Montesquieu* et tant d'honnêtes gens ; eux qui dans leurs libelles séditieux ont attaqué le roi, l'Etat et l'Eglise, qui fabriquent cette gazette scandaleuse, comme les filous exécutent leurs larcins, dans les ténèbres de la nuit, changeant continuellement de noms et de demeures, associés à des recéleurs, fuyant à tout moment la justice, et, pour comble d'horreur, se couvrant du manteau de la religion, et, pour comble de ridicule, se persuadant qu'ils lui rendent service.

Ces deux partis, les jansénistes et les molinistes, &c. (le reste comme la première note qu'on a lue ci-devant. Elle était suivie de ce P. S.)

P. S. Sur une lettre reçue du roi de Prusse, je suis en droit de réfuter ici quelques mensonges imprimés. J'en choisirai trois dans la foule. La première erreur est celle d'un homme qui malheureusement a employé tout son esprit et toutes ses lumières à pallier dans un livre plein de recherches savantes les suites de la révocation de l'édit de Nantes, suites plus funestes que ne voulait un monarque sage ; il a voulu encore (qui le croirait !) diminuer, excuser les horreurs de la Saint Barthelemi, que l'enfer ne pourrait approuver, s'il s'assemblait pour juger les hommes.

Cet écrivain avance dans son livre (*) que les mémoires de Brandebourg n'ont pas été écrits par le roi de Prusse.

(*) Page 84 de l'apologie de la révocation de l'édit de Nantes et des massacres de la Saint Barthelemi.

Je suis obligé de dire , à la face de l'Europe , sans crainte d'être démenti par personne , que ce monarque seul a été l'historien de ses Etats. L'honneur qu'on veut me faire d'avoir part à son ouvrage , ne m'est point dû ; je n'ai servi qu'à lui applanir les difficultés de notre langue , dans un temps où je la parlais mieux qu'aujourd'hui , parce que les instructions des académiciens mes confrères étaient plus fraîches dans ma mémoire ; je n'ai été que son grammairien. S'il m'arracha à ma patrie , à ma famille , à mes amis , à mes emplois , à ma fortune ; si je lui sacrifiai tout , j'en fus récompensé en étant le confident de ses ouvrages ; et quant à l'honneur qu'il daigna me faire , de me demander à mon roi pour être au nombre de ses chambellans , ceux qui me l'ont reproché ne savent pas que cette dignité était nécessaire à un étranger dans sa cour.

Le même auteur (*) accuse d'infidélité les mémoires de Brandebourg , sur ce que l'illustre auteur dit que le roi son grand-père recueillit vingt mille français dans ses Etats ; rien n'est plus vrai. Le critique ignore que celui qui a fait l'histoire de sa patrie , connaît le nombre de ses sujets comme celui de ses soldats.

A qui doit-on croire , ou à celui qui écrit au hasard qu'il n'y eut pas dix mille français réfugiés dans les provinces de la maison de Prusse , ou au souverain qui a dans ses archives la liste de vingt mille personnes auxquelles on donna des secours , et qui les méritèrent si bien en apportant chez lui tant d'arts utiles ?

Ce critique ajoute qu'il n'y a pas eu cinquante familles françaises réfugiées à Genève. Je connais cette ville florissante , voisine de mes terres ; je certifie , sur le rapport unanime de tous ses citoyens que j'ai eu l'honneur de voir à ma campagne , magistrats , professeurs , négocians , qu'il y a eu beaucoup au-delà de mille familles françaises dans Genève ; et de ces familles à qui l'auteur reproche leur misère vagabonde , j'en connais plusieurs qui ont

(*) *Ibid.*

acquis de très-grandes richesses par des travaux honorables.

La plupart des calculs de cet auteur ne sont pas moins erronés. Celui qui a eu le malheur d'être l'apologiste de la Saint-Barthelemi, celui qui a été forcé de falsifier toute l'histoire ancienne pour établir la persécution; celui-là, dis-je, méritait-il de trouver la vérité? S'il y a eu parmi les catholiques un homme capable de préconiser les massacres de la Saint-Barthelemi, nous venons de voir dans le parti opposé un écrivain anonyme qui, avec beaucoup moins d'esprit et de connaissances, et non moins d'inhumanité, a essayé de justifier les meurtres que son parti commettait autrefois, lorsque des fanatiques errans immolaient d'autres fanatiques qui ne rêvaient pas de la même manière qu'eux.

Quel est le plus condamnable, ou d'un siècle ignorant et barbare dans lequel on commettait de telles cruautés, ou d'un siècle éclairé et poli dans lequel on les approuve?

C'est ainsi que des ennemis de l'humanité écrivent sur plus d'une matière depuis quelques années: et ce sont ces livres qu'on tolère! Il semble que des démons aient conspiré pour étouffer en nous toute pitié, et pour nous ravir la paix dans tous les genres et dans toutes les conditions.

Ce n'est pas assez que le fléau de la guerre ensanglante et bouleverse une partie de l'Europe, et que ses secousses se fassent sentir aux extrémités de l'Asie et de l'Amérique, il faut encore que le repos des villes soit continuellement troublé par des misérables qui veulent se venger de leur obscurité, en se déchaînant contre toute espèce de mérite. Ces taupes qui soulèvent un pied de terre dans leurs trous, tandis que les puissances du siècle ébranlent le monde, ne seront pas éclairées par la lumière qu'on leur présente ici; mais on se croira trop heureux si ce peu de vérités peut germer dans l'esprit de ceux qui, étant appelés aux emplois publics, doivent aimer la modération, et avoir le fanatisme en horreur.

Epîtres.

*

O D E X I I I.

A L A V E R I T É. (1)

V E R I T É , c'est toi que j'implore ;
 Soutiens ma voix , dicte mes vers :
 C'est toi qu'on craint et qu'on adore ,
 Toi qui fais trembler les pervers ;
 Tes yeux veillent sur la justice ;
 Sous tes pieds tombe l'artifice
 Par la main du Temps abattu ;
 Témoin sacré , juge inflexible ,
 Tu mis ton trône incorruptible
 Entre l'audace et la vertu.

Qu'un autre en sa fougue hautaine ,
 Infultant aux travaux de Mars ,
 Soit le flatteur du prince Eugène ,
 Et le Zoïle des Césars ;
 Qu'en adoptant l'erreur commune ,
 Il n'impute qu'à la fortune
 Les succès des plus grands guerriers ;
 Et que du vainqueur du Granique
 Son éloquence satirique
 Pense avoir flétri les lauriers. (2)

Illustres fléaux de la terre ,
 Qui dans votre cours orageux

(1) Cette ode est de l'année 1762 , dans le temps de l'affreuse aventure des Calas.

(2) Allusion à l'ode à la Fortune , si vantée dans les collèges.

Avez renversé par la guerre
D'autres brigands moins courageux,
Je vous hais, mais je vous admire :
Gardez cet éternel empire
Que la gloire a sur nos esprits ;
Ce sont les tyrans sans courage
A qui je ne dois pour hommage
Que de l'horreur et du mépris.

Kouli-kan ravage l'Asie,
Mais en affrontant le trépas.
Tout mortel a droit sur sa vie ;
Qu'il expire sous mille bras ;
Que le brave immole le brave.
Le guerrier qui frappa Gustave
Ailleurs eût rampé sous ses lois ;
Et dans ces fameuses journées
Au droit du glaive destinées,
Tout soldat est égal aux rois.

Mais que ce fourbe sanguinaire,
De Charles - Quint l'indigne fils,
Cet hypocrite atrabilaire
Entouré d'esclaves hardis,
Entre les bras de sa maîtresse
Plongé dans la flatteuse ivresse
De la volupté qui l'endort,
Aux dangers dérochant sa tête,
Envoie en cent lieux la tempête,
Les fers, la discorde et la mort!

Que Borgia sous sa tiare
Levant un front incestueux,

Immole à sa fureur avare
 Tant de citoyens vertueux ;
 Et que la sanglante Italie
 Tremble, se taise et s'humilie
 Aux pieds de ce tyran sacré :
 O terre ! ô peuple qu'il offense !
 Criez au ciel, criez vengeance ;
 Armez l'univers conjuré.

O vous tous, qui prétendez être
 Méchans avec impunité,
 Vous croyez n'avoir point de maître :
 Qu'est-ce donc que la Vérité ?
 S'il est un magistrat injuste,
 Il entendra la voix auguste
 Qui contre lui va prononcer ;
 Il verra sa honte éternelle
 Dans les traits d'un burin fidèle,
 Que le temps ne peut effacer.

Quel est parmi nous le barbare ?
 Ce n'est point le brave officier
 Qui de Champagne ou de Navarre
 Dirige le courage altier ;
 C'est un pédant morne et tranquille,
 Gonflé d'un orgueil imbécille,
 Et qui croit avoir mérité,
 Mieux que les Molé vénérables,
 Le droit de juger ses semblables,
 Pour l'avoir jadis acheté.

Arrête, ame atroce, ame dure,
 Qui veux dans tes graves fureurs

Qu'on

Qu'on arrache par la torture
La vérité du fond des cœurs.
Torture ! usage abominable
Qui fauve un robuste coupable,
Et qui perd le faible innocent ;
Du faite éternel de son temple,
La Vérité, qui vous contemple,
Détourne l'œil en gémissant.

Vérité, porte à la mémoire,
Répète aux plus lointains climats
L'éternelle et fatale histoire
Du supplice affreux des Calas ;
Mais dis qu'un monarque propice,
En foudroyant cette injustice,
A vengé tes droits violés.
Et vous, de Thémis interprètes,
Méritez le rang où vous êtes ;
Aimez la justice, et tremblez.

Qu'il est beau, généreux d'Argence, (2)
Qu'il est digne de ton grand cœur
De venger la faible innocence
Des traits du calomniateur !
Souvent l'amitié chancelante
Refferre sa pitié prudente ;
Son cœur glacé n'ose s'ouvrir ;
Son zèle est réduit à tout craindre :
Il est cent amis pour nous plaindre,
Et pas un pour nous secourir.

(2) Le marquis d'Argence.

Quel est ce guerrier intrépide ?
Aux assauts je le vois voler ;
A la cour je le vois timide :
Qui fait mourir n'ose parler.
La Germanie et l'Angleterre ,
Par cent mille coups de tonnerre ,
Ne lui font pas baisser les yeux :
Mais un mot, un seul mot l'accable ;
Et ce combattant formidable
N'est qu'un esclave ambitieux.

Imitons les mœurs héroïques
De ce ministre des combats (3)
Qui de nos chevaliers antiques
A le cœur, la tête et le bras ,
Qui pense et parle avec courage ,
Qui de la fortune volage
Dédaigne les dons passagers ,
Qui foule aux pieds la calomnie ,
Et qui fait mépriser l'envie ,
Comme il méprifa les dangers.

(3) Le duc de Choiseul.

O D E X I V.

Sur le Caroussel de l'impératrice de Russie. (1)

1766.

SORS du tombeau , divin Pindare ,
Toi qui célébras autrefois
Les chevaux de quelques bourgeois ,
Ou de Corinthe ou de Mégare :
Toi qui possédas le talent
De parler beaucoup sans rien dire ,
Toi qui modulas savamment
Des vers que personne n'entend ,
Et qu'il faut toujours qu'on admire.

Mais commence par oublier
Tes petits vainqueurs de l'Elide ;
Prends un sujet moins insipide ,
Viens cueillir un plus beau laurier.
Cesse de vanter la mémoire
Des héros dont le premier soin
Fut de se battre à coups de poing
Devant les juges de la gloire.

La gloire habite de nos jours
Dans l'empire d'une amazone.
Elle la possède et la donne.
Mars , Thémis , les Jeux , les Amours
Sont en foule autour de son trône.

(1) Cette pièce avait été imprimée d'abord sous le titre de *Galimatias pindarique*. Malgré l'inégalité des strophes on a cru devoir la laisser au nombre des Odes, parce qu'elle a le caractère de ce genre de poésie.

Viens chanter cette Thalestris
Qu'irait courtoiser Alexandre.
Sur tes pas je voudrais m'y rendre
Si je n'étais en cheveux gris.

Sans doute , en dirigeant ta course
Vers les sept étoiles de l'ourse
Tu verras dans ton vol divin
Cette France si renommée ,
Qui brille encor dans son déclin.
Car ta muse est accoutumée
A se détourner en chemin.

Tu verras ce peuple volage
De qui la mode et le langage
Règnent dans vingt climats divers ;
Ainsi que ta brillante Grèce
Par ses arts , par sa politesse
Servit d'exemple à l'univers.

Mais il est encor des barbares
Jusque dans le sein de Paris ;
Des bourgeois pesans et bizarres ,
Insensibles aux bons écrits ;
Des fripons aux regards austères ,
Persecuteurs atrabilaires
Des grands talens et des vertus.
Et si dans ma patrie ingrate
Tu rencontres quelque Socrate ,
Tu trouveras vingt Anitus.

Je m'aperçois que je t'imité.
Je veux aux campagnes du Scythie

Chanter les jeux, chanter les prix
Que la nouvelle Thalestris
Accorde aux talens, au mérite;
Je veux célébrer la grandeur,
Les généreuses entreprises,
L'esprit, les grâces, le bonheur,
Et j'ai parlé de nos sottises.

O D E X V.

Sur la guerre des Russes contre les Turcs, en 1768.

L'HOMME n'était pas né pour égorger ses frères;
Il n'a point des lions les armes fanguinaires;
La nature en son cœur avait mis la pitié:
De tous les animaux seul il répand des larmes;
Seul il connaît les charmes
D'une tendre amitié.

Il naquit pour aimer : quel infernal usage
De l'enfant du plaisir fit un monstre sauvage?
Combien les dons du ciel ont été pervertis !
Quel changement, ô dieux ! la nature étonnée,
Pleurante et consternée,
Ne connaît plus son fils.

Heureux cultivateurs de la Pensilvanie,
Que par son doux repos votre innocente vie
Est un juste reproche aux barbares chrétiens !
Quand, marchant avec ordre au bruit de leur tonnerre,
Ils ravagent la terre,
Vous la comblez de biens.

Vous leur avez donné d'inutiles exemples ;
 Jamais un Dieu de paix ne reçut dans vos temples
 Ces horribles tributs d'étendards tout fanglans ;
 Vous croiriez l'offenser, et c'est dans nos murailles
 Que le dieu des batailles
 Est le dieu des brigands.

Combattons, périssons, mais pour notre patrie.
 Malheur aux vils mortels qui servent la furie
 Et la cupidité des rois déprédateurs !
 Conservons nos foyers ; citoyens sous les armes,
 Ne portons les alarmes
 Que chez nos oppresseurs.

Où font ces conquérans que le Bosphore enfante ?
 D'un monarque abruti la milice insolente
 Fait avancer la mort aux rives du Tyras. (*)
 C'est là qu'il faut marcher, Roxelans invincibles,
 Lancez vos traits terribles
 Qu'ils ne connaissent pas.

Frappez, exterminiez les cruels janissaires,
 D'un tyran sans courage esclaves téméraires.
 Du malheur des mortels instrumens malheureux,
 Ils voudraient qu'à la fin, par le fort de la guerre,
 Le reste de la terre
 Fût esclave comme eux.

La Minerve du Nord vous enflamme et vous guide ;
 Combattez, triomphez sous sa puissante égide ;
 Gallitzin vous commande, et Byzance en frémit.
 Le Danube est ému, la Tauride est tremblante ;
 Le férail s'épouvante,
 L'univers applaudit.

(*) Fleuve de la Sarmatie d'Europe, aujourd'hui le Niester ou Dniefter.

O D E X V I.

A propos de la guerre présente en Grèce.

1768.

Au fond d'un férail inutile
 Que fait parmi ses icoglans
 Le vieux successeur imbécille
 Des Bajazets et des Orcans?
 Que devient cette Grèce altière,
 Autrefois savante et guerrière,
 Et si languissante aujourd'hui,
 Rampante aux genoux d'un tartare,
 Plus amollie et plus barbare,
 Et plus méprisable que lui?

Tels n'étaient point ces Héraclides
 Suivans de Minerve et de Mars,
 Des Perfans vainqueurs intrépides,
 Et favoris de tous les arts;
 Eux qui dans la paix, dans la guerre,
 Furent l'exemple de la terre
 Et les émules de leurs dieux,
 Lorsque Jupiter et Neptune
 Leur asservirent la fortune,
 Et combattirent avec eux.

Mais quand sous les deux Thèodoses
 Tous ces héros dégénérés
 Ne virent plus d'apothéoses
 Que de vils pédans tonfurés,

Un délire théologique
Arma leur esprit frénétique
D'anathèmes et d'argumens,
Et la postérité d'Achille ,
Sous la règle de Saint Basile ,
Fut l'esclave des Ottomans.

Voici le vrai temps des croisades.
Français, Bretons, Italiens,
C'est trop supporter les bravades
Des cruels vainqueurs des chrétiens.
Un ridicule fanatisme
Fit succomber votre héroïsme
Sous ces tyrans victorieux.
Ecoutez Pallas qui vous crie:
Vengez-moi, vengez ma patrie;
Vous irez après aux saints lieux.

Je veux ressusciter Athènes.
Qu'Homère chante vos combats,
Que la voix de cent Démosthènes
Ranime vos cœurs et vos bras.
Sortez, renaîtrez, arts aimables,
De ces ruines déplorables
Qui vous cachaient sous leurs débris.
Reprenez votre éclat antique,
Tandis que l'opéra comique
Fait les triomphes de Paris.

Que des badauds la populace
S'étouffe à des processions ;
Que des imposteurs à beface
Président aux convulsions ;

Je rirai de cette manie.
Mais je veux que dans Olympie,
Phidias, Pigal ou Vulcain
Fassent admirer à la terre
Les noirs sourcils du Dieu mon père,
Et mettent la foudre en sa main.

C'est par moi que l'on peut connaître
Le monde antique et le nouveau.
Je suis la fille du grand Etre,
Et je naquis de son cerveau.
C'est moi qui conduis Catherine,
Quand cette étonnante héroïne,
Foulant à ses pieds le turban,
Réunit Thémis et Bellone,
Et rit avec moi sur son trône
De la Bible et de l'Alcoran.

Je dictai l'Encyclopédie,
Cet ouvrage qui n'est pas court,
A d'Alembert que j'étudie,
A mon Diderot, à Jaucourt ;
J'ordonne encore au vieux Voltaire
De percer de sa main légère
Les serpens du sacré vallon ;
Et puisqu'il m'aime et qu'il me venge,
Il peut écraser dans la fange
Le lourd Nonotte et l'abbé Guion.

O D E X V I I .

L'anniversaire de la Saint-Barthelemi , pour l'année 1772.

Tu reviens après deux cents ans ,
Jour affreux , jour fatal au monde .
Que l'abyme éternel du temps
Te couvre de sa nuit profonde !
Tombe à jamais enseveli
Dans le grand fleuve de l'oubli ,
Séjour de notre antique histoire !
Mortels , à souffrir condamnés ,
Ce n'est que des jours fortunés
Qu'il faut conserver la mémoire .

C'est après le triumvirat
Que Rome devint florissante .
Un poltron , tyran de l'Etat ,
L'embellit de sa main sanglante .
C'est après les proscriptions
Que les enfans des Scipions
Se croyaient heureux sous Octave .
Tranquille et soumis à sa loi ,
On vit danser le peuple-roi ,
En portant des chaînes d'esclave .

Virgile , Horace , Pollion ,
Couronnés de myrte et de lière ,
Sur la cendre de Cicéron
Chantaient les baisers de Glycère .

LA SAINT-BARTHELEMI PERPETUÉE. 411

Ils chantaient dans les mêmes lieux
Où tombèrent cent demi-dieux
Sous des assassins mercenaires.
Et les familles des proscrits
Rassembleraient les jeux et les ris
Entre les tombeaux de leurs pères.

Bellone a dévasté nos champs
Par tous les fléaux de la guerre.
Cérès par ses dons renaissans
A bientôt consolé la terre.
L'enfer engloutit dans ses flancs
Les déplorables habitans
De Lisbonne aux flammes livrée.
Abandonna-t-on son séjour?...
On y revint, on fit l'amour;
Et la perte fut réparée.

Tout mortel a versé des pleurs,
Chaque siècle a connu les crimes;
Ce monde est un amas d'horreurs,
De coupables et de victimes.
Des maux passés le souvenir,
Et les terreurs de l'avenir
Seraient un poids insupportable;
DIEU prit pitié du genre humain :
Il le créa frivole et vain,
Pour le rendre moins misérable.

O D E X V I I I .

Sur le passé et le présent,

1775.

SI la main des rois et des prêtres
Ebranla le monde en tout temps,
Et si nos coupables ancêtres
Ont eu de coupables enfans,
O triste muse de l'histoire,
Ne grave plus à la mémoire
Ce qui doit périr à jamais!
Tu n'as vu qu'horreur et délire.
Les annales de chaque empire
Sont les archives des forfaits.

La fable est encor plus funeste ;
Ses menfonges sont plus cruels.
Tantale, Atrée, Egiste, Oreste,
N'épouvantez plus les mortels.
Que je hais le divin Achille,
Sa colère en malheurs fertile,
Et tous ces ridicules dieux
Que vers le ruisseau du Scamandre
Du haut du ciel on fait descendre,
Pour inspirer un furieux !

Josué, je hais davantage
Tes sacrifices inhumains.
Quoi ! trente rois dans un village
Pendus par tes dévotes mains !

Quoi ! ni le sexe, ni l'enfance
De ton exécration d'émence
N'ont pu désarmer la fureur !
Quoi ! pour contempler ta conquête,
A ta voix le soleil s'arrête !
Il devait reculer d'horreur.

Mais de ta horde vagabonde
Détournons mes yeux éperdus.
O Rome ! ô maîtresse du monde,
Verrai-je en toi quelques vertus ?
Ce n'est pas sous l'infame Octave,
Ce n'est pas lorsque Rome esclave
Succombait avec l'univers,
Ou quand le sixième Alexandre
Donnait dans l'Italie en cendre
Des indulgences et des fers.

L'innocence n'a plus d'asile :
Le sang coule à mes yeux surpris
Depuis les vêpres de Sicile
Jusqu'aux matines de Paris.
Est-il un peuple sur la terre
Qui dans la paix ou dans la guerre
Ait jamais vu des jours heureux ?
Nous pleurons ainsi que nos pères,
Et nous transmettons nos misères
A nos déplorables neveux.

C'est ainsi que mon humeur sombre
Exhalait ses tristes accens.
La nuit me couvrant de son ombre
Avait appesanti mes sens.

Tout à coup un trait de lumière
 Ouvrit ma débile paupière,
 Qui cherchait en vain le repos ;
 Et des demeures éternelles
 Un génie étendant ses ailes
 Daigna me parler en ces mots :

Contemple la brillante aurore
 Qui t'annonce enfin les beaux jours ;
 Un nouveau monde est près d'éclorre,
 Até disparaît pour toujours.
 Vois l'auguste Philosophie,
 Chez toi si long-temps poursuivie,
 Dicter ses triomphantes lois.
 La Vérité vient avec elle
 Ouvrir la carrière immortelle
 Où devaient marcher tous les rois.

Les cris affreux du fanatique
 N'épouvantent plus la raison ;
 L'infidieuse Politique
 N'a plus ni masque ni poison.
 La douce, l'équitable Astrée
 S'affied, de grâces entourée,
 Entre le trône et les autels ;
 Et sa fille, la Bienfaisance,
 Vient de sa corne d'abondance
 Enrichir les faibles mortels.

Je lui dis : Ange tutélaire,
 Quels dieux répandent ces bienfaits ?
 C'est un seul homme (*) . . . Et le vulgaire
 Méconnaît les biens qu'il a faits !

(*) M. Turgot.

Le peuple en son erreur grossière
Ferme les yeux à la lumière,
Il n'en peut supporter l'éclat.
Ne recherchons point ses suffrages ;
Quand il souffre il s'en prend aux sages ;
Est-il heureux ? il est ingrat.

On prétend que l'humaine race,
Sortant des mains du Créateur,
Osa, dans son absurde audace,
S'élever contre son auteur.
Sa clameur fut si téméraire,
Qu'à la fin DIEU dans sa colère
Se repentit de ses bienfaits.
O vous ! que l'on voit de DIEU même
Imiter la bonté suprême,
Ne vous en repentez jamais.

F I N.

T A B L E

D E S

EPIQUES, STANCES ET ODES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

E P I T R E S.

E PITRE I. <i>A Monseigneur, fils unique de Louis XIV.</i>	page 3
II. <i>A madame la comtesse de Fontaine, sur son roman de la comtesse de Savoie.</i>	4
III. <i>A M. l'abbé Servien, prisonnier au château de Vincennes.</i>	5
IV. <i>A madame de Montbrun-Villefranche.</i>	10
V. <i>A M. le duc de la Feuillade.</i>	11
VI. <i>A M. l'abbé de *** qui pleurait la mort de sa maîtresse.</i>	12
VII. <i>A une dame un peu mondaine et trop dévote.</i>	14
VIII. <i>A M. le prince Eugène.</i>	16
IX. <i>A Madame de ***.</i>	18
X. <i>A Samuel Bernard, au nom de madame de Fontaine-Martel.</i>	19
XI. <i>A madame de G***.</i>	21
XII. <i>A M. le duc d'Orléans, régent.</i>	22
XIII. <i>A M. le prince de Vendôme, grand-prieur de France.</i>	28
XIV. <i>Au cardinal du Bois.</i>	31
XV.	

TABLE DES EPITRES. 417

XV.	<i>A M. de la Faluère de Génonville , conseiller au parlement et intime ami de l'auteur , sur une maladie.</i>	33
XVI.	<i>Au roi d'Angleterre , George I , en lui envoyant la tragédie d'Oedippe.</i>	35
XVII.	<i>A madame de Gondrin , depuis madame la comtesse de Toulouse , sur le péril qu'elle avait couru en traversant la Loire.</i>	36
XVIII.	<i>A madame la maréchale de Villars.</i>	39
XIX.	<i>A M. le duc de Sulli.</i>	40
XX.	<i>A M. le maréchal de Villars.</i>	43
XXI.	<i>A madame de *** .</i>	45
XXII.	<i>A M. de Gervasi , médecin.</i>	46
XXIII.	<i>A la reine , en lui présentant la tragédie de Mariamne.</i>	50
XXIV.	<i>A M. Pallu , conseiller d'Etat.</i>	51
XXV.	<i>A mademoiselle le Couvreur.</i>	52
XXVI.	<i>A M. Pallu.</i>	53
XXVII.	<i>Aux manes de M. de Génonville.</i>	57
XXVIII.	<i>Connue sous le nom des Vous et des Tu.</i>	59
XXIX.	<i>A mademoiselle de Lubert , qu'on appelait MUSE et GRACE.</i>	62
XXX.	<i>A une dame ou soi-disant telle.</i>	64
XXXI.	<i>A madame de Fontaine-Martel.</i>	68
XXXII.	<i>A MM. le comte , le chevalier et l'abbé de Sade.</i>	71
XXXIII.	<i>A madame la marquise du Châtelet , sur sa liaison avec Maupertuis.</i>	72
XXXIV.	<i>A M. de Formont , en lui envoyant les Oeuvres de Descartes et de Mallebranche.</i>	73
XXXV.	<i>A madame la marquise du Châtelet , sur la calomnie.</i>	74

Suite des Epîtres , &c.

D d

XXXVI.	<i>A monsieur*** du camp de Philisbourg.</i>	83
XXXVII.	<i>A mademoiselle de Guise, sur son mariage avec M. le duc de Richelieu.</i>	84
XXXVIII.	<i>A M. le comte de Tressan.</i>	86
XXXIX.	<i>A M. le comte Algarotti.</i>	87
XL.	<i>A M. de Saint-Lambert.</i>	88
XLI.	<i>A mademoiselle de Lubert.</i>	89
XLII.	<i>A M. Helvétius.</i>	91
XLIII.	<i>A mademoiselle Sallé.</i>	92
XLIV.	<i>A madame la marquise du Châtelet, sur la philosophie de Newton.</i>	94
XLV.	<i>A M. de Saint-Lambert.</i>	97
XLVI.	<i>Au prince royal, depuis roi de Prusse. De l'usage de la science dans les princes.</i>	99
XLVII.	<i>Au prince royal de Prusse.</i>	103
XLVIII.	<i>Au prince royal de Prusse, au nom de madame la marquise du Châtelet, à qui il avait demandé ce qu'elle fesait à Cirey.</i>	105
XLIX.	<i>Au roi de Prusse Frédéric le grand, en réponse à une lettre dont il honora l'auteur, à son avènement à la couronne.</i>	107
L.	<i>A M. le comte de Maurepas, ministre d'Etat, sur l'encouragement des arts.</i>	111
LI.	<i>Au roi de Prusse.</i>	116
LII.	<i>Au roi de Prusse.</i>	117
LIII.	<i>Au roi de Prusse.</i>	120
LIV.	<i>Au roi de Prusse. Fragment.</i>	121
LV.	<i>Au roi de Prusse.</i>	122
LVI.	<i>Au roi de Prusse.</i>	127
LVII.	<i>A M. le comte Algarotti, qui était alors à la cour de Saxe, et que le roi de Pologne avait fait son conseiller de guerre.</i>	129

DES ÉPITRES. 419

LVIII.	<i>Au roi. Présentée à sa majesté, au camp devant Fribourg.</i>	133
LIX.	<i>Au roi de Prusse. Fragment.</i>	135
LX.	<i>Au roi de Prusse.</i>	136
LXI.	<i>Au roi de Prusse, qui avait adressé des vers à l'auteur sur des rimes redoublées.</i>	137
LXII.	<i>A S. A. S. madame la duchesse du Maine, sur la victoire remportée par le roi à Lawfeld.</i>	138
LXIII.	<i>A M. le duc de Richelieu.</i>	143
LXIV.	<i>A madame Denis, nièce de l'auteur. La vie de Paris et de Versailles.</i>	144
LXV.	<i>A M. le comte Algarotti.</i>	151
LXVI.	<i>A M. le président Hénault.</i>	153
LXVII.	<i>A M. le maréchal de Saxe, en lui envoyant les Oeuvres de M. le marquis de Rochemore, son ancien ami, mort depuis peu.</i>	157
LXVIII.	<i>A M. le duc de Richelieu, à qui le sénat de Gènes avait érigé une statue.</i>	158
LXIX.	<i>A M. d'Arnaud.</i>	160
LXX.	<i>Au roi de Prusse.</i>	162
LXXI.	<i>A M. Helvétius.</i>	164
LXXII.	<i>A M. le comte de Tressan.</i>	Ibid.
LXXIII.	<i>A M. Desmahis.</i>	166
LXXIV.	<i>A M. le cardinal Quirini.</i>	167
LXXV.	<i>Au roi de Prusse.</i>	169
LXXVI.	<i>L'auteur arrivant dans sa terre près du lac de Genève.</i>	171
LXXVII.	<i>A M. Desmahis.</i>	177
LXXVIII.	<i>A l'empereur (François I) et l'impératrice, reine de Hongrie; sur l'inauguration de l'université de Vienne.</i>	179

LXXIX.	<i>A M. le duc de Richelieu , sur la conquête de Mahon.</i>	180
LXXX.	<i>A M. le président Hénault , sur son ballet du Temple des Chimères , mis en musique par M. le duc de Nivernois , et représenté chez M. le maréchal de Belle-Isle en 1760.</i>	182
LXXXI.	<i>A M. le marquis de Ximenès , qui lui avait adressé une épître.</i>	183
LXXXII.	<i>A Daphné célèbre actrice , traduite de l'Anglais.</i>	184
LXXXIII.	<i>A madame Denis , sur l'agriculture.</i>	191
LXXXIV.	<i>A madame Elie de Beaumont , en réponse à une épître en vers , au sujet de mademoiselle Corneille.</i>	196
LXXXV.	<i>A mademoiselle Clairon.</i>	197
LXXXVI.	<i>A M. l'abbé de la Porte.</i>	201
LXXXVII.	<i>A Henri IV , sur ce qu'on avait écrit à l'auteur que plusieurs citoyens de Paris s'étaient mis à genoux devant la statue équestre de ce prince , pendant la maladie du dauphin , père de Louis XVI.</i>	202
LXXXVIII.	<i>A M. le chevalier de Boufflers.</i>	205
LXXXIX.	<i>A M. François de Neufchâteau.</i>	206
XC.	<i>A M. de Chabanon , qui dans une pièce de vers exhortait l'auteur à quitter l'étude de la métaphysique pour la poésie.</i>	207
XC I.	<i>A madame de Saint-Julien.</i>	208
XC II.	<i>A mon Vaisseau.</i>	210
XC III.	<i>A M. de Saint-Lambert.</i>	213
XC IV.	<i>A madame la duchesse de Choiseul.</i>	216
XC V.	<i>A Boileau , ou mon testament.</i>	218

DES ÉPITRES. 421

XCVI.	<i>A monsieur Pigal.</i>	224
XCVII.	<i>A l'auteur du livre des Trois imposteurs.</i>	226
XCVIII.	<i>A l'impératrice de Russie, Catherine II.</i>	230
XCIX.	<i>Au roi de Suède, Gustave III.</i>	234
C.	<i>Au roi de Danemarck, Christian VII, sur la liberté de la presse accordée dans tous les Etats.</i>	236
CI.	<i>Au roi de la Chine, sur son recueil de vers qu'il a fait imprimer.</i>	244
CII.	<i>A Horace.</i>	257
CIII.	<i>Benaldaki à Caramouftée, femme de Giafar le Barmécide.</i>	265
CIV.	<i>A M. d'Alembert.</i>	266
CV.	<i>Au roi de Suède, Gustave III.</i>	276
CVI.	<i>A madame de Saint-Julien, née comtesse de la Tour-du-Pin.</i>	278
CVII.	<i>A M. Marmontel.</i>	280
CVIII.	<i>A M. Guys qui avait adressé à l'auteur son voyage littéraire de la Grèce.</i>	282
CIX.	<i>A un homme.</i>	283
CX.	<i>A madame Necker.</i>	285
CXI.	<i>A M. le marquis de Villette.</i>	286
CXII.	<i>Au même, sur son mariage. Traduction d'une épître de Properce à Tibulle, qui se mariait avec Délie.</i>	288
CXIII.	<i>A M. le prince de Ligne; sur le bruit de la mort de l'auteur, annoncée dans la gazette de Bruxelles, au mois de février 1778.</i>	290
CXIV.	<i>A M. le marquis de Villette. Les adieux du vieillard.</i>	291

S T A N C E S.

I.	<i>STANCES sur les poètes épiques.</i>	295
II.	<i>A M. de Forcalquier.</i>	296
III.	<i>Au même, au nom de madame la marquise du Châtelet, à qui il avait envoyé une pagode chinoise.</i>	297
IV.	<i>A monseigneur le prince de Conti, pour un neveu du père Sanadon, jésuite.</i>	298
V.	<i>A madame du Bocage.</i>	299
VI.	<i>Au roi de Prusse, en lui envoyant le manuscrit de Mérope.</i>	300
VII.	<i>Au roi de Prusse, en lui adressant un marchand de vin.</i>	301
VIII.	<i>Au roi de Prusse.</i>	302
IX.	<i>Au roi de Prusse, pour en obtenir la grâce d'un français détenu depuis long-temps dans les prisons de Spandau.</i>	303
X.	<i>A madame la marquise de Pompadour.</i>	304
XI.	<i>A M. Van-Haren, député des Etats-Généraux.</i>	305
XII.	<i>Sur le Louvre.</i>	306
XIII.	<i>Stances irrégulières à madame la dauphine, infante d'Espagne.</i>	307
XIV.	<i>Impromptu fait à un souper, dans une cour d'Allemagne.</i>	309
XV.	<i>Au roi de Prusse.</i>	311
XVI.	<i>A madame Denis.</i>	312
XVII.	<i>A M. Blin de Sainmore, qui avait envoyé à l'auteur une héroïde de Gabrielle d'Estrées à Henri IV.</i>	313

DES STANCES. 423

- XVIII. *A M. le chevalier de Boufflers, qui lui avait
envoyé une pièce de vers intitulée le Cœur.* 314
- XIX. *A M. Deodati de Tovazi, qui lui avait
envoyé une dissertation sur l'excellence de la
langue italienne.* 315
- XX. *A l'impératrice de Russie, Catherine II, à
l'occasion de la prise de Choczin par les
Russes, en 1769.* 316
- XXI. *A madame la duchesse de Choiseul, sur la
fondation de Verfoy.* 317
- XXII. *A M. Saurin, sur ce que le général des capu-
cins avait agrégé l'auteur à cet ordre, en
reconnaissance de quelques services qu'il
avait rendus à ces moines.* 318
- XXIII. *A madame Necker.* 319
- XXIV. *A madame du Deffant.* 320
- XXV. *Les Désagrémens de la vieillesse.* 322
- XXVI. *Au roi de Prusse, sur un buste en porcelaine,
fait à Berlin, représentant l'auteur, et
envoyé par sa majesté en janvier 1775.* 323
- XXVII. *Stances sur l'alliance renouvelée entre la
France et les Cantons helvétiques, jurée dans
l'église de Soleure, le 25 août 1777.* 324
- XXVIII. *Stances ou quatrains, pour tenir lieu de ceux
de Pibrac, qui ont un peu vieilli.* 325

O D E S.

O DE I.	<i>Sur le vœu de Louis XIII.</i>	331
II.	<i>Sur les malheurs du temps.</i>	335
III.	<i>Sur le fanatisme.</i>	338
IV.	<i>A M. le duc de Richelieu, sur l'ingratitude.</i>	346
V.	<i>A MM. de l'académie qui ont été sous l'équateur et au cercle polaire, mesurer des degrés de latitude.</i>	352
VI.	<i>Sur la paix de 1736.</i>	355
VII.	<i>Sur la mort de l'empereur Charles VI.</i>	360
VIII.	<i>Au roi de Prusse, sur son avènement au trône.</i>	362
IX.	<i>A la reine de Hongrie Marie-Thérèse d'Autriche.</i>	366
X.	<i>La clémence de Louis XIV et de Louis XV dans la victoire.</i>	369
XI.		372
XII.	<i>Sur la mort de S. A. R. madame la princesse de Bareith.</i>	378
XIII.	<i>A la Vérité.</i>	398
XIV.	<i>Sur le Caroussel de l'impératrice de Russie.</i>	403
XV.	<i>Sur la guerre des Russes contre les Turcs, en 1768.</i>	405
XVI.	<i>A propos de la guerre présente en Grèce.</i>	407
XVII.	<i>L'anniversaire de la Saint-Barthelemi, pour l'année 1772.</i>	410
XVIII.	<i>Sur le passé et le présent.</i>	412

Fin de la Table.

